



Le phare

Phyllis Dorothy James

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

P.D.
JAMES
Le phare



P. D. James

Le Phare

Traduit de l'anglais par Odile Démangé

ÉDITIONS FRANCE LOISIRS

Note de l'auteur

La Grande-Bretagne a la chance de posséder au large de ses côtes des îles aussi belles que variées ; mais celle où se déroule ce roman. Combe Island, au voisinage de la Cornouailles, n'est pas du nombre. L'île, les regrettables événements qui s'y produisent et tous les personnages de ce récit, vivants ou morts, sont entièrement fictifs et ne doivent leur existence qu'à cet intéressant phénomène psychologique : l'imagination de l'auteur de romans policiers.

P. D. James

Combe Island



Prologue

Le commandant Dalglish avait l'habitude d'être convoqué d'urgence, aux heures les plus incommodes, à des réunions de dernière minute, en présence d'individus dont l'identité ne lui était pas précisée à l'avance. Le motif était généralement le même : un cadavre l'attendait quelque part. Il y avait aussi d'autres appels pressants, d'autres conférences, au plus haut niveau parfois : en qualité de conseiller permanent du préfet de police, Dalglish exerçait un certain nombre de fonctions qui, grandissant en nombre et en importance, étaient devenues si vagues que la plupart de ses collègues avaient renoncé à essayer de les définir. Mais le rendez-vous organisé dans le bureau du préfet de police adjoint, Harkness, au septième étage de New Scotland Yard à dix heures cinquante-cinq ce samedi 23 octobre, laissait, il s'en rendit compte dès son arrivée, indéniablement augurer d'une mort suspecte. Ce n'était pas tant la tension, la gravité des visages tournés vers lui : une crise ministérielle aurait inspiré plus grande préoccupation. C'était plutôt qu'une mort violente suscitait toujours un malaise singulier, la désagréable prise de conscience que certaines choses échapperaient inévitablement à l'emprise de l'administration.

Trois hommes seulement l'attendaient, et Dalglish reconnut avec étonnement Alexander Conistone, du ministère des Affaires étrangères. Il appréciait Conistone, l'un des derniers rares esprits libres d'un service qui devenait de plus en plus conformiste et politisé. Conistone s'était acquis la réputation de savoir gérer les crises. Cela tenait en partie à sa conviction qu'il n'existait pas de situation grave qui n'eût de précédent ou ne fut du ressort de réglementations administratives ; mais lorsque ces méthodes orthodoxes échouaient, il avait une fâcheuse tendance à prendre des initiatives fantasques qui, en vertu de toute logique bureaucratique, auraient dû conduire à la catastrophe mais qui, en réalité, s'avéraient toujours fructueuses. Dalglish, à qui peu d'arcanes de l'administration de Westminster demeuraient mystérieux, avait décrété un jour que cette dichotomie était génétique. Plusieurs générations de Conistone avaient été soldats. Les champs de bataille du passé impérialiste de la Grande-Bretagne étaient fertilisés par les corps des victimes oubliées des crises gérées par les aïeux de Conistone. Son apparence excentrique elle-même reflétait une

ambiguïté personnelle. Il était le seul de tous ses collègues à s'habiller avec le conservatisme à fines rayures d'un fonctionnaire des années 1930, alors que son puissant visage osseux, ses joues couperosées et ses cheveux dotés de l'entêtement rebelle de la paille lui donnaient l'air d'un paysan.

Conistone avait pris place à côté de Dalglish, en face de l'une des baies vitrées. Ayant assisté aux dix premières minutes de la réunion avec une économie de paroles peu coutumière, il se balançait sur sa chaise, observant avec contentement le panorama de tours et de flèches éclairé par un soleil matinal éphémère, inhabituel pour la saison. Sur les quatre hommes présents – Conistone, Adam Dalglish, le préfet de police adjoint Harkness et un membre du MI5⁽¹⁾ au visage juvénile qui leur avait été présenté sous le nom de Colin Reeves –, Conistone, le plus intéressé par l'affaire en cours, était celui qui en avait le moins dit, avec Reeves qui, soucieux de retenir tous les échanges sans recourir à l'expédient humiliant de la prise de notes au vu et au su de tous, n'avait pas encore demandé la parole. Conistone s'ébroua alors pour procéder à une brève récapitulation.

« Un assassinat serait évidemment très ennuyeux ; un suicide ne le serait guère moins, dans les circonstances présentes. Nous devrions pouvoir nous remettre d'une mort accidentelle. Vu l'identité de la victime, l'affaire fera du bruit de toute façon, mais la situation devrait être gérable s'il ne s'agit pas d'un meurtre. Malheureusement, nous n'avons pas beaucoup de temps. Aucune date n'a encore été fixée, mais le Premier Ministre voudrait organiser un sommet international confidentiel début janvier. Une bonne période : le Parlement ne siège pas, il ne se passe pas grand-chose juste après Noël, tout devrait être calme. Le Premier Ministre semble s'être décidé pour Combe. Vous allez donc vous charger de l'affaire, Adam ? Parfait. »

Harkness intervint sans laisser à Dalglish le temps de répondre : « Si ce sommet a lieu, les mesures de sécurité seront bien sûr maximales. »

En admettant que vous en soyez informé, songea Dalglish, ce qui m'étonnerait, vous n'avez apparemment pas la moindre intention de me dire qui assistera à cette conférence, ni sur quoi elle portera. Tout ce qui touchait à la sécurité ne faisait l'objet de communications qu'en cas d'absolue nécessité. Il aurait pu s'amuser à faire des suppositions, mais cela ne l'intéressait pas particulièrement. D'un autre côté, on lui demandait d'enquêter sur une mort suspecte et il ne pouvait se passer de certaines informations.

Avant que Colin Reeves n'ait saisi que c'était le moment ou jamais d'intervenir, Conistone reprit : « Nous nous occuperons de tout, évidemment. Les problèmes ne devraient pas être insurmontables.

Nous avons connu une situation comparable il y a quelques années – c'était avant vous, Harkness – quand un homme politique très haut placé s'est mis en tête de se passer de son garde du corps et a réservé deux semaines sur Combe. Il a supporté le silence et la solitude pendant deux jours avant de se rendre compte qu'une vie sans dossiers confidentiels ne valait pas la peine d'être vécue. Je pensais que l'île de Combe était destinée à transmettre le message inverse, mais visiblement, ça n'a pas marché avec lui. Non, il ne me paraît pas utile d'ennuyer nos amis du sud de la Tamise. »

C'était une bonne chose. L'intervention des services secrets était toujours source de complications. Dalgliesh se dit qu'à l'image de la monarchie, en renonçant à leur caractère occulte pour satisfaire une opinion publique avide de transparence, les services secrets avaient perdu un peu de cette patine d'autorité quasi ecclésiastique conférée à ceux qui font commerce de mystères ésotériques. Aujourd'hui, on connaissait le nom de leur directeur et la presse publiait sa photo ; son prédécesseur, une femme, avait même écrit son autobiographie, et leur siège, un monument d'une excentricité orientalisante à la gloire de la modernité qui dominait une partie de la rive sud de la Tamise, semblait destiné à attiser la curiosité plus qu'à la décourager. Renoncer à la mystique n'était pas sans inconvénient. On finissait par considérer ce service bien particulier comme n'importe quelle administration dont le personnel était composé d'êtres humains faillibles, et susceptible de subir les mêmes échecs. Mais il ne pensait pas que les services secrets poseraient de problèmes. La présence d'un cadre moyen du MI5 à cette réunion semblait indiquer que ce décès isolé sur une île côtière était actuellement le cadet de leurs soucis.

« Je ne peux pas m'y rendre sans un minimum d'informations, fit-il remarquer. Or, mis à part l'identité du défunt, le lieu du décès et la manière dont cela semble s'être passé, vous ne m'avez rien dit. Parlez-moi de l'île. Où se trouve-t-elle au juste ? »

Harkness était dans un de ses mauvais jours, et dissimulait mal son mécontentement sous un vernis de suffisance et une tendance à la verbosité. La grande carte posée sur la table était légèrement de travers. Les sourcils froncés, il l'aligna méticuleusement sur le bord de la table, la poussa vers Dalgliesh et posa son index dessus.

« Combe Island est ici. Au large de la Cornouailles, à une trentaine de kilomètres de Pentworthy pour être exact. La grande ville la plus proche est Newquay. » Il leva les yeux vers Conistone : « Je vous laisse la parole. Après tout, c'est votre bébé plus que le nôtre. »

Conistone s'adressa directement à Dalgliesh : « Vous allez avoir droit à un petit cours d'histoire sur l'île de Combe, qui vous évitera de partir en position de faiblesse. L'île a appartenu pendant plus de

quatre siècles à la famille Holcombe, qui l'a acquise au XVI^e siècle, personne ne sait exactement comment. On peut penser qu'un Holcombe s'y est rendu à la rame avec une poignée de serviteurs en armes, qu'il a hissé ses couleurs et en a pris possession. La concurrence n'a certainement pas été acharnée. Le titre de propriété a été ratifié plus tard par Henry VIII, après que Holcombe se fut débarrassé des pirates méditerranéens qui s'y étaient installés au moment où ils écumaient les côtes du Devon et de la Cornouailles à la recherche d'esclaves. Combe est ensuite tombée plus ou moins à l'abandon jusqu'au XVIII^e siècle. À ce moment-là, la famille a recommencé à s'y intéresser ; elle s'y est rendue occasionnellement pour la journée, pour observer les oiseaux ou pique-niquer. Puis un certain Gerald Holcombe, né dans la seconde moitié du XIX^e siècle, a décidé de venir passer ses vacances sur l'île avec sa famille. En 1912, il y a construit un manoir et des communs pour le personnel. La famille y a passé tous ses étés pendant la période grisante d'avant la Première Guerre mondiale. Ce conflit a tout changé. Les deux fils aînés ont été tués, l'un en France, l'autre à Gallipoli. Les Holcombe font partie de ces familles où l'on meurt à la guerre, pas de celles où l'on s'enrichit. Seul le plus jeune est resté, Henry. Il était tuberculeux et inapte au service militaire. Il semblerait qu'après la mort de ses frères, il ait été submergé par le sentiment de vanité absolue de l'existence, et n'ait pas eu particulièrement envie d'hériter. La fortune familiale ne venait pas de la terre mais d'investissements judicieux, et à la fin des années 1920, ceux-ci s'étaient plus ou moins évaporés. Alors, en 1930, Henry Holcombe a utilisé ce qui en restait pour créer une Fondation d'intérêt public. Il a déniché quelques mécènes fortunés et leur a cédé l'île et la propriété qui allait avec. Il avait pour projet d'en faire un lieu de repos et de solitude destiné à des personnalités chargées de responsabilités ayant besoin d'échapper quelque temps aux contraintes de leur vie professionnelle. »

Pour la première fois, Conistone se pencha pour ouvrir sa serviette dont il retira un dossier marqué : « Confidentiel. » Fouillant parmi les documents, il en sortit une feuille de papier. « J'ai la formulation exacte ici. Les intentions d'Henry Holcombe y sont clairement exprimées. *Pour des hommes qui accomplissent le devoir périlleux et difficile d'exercer de hautes responsabilités au service de la Couronne et de leur pays, que ce soit dans les forces armées, la politique, la science, l'industrie ou les arts, et qui ont besoin d'un moment de repos dans la solitude, le silence et la paix.* Joliment rédigé, n'est-ce pas, et bien dans l'esprit du temps. Il n'est pas question de femmes, évidemment. Rappelez-vous que ce texte date de 1930. Néanmoins, il a été décidé de prendre, conformément à la convention, le terme d'« hommes » dans son sens générique et d'y inclure les femmes. Les responsables de

la Fondation n'acceptent qu'un nombre restreint de visiteurs, qui sont logés, à leur convenance, soit dans le manoir soit dans un des cottages de pierre qui ont été construits à cet effet. En principe, ce que Combe Island leur offre, c'est la paix et la sécurité. Cette dernière a sans doute gagné en importance au cours des dernières décennies. Les gens qui souhaitent avoir un peu de temps pour méditer peuvent s'y rendre sans gardes du corps. Ils savent qu'il ne leur arrivera rien et que rien ni personne ne les dérangera. Il y a une piste d'hélicoptère et le petit port est le seul point d'accès par la mer. Aucun visiteur de passage n'y est admis et même les téléphones portables sont interdits – de toute façon, le réseau ne passe pas. Tout se fait dans la plus grande discrétion. Les gens qui viennent sont généralement recommandés personnellement par un administrateur de la Fondation, un visiteur précédent ou un habitué. Vous comprenez l'avantage que l'île présente pour le projet du Premier Ministre.

– Et pourquoi n'ont-ils pas choisi Chequers⁽²⁾ ? Où est le problème ? » lança brutalement Reeves.

Les autres posèrent sur lui le regard indulgent d'adultes disposés à donner satisfaction à un enfant précoce.

« Il n'y en a pas, répondit Conistone. Chequers est une demeure agréable dotée, à ma connaissance, de tout le confort. Mais les invités n'y passent pas inaperçus. N'est-ce pas l'objectif même de leur visite ?

– Comment Downing Street a-t-il été informé de l'existence de cette île ? » demanda Dalglish.

Conistone rangea le document dans son dossier : « Par un des copains du Premier Ministre, qui vient d'être anobli. Il s'est rendu à Combe pour se remettre de la responsabilité périlleuse et accablante que représente l'ajout d'une nouvelle chaîne de distribution alimentaire à son empire et d'un nouveau milliard à sa fortune personnelle.

– Ils doivent avoir du personnel permanent, non ? Les VIP ne font quand même pas la vaisselle eux-mêmes ?

– Il y a un secrétaire, Rupert Maycroft, ancien notaire de Warnborough. Nous avons dû le mettre dans le secret et, évidemment, informer le conseil d'administration que le 10, Downing Street serait très heureux que l'île puisse recevoir quelques éminents visiteurs début janvier. Rien n'est encore fixé, mais nous lui avons demandé de n'accepter aucune réservation à partir de la fin du mois. Sinon, il y a les employés habituels – le pilote de la vedette, l'intendante, la cuisinière. Nous avons des renseignements sur chacun d'eux : l'île a déjà reçu un ou deux visiteurs suffisamment importants pour justifier quelques contrôles. Tout s'est fait dans la plus grande discrétion. Il y a un médecin résident, le docteur Guy Staveley, et son épouse, mais si

j'ai bien compris, elle n'est pas souvent sur l'île. Elle s'y ennuie à périr, semble-t-il. Staveley avait un cabinet de généraliste à Londres et s'est réfugié sur l'île à la suite, paraît-il, d'une erreur de diagnostic qui a causé la mort d'un enfant. Il a préféré se trouver un boulot où le pire qui puisse lui arriver est que quelqu'un tombe d'une falaise. Au moins, il n'y sera pour rien. »

Harkness intervint : « Un seul des résidents a un casier, le pilote, Jago Tamlyn. Il a été condamné en 1998 pour coups et blessures. Je crois qu'il a bénéficié de circonstances atténuantes, mais l'agression a dû être violente. Il s'est tout de même pris douze mois. Il n'a plus fait parler de lui depuis.

– Quand les visiteurs actuels sont-ils arrivés ? demanda Dalglish.

– La semaine dernière, tous les cinq. L'écrivain Nathan Oliver, sa fille Miranda et son secrétaire, Dennis Tremlett, sont arrivés lundi. Un diplomate allemand à la retraite, Raimund Speidel, ancien ambassadeur à Pékin, est arrivé de France sur son yacht privé mercredi après un voyage en Asie, et le docteur Mark Yelland, directeur du laboratoire de recherches Hayes-Skolling dans les Midlands, une des têtes de Turc préférées des défenseurs des animaux, les a rejoints jeudi. Maycroft pourra vous donner les détails. »

Harkness l'interrompit : « Prenez l'équipe la plus réduite possible. En tout cas jusqu'à ce que vous sachiez de quoi il retourne. Autant limiter l'invasion.

– Il n'y a aucun risque, rassurez-vous, répondit Dalglish. J'attends toujours le remplaçant de Tarrant, mais je vais emmener l'inspectrice principale Miskin et l'inspecteur Benton-Smith. Dans un premier temps, nous pourrions probablement nous passer de techniciens de la police scientifique et de photographe officiel, mais s'il s'agit d'un assassinat, il me faudra des renforts. Ou alors, nous passerons le relais à la police locale. En revanche, j'aurai besoin d'un médecin légiste. Je vais en parler à Kynaston si j'arrive à le joindre. Mais je ne sais pas s'il est à son labo. Il est peut-être sur une affaire.

– Inutile, intervint Harkness. Nous prenons Edith Glenister. Vous la connaissez certainement.

– Elle n'est pas à la retraite ?

– Officiellement si, depuis deux ans, répondit Conistone, mais il lui arrive de reprendre du service, surtout sur des affaires sensibles, à l'étranger. À soixante-cinq ans, elle en a peut-être assez de traîner ses bottes dans des champs boueux avec l'inspecteur de la PJ locale pour examiner des corps en décomposition au fond d'un fossé. »

Dalglish doutait que le professeur Glenister ait pris sa retraite pour cette raison-là. Il n'avait jamais travaillé avec elle, mais il la

connaissait de réputation. Elle comptait parmi les spécialistes de médecine légale les plus considérés, et s'était signalée par la précision presque troublante avec laquelle elle était capable d'estimer le moment d'un décès, par la rapidité et l'exhaustivité de ses rapports ainsi que par la clarté et l'autorité de ses témoignages au tribunal. Elle était également connue pour être très à cheval sur la distinction entre les attributions du légiste et celles de l'enquêteur. Edith Glenister, il le savait, refusait d'être informée du moindre détail sur les circonstances du crime avant d'avoir examiné le corps, sans doute pour éviter d'aborder un cadavre avec des idées préconçues. Dalglish était curieux de travailler avec elle et il était convaincu que c'était le ministère des Affaires étrangères qui avait suggéré son intervention. Mais il aurait tout de même préféré faire équipe avec son médecin légiste habituel.

« Je pense que vous ne doutez pas de la discrétion de Miles Kynaston ? demanda-t-il.

– Bien sûr que non, intervint Harkness, mais la Cornouailles n'est pas vraiment son secteur. Le professeur Glenister se trouve actuellement dans le sud-ouest. De toute façon, Kynaston n'est pas disponible, nous avons vérifié. » *Tout à fait opportun pour les Affaires étrangères*, songea Dalglish. Ils n'avaient vraiment pas perdu de temps. Harkness poursuivit : « Vous pourrez la prendre au passage à la base de la Royal Airforce de St Mawgan, près de Newquay, et ils enverront un hélicoptère pour transférer le corps jusqu'à la morgue où elle travaille. On lui a demandé de traiter cette affaire de toute urgence. Vous devriez avoir son rapport au cours de la journée de demain.

– Si j'ai bien compris, Maycroft vous a appelés juste après la découverte du corps ? demanda Dalglish. Il avait des instructions en ce sens, je suppose.

– Il disposait d'un numéro de téléphone confidentiel et était censé appeler le conseil d'administration s'il arrivait quoi que ce soit de fâcheux sur l'île. Il a été prévenu que vous alliez arriver par hélicoptère et vous attend en début d'après-midi.

– Il va avoir un peu de mal à expliquer à ses collaborateurs pourquoi ce décès réclame l'intervention d'un commandant et d'un inspecteur principal de la Metropolitan Police, au lieu de la PJ locale, remarqua Dalglish, mais je suppose que vous vous en êtes occupé aussi.

– Dans toute la mesure du possible, répondit Harkness. Le directeur de la police locale a été informé, bien sûr. Inutile de se crêper le chignon pour définir qui se chargera de l'affaire avant de savoir s'il y a homicide et si une enquête est nécessaire. En attendant,

ils coopéreront. S'il s'agit d'un assassinat et si l'île est aussi sûre qu'on le prétend, le nombre de suspects sera limité. Vous devriez pouvoir régler les choses rapidement. »

Il fallait ignorer les réalités d'une enquête criminelle ou avoir opportunément oublié quelques incidents peu glorieux du passé pour se tromper aussi grossièrement. Un petit groupe de suspects, si chacun était suffisamment intelligent et prudent pour tenir sa langue et résister à la funeste envie de livrer plus d'informations qu'on ne lui en demandait, était loin de faciliter le travail de la police et de la justice.

Conistone se retourna sur le pas de la porte : « On mange bien sur Combe Island, j'imagine ? Les lits sont confortables ? »

Harkness répondit calmement : « Nous n'avons pas eu le temps de nous renseigner. Je vous avouerais que cela ne m'a même pas effleuré l'esprit. Il me semble que les compétences de la cuisinière et l'état des matelas sont de votre ressort plus que du nôtre. C'est à un cadavre que nous nous intéressons. »

Conistone prit la pique avec bonne humeur. « Vous avez raison. Nous vérifierons les équipements si cette conférence au sommet a bien lieu. La première chose que les riches et les puissants apprennent, c'est la valeur du confort. J'aurais dû mentionner que la dernière survivante de la famille Holcombe réside sur l'île en permanence. Il s'agit de Miss Emily Holcombe, ancien professeur d'Oxford. Elle doit avoir quatre-vingts ans et des poussières. Elle enseignait l'histoire, je crois. Votre discipline, Adam, n'est-ce pas ? Mais vous étiez à Cambridge vous, si je ne me trompe. Elle sera soit une alliée soit une enquiquineuse. D'après ce que je sais des femmes universitaires, je pencherais pour la seconde option. Merci de vous charger de cette affaire. Nous restons en contact. »

Harkness se leva pour raccompagner Conistone et Reeves jusqu'à la rue. Les laissant devant les ascenseurs, Dalglish regagna son bureau. La première chose à faire était de téléphoner à Kate et à Benton-Smith. L'appel suivant serait plus pénible. Emma Lavenham et lui devaient passer la soirée ainsi que la journée du lendemain ensemble. Si elle avait prévu d'être à Londres dès l'après-midi, elle était peut-être déjà en route. Il devrait l'appeler sur son portable. Ce ne serait pas la première fois, et comme toujours, elle s'y attendait sans doute un peu. Elle ne se plaindrait pas – Emma ne se plaignait jamais. Il leur arrivait à l'un comme à l'autre de devoir faire face à des imprévus et le temps qu'ils passaient ensemble n'en était que plus précieux. Et puis il y avait ces trois mots qu'il tenait à lui dire mais qu'il ne pourrait jamais se résoudre à prononcer au téléphone. Ils devraient attendre, eux aussi.

Il passa la tête dans le bureau de sa secrétaire : « Pourriez-vous

joindre l'inspectrice principale Miskin et l'inspecteur Benton-Smith, pour moi, Susie ? J'aurai aussi besoin d'une voiture pour me conduire à l'héliport de Battersea. Il faudra en envoyer une autre prendre Benton-Smith, puis Miskin. Sa mallette est dans son bureau. Veillez à ce qu'elle soit mise dans la voiture qui passera la chercher, voulez-vous ? »

Cette mission n'aurait pu tomber plus mal. Après un mois de journées de travail de seize heures, il était accablé de fatigue et bien qu'il fut capable d'y faire face, il aspirait au repos, à la paix et, pendant deux jours bénis, à la compagnie d'Emma. Après tout, si le week-end était gâché, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Rien ne l'obligeait à accepter une enquête sur une mort suspecte, malgré l'importance politique et sociale éventuelle de la victime, ou l'intérêt du crime. Certains hauts responsables auraient préféré le voir se concentrer sur des projets auxquels il était déjà lié de près – les difficultés du maintien de l'ordre dans une société multiraciale où la drogue, le terrorisme et les réseaux internationaux du crime étaient les défis majeurs, par exemple, ou bien la proposition de création d'une nouvelle force de police chargée de s'occuper des crimes les plus graves qui nécessitaient des enquêtes à l'échelle nationale. Toutes ces belles initiatives se heurteraient à des impératifs politiques ; c'était toujours comme ça. La Met avait besoin d'officiers de police qui se sentent à l'aise dans ce monde de duplicité. Il redoutait de se laisser transformer en bureaucrate, membre de commissions, conseiller, coordinateur – et de ne plus être un policier. Si cela advenait, saurait-il rester poète ? N'était-ce pas dans l'humus fertile de l'enquête criminelle, dans la fascination que suscitait la découverte progressive de la vérité, dans la fatigue partagée et dans l'ombre du danger, et jusque dans la nature pitoyable de vies désespérées et brisées que sa poésie plongeait ses racines ?

Mais à présent, alors que Kate et Benton-Smith devaient déjà être en route, il y avait des choses à faire, et vite, des réunions à annuler avec tact, des documents à enfermer en lieu sûr, le service des relations publiques à informer. Son sac était toujours prêt pour ce genre d'imprévu, mais il l'avait laissé dans son appartement de Queenhithe et il était heureux d'être obligé d'y passer. Il n'avait encore jamais appelé Emma depuis New Scotland Yard. Elle saurait au son de sa voix ce qu'il allait lui dire et prendrait d'autres dispositions pour son week-end, le bannissant peut-être de ses pensées comme il l'était de sa compagnie.

Dix minutes plus tard, il refermait la porte de son bureau et, pour la première fois, il jeta un coup d'œil en arrière, comme pour prendre congé d'un lieu familier qu'il risquait de ne plus jamais revoir.

Dans son appartement surplombant la Tamise, l'inspectrice principale Kate Miskin était encore au lit. En temps normal, elle serait arrivée au bureau bien plus tôt et, même un jour de congé, aurait déjà pris sa douche, se serait habillée et aurait terminé son petit déjeuner. Kate était une lève-tôt. C'était en partie un choix, en partie un héritage de son enfance où, vivant dans l'angoisse quotidienne d'une catastrophe imaginaire, elle enfilait ses vêtements à peine les yeux ouverts, prête à faire face au désastre imminent : un incendie dans un des appartements du dessous qui empêcherait les secours d'arriver jusqu'à elle, un avion qui s'écraserait sur son immeuble, un tremblement de terre qui démolirait la tour, ébranlant la rambarde du balcon qui se désagrégerait entre ses mains. Elle était toujours soulagée d'entendre la voix frêle et grincheuse de sa grand-mère l'appeler pour le petit déjeuner. La vieille dame avait de bonnes raisons d'être maussade : la mort de sa propre fille, dont elle n'avait pas désiré la naissance, le logement social où elle n'avait pas choisi de vivre et où elle se sentait claquemurée, le fardeau d'une petite-fille illégitime dont elle n'avait pas eu envie de s'occuper et qu'elle avait beaucoup de mal à aimer. Mais sa grand-mère n'était plus de ce monde et, si le passé n'était pas mort – comment pourrait-il l'être un jour ? –, les années lui avaient laborieusement appris à admettre et à accepter ce qu'il lui avait apporté de meilleur comme de pire.

Le Londres qu'elle apercevait à présent de sa fenêtre était bien différent. Son appartement, qui donnait sur le fleuve, était situé à l'extrémité du bâtiment, ce qui lui offrait une double exposition, avec deux balcons. De son salon orienté vers le sud-ouest, elle surplombait la Tamise et son trafic incessant – péniches, bateaux de plaisance, vedettes de la police fluviale et des autorités du Port de Londres, paquebots de croisière remontant le fleuve pour accoster à Tower Bridge. De sa chambre, elle pouvait admirer le panorama de *Canary Wharf*, dont le sommet lui rappelait un immense crayon, les eaux paisibles du *West India Dock*, la ligne de trains de la *Docklands Light Railway* dont les wagons ressemblaient à des jouets mécaniques. Elle avait toujours trouvé le contraste stimulant et son appartement lui permettait de passer à sa guise de l'ancien au nouveau, d'observer la vie du fleuve dans toute sa diversité, de l'aube au crépuscule. À la tombée de la nuit, elle s'accoudait à la balustrade du balcon et regardait la ville se transformer en un tableau scintillant, éclipçant les étoiles, colorant le ciel des reflets de son miroitement cramoisi.

L'appartement, objet de réflexions approfondies et acquis grâce à un crédit raisonnable, était son foyer, son refuge, son asile, le rêve de

longues années, concrétisé en briques et en ciment. Elle n'y avait jamais invité aucun collègue et son premier et unique amant, Alan Scully, était parti en Amérique depuis longtemps. Il lui avait demandé de l'accompagner, mais elle avait refusé, par crainte de s'engager sans doute, mais surtout parce que son travail passait avant tout. À présent, pour la première fois depuis la dernière nuit qu'ils avaient passée ensemble, elle n'était pas seule chez elle.

Elle s'étira dans le grand lit. Derrière les voilages, le ciel matinal d'un bleu pâle limpide s'étendait au-dessus d'une mince traînée de nuages gris. La météo de la veille avait annoncé une nouvelle journée de fin d'automne, avec alternance de soleil et d'averses. Des petits bruits engageants lui parvenaient depuis la cuisine, l'eau qui chantait dans la bouilloire, une porte de placard qui se fermait, la porcelaine qui s'entrechoquait. L'inspecteur principal Piers Tarrant préparait le café. Savourant son premier instant de solitude depuis qu'ils avaient rejoint ensemble son appartement, elle revivait les dernières vingt-quatre heures, sans regret mais non sans surprise.

Piers lui avait téléphoné au bureau, le lundi matin, pour l'inviter à dîner le vendredi soir. L'appel était inattendu ; ils ne s'étaient pas parlé depuis que Piers avait quitté l'équipe pour entrer dans la brigade antiterroriste. Ils avaient travaillé ensemble pendant plusieurs années au sein de l'Unité Spéciale d'Enquête de Dalglish, liés par le respect et par une rivalité stimulante et tacite dont elle savait que le commandant Dalglish s'était servi ; s'il leur était arrivé de se disputer avec passion, il n'y avait jamais eu d'acrimonie entre eux. Elle avait trouvé – et trouvait encore – que c'était un des hommes les plus attirants avec qui elle avait jamais eu l'occasion de travailler. Mais même s'il lui avait montré qu'elle l'attirait sexuellement en lui adressant des signaux hésitants mais limpides, elle n'aurait pas réagi. Une liaison avec un collègue direct était toujours un facteur de complications ; et dans leur cas, une telle relation aurait obligé l'un d'eux à quitter l'Unité. C'était son métier qui l'avait libérée d'Ellison Fairweather Buildings. Elle n'avait pas l'intention de compromettre tout ce qu'elle avait acquis en s'aventurant sur cette pente séduisante, mais ô combien glissante !

Elle avait remis son portable dans sa poche, un peu étonnée par la rapidité avec laquelle elle avait accepté l'invitation et se demandant ce que celle-ci cachait. Y avait-il une question que Piers souhaitait lui poser, un sujet dont il voulait discuter avec elle ? C'était peu probable. Les rumeurs allaient toujours bon train à la Metropolitan Police et le bruit avait couru qu'il n'était pas satisfait de son nouveau poste. Mais d'ordinaire, c'étaient leurs succès que les hommes confiaient aux femmes, pas leurs erreurs de jugement. Par ailleurs, il lui avait donné rendez-vous à dix-neuf heures trente au Sheekey's, après lui avoir

demandé si elle aimait le poisson. Le choix d'un restaurant très couru, et qui n'était certainement pas bon marché, véhiculait un message subtil mais déroutant. S'agissait-il de célébrer quelque chose, ou Piers était-il toujours aussi prodigue quand il invitait une femme à dîner ? Après tout, il n'avait jamais donné l'impression d'être à court d'argent et l'on disait qu'il n'était jamais à court de femmes non plus.

Il était arrivé avant elle et quand il se leva pour l'accueillir, elle surprit son bref regard approuvateur et se réjouit d'avoir fait l'effort de remonter en un chignon élaboré ses épais cheveux blonds qu'au travail elle coiffait toujours en arrière, tressés ou noués sur la nuque. Elle portait un chemisier de soie crème et son seul bijou de valeur : des boucles d'oreille anciennes en or, chacune ornée d'une unique perle. C'est avec étonnement et un peu d'amusement qu'elle constata que Piers s'était mis en frais, lui aussi. Elle ne se rappelait pas l'avoir jamais vu en costume-cravate et se retint de lancer : « On s'est drôlement sapés, dis donc ! »

Ils étaient installés à une table d'angle, propice aux confidences, mais ils n'en avaient guère échangé. Le dîner avait été une vraie réussite, un long moment de plaisir sans contrainte. Piers n'avait pas beaucoup parlé de son nouveau travail, mais elle s'y était attendue. Ils avaient évoqué les livres qu'ils avaient lus récemment, les films qu'ils avaient trouvé le temps de voir, de menus propos qui, s'était dit Kate, ne dépassaient pas les échanges mondains et prudents de deux étrangers à leur premier rendez-vous. Ils avaient ensuite abordé un terrain plus familier, les affaires sur lesquelles ils avaient travaillé ensemble, les derniers ragots de la Met, glissant de temps à autre quelques détails plus personnels.

Repoussant son assiette après avoir fini sa sole, il lui avait demandé : « Et notre charmant inspecteur, comment est-ce qu'il se débrouille ? »

Kate avait souri intérieurement. Piers n'avait jamais su dissimuler l'antipathie que lui inspirait Francis Benton-Smith. Kate soupçonnait que cette aversion tenait moins au physique avantageux de Benton qu'à une même approche de leur métier : une ambition tenue en bride, une remarquable intelligence, une voie méticuleusement jalonnée vers les plus hautes sphères, nourrie par la certitude d'apporter à leur profession des qualités qui, avec un peu de chance, leur vaudraient une ascension rapide.

« Ça va. Un peu tendance à faire du plat à AD, peut-être, mais je pense que nous étions tous comme lui quand il nous a recrutés. Il devrait faire l'affaire.

– Il paraît qu'AD envisagerait de lui confier mon poste.

– Ton ancien poste ? Ce n'est pas impossible. Après tout, il n'a pas

encore été attribué. Les huiles attendent peut-être d'avoir réglé le sort de l'Unité. Ils pourraient décider de la supprimer, qui sait ? Ils n'arrêtent pas de confier de nouvelles missions à AD, toujours plus importantes... tu sais, ce projet d'antenne nationale de la PJ, tu as dû en entendre parler. Il passe tout son temps en réunion. »

Au dessert, la conversation avait pris un tour plus décousu. Soudain, Piers dit : « Ça ne me dit pas trop de prendre le café tout de suite après le poisson.

– Ni après ce vin. Mais ça me ferait quand même du bien, j'ai un peu trop bu. » Voilà qui n'est pas très honnête, songea-t-elle : elle ne buvait jamais au point d'être grise.

« Nous pourrions aller chez moi. C'est à deux pas.

– Ou chez moi, avait-elle proposé. J'ai une belle vue sur le fleuve.

»

L'invitation et son acceptation avaient été dépourvues de toute tension. Il avait répondu : « D'accord. Il faut simplement que je fasse un saut chez moi. »

Il ne s'était absenté que deux minutes et, sur son conseil, elle l'avait attendu dans la voiture. Vingt minutes plus tard, ouvrant la porte et le faisant entrer dans le vaste salon dont la baie vitrée donnait sur la Tamise, elle avait eu l'impression de découvrir son appartement : conventionnel, meublé exclusivement en moderne, pas de souvenirs, aucun indice révélant que la maîtresse des lieux avait une vie privée, des parents, une famille, des objets transmis de génération en génération. Il était aussi bien rangé et impersonnel qu'un appartement témoin astucieusement aménagé pour garantir une vente rapide. Sans regarder autour de lui, il s'était approché des fenêtres et avait franchi la porte conduisant au balcon.

« Je comprends pourquoi tu l'as choisi, Kate. »

Elle ne l'avait pas accompagné dehors, et était restée à contempler son dos, apercevant, au-delà de sa silhouette, l'eau noire qui se soulevait, balafmée et tailladée d'argent, les flèches et les tours, les grands blocs de la rive opposée, troués de rectangles de lumière. Il l'avait suivie à la cuisine tandis qu'elle moulait du café en grains, prenait deux tasses, mettait à chauffer du lait sorti du réfrigérateur. Au moment où, assis côte à côte sur le canapé, ils avaient fini de boire et où il s'était incliné vers elle pour l'embrasser doucement mais fermement sur la bouche, elle savait ce qui allait se passer. Ne l'avait-elle pas su dès qu'ils s'étaient retrouvés au restaurant ?

Il avait dit : « Est-ce qu'il y a moyen de prendre une douche ?

– Que tu es terre à terre, Piers ! avait-elle répondu en riant. La salle de bains est là, c'est cette porte.

– Tu ne veux pas venir avec moi, Kate ?

– C'est trop petit. Vas-y d'abord. »

Tout avait été tellement facile, tellement naturel, sans angoisse ni doute, sans véritable réflexion même. À présent, allongée dans la douce lumière du matin, avec le bruit de la douche en fond sonore, elle repensa à la nuit passée dans une plaisante confusion de souvenirs et de phrases chuchotées.

« Je croyais que tu n'aimais que les blondes évaporées.

– Elles n'étaient pas toutes évaporées. D'ailleurs, tu es blonde.

– Plutôt châtain clair. »

Il s'était retourné vers elle et lui avait passé les mains dans les cheveux, un geste inattendu, par sa lente douceur surtout.

Elle n'avait pas été étonnée de constater que Piers était un amant expérimenté et habile, mais elle n'avait pas prévu l'absence de complication et de tension de leur joyeuse animalité. Ils s'étaient rejoints dans le rire autant que dans le désir. Ensuite, s'étant un peu écartée de lui dans son grand lit, entendant sa respiration et sentant la chaleur de son corps irradier vers elle, elle avait trouvé la présence de Piers toute naturelle. Elle savait que cette nuit d'amour avait commencé à attendrir un noyau coriace qu'elle portait dans son cœur, un mélange de manque de confiance en soi et d'attitude défensive, auquel s'était ajouté, depuis le rapport Macpherson⁽³⁾, un poids supplémentaire de ressentiment et une impression de trahison. Piers, cynique et politiquement plus subtil qu'elle, avait manifesté une certaine impatience : « Toutes les commissions d'enquête officielles savent ce qu'elles sont censées établir avant même de se mettre au travail. Les moins intelligentes y mettent un zèle un peu excessif. Tu ne vas quand même pas renoncer à ton boulot ou te gâcher la vie pour des bêtises pareilles. » Avec délicatesse et souvent sans prononcer un mot, Dalgliesh l'avait persuadée de ne pas démissionner. Mais elle avait senti, au cours des dernières années, un lent tarissement de l'abnégation, de l'engagement et de l'enthousiasme naïf qu'elle possédait à son entrée dans la police. Elle restait une professionnelle compétente et estimée. Elle aimait son métier et ne pensait pas être qualifiée ou apte à en exercer un autre. Mais elle avait commencé à redouter tout engagement d'ordre sentimental, elle était trop soucieuse de se protéger, elle s'inquiétait trop de ce que la vie pouvait apporter. À présent, allongée seule dans le grand lit et écoutant les bruits discrets de Piers qui se déplaçait dans l'appartement, elle éprouvait une joie presque oubliée.

Elle s'était réveillée avant lui et pour la première fois, toute angoisse résiduelle de son enfance avait disparu. Elle n'avait pas bougé pendant une demi-heure, savourant l'assouvissement de son

corps, observant la lumière qui se renforçait, consciente des premiers bruits du fleuve qui s'éveillait, avant de s'esquiver dans la salle de bains. En bougeant, elle avait réveillé Piers. Il avait remué et tendu le bras vers elle, avant de s'asseoir brusquement, tout ébouriffé, comme un diable sortant de sa boîte. Ils avaient éclaté de rire tous les deux. Ils étaient allés ensemble à la cuisine, il avait pressé les oranges pendant qu'elle préparait le thé, puis ils avaient emporté des tartines de pain grillé sur le balcon et jeté des miettes aux mouettes qui poussaient des cris stridents dans un tourbillonnement furieux d'ailes et de claquements de becs. Puis ils étaient retournés au lit.

Les gargouillements et les clapotis de la douche avaient cessé. Il était temps de se lever enfin et d'affronter les embarras du jour. Elle venait de poser le pied par terre quand son portable sonna. Elle réagit comme si c'était la première fois qu'elle l'entendait. Piers sortait de la cuisine, un drap de bain autour des hanches, cafetière à la main. Elle s'exclama : « Oh flûte ! C'est bien le moment.

– C'est peut-être personnel.

– Pas sur ce téléphone-là. »

Elle tendit la main vers la table de chevet, prit l'appareil, écouta attentivement, dit : « Oui, commandant », et le reposa. Se sachant incapable de réprimer l'excitation de sa voix, elle expliqua : « Une affaire. Une mort suspecte. Sur une île au large de la Cornouailles. Il faut prendre un hélicoptère. Je dois laisser ma voiture ici. AD en envoie une chez Benton, qui passera me prendre ensuite. On se retrouve à l'héliport de Battersea.

– Et ta mallette ? »

Elle s'était déjà mise en train, promptement, sachant ce qu'elle avait à faire et dans quel ordre. Elle cria à travers la porte de la salle de bains : « Elle est au bureau. Ils la mettront dans la voiture, AD s'en charge.

– S'il envoie une voiture, je ferais mieux de ne pas m'attarder. Imagine que ce soit Nobby Clark qui conduise. S'il me voit, toute la mafia des chauffeurs sera au courant en quelques minutes. Je n'ai pas très envie d'alimenter les ragots de cantine. »

Quelques minutes plus tard, Kate jeta son sac de toile sur le lit et commença à faire ses bagages rapidement et méthodiquement. Elle porterait, comme d'habitude, son pantalon en laine et sa veste de tweed, avec un col roulé en cachemire. Même si le temps restait doux, il était inutile de prendre des vêtements de lin ou de coton – sur une île, il faisait rarement trop chaud. De bonnes chaussures de marche trouvèrent place tout au fond, avec du linge de rechange. Elle pourrait faire une petite lessive tous les jours. Elle rangea dans son sac un deuxième pull, plus chaud celui-là, et ajouta un chemisier de soie,

soigneusement plié. Sur le dessus, un pyjama et son peignoir. Elle ajouta la trousse de toilette de rechange qu'elle tenait toujours prête avec le strict nécessaire. Enfin, elle jeta sur le sac presque plein deux carnets neufs, une demi-douzaine de stylos à bille et un livre de poche à moitié lu.

Cinq minutes plus tard, ils étaient habillés et prêts à partir. Elle descendit avec Piers jusqu'au garage en sous-sol. Devant la portière de son Alfa Romeo, il l'embrassa sur la joue en disant : « Merci de m'avoir tenu compagnie au dîner, merci pour le petit déjeuner, merci pour tout ce qu'il y a eu entre les deux. Envoie-moi une carte postale de ton île mystérieuse. Cinq mots suffiront, c'est plus qu'assez s'ils sont sincères : *Tu me manques, baisers, Kate.* »

Elle rit, mais ne répondit pas. La Vauxhall qui sortit du garage devant lui avait un autocollant sur la vitre arrière, *Bébé à bord*. Cela exaspérait toujours Piers. Il se pencha vers la boîte à gants, attrapa un carton portant une inscription manuscrite et le glissa contre le pare-brise. *Hérode à bord*. Puis il leva la main en signe d'adieu et s'éloigna.

Kate le suivit des yeux jusqu'à ce que, avec un petit coup de Klaxon en guise d'au revoir, il s'engage dans la rue principale. À cet instant, une autre émotion, moins complexe mais familière, l'envahit. Quels que fussent les problèmes qu'engendrerait cette nuit imprévue, toute réflexion à ce sujet devait être remise à plus tard. Quelque part, encore imaginé, un corps attendait dans la froide abstraction de la mort. Un groupe de personnes attendait l'arrivée de la police, certaines bouleversées, la plupart anxieuses, l'une partageant certainement le mélange grisant d'excitation et de détermination qui l'animait. Elle avait toujours regretté que quelqu'un doive mourir pour qu'elle puisse éprouver cette euphorie un peu coupable. Il y aurait aussi la partie de son métier qu'elle préférait, les réunions de fin de journée qui rassembleraient l'équipe et où AD, Benton-Smith et elle analyseraient les témoignages, retiendraient, écarteraient ou mettraient en place les indices comme les pièces d'un puzzle. Mais elle n'ignorait pas la source de ce léger frémissement de honte. Ils n'en avaient jamais parlé, mais elle soupçonnait AD de le partager. Les pièces de ce puzzle-là étaient des vies humaines brisées.

Trois minutes plus tard, attendant sac en main devant son immeuble, elle vit la voiture s'engager dans l'allée. La journée commençait.

3

L'inspecteur Francis Benton-Smith vivait seul au seizième étage d'un immeuble d'après-guerre, au nord-ouest de Shepherd's Bush. Quinze étages d'appartements et de balcons tous identiques se superposaient au-dessous de lui. Ces derniers, qui couraient sur toute la longueur de chaque étage, n'assuraient guère d'intimité, mais ses voisins ne le dérangeaient pas beaucoup. L'un d'eux utilisait son appartement comme pied-à-terre et s'y trouvait rarement, l'autre, occupé à quelque mystérieux travail dans la Cité, partait encore plus tôt que Benton et rentrait à l'aube avec une discrétion de conspirateur. L'immeuble, construit initialement dans le cadre d'un programme de logements sociaux, avait été revendu par le conseil municipal, réhabilité par des promoteurs privés et revendu appartement par appartement. Le hall d'entrée rénové, la peinture neuve et les ascenseurs modernes épargnés par les vandales ne parvenaient pas à effacer l'impression d'un malheureux compromis entre économie précautionneuse, fierté municipale et conformisme institutionnel. Mais au moins, son architecture n'était pas révoltante. Le seul sentiment que pouvait inspirer cet immeuble était une vague surprise à l'idée que quelqu'un ait pris la peine de le construire.

Le vaste panorama qu'offrait le balcon n'avait rien de remarquable non plus. Les fenêtres de Benton donnaient sur un paysage terne et monotone, émaillé de noir et de gris, dominé par les pavés rectangulaires de tours d'habitation, des bâtiments industriels banals et des rues étroites bordées de maisons mitoyennes qui survivaient obstinément et constituaient désormais l'habitat soigneusement préservé de jeunes cadres dynamiques. La courbe du Westway s'élevait au-dessus d'un parc de caravanes bondé où une population de passage s'agglomérait sous les piliers de béton, s'aventurant rarement plus loin. Au-delà, un terrain où s'empilaient les carcasses métalliques froissées de voitures abandonnées, enchevêtrement hérissé, symbole rouillé de la vulnérabilité de la vie et des espoirs humains. Mais à la nuit tombée, la vue se métamorphosait, les lumières lui prêtaient un aspect chimérique et mystique. Les feux de signalisation changeaient, les voitures avançaient comme des automates sur des routes liquides, les hautes grues surmontées d'une unique lampe dessinaient des formes anguleuses de mantes religieuses, de grotesques cyclopes

nocturnes. Les avions descendaient en silence vers Heathrow depuis un ciel bleu foncé meurtri de nuages aux couleurs criardes, et, alors que l'obscurité s'approfondissait, étage après étage, comme sur un signal, les lampes s'allumaient dans les tours d'habitation.

Mais ni de nuit ni de jour, ce paysage n'était typiquement londonien. Benton avait l'impression de contempler n'importe quelle grande ville. Il n'apercevait aucun des repères familiers – pas de vue sur le fleuve, pas de ponts inondés de lumière, pas de tours ou de dômes bien connus. Mais cet anonymat soigneusement choisi, et jusqu'au panorama lui-même, répondaient à ses vœux. Il ne s'était pas enraciné car il n'avait pas de terre natale.

Cet appartement, où il avait emménagé six mois après être entré dans la police, n'aurait pu être plus différent de celui que ses parents occupaient dans une rue bordée d'arbres de South Kensington : les marches blanches conduisant à la porte d'entrée flanquée de colonnes, la peinture laquée et le stuc immaculé. Il avait décidé de quitter le petit logement indépendant situé au dernier étage, d'abord parce qu'il jugeait humiliant d'habiter encore chez ses parents après dix-huit ans, mais surtout parce qu'il se voyait mal inviter un collègue chez lui. Il suffisait de franchir la porte d'entrée de la maison pour savoir ce qu'elle incarnait : l'argent, les privilèges, l'assurance culturelle de la haute bourgeoisie libérale et prospère. Mais il savait que l'indépendance apparente dans laquelle il vivait aujourd'hui était fallacieuse ; l'appartement et tout ce qu'il contenait avaient été payés par ses parents – son salaire ne lui aurait pas permis de déménager. De plus, il était confortablement installé. Il songea avec ironie que seul un connaisseur avisé du design aurait pu deviner combien avait coûté ce cadre d'une simplicité trompeuse.

Mais aucun de ses collègues n'était jamais venu le voir. Nouvelle recrue, il avait commencé par marcher sur des œufs, conscient de faire l'objet d'une mise à l'épreuve plus rigoureuse et plus longue que cela aurait dû être nécessaire à ses supérieurs pour juger de ses compétences. Il avait espéré gagner, sinon l'amitié, du moins la tolérance, le respect et l'approbation et, dans une certaine mesure, il les avait obtenus. Mais il n'ignorait pas qu'il inspirait encore une réserve prudente. Il se sentait entouré d'une multitude d'organisations et de textes, droit pénal compris, voués à la défense de ses susceptibilités raciales. Craignait-on vraiment qu'il ne s'offusque aussi facilement qu'une vierge victorienne surprenant un exhibitionniste ? Il aurait préféré que ces farouches défenseurs de l'égalité raciale le laissent en paix. Leur objectif était-il de stigmatiser les minorités en les présentant comme hypersensibles, angoissées et paranoïaques ? Il admettait tout de même que le problème venait en partie de lui, d'une retenue plus profonde et moins excusable que la timidité qui

interdisait toute familiarité. Ils ne savaient pas qui il était ; lui-même ne le savait pas non plus. Ce n'était pas seulement, songeait-il, la conséquence de son métissage. Le monde londonien qu'il connaissait et dans lequel il travaillait était peuplé d'hommes et de femmes d'origines ethniques, religieuses et nationales mêlées. Et ils avaient l'air de s'en sortir.

Sa mère était indienne, son père anglais, elle était pédiatre, lui directeur d'un collège londonien. Ils étaient tombés amoureux et s'étaient mariés quand elle avait dix-sept ans ; son père en avait douze de plus. L'amour passionné qui les unissait était demeuré intact au fil des ans. Il savait par les photos de leur mariage qu'elle avait été d'une exquise beauté ; elle l'était toujours, du reste. En plus de son charme, elle avait apporté de l'argent à leur couple. Dès son enfance, il avait eu l'impression que l'intimité de ses parents était comme une bulle, où il était un intrus. Ils étaient l'un comme l'autre très occupés et il avait appris de bonne heure que le temps qu'ils pouvaient passer ensemble leur était précieux. Il savait qu'ils l'aimaient et se souciaient de son bien-être, mais lorsqu'il lui arrivait, sans y être invité, d'entrer silencieusement dans une pièce où ils étaient seuls, il voyait l'ombre de déception qui avait envahi leurs visages s'effacer promptement – mais pas assez promptement – devant leurs sourires accueillants. Leur différence de croyances ne semblait pas les préoccuper. Son père était athée, sa mère catholique et Francis avait été élevé et éduqué dans cette religion. Mais quand, à l'adolescence, il s'en était progressivement éloigné comme s'il renonçait à une partie de son enfance, aucun de ses parents n'eut l'air d'en prendre acte ou, du moins, ne jugea opportun de l'interroger.

Ils se rendaient en famille à Delhi tous les ans et là-bas aussi, il se sentait étranger. C'était comme si ses jambes, douloureusement écartelées de part et d'autre d'un globe qui tournait sur lui-même, ne pouvaient être en équilibre sur l'un ou l'autre des deux continents. Son père adorait ces voyages en Inde, il s'y sentait chez lui, il était accueilli par de bruyantes exclamations de joie, il riait, taquinait et se faisait taquiner, portait le costume indien, s'acquittait des salutations orientales avec plus d'aisance qu'il n'échangeait des poignées de mains en Angleterre, et repartait après des adieux baignés de larmes. Lorsqu'il était enfant et adolescent, tout le monde était aux petits soins pour Benton, les exclamations fusaient, on se répandait en compliments sur sa beauté et son intelligence, mais il se sentait mal à l'aise, il répondait poliment tout en sachant qu'il n'était pas à sa place.

Il avait espéré que son affectation à l'Unité Spéciale d'Enquête d'Adam Dalgliesh l'aiderait à se sentir mieux dans son travail, mieux également dans son univers incohérent. Peut-être cet espoir s'était-il réalisé, dans une certaine mesure. Il était conscient de sa chance :

avoir passé un certain temps dans cette Unité était un atout évident pour son avancement. Sa dernière affaire – qui avait aussi été sa première –, une mort par incendie dans un musée d'Hampstead, avait été une mise à l'épreuve qu'il lui semblait avoir réussie. La prochaine mission risquait d'être moins facile. L'inspecteur principal Piers Tarrant avait la réputation d'être exigeant et pas toujours très commode, mais Benton avait eu l'impression de ne pas trop mal s'entendre avec lui. Il sentait chez son supérieur un petit côté ambitieux et cynique, sans pitié même, qu'il comprenait d'autant mieux qu'il le retrouvait chez lui-même. Mais Tarrant ayant été muté à la brigade antiterroriste, il travaillerait sous les ordres de l'inspectrice principale Kate Miskin. Avec elle, les choses étaient moins simples, d'abord parce que c'était une femme, mais pas seulement. Elle avait toujours été d'une correction irréprochable, et moins ouvertement critique que Tarrant, mais il la sentait sur la réserve. Cela n'avait rien à voir avec la couleur de sa peau, son sexe ou son statut social, bien qu'il perçût chez elle un certain complexe de classe. Elle ne l'aimait pas, voilà tout. C'était aussi simple et aussi irrémédiable que cela. Il allait bien falloir, rapidement peut-être, qu'il affronte cette réalité.

Ses pensées se tournèrent alors vers les projets qu'il avait faits pour ce jour de congé. Il était déjà allé à bicyclette au marché des producteurs de Notting Hill Gate, où il avait acheté des fruits, des légumes et de la viande bio pour le week-end. Il avait prévu de passer chez sa mère dans l'après-midi pour lui en apporter une partie. Cela faisait six semaines qu'il n'était pas rentré chez lui. Il était temps qu'il montre le bout de son nez, ne fut-ce que pour ne pas avoir à culpabiliser en se reprochant d'être un fils indigne.

Et le soir, il préparerait à dîner pour Beverley. C'était une actrice de vingt et un ans – fraîche émoulue de son école de théâtre, elle avait décroché un petit rôle dans un interminable feuilleton télévisé qui se déroulait dans un village du Suffolk. Ils s'étaient rencontrés au supermarché du coin, lieu de rendez-vous traditionnel des solitaires ou des âmes provisoirement esseulées. Après l'avoir discrètement observé pendant une minute, elle avait fait le premier pas en lui demandant de bien vouloir lui attraper une boîte de tomates en conserve opportunément hors de portée. Il l'avait trouvée ravissante, avec son visage d'un ovale délicat, ses cheveux noirs et raides coupés en frange au-dessus d'yeux légèrement bridés qui lui donnaient un petit air de douceur orientale absolument irrésistible. En fait, elle était de bonne souche britannique, et d'un milieu social très proche du sien. Elle aurait été parfaitement à sa place dans le salon de sa mère. Mais Beverley s'était affranchie de ses exclamations et de ses intonations bourgeoises et avait sacrifié son prénom désuet sur l'autel de sa

carrière. Son rôle dans la série – elle jouait la fille rebelle du patron de bistrot local – avait enflammé l'imagination du public. La rumeur prétendait que son personnage allait connaître une évolution captivante – un viol, un enfant illégitime, une liaison avec l'organiste de la paroisse, peut-être même un assassinat dont la victime, bien entendu, ne serait ni elle ni son bébé. Le public, expliqua-t-elle à Benton, n'aimait pas les infanticides. Dans le firmament éphémère et éclatant de la culture populaire, Beverley commençait à briller de mille feux.

Après l'amour, que Beverley aimait inventif, prolongé mais regrettablement hygiénique, elle faisait ses exercices de yoga. Accoudé dans son lit, Benton observait ses contorsions extraordinaires avec une affection fascinée et indulgente. Dans ces moments-là, il se sentait dangereusement près de tomber amoureux. Pourtant, il ne s'attendait pas à ce que cette relation dure très longtemps. Beverley, dont les mises en garde contre les abîmes de l'immoralité n'avaient rien à envier à celles d'un prédicateur menaçant ses ouailles des flammes de l'enfer, préférait la monogamie en série, avec des échéances soigneusement définies pour chaque partenaire.

L'ennui s'installait d'ordinaire au bout de six mois, lui avait-elle expliqué obligeamment. Cela en faisait déjà cinq qu'ils étaient ensemble, et bien que Beverley n'eût encore rien annoncé, Benton craignait que ses talents amoureux ou culinaires ne fussent pas à le qualifier pour des prolongations.

Il était en train de déballer ses courses et de les ranger dans le réfrigérateur quand le portable, toujours posé sur sa table de chevet, sonna. Il tendait le bras chaque soir avant de s'endormir, pour vérifier qu'il était à sa place. Le matin, en partant pour son emploi intérimaire à la Met, il le glissait dans sa poche, espérant qu'il allait sonner. Claquant la porte du réfrigérateur, il se précipita comme s'il redoutait que la sonnerie ne s'arrête. Il écouta le bref message, répondit : « Oui, commandant », et raccrocha. Sa journée était transformée.

Son sac était déjà prêt, comme toujours. Dalgliesh lui avait demandé d'apporter son appareil photo et ses jumelles, de meilleure qualité que ceux des autres membres de l'équipe. Cela voulait dire qu'ils travailleraient seuls, sans renforts, sans photographes ni techniciens de la police scientifique, sauf en cas de nécessité absolue. Le mystère rendait cette nouvelle affaire encore plus excitante. Il ne lui restait qu'à passer deux rapides coups de fil, l'un à sa mère, l'autre à Beverley. Ils susciteraient, l'un comme l'autre, soupçonnait-il, une très légère déception, mais pas de chagrin. Rempli d'une espérance heureuse quoique teintée d'appréhension, il tourna alors ses pensées vers le défi qui l'attendait sur cette île encore inconnue.

LIVRE UN

Mort sur une île

La veille, à sept heures du matin, dans Atlantic Cottage de Combe Island, Emily Holcombe sortit de la douche, enroula une serviette autour de sa taille et commença à s'enduire les bras et le cou de crème hydratante. Elle avait pris cette habitude quotidienne cinq ans plus tôt, le jour de ses soixante-quinze ans, sans espérer que cette mesure pût faire davantage qu'atténuer temporairement les ravages du temps. Au demeurant, elle n'y attachait pas trop d'importance. Du temps de sa jeunesse et de sa maturité, elle ne s'était guère souciée de son apparence, et il lui arrivait de se demander s'il n'était pas inutile et un peu dégradant de commencer à perdre du temps avec ce genre de rituels à un âge où leurs bienfaits ne pouvaient être agréables qu'à elle. Mais après tout, avait-elle jamais cherché à être agréable à quelqu'un d'autre ? Elle avait toujours été séduisante, belle même aux dires d'aucuns, mais certainement pas jolie, avec des pommettes hautes, de grands yeux noisette surmontés de sourcils droits, un nez fin, légèrement aquilin et une grande bouche bien dessinée dont la générosité pouvait être trompeuse. Certains hommes l'avaient trouvée intimidante ; d'autres – dont les plus intelligents – avaient été stimulés par son esprit acéré et n'avaient pas été indifférents à sa sensualité latente. Tous ses amants lui avaient donné du plaisir, aucun ne lui avait causé de chagrin et, si elle-même leur avait fait de la peine, elle l'avait oublié depuis longtemps et n'en avait, même sur le moment, pas été accablée de remords.

Désormais, ayant épuisé tout son potentiel de passion, elle avait retrouvé l'île bénie de son enfance, le cottage de pierre surplombant la falaise dont elle voulait faire son domicile permanent pour le restant de ses jours. Elle n'avait pas l'intention de laisser qui que ce soit – et certainement pas Nathan Oliver – le lui prendre. Elle respectait l'écrivain – il passait, après tout, pour l'un des plus grands romanciers du monde –, mais n'avait jamais estimé qu'un grand talent, voire du génie, autorisait un homme à se montrer plus égoïste et plus exigeant que la moyenne des représentants de son sexe.

Elle attacha sa montre à son poignet. Lorsqu'elle regagnerait sa chambre, Roughtwood aurait débarrassé le plateau de son thé matinal, servi ponctuellement à six heures et demie tous les matins, et le petit déjeuner serait prêt dans la salle à manger : le muesli et la confiture maison, le beurre doux, le café et le lait chaud. Il ne mettrait le pain à griller qu'en l'entendant passer devant la porte de la cuisine. Elle pensa à Roughtwood avec satisfaction et avec une certaine affection. Elle avait pris une sage décision pour eux deux. Il avait été le chauffeur de son père et quand, dernière survivante de la famille, elle

s'était rendue dans la demeure familiale à la lisière de l'Exmoor pour discuter des derniers détails avec le commissaire-priseur et choisir les quelques objets qu'elle tenait à garder, il avait demandé à lui parler.

« Puisque vous avez l'intention de vous installer sur l'île, Mademoiselle, je voudrais me porter candidat au poste de valet. »

La famille et sa domesticité n'appelaient jamais Combe Island autrement que « l'île », et Combe House sur l'île était toujours désignée sous le nom de « manoir ».

Se levant, elle lui avait répondu : « Que voulez-vous que je fasse d'un valet, Roughtwood ? Nous n'en avons pas eu depuis le temps de mon grand-père. Par ailleurs, je n'aurai pas besoin de chauffeur. Les voitures ne sont pas autorisées sur l'île. Comme vous le savez, le seul véhicule est le buggy qui livre les provisions aux cottages.

– J'ai employé le terme de valet dans un sens générique, Mademoiselle. Je songeais aux fonctions de serviteur personnel. Mais étant conscient que cette expression pouvait donner à penser que je servais un monsieur, il m'a semblé que le terme de valet était plus pertinent, sans être tout à fait approprié, j'en conviens.

– Vous avez trop lu P. G. Wodehouse⁽⁴⁾, Roughtwood. Savez-vous faire la cuisine ?

– Mon registre est limité, Mademoiselle, mais vous devriez trouver les résultats satisfaisants.

– De toute façon, il ne devrait pas y avoir beaucoup de cuisine à faire. Des repas du soir sont servis au manoir et j'y aurai probablement recours. Mais dites-moi, quel est votre état de santé ? Franchement, je me vois mal jouer les infirmières. La maladie m'insupporte, que ce soit la mienne ou celle d'autrui.

– Cela fait vingt ans que je n'ai pas eu à consulter de médecin, Mademoiselle. Et si vous voulez bien me pardonner d'en faire état, je me permettrai de vous signaler que j'ai vingt-cinq ans de moins que vous.

– Évidemment, si l'ordre des choses est respecté, je devrais vous précéder dans la tombe. Ce jour-là, il vous faudra probablement quitter l'île. Je ne voudrais pas que vous vous retrouviez sans toit à soixante ans.

– Ne vous inquiétez pas pour cela. Mademoiselle. Je possède à Exeter une maison qui est actuellement louée meublée, avec des baux de courte durée, le plus souvent à des universitaires. J'ai l'intention d'y prendre ma retraite un jour. J'éprouve une certaine affection pour cette ville. »

Pourquoi Exeter ? s'était-elle demandé. Quel rôle Exeter avait-il joué dans le mystérieux passé de Roughtwood ? Ce n'était pourtant

pas, songea-t-elle, une ville propre à inspirer un puissant attachement, sinon à ses natifs.

« Dans ce cas, pourquoi ne pas tenter l'expérience ? Il faudra d'abord que je consulte les autres administrateurs. Cela obligera la Fondation à mettre deux cottages à ma disposition, adjacents si possible. J'imagine que vous n'avez pas plus que moi envie que nous partagions la même salle de bains.

– Je préférerais certainement un cottage à part, Mademoiselle.

– Je vais voir ce qu'il est possible de faire. Nous pourrions commencer par un essai d'un mois. Si nous ne nous entendons pas, nous nous séparerons à l'amiable. »

Cette conversation remontait à quinze ans et ils étaient toujours ensemble. Roughtwood s'était révélé un excellent serviteur et un cuisinier étonnamment compétent. Elle dînait de plus en plus souvent chez elle, à Atlantic Cottage, au lieu de se rendre au manoir. Il prenait deux congés par an, d'une durée de dix jours précis chacun. Elle n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il allait, ni de ses activités sur place, et il ne lui avait jamais fait la moindre confidence. Elle avait toujours eu le sentiment que ceux qui venaient s'installer durablement sur l'île fuyaient quelque chose, même si les griefs figurant sur sa liste personnelle étaient trop courants parmi les esprits chagrins de sa propre génération pour mériter qu'on s'y attarde : le bruit, les téléphones portables, le vandalisme, la violence et l'ivrognerie, le politiquement correct, la langue de bois et les attaques contre la méritocratie, rebaptisée élitisme. Elle n'en savait pas davantage sur Roughtwood que du temps où il conduisait son père, et elle ne l'avait pas beaucoup vu à l'époque, ne connaissant guère de lui qu'un visage carré et impassible, les yeux à demi dissimulés par la visière de sa casquette de chauffeur, les cheveux d'un blond peu commun pour un homme, impeccablement coupés en demi-lune sur la nuque épaisse. Ils avaient établi une routine aussi plaisante pour l'un que pour l'autre. Tous les soirs à cinq heures, ils se retrouvaient dans son cottage à elle pour une partie quotidienne de Scrabble, après laquelle ils prenaient un ou deux verres de vin rouge – la seule occasion où ils mangeaient ou buvaient ensemble. Il retournait ensuite chez lui préparer le dîner.

Il faisait partie intégrante de la vie de l'île, mais elle sentait que son existence privilégiée, sans charge de travail excessive, inspirait un léger ressentiment aux autres employés. Ses attributions étaient précises sans avoir jamais été spécifiées par écrit, mais il ne proposait jamais son aide, même dans les rares cas d'urgence. L'opinion couramment admise était qu'il lui était dévoué parce qu'elle était la dernière des Holcombe ; elle n'y croyait guère, et n'aurait pas aimé cela. Mais elle reconnaissait dans son for intérieur qu'il risquait fort de

lui devenir indispensable.

Entrant dans sa chambre dont les deux fenêtres donnaient l'une sur la mer l'autre sur l'île, elle se dirigea vers la croisée du nord et ouvrit le battant. De fortes bourrasques avaient soufflé toute la nuit, mais le vent s'était apaisé pour laisser place à une bonne brise. Au-delà de l'étendue de terre conduisant au porche de devant, le terrain s'élevait doucement. Une silhouette silencieuse, figée comme une statue, se tenait sur la crête. Nathan Oliver avait les yeux rivés sur le cottage. Il n'était qu'à une vingtaine de mètres, et elle prit conscience qu'il l'avait certainement aperçue. Elle recula, mais continua à l'observer avec autant d'intensité qu'il en mettait à la regarder. Il ne bougeait pas, son corps pétrifié contrastant avec le tourbillon de ses cheveux blancs ébouriffés par le vent. Sans cette immobilité déconcertante, on aurait dit un prophète de l'Ancien Testament venu frapper les pécheurs d'anathème. Son regard, posé sur le cottage, exprimait un désir d'une violence qui dépassait, songea-t-elle, le motif rationnel qu'il avait avancé pour justifier sa volonté d'occuper les lieux : quand il venait sur l'île, il était toujours accompagné de sa fille Miranda et de son secrétaire Dennis Tremlett ; il avait donc besoin de cottages contigus. Atlantic Cottage, le seul à être formé de deux maisons mitoyennes, était l'habitation qui lui convenait le mieux. Éprouvait-il, comme elle, la nécessité de vivre sur ce rebord dangereux, d'entendre jour et nuit le fracas des flots qui se jetaient contre la falaise, dix mètres en contrebas ? Après tout, c'était la maison où il était né et où il avait vécu jusqu'à l'âge de seize ans, jusqu'à ce jour où, sans un mot d'explication, il avait quitté Combe pour entreprendre le parcours solitaire qui avait fait de lui un écrivain. Qu'y avait-il derrière cette exigence ? S'était-il persuadé que partout ailleurs, son talent s'étioLERAIT ? Il avait vingt ans de moins qu'elle, mais avait-il la prémonition que son œuvre, sa vie peut-être, approchaient de leur terme et que son esprit ne trouverait le repos que sur le lieu même de sa naissance ?

Pour la première fois, elle se sentit menacée par la force de sa volonté. Depuis sept ans, il avait pris l'habitude de venir sur l'île tous les trois mois, et d'y rester deux semaines exactement. Même s'il ne réussissait pas à la déloger – et comment le pourrait-il ? –, ses séjours répétés sur l'île troublaient sa tranquillité. Il y avait peu de choses qui l'effrayaient, mais l'irrationalité en faisait partie. L'obsession d'Oliver était-elle un symptôme inquiétant d'un mal plus profond encore ? Était-il en train de sombrer dans la folie ? Elle demeura là, immobile, réticente à descendre prendre son petit déjeuner tant qu'il ne serait pas parti. Cinq minutes s'écoulèrent avant qu'il ne se décide enfin à se détourner et à s'éloigner de l'autre côté de la crête.

Quand il était à Londres, Nathan Oliver menait une existence routinière, dont il ne déviait guère lors de ses séjours trimestriels sur Combe Island. Sur l'île, sa fille et lui suivaient le mode de vie habituel des visiteurs. Tous les matins, conformément aux instructions que Miranda avait données par téléphone à l'intendante, Mrs Burbridge, laquelle les transmettait à la cuisinière, Dan Padgett leur livrait un déjeuner léger, généralement un potage, de la viande froide et de la salade. Ils étaient libres de dîner chez eux ou au manoir, mais Oliver préférait prendre son repas à Peregrine Cottage. Miranda faisait la cuisine.

Vendredi matin, il avait travaillé quatre heures avec Dennis Tremlett pour apporter les dernières retouches à son prochain roman. Il préférait noter ses corrections sur le premier jeu d'épreuves composées à partir du manuscrit, un caprice que, malgré d'évidents inconvénients, ses éditeurs lui passaient volontiers. Il remaniait beaucoup, allant parfois jusqu'à modifier l'intrigue, couvrant le dos des pages de sa minuscule écriture verticale, avant de transmettre les feuillets à Tremlett qui recopiait les modifications plus lisiblement sur un second jeu d'épreuves. Ils s'étaient arrêtés à une heure pour déjeuner ; à deux heures, le repas frugal était terminé, Miranda avait fait la vaisselle et rangé les récipients sur l'étagère située sous le porche extérieur, où l'on viendrait les reprendre ultérieurement. Tremlett s'était retiré un peu plus tôt pour déjeuner au manoir avec les employés, dans la salle à manger du personnel. Oliver faisait généralement la sieste jusqu'à trois heures et demie. Miranda le réveillait alors pour le thé. Ce jour-là, il décida de se passer de ce petit somme et de descendre au port pour être sur place pour le retour de Jago, le pilote de la vedette. Joanna Staveley lui avait fait une prise de sang la veille, et il tenait à s'assurer que le tube à essai était bien arrivé au laboratoire de l'hôpital.

À deux heures et demie, Miranda disparut, une paire de jumelles autour du cou, déclarant qu'elle allait observer les oiseaux sur la côte nord-ouest. Quelques minutes plus tard, après avoir soigneusement rangé les deux jeux d'épreuves dans le tiroir de son bureau et sans prendre la peine de verrouiller la porte du cottage, Nathan Oliver partit le long de la falaise pour rejoindre le chemin de pierre escarpé qui descendait vers le port. Miranda avait dû marcher d'un bon pas – il eut beau parcourir la lande des yeux, il ne l'aperçut pas.

Il s'était marié à trente-quatre ans, une décision qui devait moins à un besoin sexuel ou psychologique qu'à la crainte que l'on ne trouvât

quelque chose de vaguement suspect à un hétérosexuel qui restait célibataire, une pointe d'excentricité peut-être ou, chose plus honteuse, l'incapacité d'attirer une compagne appropriée. Il savait qu'il ne rencontrerait guère de difficulté, mais il était prêt à prendre son temps. Après tout, il était un beau parti ; il n'avait pas l'intention de subir l'ignominie d'un refus. Mais l'entreprise, engagée sans enthousiasme, avait été d'une rapidité et d'une simplicité déconcertantes. Il avait suffi de deux mois d'invitations à dîner et de quelques nuits dans une auberge de campagne discrète pour le convaincre que Sydney Bellinger lui conviendrait parfaitement, un point de vue qu'elle avait tout l'air de partager. Elle s'était déjà fait une réputation de brillante journaliste politique ; la confusion que suscitait parfois son prénom ambivalent l'avait plutôt servie. Et si son allure spectaculaire devait plus à l'argent, à un maquillage habile et à un goût vestimentaire irréprochable qu'à la nature, il ne demandait rien de plus. Il n'aurait certainement pas voulu d'un amour romantique. Bien qu'il maintînt ses appétits sexuels trop étroitement en bride pour se laisser jamais gouverner par eux, leurs nuits lui donnèrent autant de plaisir qu'il s'attendait à en recevoir d'une femme. Il lui en laissait du reste l'initiative. Il supposait qu'elle considèrerait, elle aussi, que cette union était mutuellement avantageuse et estimait cela raisonnable ; pour qu'un mariage soit réussi, il était bon que les deux partenaires aient l'impression d'y trouver leur compte.

Cela aurait pu durer jusqu'à ce jour – bien que la permanence n'ait jamais été son objectif – sans la naissance de Miranda. En l'occurrence, il en était le principal responsable. À trente-six ans, et pour la première fois de sa vie, il avait éprouvé un désir irrationnel : l'envie d'avoir un fils, ou au moins un enfant, l'espoir d'un athée convaincu d'accéder ainsi à une forme d'immortalité, fût-ce par procuration. La paternité n'était-elle pas un des absolus de l'existence humaine ? Sa propre naissance avait échappé à son contrôle, la mort était inéluctable et probablement aussi inconfortable que la naissance, quant au sexe, il s'en était plus ou moins rendu maître. Restait la paternité. Refuser ce tribut universel à l'optimisme humain était, pour un romancier, accepter une lacune, renoncer à une expérience qui aurait pu enrichir son talent. L'accouchement avait été catastrophique. Malgré le choix d'une clinique coûteuse, le travail avait été long et mal géré, la délivrance finale au forceps spectaculairement douloureuse, l'anesthésie moins efficace que Sydney ne l'avait espéré. Le faible frémissement de tendresse viscérale qu'il avait senti en lui lorsqu'il avait posé les yeux sur la nudité visqueuse et sanglante de sa fille s'était rapidement dissipé. Il ne croyait pas que Sydney l'eût jamais éprouvé. Et le départ immédiat du bébé en réanimation n'avait

rien arrangé.

Lorsqu'il était allé la voir, il avait demandé à sa femme : « Tu n'as pas envie de prendre la petite dans tes bras ? »

Sydney tournait et retournait la tête sur ses oreillers. « Je t'en prie, laisse-moi me reposer ! Si elle se sent aussi mal que moi, elle n'a certainement pas envie de se faire tripoter.

– Comment veux-tu l'appeler ? » Ils n'en avaient pas encore parlé.

« J'avais pensé à Miranda. Sa survie tient du miracle. La mienne en est un, ça, c'est sûr, et je pèse mes mots. Reviens demain, tu veux ? Je voudrais dormir maintenant. Et dis-leur que je ne veux surtout pas de visites. Si tu pensais à un album de famille, avec la jeune mère assise dans son lit, rouge de fierté et brandissant un nouveau-né présentable, oublie ça. Et je préfère te prévenir tout de suite, j'en ai définitivement fini avec cette boucherie. »

Elle avait été une mère absente. Plus affectueuse qu'il ne l'aurait cru quand elle était chez eux, à Chelsea, avec la petite, mais elle passait tellement de temps à l'étranger ! Il gagnait beaucoup d'argent maintenant, si bien que leurs revenus leur permettaient de se payer une nourrice, une gouvernante et une femme de ménage qui venait tous les jours. Son bureau, tout en haut de la maison, était territoire interdit pour l'enfant, mais quand il en sortait, elle le suivait partout comme un petit chien, réservée et peu loquace, mais visiblement contente. Cela ne pouvait évidemment pas durer.

Miranda avait quatre ans quand, de passage à la maison, Sydney avait dit : « Nous ne pouvons pas la laisser comme ça. Il faut qu'elle fréquente d'autres enfants. Il y a des écoles qui les prennent à trois ans. Je vais demander à Judith de se renseigner. »

Judith était sa secrétaire, une femme d'une redoutable efficacité. Dans cette affaire précise, elle ne donna pas seulement la preuve de sa compétence, mais aussi de sa sensibilité. Des brochures furent demandées, des visites rendues, des références notées. Finalement, elle réussit à réunir mari et femme et, dossier en main, leur fit son rapport : « High Trees, en bordure de Chichester, me paraît convenir le mieux. C'est une maison agréable entourée d'un vaste jardin, pas trop loin de la mer. Quand j'y suis allée, les enfants avaient l'air très heureux. J'ai visité les cuisines et j'ai pris un repas avec les plus jeunes dans ce qu'ils appellent l'aile de la crèche. Les parents d'un certain nombre de ces enfants sont en poste à l'étranger et la directrice semble plus soucieuse de la santé et du bien-être général de ses protégés que de leurs exploits scolaires. C'est peut-être aussi bien, puisque vous m'avez dit que Miranda ne manifeste pas de capacités intellectuelles particulières. Je pense qu'elle devrait y être bien. Je ne demande qu'à organiser une visite si vous souhaitez rencontrer la directrice et voir à

quoi ressemble l'école.

– Je peux me libérer mercredi après-midi de la semaine prochaine, avait dit Sydney un peu plus tard. Tu ferais bien de m'accompagner. Ça ne ferait pas très bon effet si l'on apprenait que nous l'avons fourrée dans une école sans avoir pris la peine d'aller voir de quoi elle a l'air. »

Ils y étaient donc allés ensemble, aussi distants, aussi étrangers l'un à l'autre que des inspecteurs officiels. Sydney joua à la perfection son rôle de mère soucieuse. Il fut impressionné par son analyse des besoins de leur fille et des espoirs qu'ils investissaient en elle, et avait hâte de se retrouver dans son bureau pour pouvoir noter tout cela. Mais les enfants avaient effectivement l'air heureux et Miranda y fut expédiée dans la semaine. L'école acceptait les élèves pendant les vacances aussi bien que pendant l'année scolaire et les rares fois où ses parents jugèrent opportun de lui faire passer une partie de ses congés scolaires à la maison, Miranda donna l'impression de regretter High Trees. Après cette école, on lui trouva un internat qui offrait une éducation correcte, empreinte de la sollicitude quasi maternelle que Sydney jugeait désirable. L'enseignement dispensé ne dépassait pas quelques examens du niveau du brevet, mais Oliver se dit que Miranda n'avait certainement pas les qualités requises pour être admise dans des établissements aussi prestigieux que le Cheltenham Ladies' College ou St Paul's.

Elle avait seize ans quand ses parents divorcèrent. La passion avec laquelle Sydney avait dressé la liste de ses défauts le prit au dépourvu.

« Tu es vraiment un homme épouvantable, égoïste, grossier, minable. Tu ne te rends pas compte que tu vampirises les autres, que tu te sers d'eux ? Pourquoi as-tu tenu à assister à la naissance de Miranda ? Le sang et toutes ces horreurs ne sont pas ton rayon, si ? Et ne viens pas me dire que tu étais là pour moi. Si je t'ai inspiré quelque chose, c'est tout au plus du dégoût physique. Tu t'es dit que tu pourrais avoir à écrire quelque chose sur un accouchement, et c'est ce que tu as fait. Il faut que tu sois là, que tu écoutes, que tu regardes, que tu observes. Ce n'est que lorsque tous les détails matériels sont en place que tu peux exprimer ta fameuse perspicacité psychologique, ta remarquable humanité. Rappelle-moi un peu la dernière critique du *Guardian*. C'était quoi, déjà ? Le nouvel Henry James, c'est ça ? Bien sûr, tu sais manier les mots. Je te l'accorde. Eh bien, moi, je me sers de mes propres mots. Je n'ai pas besoin de ton talent, de ta réputation, de ton argent ni de tes attentions épisodiques au lit. Tâchons de divorcer comme des êtres civilisés. Je ne tiens pas à proclamer mes échecs sur tous les toits. Profitons de cette proposition qu'on m'a faite, à Washington. Je serai obligée de rester là-bas pendant les trois

prochaines années.

– Et Miranda ? avait-il dit. Elle a l'air impatiente de quitter l'école.

– Si tu le dis. Elle ne me parle presque pas. Quand elle était petite, oui, mais plus maintenant. Je me demande ce que tu vas en faire. Elle n'a pas l'air de s'intéresser à grand-chose.

– Elle aime bien les oiseaux ; en tout cas, elle découpe des images et les colle sur le tableau qu'elle a dans sa chambre. »

Il avait éprouvé un violent élan d'autosatisfaction. Il avait remarqué à propos de Miranda quelque chose qui avait échappé à Sydney. Ses paroles étaient une affirmation de paternité responsable.

« Dans ce cas, elle n'en trouvera pas beaucoup à Washington. Elle ferait mieux de rester ici. Qu'est-ce que je pourrais bien en faire de toute façon ?

– Et moi alors ? Elle a besoin de sa mère. »

Elle avait éclaté de rire. « Voyons, tu pourrais trouver mieux comme argument. Pourquoi ne pas la prendre comme gouvernante ? Tu pourrais aller passer tes vacances sur cette fameuse île où tu es né. Il devrait y avoir assez d'oiseaux là-bas pour la satisfaire. Et tu économiserais un salaire. »

Il avait économisé ce salaire et il y avait eu des oiseaux sur Combe, bien que Miranda adulte ait manifesté moins d'enthousiasme pour l'ornithologie qu'enfant. À l'école, elle avait au moins appris à faire la cuisine. Elle en était sortie à seize ans avec pour tout bagage ce modeste talent et des résultats scolaires médiocres et, depuis seize ans, elle vivait et voyageait avec lui, lui servant de gouvernante avec une efficacité silencieuse, sans jamais se plaindre, apparemment satisfaite de son sort. Il n'avait jamais jugé nécessaire de prendre son avis sur leurs migrations trimestrielles et presque rituelles entre Chelsea et Combe, pas plus qu'il n'aurait songé à consulter Tremlett. Il les considérait l'un et l'autre comme les auxiliaires dociles et acquis de son talent. Si on lui en avait fait grief – ce qui n'était pas le cas, puisqu'il n'était même pas tourmenté par ces déplaisants frémissements intérieurs que d'autres, il le savait, appelaient conscience –, sa réponse était toute prête : ils avaient choisi cette existence, ils étaient correctement payés, bien nourris et logés. Lorsqu'il partait en tournée à l'étranger, ils bénéficiaient du même luxe que lui. Ni l'un ni l'autre ne semblait vouloir mieux, ni pouvoir prétendre à mieux.

Lors de son premier retour sur l'île de Combe sept ans plus tôt, il avait été surpris par l'euphorie soudaine et inattendue qu'il avait éprouvée en descendant de la vedette. Il avait savouré cette ivresse avec l'imagination romantique d'un jeune garçon ; un conquérant

prenant triomphalement possession d'un territoire difficilement soumis, un explorateur découvrant enfin les rivages légendaires. Cette nuit-là, debout devant Peregrine Cottage, les yeux tournés vers le rivage lointain de la Cornouailles, il avait su qu'il avait bien fait de revenir. Dans cette paix ceinte par l'océan, la progression inexorable du déclin physique ralentirait peut-être – ici, ses mots lui reviendraient.

Mais il avait su aussi, dès qu'il l'avait revu, que c'était Atlantic Cottage qu'il lui fallait. C'était là qu'il avait vu le jour, dans cette maison de pierre qui semblait née de la falaise dangereuse qu'elle surmontait. C'était ici qu'il mourrait. Cette nécessité impérieuse avait beau être étayée par des considérations purement matérielles, elle lui était dictée par quelque chose de plus élémentaire, par son sang même qui réagissait à la pulsation rythmique et omniprésente de l'océan. Son grand-père avait été marin et il était mort en mer. Son père avait autrefois travaillé comme passeur sur l'île de Combe, et Nathan avait vécu avec lui dans Atlantic Cottage jusqu'à ses seize ans, avant de pouvoir enfin échapper à l'alternance de ses colères enivrées et de ses manifestations larmoyantes d'affection, et de partir seul, pour devenir écrivain. Tout au long de ces années d'épreuves, de voyages et de solitude, lorsqu'il songeait à Combe, il se rappelait un lieu d'émotions violentes, de périls, une île où il ne fallait surtout pas mettre les pieds, car elle retenait dans ses rets les traumatismes oubliés du passé. En longeant la falaise pour rejoindre le port, il songea à l'impression étrange qu'il ressentait chaque fois qu'il débarquait sur Combe : la conviction d'être de retour chez lui.

Il était à peine plus de quinze heures et Rupert Maycroft était au travail, dans son bureau situé au deuxième étage de la tour du manoir. Il établissait les prévisions budgétaires de l'année à venir. À un bureau jumeau appuyé contre le mur du fond, Adrian Boyde vérifiait silencieusement les comptes du trimestre qui s'était achevé au trente septembre. Ce n'était leur tâche favorite ni à l'un ni à l'autre, et ils travaillaient dans un profond silence, que seul le froissement de papiers venait rompre. Maycroft s'étira dans son fauteuil et laissa son regard dévier vers la vue que l'on découvrait depuis la longue fenêtre incurvée. La chaleur restait inhabituelle pour la saison. Le vent se limitait à une brise légère, et la mer ridée s'étendait, d'un bleu aussi profond qu'en plein été, sous un ciel presque sans nuage. À droite, le vieux phare se dressait sur un éperon rocheux, ses murs d'un blanc éclatant coiffés de la lanterne rouge qui renfermait la lampe désormais hors d'usage, élégant symbole phallique du passé, restauré avec amour mais parfaitement superflu. Il arrivait à Maycroft de trouver son symbolisme gênant. Sur la gauche, il apercevait le bras de mer qui marquait l'entrée du port et les tours rabougries des éclairages. Cette vue et cette pièce avaient pesé lourd dans sa décision de s'installer sur Combe.

Dix-huit mois plus tard, il lui arrivait encore de s'étonner d'être là. Il n'avait que cinquante-huit ans, il était en bonne santé, son esprit, pour autant qu'il pût en juger, était parfaitement alerte. Cela ne l'avait pas empêché de prendre une retraite anticipée et de revendre son étude de notaire provincial. Il ne l'avait pas regretté. Cette décision avait été accélérée par la mort de sa femme, deux ans plus tôt. L'accident de voiture qui lui avait coûté la vie avait été totalement inattendu, comme le sont tous les accidents mortels, en dépit des statistiques et des mises en garde. Elle était partie de Warnborough pour assister à une réunion d'un cercle de lecture dans un village voisin et conduisait trop vite sur une étroite route de campagne, devenue dangereusement familière. À la sortie d'un virage pris sur les chapeaux de roue, sa Mercedes était allée s'encaster sous l'arrière d'un tracteur. Pendant les semaines qui avaient suivi ce drame, l'acuité de son chagrin avait été émoussée par les indispensables formalités : l'enquête, les obsèques, les lettres de condoléances à n'en plus finir auxquelles il fallait répondre, la visite prolongée de son fils et de sa bru qui discutaient de ses futurs arrangements domestiques, parfois, lui semblait-il, comme s'il n'était pas là. Quand, deux mois après la mort de sa femme, la douleur le terrassa, il fut aussi surpris par sa force que par son imprévisibilité, associée au remords, à la

culpabilité et à une vague nostalgie. La Fondation de Combe Island faisait partie de ses vieux clients. Ses premiers administrateurs considéraient Londres comme le siège obscur de machinations fourbes et habiles destinées à piéger les innocents provinciaux ; ils avaient donc préféré s'adresser à une vieille étude locale. Celle-ci avait continué à travailler pour la Fondation et quand on proposa à Maycroft d'assurer l'intérim entre le départ en retraite du secrétaire en place et la nomination de son successeur, il n'avait pas hésité un instant. Sa propre retraite officielle avait pérennisé la rupture. Deux mois après son arrivée sur Combe Island, on lui annonça que le poste était à lui, s'il le souhaitait.

Il était parti avec joie. Les femmes de la bonne société de Warnborough, qui avaient été, pour la plupart, des amies d'Helen, atténuaient le léger ennui de la vie domestique de province par l'euphorie de leurs bonnes intentions. Mentalement, il paraphrasait Jane Austen : « Un veuf en possession d'une maison et d'un revenu confortable doit avoir besoin d'une femme. » Elles ne lui voulaient que du bien, mais depuis la mort d'Helen, il était étouffé par tant de gentillesse. Il en était venu à redouter les invitations hebdomadaires à déjeuner ou à dîner. Avait-il vraiment renoncé à son métier et choisi l'isolement pour fuir les avances importunes des veuves locales ? Lors de certains moments d'introspection, comme en cet instant précis, il était tout prêt à l'admettre. Les candidates à la succession d'Helen semblaient coulées dans le même moule au point qu'il avait du mal à les distinguer : du même âge que lui ou un peu plus jeunes, des traits agréables, parfois même jolies, aimables, bien habillées et très soignées. Elles se sentaient seules et étaient convaincues que lui aussi. À chaque dîner, il redoutait d'oublier un nom, de poser les mêmes questions anodines sur leurs enfants, leurs vacances ou leurs loisirs qu'au cours de la soirée précédente, avec le même intérêt feint. Il imaginait bien les appels téléphoniques anxieux de son hôtesse après une attente soigneusement calculée : *Comment t'es-tu entendue avec Rupert Maycroft ? Il a eu l'air de prendre plaisir à bavarder avec toi. Il t'a appelée ?* Il n'avait pas appelé, non, mais il savait qu'un jour, dans un moment de désespoir tranquille, de solitude ou de faiblesse, il le ferait.

Sa décision de laisser toute l'étude à ses associés pour aller s'installer – provisoirement d'abord – sur l'île de Combe avait été accueillie par des expressions prévisibles et publiques de regret. Il allait terriblement leur manquer, tout le monde l'appréciait tellement, mais il avait constaté avec intérêt que personne ne cherchait à le faire changer d'avis. Il se consola en se disant qu'il avait été respecté – et même peut-être apprécié par ses clients de longue date, qu'il avait, pour la plupart, hérités de son père. Ils avaient vu en lui la quintessence du notaire de famille de la vieille école, le confident

amical, le gardien de secrets, le protecteur et le conseiller. Il avait rédigé leurs testaments, s'était occupé efficacement de leurs transactions immobilières, les avait représentés devant les magistrats locaux – qu'il connaissait tous –, quand ils étaient convoqués pour des délits mineurs, généralement des stationnements interdits ou des excès de vitesse⁽⁵⁾. L'affaire la plus grave qu'il gardait en mémoire était un vol à l'étalage commis par l'épouse du pasteur, un scandale qui avait alimenté les ragots de la paroisse pendant quelques semaines. Il avait plaidé les circonstances atténuantes, si bien que sa cliente avait eu droit à l'indulgence du juge, assortie d'une obligation de suivi médical et d'une modeste amende. Ses clients le regretteraient, ils se souviendraient de lui avec une nostalgie affectueuse, mais pas très longtemps. L'étude Maycroft, Forbees et Macintosh se développerait, elle recruterait de nouveaux associés et aménagerait de nouveaux locaux. Le jeune Macintosh, qui devait passer son diplôme l'année suivante, ne manquait pas de projets. Ils rencontreraient toute l'approbation de son propre fils, leur seul enfant à Helen et lui. Celui-ci travaillait actuellement dans une société de la Cité qui regroupait plus de quarante juristes, tous hautement spécialisés, sélectionnait une clientèle de choix et était reconnue à l'échelle nationale.

Cela faisait à présent un an et demi qu'il était à Combe. Coupé des routines rassurantes qui lui avaient si longtemps servi de béquilles, il se sentait paradoxalement plus en paix avec lui-même et, en même temps, plus enclin au questionnement intérieur. Au début, l'île l'avait laissé perplexe. Comme tout ce qui est beau, elle était porteuse tout à la fois de réconfort et de trouble. Elle était dotée de l'extraordinaire pouvoir d'inciter à l'introspection ; sans être forcément déprimante, celle-ci était quelque peu déstabilisante. Il avait vécu cinquante-huit années tellement balisées, tellement confortables, une enfance préservée, une école primaire soigneusement choisie, un collège et un lycée privés de second rang mais honorables jusqu'à ses dix-huit ans, suivis d'une mention bien parfaitement prévisible à Oxford. Il avait choisi d'exercer la même profession que son père, non par vocation ni même, il s'en rendait compte à présent, par choix délibéré, mais mû par un vague respect filial et par la certitude de pouvoir compter sur un poste sûr. Son mariage n'avait pas été l'aboutissement d'une passion ; il s'était borné à faire son choix parmi le petit groupe de jeunes filles convenables qui fréquentaient le tennis et les clubs de théâtre de Warnborough. Il n'avait jamais eu à prendre de décision difficile, n'avait jamais été torturé par un dilemme douloureux, ne s'était jamais livré à un sport dangereux, n'avait rien accompli, au-delà de ses réalisations professionnelles. Était-ce, se demandait-il, parce qu'il avait été fils unique, adulé et surprotégé ? Les paroles de son enfance qui lui revenaient le plus fréquemment étaient celles de sa

mère : « Ne touche pas à ça, mon chéri, tu pourrais te faire mal. » « Ne va pas par là, mon chéri, tu risquerais de tomber. » « Si j'étais toi, mon chéri, je ne fréquenterais pas trop cette jeune fille, elle n'est pas tout à fait notre genre. »

Ses dix-huit premiers mois sur l'île de Combe avaient été plutôt réussis ; personne n'avait prétendu le contraire. Mais il admettait deux erreurs, deux nouvelles embauches dont il savait à présent qu'il aurait dû s'abstenir. Daniel Padgett et sa mère étaient arrivés sur l'île au début de juin 2003. Padgett lui avait adressé une lettre, pas à lui personnellement, il est vrai, demandant s'il n'y avait pas par hasard un emploi de cuisinière vacant, et un autre, d'homme à tout faire. Le factotum en poste était sur le point de prendre sa retraite et la lettre, bien rédigée, persuasive et accompagnée d'une recommandation, arrivait à point nommé. On n'avait pas besoin de cuisinière, mais Mrs Plunkett avait laissé entendre qu'elle ne refuserait pas un peu d'aide. Il n'aurait pas dû les engager. Déjà gravement malade, Mrs Padgett n'avait plus que quelques mois à vivre, et avait apparemment décidé de les passer sur une île qu'elle avait aperçue, enfant, lors de vacances sur la côte et dont son imagination avait fait un paradis. Padgett, aidé par Joanna Staveley et occasionnellement par Mrs Burbridge, l'intendante, avait passé le plus clair de son temps à la soigner. Personne ne lui avait fait de reproches, mais Maycroft savait qu'ils payaient sa bévue. Dan Padgett était un excellent bricoleur, mais sans le dire, il réussissait à faire comprendre qu'il détestait l'île. Maycroft avait surpris une conversation entre Mrs Burbridge et Mrs Plunkett. « Évidemment, ce n'est pas un vrai insulaire et maintenant que sa mère est morte, ça m'étonnerait qu'il reste bien longtemps parmi nous. » *Ce n'est pas un insulaire* : sur Combe, ce jugement était sans appel.

Et puis, il y avait Millie Tranter et ses dix-huit ans. Il l'avait embauchée parce que Jago, le pilote de la vedette, l'avait découverte à Penworthy en train de mendier. Elle était sans abri et Jago avait appelé Maycroft pour lui demander s'il pouvait la ramener en attendant de lui trouver autre chose. Autrement, il ne lui resterait qu'à la laisser là, à la merci du premier prédateur sexuel venu, ou à la conduire à la police. Millie était arrivée, on lui avait donné une chambre dans le bâtiment des communs, et du travail : elle aidait Mrs Burbridge à s'occuper du linge et donnait un coup de main à Mrs Plunkett à la cuisine. Cela fonctionnait parfaitement, mais Millie et son avenir restaient un sujet d'inquiétude taraudante. La présence d'enfants sur l'île n'était plus admise et bien qu'adulte aux yeux de la loi, Millie faisait preuve d'une imprévisibilité et d'un entêtement puérils. Elle ne pourrait pas rester indéfiniment.

Maycroft jeta un coup d'œil à son collègue, à son visage sensible et allongé, dont la peau pâle était apparemment imperméable aux effets

du soleil et du vent, à la boucle de cheveux bruns qui lui retombait sur le front. C'était le visage d'un érudit. Boyde était là depuis plusieurs mois déjà quand Maycroft était arrivé ; il fuyait la vie, lui aussi. Il s'était installé sur Combe Island grâce à la protection de Mrs Evelyn Burbridge ; veuve de pasteur, celle-ci avait conservé des liens avec les milieux ecclésiastiques. Il ne leur avait jamais posé directement la question ni à l'un ni à l'autre, mais il savait, comme, sans doute, tout le monde sur l'île, que Boyde, un prêtre anglican, avait renoncé à sa cure parce qu'il avait perdu la foi, ou bien à cause de son alcoolisme, ou peut-être pour les deux raisons à la fois. C'étaient des problèmes qui échappaient largement à l'entendement de Maycroft. Pour lui, le vin avait toujours été un plaisir et non un besoin, et sa présence à l'église le dimanche, aux côtés d'Helen, n'avait été qu'une affirmation hebdomadaire d'anglicité et de bonnes manières, une obligation plus ou moins plaisante, dénuée de ferveur. Ses parents se méfiaient de l'enthousiasme religieux et la moindre innovation cléricale qui semblait menacer leur orthodoxie confortable inspirait à sa mère la déclaration suivante : « Nous sommes membres de l'Église d'Angleterre, mon chéri, nous ne faisons pas ce genre de choses. » Il trouvait étrange que Boyde démissionne parce qu'il était pris de doutes au sujet du dogme ; à en juger par les déclarations publiques de certains évêques, la perte de foi dans l'irréfutabilité de la doctrine était un risque professionnel courant pour les prêtres anglicans. Mais la perte subie par l'Église avait été un gain pour lui. Il ne pouvait plus envisager son travail sur Combe sans la présence d'Adrian Boyde à l'autre bureau.

Avec un pincement de remords, il se rendit compte que cela devait faire plus de cinq minutes qu'il bayait aux corneilles. Résolument, il reporta son regard et son esprit sur le travail en cours. Mais ses bonnes intentions furent contrariées. Quelqu'un frappa à la porte et Millie Tranter fit irruption. Ses visites étaient rares, mais elle arrivait toujours de la même manière, semblant se matérialiser à l'intérieur de la pièce avant même qu'on ne l'ait entendue toquer.

Elle parla précipitamment, sans chercher à dissimuler son excitation : « Il y a du grabuge au port, Mr Maycroft. Mr Oliver dit que vous devez venir tout de suite. Il est dans tous ses états ! Il paraît que Dan a laissé tomber son échantillon de sang dans l'eau, un truc comme ça. »

Millie semblait insensible au froid. Elle avait apparemment décidé de faire honneur à la tiédeur de la journée en portant son jean à gros ceinturon le plus bas possible sur les hanches avec un tee-shirt très court, qui dissimulait à peine sa poitrine juvénile. Ventre à l'air, elle exhibait un nombril orné d'un piercing doré. Maycroft songea qu'il devrait peut-être avoir un entretien avec Mrs Burbridge à propos de la

tendue vestimentaire de Millie. Bien sûr, les visiteurs avaient peu de chance de la croiser, habillée ou déshabillée, mais il avait du mal à croire que son prédécesseur aurait toléré la vision du ventre dénudé de Millie.

« Que faisais-tu au port, Millie ? demanda-t-il. Tu n'es pas censée aider Mrs Burbridge à la lingerie ?

– C'est ce que j'ai fait, qu'est-ce que vous croyez ? Elle a dit que je pouvais filer. Je suis allée aider Jago à décharger.

– Jago est parfaitement capable de se débrouiller tout seul. Tu ferais mieux de retourner chez Mrs Burbridge, Millie. Elle te trouvera sûrement quelque chose d'utile à faire. »

Millie leva les yeux au ciel mais après cette mimique, elle partit sans discuter. « Pourquoi est-ce que je prends toujours un ton d'instituteur pour parler à cette petite ? demanda Maycroft. Pensez-vous que je la comprendrais mieux si j'avais eu une fille ? Croyez-vous sincèrement qu'elle puisse être heureuse ici ? »

Boyde leva les yeux et sourit : « Si j'étais vous, je ne m'inquiétera pas, Rupert. Mrs Burbridge apprécie son travail et elles s'entendent bien. Ce n'est pas désagréable d'avoir un peu de jeunesse autour de nous. Le jour où Millie en aura assez de Combe, elle s'en ira.

– J'ai l'impression qu'elle a un faible pour Jago. Elle est tout le temps fourrée à Harbour Cottage. Je ne voudrais pas qu'elle nous crée des ennuis. Il nous est vraiment indispensable.

– Jago est certainement de taille à résister à une adolescente romanesque. Si vous craignez des problèmes parce que vous pensez que Jago pourrait la séduire, ou l'inverse, ce qui est plus vraisemblable, ne vous en faites pas. Cela n'arrivera pas.

– Vous croyez ? »

Adrian répondit doucement : « J'en suis sûr, Rupert, j'en suis sûr.

– Eh bien, tant mieux. Je n'étais pas vraiment inquiet, mais quand même. Ça m'étonnerait que Jago trouve le temps ou l'énergie nécessaire. Il est vrai que quand il s'agit de sexe, la plupart des gens les trouvent cependant.

– Voulez-vous que je descende au port ? demanda Adrian.

– Non, non. Je vais y aller. »

Boyde était la dernière personne à qui l'on pût demander d'affronter Oliver. Et sa proposition agaça un peu Maycroft.

Il avait toujours aimé la promenade au port. Habituellement, c'était d'excellente humeur qu'il traversait la cour située devant la maison et s'engageait sur l'étroit sentier caillouteux en direction de l'escalier qui rejoignait le quai depuis la falaise. Le port s'étendait à

présent au-dessous de lui, comme l'image colorée d'un livre de contes : les deux tours rabougries coiffées de lampes de part et d'autre de l'étroit goulet, la jolie petite maison de Jago Tamlyn avec la rangée de gros pots de terre dans lesquels il plantait des géraniums l'été, les rouleaux de cordes et les bollards immaculés, les paisibles eaux intérieures et, au-delà de l'embouchure du port, la mer agitée et la turbulence lointaine d'un contre-courant. Il lui arrivait de quitter son bureau pour venir là peu avant le retour de la vedette, la regardant silencieusement surgir à l'horizon avec le plaisir atavique qu'avaient éprouvé au fil des siècles les insulaires attendant l'arrivée longtemps espérée d'un navire. Mais ce jour-là, il descendit lentement les dernières marches, conscient d'être observé.

Oliver était debout sur le quai, tremblant de colère. Jago déchargeait, l'air indifférent. Padgett, le teint livide, était adossé au mur de la cabine comme s'il affrontait un peloton d'exécution.

« Quelque chose ne va pas ? » demanda Maycroft.

Question idiote. Le silence péremptoire, la pâleur d'Oliver laissaient entendre que le méfait dépassait une maladresse bénigne de Padgett.

« Dites-lui donc, vous autres ! s'écria soudain Oliver. Ne restez pas plantés comme ça, dites-lui. »

La voix de Jago s'éleva, monocorde : « Les livres de la bibliothèque de Mrs Burbridge, des chaussures et des sacs qui appartenaient à Mrs Padgett et que Dan voulait apporter à la Croix-Rouge et le prélèvement de sang de Mr Oliver sont passés pardessus bord. »

La voix d'Oliver était maîtrisée, mais l'indignation lui prêtait un rythme staccato : « Notez bien la hiérarchie. Les livres de Mrs Burbridge, une perte irréparable pour la bibliothèque locale, cela va de soi. Une malheureuse retraitée à la recherche d'une paire de chaussures bon marché va être terriblement déçue. Le fait que j'aie à refaire ma prise de sang ne pèse évidemment pas lourd face à ces catastrophes majeures ! »

Jago s'apprêtait à répliquer, mais Oliver pointa l'index vers Padgett. « Laissez-le donc répondre. Ce n'est plus un gamin. C'est sa faute. »

Padgett essaya de conserver un semblant de dignité : « J'avais mis le petit paquet avec le prélèvement et toutes les autres affaires dans un sac de toile que j'avais passé sur mon épaule, expliqua-t-il. Je me suis penché pardessus la rambarde pour regarder l'eau et le sac a glissé. »

Maycroft se tourna vers Jago : « Vous n'avez pas arrêté la vedette ? Il n'y avait pas moyen de rattraper le sac avec une gaffe ?

– C'est à cause des chaussures, Monsieur. Elles étaient lourdes et le

sac a coulé rapidement. J'ai entendu Dan crier, mais il était trop tard.

– Je veux vous parler, Maycroft, intervint Oliver. Tout de suite, je vous prie, dans votre bureau. »

Maycroft se tourna vers Padgett : « Je vous verrai plus tard. »

Toujours ce ton d'instituteur. Il faillit ajouter : *Ne vous en faites pas trop*, mais il se reprit, conscient que la sympathie implicite de ces mots ne ferait que hérisser Oliver davantage. L'expression de terreur qu'il lisait sur le visage de Padgett l'inquiétait. Elle était sûrement disproportionnée par rapport au délit commis. Les livres seraient remboursés à la bibliothèque ; la perte des chaussures et des sacs à main ne pouvait guère inspirer qu'un regret sentimental à Padgett, et à lui seul. Oliver était peut-être de ceux à qui les seringues inspirent une angoisse pathologique, mais dans ce cas, pourquoi avoir demandé que la prise de sang soit faite sur l'île ? N'importe quel hôpital aurait certainement disposé d'une méthode de prélèvement plus moderne, par une simple piqure du pouce. Cela lui rappela les analyses qu'avait subies sa femme quatre ans plus tôt, quand elle avait été soignée pour une thrombose veineuse profonde à la suite d'un long voyage en avion. Ce souvenir, en un instant aussi incongru, n'avait rien de réconfortant. Devant le visage crayeux et figé d'Oliver, dont les os saillants semblaient pétrifiés, le souvenir de leurs visites à l'hôpital et de leurs attentes dans le service de consultation externe ne fit que renforcer son sentiment d'incompétence. Helen lui aurait dit : *Tiens tête à ce type. C'est toi le patron ici. Ne te laisse pas faire. Il ne lui est rien arrivé de bien méchant. Il n'y a rien de grave. Ça ne le tuera pas de refaire sa prise de sang.* Alors pourquoi était-il, en cet instant et contre toute raison, convaincu du contraire ?

Ils empruntèrent sans mot dire le sentier du manoir, Maycroft réglant son pas sur celui d'Oliver. Il l'avait vu deux jours plus tôt seulement, lorsqu'ils s'étaient donné rendez-vous dans son bureau pour parler d'Atlantic Cottage. À présent, baissant les yeux vers lui, vers le crâne superbe qui n'arrivait qu'à son épaule, vers l'abondante chevelure blanche soulevée par la brise, il vit avec une compassion réticente qu'au cours de ces quelques heures, Oliver semblait avoir étrangement vieilli. Quelque chose – était-ce de la confiance, de l'assurance, de l'espoir ? – l'avait quitté. Il avançait péniblement, sa tête si souvent photographiée d'une lourdeur qui semblait incongrue pour ce petit corps diminué. De quoi souffrait-il ? Il n'avait que soixante-huit ans, à peine plus que la maturité de nos jours, mais il avait l'air d'un octogénaire.

Lorsqu'ils entrèrent dans la pièce, Boyde se leva et sur un signe de tête de Maycroft, il sortit silencieusement. Refusant de s'asseoir, Oliver se redressa en joignant les mains dans son dos et affronta Maycroft qui

était passé de l'autre côté du bureau. Sa voix était parfaitement contrôlée, les mots articulés calmement :

« Je n'ai que deux choses à dire, et je serai bref. Par testament, j'ai divisé ce que le Trésor public a eu l'amabilité de me laisser en deux parts égales, l'une destinée à ma fille, l'autre à la Fondation de Combe Island. Je n'ai personne d'autre à charge et ne m'intéresse à aucune œuvre de charité. Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi je soulagerais l'État de ses obligations à l'égard des plus démunis. Je suis né sur cette île et je crois en sa mission, ou plus exactement en ce qui fut sa mission. Si je n'obtiens pas l'assurance d'être accueilli ici aussi souvent que je le souhaite et d'obtenir le logement dont j'ai besoin pour travailler, je me verrai contraint de réviser mon testament.

– N'est-ce pas une réaction bien disproportionnée, demanda Maycroft, pour un simple accident ?

– Ce n'est pas un accident. Il l'a fait exprès.

– Je n'en crois rien. Pourquoi aurait-il fait cela ? Il s'est montré négligent et stupide, sans doute, mais ce n'était pas délibéré.

– Je vous assure que si. Vous n'auriez jamais dû autoriser Padgett à venir ici avec sa mère. Elle était manifestement mourante à l'époque. Il vous a trompé sur son état de santé et sur ses compétences. Mais je ne suis pas ici pour vous parler de Padgett ni pour vous apprendre votre métier. J'ai dit ce que j'avais à dire. Si la situation demeure inchangée, je modifierai mon testament dès mon retour à Londres.

– La décision vous appartient, évidemment, dit Maycroft prudemment. Tout ce que je peux dire, c'est que je suis navré que vous ayez pu avoir l'impression que nous manquions à nos devoirs envers vous. Vous avez le droit de venir quand vous le souhaitez, c'est une clause des statuts de la Fondation et personne ne la conteste. Toute personne née sur l'île possède ce droit et à ma connaissance, vous êtes la seule personne vivante à qui cela s'applique. Emily Holcombe dispose d'un droit moral à occuper Atlantic Cottage. Si elle consent à déménager, vous pourrez évidemment reprendre son cottage.

– Je suggère donc que vous lui fassiez connaître le prix de son obstination.

– Est-ce tout ?

– Non. Je vous ai dit que je souhaitais aborder deux points. Le second est que j'ai l'intention de m'installer définitivement sur Combe dès que j'aurai pris les dispositions nécessaires. Il me faudra, évidemment, un logement adéquat. En attendant qu'une décision soit prise à propos d'Atlantic Cottage, je souhaiterais que certains travaux soient entrepris dans Peregrine Cottage, afin de le rendre au moins temporairement un peu plus habitable. »

Maycroft espérait de tout cœur que son désarroi ne transparaisse pas sur son visage. « C'est bien, j'en parlerai aux administrateurs. Il faudra que nous examinions les statuts. Je ne suis pas certain qu'ils autorisent d'autres personnes que celles qui travaillent ici à résider de façon permanente sur l'île. La présence d'Emily Holcombe est, bien sûr, prévue par les statuts.

– Le texte dit qu'on ne peut refuser l'admission à aucune personne née sur l'île, précisa Oliver. Je suis né sur Combe. Aucune limite de durée de séjour n'est prévue. À mon avis, vous verrez que mon projet n'exige aucune révision des statuts de la Fondation. »

Sans un mot de plus, il tourna les talons et sortit. Regardant la porte qu'Oliver avait brutalement refermée derrière lui, Maycroft s'enfonça dans son fauteuil, accablé par une vague de découragement dont il ressentait physiquement le poids sur ses épaules. C'était une catastrophe. L'emploi qu'il avait accepté en y voyant une agréable solution temporaire, un intervalle de paix qui lui permettrait de surmonter son deuil, de faire le point sur son passé et d'envisager son avenir plus sereinement allait-il s'achever dans l'échec et l'humiliation ? Les administrateurs savaient qu'Oliver n'était pas commode, mais son prédécesseur avait toujours su comment le prendre.

Il n'avait pas entendu Emily Holcombe frapper, mais, levant les yeux, il la vit qui se dirigeait vers lui. « Je viens de voir Mrs Burbridge à la cuisine, dit-elle. Millie était en train de jacasser. Il semblerait qu'il y ait eu des problèmes sur le quai. Dan aurait fait tomber à l'eau le prélèvement de sang d'Oliver.

« Il sort d'ici. Il l'a très mal pris. J'ai essayé de lui faire comprendre que ce n'était qu'un accident. » Il savait que sa détresse et, il fallait bien l'admettre, son impétuosité étaient inscrits sur son visage.

– Un curieux accident, observa-t-elle. Je suppose qu'il peut refaire une prise de sang. Il doit bien en rester quelques gouttes dans ses veines sclérosées. Vous ne prenez tout de même pas cette affaire au sérieux, Rupert ?

– Ce n'est pas tout. Il y a un autre problème. Oliver menace de rayer la Fondation de son testament.

– Ce serait fâcheux, mais pas dramatique. Nous ne sommes pas réduits à l'indigence.

– Il a brandi une autre menace. Il veut s'installer ici pour de bon.

– Eh bien, il faudra qu'il y renonce. C'est impossible.

– Peut-être pas, dit Maycroft d'un ton chagrin. Il faut que je revoie les statuts de la Fondation. Il se peut que nous soyons dans l'incapacité légale de lui refuser cela. »

Emily Holcombe se dirigea vers la porte, puis se retourna : « Légalement ou non, il faudra l'en empêcher. Si personne d'autre n'a le cran de le faire, je m'en chargerai moi-même. »

L'endroit que Miranda Oliver et Dennis Tremlett avaient déniché leur avait paru miraculeusement propice : une dépression herbeuse sur la falaise du bas, à une centaine de mètres au sud d'une ancienne chapelle de pierre et à moins de trois mètres d'un précipice d'une dizaine de mètres seulement, s'ouvrant sur une petite crique où la mer bouillonnait. La combe était bordée sur chaque côté par de hauts rochers de granit et l'on ne pouvait y accéder qu'en escaladant une butte, avant de se laisser glisser le long de la pente escarpée jonchée de pierres et couverte de broussailles. Il était possible de s'accrocher aux branches des buissons et la descente n'était pas particulièrement difficile, même pour Dennis, affligé d'une légère claudication. Mais l'endroit ne risquait pas d'attirer les passants, sauf s'ils cherchaient une cachette secrète, et personne ne pouvait les surprendre, à moins de se percher tout au bord de la corniche friable qui les surplombait. Miranda s'était empressée de balayer cette éventualité – le désir, l'excitation, l'optimisme de l'espoir étaient trop grisants pour qu'elle pût admettre l'existence d'aléas improbables et céder à des craintes qui ne pouvaient qu'être infondées. Dennis s'était efforcé de partager cette belle assurance, il avait contraint sa voix à exprimer l'enthousiasme qu'elle attendait de lui et dont elle avait besoin. Pour elle, la proximité du bord dangereux de la falaise renforçait l'invulnérabilité de leur refuge et ajoutait un peu de piment à leurs relations sexuelles.

Ils étaient allongés, physiquement proches mais distants par l'esprit, le visage tourné vers la tranquillité bleue du ciel et vers un amoncellement de nuages blancs. La vigueur inhabituelle du soleil d'automne avait réchauffé les blocs de rochers et ils étaient tous les deux nus jusqu'à la taille. Dennis avait enfilé son jean, sans en remonter encore la fermeture Éclair, et la jupe de velours de Miranda était fripée sur ses cuisses. Le reste de ses vêtements gisait en tas à côté d'elle, ses jumelles jetées pardessus. Maintenant que ses appétits charnels les plus urgents étaient satisfaits, tous les autres sens de Dennis manifestaient une acuité singulière, ses tympanes – comme toujours sur l'île – vibrant sous l'effet d'une cacophonie : le martèlement de la mer, le fracas et le tourbillon des vagues, le cri aigu et sauvage occasionnel d'une mouette. Il sentait l'odeur de tourbe écrasée et de la terre plus ferme, le parfum léger et imperceptible, aigre-doux, de la touffe de plantes bulbeuses vert vif contre l'argent du granit, l'air iodé de l'océan et l'âcreté du sexe.

Il entendit Miranda émettre un petit soupir béat qui lui inspira un élan de gratitude et de tendresse. Il se tourna vers elle et contempla

son profil paisible. Elle avait toujours cette expression après l'amour, le sourire secret et repu, le visage lisse, rajeuni de plusieurs années, comme si une main avait effleuré sa peau, effaçant par enchantement les légères marques de la maturité naissante. Elle était vierge lors de leur premier rendez-vous, mais leur étreinte désespérée n'avait rien eu d'hésitant ni de passif. Elle s'était ouverte à lui comme si elle cherchait à rattraper, en cet unique instant, toutes ces années mortes. Et le plaisir avait fait surgir en elle quelque chose qui dépassait l'envie physique presque inconsciente d'une chair chaude et réceptive. Au-delà de la satisfaction d'un désir sexuel dévorant, elle consacrait ces heures dérobées à parler, tenant des propos parfois décousus, mais qui tournaient le plus souvent à la révélation torrentielle du ressentiment et du malheur refoulés, longtemps réprimés.

Dennis connaissait un peu la vie qu'elle menait avec son père ; cela faisait douze ans qu'il en était le témoin. Mais s'il avait éprouvé de la pitié, cela n'avait été qu'une émotion fugace, sans trace d'affection. L'efficacité de Miranda était trop intimidante pour laisser place à la séduction, et elle ne se départait jamais d'une certaine réserve à son endroit, le traitant en domestique plus qu'en assistant et en confident de son père. Elle semblait parfois ne même pas remarquer sa présence. Elle était bien la fille de son père, se disait-il. Oliver avait toujours été un employeur exigeant, surtout lorsqu'il partait à l'étranger faire la promotion de ses ouvrages. Dennis se demandait pourquoi il se donnait encore cette peine ; ces tournées n'étaient certainement plus indispensables d'un point de vue commercial. Oliver prétendait qu'il était important qu'un auteur rencontre son public, qu'il parle aux gens qui l'achetaient et le lisaient, et leur rende en échange le petit service de signer leurs exemplaires. Dennis soupçonnait d'autres motifs. Ces tournées satisfaisaient le besoin de prendre publiquement la mesure du respect, voire de l'adulation, qu'il inspirait à des milliers de lecteurs.

Mais elles lui imposaient également une fatigue et une tension qui se traduisaient par des exigences tatillonnes et une irascibilité que sa fille et Tremlett étaient seuls à subir. Miranda se mettait les gens à dos en relayant les critiques et les requêtes incessantes que son père ne formulait jamais directement. Elle inspectait les chambres d'hôtel qu'on lui donnait, lui faisait couler son bain quand l'appareillage complexe contrôlant l'eau chaude, l'eau froide, la douche et la baignoire le dépassait, veillait à ce que personne n'empiétât sur son temps libre, lui faisait servir les mets qu'il aimait dans les plus brefs délais, aux heures les plus incongrues. Il avait ses petites manies. Miranda et l'attachée de presse qui l'accompagnait devaient demander aux lecteurs qui voulaient une dédicace de lui indiquer leur nom écrit bien lisiblement, en majuscules. Il supportait avec bonne humeur les

séances de signatures les plus longues mais ne tolérait pas, une fois qu'il avait reposé sa plume, que les membres du personnel de la librairie ou leurs amis lui présentent tardivement leurs livres. Miranda rassemblait avec tact leurs exemplaires et les emportait à l'hôtel, promettant qu'ils seraient signés le lendemain matin. Tremlett savait qu'on la considérait comme un élément importun et agaçant des tournées, une personne dont l'efficacité cassante contrastait avec l'apparente sollicitude de son père vis-à-vis d'autrui. Quant à lui, on lui attribuait toujours une chambre de catégorie inférieure dans les hôtels où ils descendaient. Elles étaient plus luxueuses que ce à quoi il était habitué et il ne se plaignait pas. Il soupçonnait que Miranda aurait été soumise au même traitement si elle n'avait pas porté le nom d'Oliver et si son père n'avait pas eu besoin d'elle à proximité immédiate.

À présent, allongé paisiblement à ses côtés, il se rappelait les débuts de leur liaison. Ça s'était passé dans un hôtel de Los Angeles. La journée avait été longue et pénible, et à vingt-trois heures trente, elle avait enfin fini d'installer son père pour la nuit. Dennis l'avait aperçue sur le seuil de sa chambre, à demi appuyée contre le chambranle, les épaules basses. Elle n'arrivait pas à introduire la carte magnétique dans la serrure et impulsivement, il la lui avait prise des mains pour lui ouvrir la porte. Se retournant, il avait vu un visage épuisé, au bord des larmes. Instinctivement, il l'avait prise par les épaules et l'avait aidée à entrer dans sa chambre. Elle s'était cramponnée à lui et quelques minutes plus tard – il ne savait plus vraiment comment –, leurs lèvres s'étaient jointes et ils s'étaient embrassés passionnément, en se murmurant des mots d'amour incohérents. Il avait été emporté par un tumulte d'émotions, dominées par l'éveil soudain du désir, et ils s'étaient dirigés vers le lit d'une manière aussi naturelle et inévitable que s'ils avaient été amants depuis toujours. Mais c'était Miranda qui avait pris les choses en main, Miranda qui s'était doucement écartée de lui pour attraper le combiné. Elle avait commandé du champagne pour deux et avait précisé : « Immédiatement, s'il vous plaît. » C'était Miranda qui lui avait demandé d'attendre dans la salle de bains le passage du chasseur, Miranda qui avait accroché un écriteau : *Do not disturb* à la poignée extérieure de la porte.

Tout cela n'avait plus aucune importance. Elle était amoureuse de lui. Il lui avait fait découvrir une vie dans laquelle elle avait mordu à pleines dents, avec toute la détermination obstinée de celle qui en a été longtemps privée, et elle n'y renoncerait plus, ce qui voulait dire qu'elle ne renoncerait plus à lui. Tant mieux, après tout, se dit-il alors. Il l'aimait. Et si ce n'était pas de l'amour, quel nom donner à ce sentiment ? Il avait, lui aussi, découvert des sensations d'une intensité

presque effrayante : le triomphe masculin de la possession, la gratitude d'être capable de donner et de recevoir autant de plaisir, la tendresse, l'assurance, la disparition de l'idée angoissante d'être condamné pour toujours au sexe solitaire et, peut-être, de ne pas mériter autre chose.

Un frémissement d'inquiétude troubla soudain sa béatitude post-coïtale. Craintes, espoirs, projets se bousculaient dans son esprit comme des boules de loto. Il savait ce que Miranda voulait : le mariage, un logement à eux, des enfants. Il chercha à se convaincre que c'était ce qu'il désirait, lui aussi. Elle était d'un optimisme radieux ; pour lui, c'était un rêve lointain, inaccessible. Quand ils en parlaient et qu'il l'entendait exposer ses projets, il essayait de ne pas jouer les rabat-joie, mais il était incapable de partager ses espoirs. Devant ce défilé d'images de bonheur, il se rendait compte avec désarroi qu'elle ne connaissait pas vraiment son père. Elle était pourtant la fille de Nathan Oliver, elle avait vécu avec lui, voyagé avec lui dans le monde entier, et pourtant, curieusement, elle en savait moins sur l'essence profonde de cet homme que lui-même, au bout de douze ans seulement. Il avait conscience d'être sous-payé, exploité, de ne pas jouir de toute la confiance d'Oliver sauf lorsqu'ils travaillaient sur un roman. En contrepartie, il avait tant reçu de lui : il était à l'abri du bruit, de la violence, des humiliations de son poste de professeur dans un collège de banlieue, comme de la précarité et du médiocre salaire du travail de secrétaire d'édition indépendant qu'il avait exercé ensuite ; malgré son rôle mineur et en retrait, il avait la satisfaction de participer au processus de création, de voir une masse d'idées incohérentes se fondre et donner naissance à un roman. Il faisait preuve d'une méticulosité irréprochable dans la préparation des manuscrits, et chaque symbole proprement noté en marge, chaque ajout et chaque suppression lui apportaient un plaisir physique. Oliver refusait d'être corrigé par ses éditeurs et Dennis savait que sa valeur dépassait largement celle d'un simple secrétaire. Oliver ne les laisserait jamais partir. Jamais.

Leur serait-il possible, se demanda-t-il, de continuer à vivre comme ils le faisaient à présent ? Les heures dérobées qu'ils pourraient, avec un peu d'astuce, allonger. La vie secrète qui rendrait tout le reste supportable. L'excitation du sexe exacerbée par l'image du fruit défendu. Non, c'était impensable. Le simple fait de l'envisager était déjà trahir l'amour et la confiance de Miranda. Des mots oubliés depuis longtemps lui revinrent soudain en mémoire, quelques vers, de Donne peut-être ? *Qui saurait être aussi sûr que nous, alors que nul ne peut Trahison nous infliger, hors l'un de nous deux ?* i> Au moment même où il baignait dans la chaleur de sa chair nue, la trahison s'insinuait telle un serpent dans son esprit et y restait lourdement lovée, assoupie mais

inexpugnable.

Elle leva la tête. Avait-elle lu dans ses pensées ? C'était un des côtés terrifiants de l'amour ; il avait l'impression de lui avoir remis la clé de son esprit et qu'elle pouvait s'y promener à sa guise.

« Mon chéri, murmura-t-elle. Tout se passera bien. Je sais que tu t'inquiètes. Il ne faut pas. » Elle répéta avec une fermeté proche de l'obstination : « Tout se passera bien.

– Mais il a besoin de nous. Il dépend de nous. Il ne nous laissera pas partir. Il ne laissera pas notre bonheur chambouler toute son existence, son mode de vie, son travail, ses habitudes. Je sais que certaines personnes l'accepteraient, mais pas lui. Il ne peut pas changer. En tant qu'écrivain, ça le détruirait. »

Elle se redressa sur son coude, tournant les yeux vers lui : « Voyons, mon chéri, c'est ridicule. Et même s'il devait renoncer à écrire, serait-ce vraiment une tragédie ? D'après certains critiques, sa meilleure œuvre est derrière lui. De toute façon, rien ne l'obligera à se passer de nous. Nous pouvons très bien vivre dans ton appartement, au début en tout cas, et aller chez lui tous les jours. Je trouverai une gouvernante sérieuse qui passera la nuit dans la maison de Chelsea pour qu'il ne soit pas seul. Qui sait, ça lui conviendra peut-être même mieux. Je sais qu'il te respecte et je crois qu'il t'aime bien. Quant à moi, il ne veut que mon bonheur. Je suis sa fille unique. Je l'aime et il m'aime. »

Il ne put se résoudre à lui confier le fond de sa pensée, mais il eut tout de même le courage de lui dire lentement : « Je ne crois pas qu'il aime qui que ce soit d'autre que lui-même. C'est une sorte d'intermédiaire. Les émotions passent à travers lui. Il peut décrire, mais il est incapable de ressentir, en tout cas à la place des autres.

– Voyons, que dis-tu ? Pense à tous ses personnages... leur diversité, leur richesse. Les critiques sont unanimes. Il ne pourrait jamais écrire comme il le fait s'il ne comprenait pas ses personnages et s'il n'éprouvait pas les sentiments qu'il leur attribue.

– Il les éprouve, pour ses personnages. Parce qu'il *est* ses personnages. »

Elle s'étira alors au-dessus de lui, les yeux baissés vers son visage, ses seins pendants effleurant ses joues. Soudain, elle se figea. Il vit son visage, relevé à présent, pâle comme le granit, durci par la peur. D'un geste maladroit, il se dégagea et rajusta son jean. Puis il leva les yeux, lui aussi. Un moment, désorienté, il ne distingua qu'une silhouette, noire, immobile et sinistre, plantée à l'extrémité de la falaise supérieure, occultant la lumière. Puis la réalité s'affirma. La silhouette devint concrète, identifiable. C'était Nathan Oliver.

C'était la troisième fois que Mark Yelland se rendait sur Combe Island et, comme lors de ses précédents séjours, il avait demandé à disposer de Murrelet Cottage, la maison située le plus au nord sur la côte sud-est. Bien que plus éloignée du bord de la falaise qu'Atlantic Cottage, elle était construite sur une petite crête et disposait de l'une des plus belles vues sur l'île. Lors de sa première visite, deux ans auparavant, il avait su, dès l'instant où la sérénité de ses murs de pierre l'avait accueilli, qu'il avait enfin trouvé un lieu où il pourrait, deux semaines durant, oublier les angoisses quotidiennes de sa vie pleine de périls et réfléchir à son travail, à ses relations, à sa vie, avec une tranquillité d'esprit qui lui était refusée au travail ou à la maison. Ici, il était affranchi des problèmes, graves ou insignifiants, qui réclamaient, chaque jour, une décision de sa part. Ici, il n'avait pas besoin de gardes du corps, pas besoin de vigiles. Il pouvait dormir sans verrouiller sa porte, les fenêtres ouvertes sur le ciel et sur la mer. Ici, pas de voix qui hurlaient des insultes, pas de visages altérés par la haine, pas de courrier suspect, pas d'appels téléphoniques faisant planer des menaces sur sa vie et sur la sécurité de sa famille.

Il était arrivé la veille, avec dans ses bagages le minimum vital, ainsi que les CD et les livres soigneusement sélectionnés qu'il aurait enfin le loisir d'écouter et de lire sur l'île. Il appréciait l'isolement relatif de son cottage et, lors de ses deux précédents séjours, il n'avait adressé la parole à personne pendant l'intégralité des quinze jours. Ses repas lui étaient livrés conformément aux instructions écrites qu'il déposait à côté des boîtes et des bouteilles thermos vides ; il n'avait pas eu envie de se joindre aux autres visiteurs pour le dîner officiel servi au manoir. Cette retraite avait été une révélation. Il n'aurait jamais cru qu'être entièrement seul pût être aussi satisfaisant, aussi réparateur. Lorsqu'il était arrivé la toute première fois, il s'était demandé s'il supporterait cette solitude, mais bien qu'elle appelât l'introspection, c'était une libération bien plus qu'une souffrance. Il était retourné ensuite vers les affres de sa vie professionnelle plus changé qu'il n'aurait su le dire.

Comme lors de son précédent séjour, il avait confié les rênes à un adjoint compétent. Les réglementations du ministère de l'Intérieur

imposaient la présence constante au laboratoire ou à portée de téléphone d'un directeur de recherches ou d'un sous-directeur. Son assistant était expérimenté et de toute confiance. Il y aurait des crises – il y en avait toujours –, mais il pourrait y faire face pendant ces quinze jours. Il ne l'appellerait à Murrelet Cottage qu'en cas d'extrême urgence.

Il avait trouvé la lettre de Monica en commençant à déballer ses livres. Elle était serrée entre les deux volumes du dessus. Il se dirigea alors vers le bureau où il l'avait posée, la prit et la relut, lentement, pesant chaque mot comme s'il contenait un sens caché que seule une relecture consciencieuse lui permettrait de discerner.

Cher Mark,

J'aurais sans doute dû avoir le courage de te parler directement ou au moins de te remettre cette lettre avant ton départ, mais je n'y suis pas arrivée. Après tout, c'est peut-être aussi bien. Tu pourras la lire tranquillement sans avoir à faire semblant d'être plus affecté que tu ne l'es. Quant à moi, je n'aurai pas le sentiment de devoir justifier une décision que j'aurais dû prendre il y a plusieurs années. Quand tu reviendras de Combe Island, je ne serai plus là. Il serait aussi humiliant que ridicule de dire que je « retourne chez ma mère ». C'est pourtant ce que j'ai décidé de faire, et cela me paraît raisonnable. Elle ne manque pas de place et les enfants ont toujours aimé la vieille nursery et le jardin. Puisque j'ai décidé de mettre fin à notre union, il me paraît préférable de le faire avant leur entrée au collège. Il y a une bonne école locale, qui est prête à les accueillir sans délai. Je sais qu'au moins, ils y seront en sécurité. Je ne saurais même pas t'expliquer à quel point j'en serai soulagée. Je ne crois pas que tu aies jamais compris la terreur dans laquelle j'ai vécu quotidiennement, pas seulement pour moi-même, mais pour Sophie et Henry. Je sais que tu ne renonceras jamais à ton travail, et je ne te demande pas de le faire. J'ai toujours su que les enfants et moi ne faisons pas partie de tes priorités. Mais vois-tu, j'ai les miennes, moi aussi. Je refuse de continuer à sacrifier Sophie et Henry et à me sacrifier pour ton obsession. Je ne suis pas pressée d'obtenir une séparation officielle ni un divorce – peu m'importe –, mais il me semble que nous devrions nous en occuper à ton retour. Je t'enverrai le nom de mon avocat dès que je me serai installée. Je t'en prie, ne prends pas la peine de me répondre. Repose-toi bien. Monica.

Lorsqu'il avait lu cette lettre pour la première fois, il avait été étonné du calme avec lequel il réagissait, étonné aussi de n'avoir pas imaginé un instant qu'elle pouvait préparer une chose pareille. Elle

avait tout organisé. Sa mère et elle avaient fait alliance. Elles avaient trouvé une nouvelle école et préparé les enfants à l'idée d'un déménagement – et pendant tout ce temps, il n'avait rien remarqué. Il se demanda si sa belle-mère avait participé à la rédaction de la lettre. Sa cohérence pragmatique lui ressemblait plus qu'à Monica. Pendant un instant, il se laissa aller à les imaginer assises côte à côte, élaborant un premier jet. Il constata aussi avec intérêt que s'il éprouvait des regrets, c'était plus à cause de l'éloignement de Sophie et d'Henry que de la fin de son mariage. Il n'en voulait pas vraiment à sa femme, mais aurait préféré qu'elle choisisse mieux son moment. Elle aurait pu le laisser profiter de son congé sans lui infliger ce souci supplémentaire. Mais peu à peu, une froide colère s'empara de lui, comme si une substance toxique s'insinuait dans son esprit, ébranlant sa sérénité. Et il savait contre qui se dirigeait sa violence grandissante.

C'était par hasard que Nathan Oliver se trouvait sur l'île, par hasard aussi que Rupert Maycroft avait mentionné les autres visiteurs en venant l'accueillir sur le quai. Il prit alors une décision. Il allait modifier ses projets, appeler Mrs Burbridge, l'intendante, et demander qui venait dîner ce soir au manoir. Et si Nathan Oliver était du nombre, il ferait une entorse à sa solitude et prendrait une réservation. Il avait des choses à dire à cet homme. Et il fallait qu'elles soient dites pour que s'apaisent la colère et l'amertume qui montaient en lui et pour qu'il puisse ensuite regagner seul Murrelet Cottage afin de laisser l'île accomplir sa mystérieuse œuvre de guérison.

Il lui tournait le dos et regardait par la fenêtre donnant au sud. Quand il fit volte-face, Miranda aperçut un visage aussi rigide et inanimé qu'un masque. Seule une petite pulsation au-dessus de l'œil droit trahissait la fureur qu'il s'efforçait de contenir. Elle se força à le regarder dans les yeux. Qu'avait-elle espéré ? Une lueur de compréhension, de pitié ?

« Nous aurions préféré que tu l'apprennes autrement. »

La voix qui lui répondit était calme, les mots venimeux. « Je m'en doute. Vous aviez probablement l'intention de tout m'expliquer après le dîner. Inutile de me dire depuis quand dure cette affaire. J'ai su à San Francisco que tu avais enfin trouvé quelqu'un avec qui baiser. Je t'avouerais que je n'ai pas imaginé un instant que tu en étais réduite à faire usage de Tremlett – un infirme, sans le sou, mon employé. À ton âge, te faire sauter dans les buissons comme une écolière en chaleur est d'une obscénité rare. N'as-tu pas eu d'autre possibilité que de prendre le seul homme qui se proposait, ou est-ce une volonté délibérée de m'offenser ? Après tout, tu aurais pu trouver mieux. Tu as quelques avantages à faire valoir. Tu es ma fille, ce qui n'est pas rien. À ma mort, à moins que je ne révise mon testament, tu seras relativement riche. Tu es une excellente ménagère, ce qui est appréciable. De nos jours où il est, paraît-il, si difficile de trouver et plus encore de garder une cuisinière correcte, ton unique talent pourrait être un atout de poids. »

Elle s'était doutée que l'entretien serait pénible, mais elle n'avait pas imaginé cette colère fulgurante, cette violence. Tout espoir de le raisonner, d'arriver à discuter tranquillement avec lui et de trouver le meilleur arrangement pour tous, fut emporté par un tourbillon de désespoir.

« Papa, dit-elle, nous nous aimons. Nous voulons nous marier. »

Elle ne s'était pas bien préparée. Elle se rendit compte avec un serrement de cœur déchirant qu'elle avait la voix d'une enfant grincheuse réclamant des bonbons.

« Eh bien, mariez-vous. Vous êtes majeurs. Vous n'avez pas besoin de mon consentement. Je suppose que Tremlett ne fait l'objet d'aucun empêchement légal. »

Et soudain, ce fut un flot de paroles. Leurs plans insensés, leurs rêves de bonheur qui, alors même qu'elle parlait, lui faisaient l'effet de petits cailloux verbaux de détresse jetés contre son visage fermé, contre sa rage et sa haine.

« Nous n'avons pas envie de te laisser. Tout continuera comme avant. Je viendrai chez toi toute la journée, Dennis aussi. Nous pourrions trouver une femme de confiance pour occuper ma partie de la maison, pour que tu ne sois pas seul la nuit. Quand tu partiras en tournée, nous t'accompagnerons, comme d'habitude. » Elle répéta : « Tout sera comme avant.

– Alors comme ça, tu viendras passer la journée ? Je n'ai pas besoin de femme de ménage ni de garde de nuit. Et le cas échéant, je n'aurais certainement aucun mal à en trouver une si j'offre des gages suffisants. Tu ne te plains pas de ta paye tout de même ?

– Tu as toujours été généreux.

– Ni Tremlett de la sienne ?

– Nous n'avons pas parlé d'argent.

– Parce que vous supposiez, sans doute, que vous continueriez à vivre à mes crochets, que rien n'empêcherait votre petite vie de se poursuivre aussi confortablement qu'avant. » Il s'interrompit avant de lancer : « Je n'ai pas l'intention d'employer un couple marié.

– Tu veux dire que Dennis devra partir ?

– Tu as parfaitement entendu. Puisque vous semblez avoir discuté de vos projets et réglé mon avenir à ma place, puis-je te demander où vous avez l'intention de vivre ? »

Sa voix se brisa. « Nous avons pensé à l'appartement de Dennis.

– À ce problème près, bien sûr, que ce n'est pas l'appartement de Dennis, mais le mien. Je l'ai acheté pour l'héberger quand je l'ai embauché à plein temps. Il me verse un loyer dérisoire en vertu d'un bail qui me donne le droit de le mettre dehors avec un mois de préavis. Bien entendu, il pourrait me le racheter à sa valeur actuelle. Je n'en ai pas l'usage.

– Mais il doit bien valoir le double de ce que tu l'as payé en 1997 !

– C'est regrettable, pour lui et pour toi. »

Elle voulut parler, mais ne put articuler un seul mot. La colère, et un chagrin plus accablant encore parce qu'elle ne savait pas si elle l'éprouvait pour elle ou pour lui, lui montaient à la gorge comme des mucosités écœurantes, étouffant tout discours. Il s'était détourné à nouveau pour regarder par la fenêtre. Un silence absolu régnait dans la pièce, mais elle percevait le halètement rauque de son propre souffle et soudain, comme si ce son toujours présent s'était tu un instant, le murmure sonore de la mer. Elle réussit enfin à déglutir et, malencontreusement, retrouva sa voix.

« Tu es sûr de pouvoir te débrouiller sans nous ? Tu ne te rends pas compte de tout ce que je fais pour toi quand tu es en tournée :

réserver ta chambre d'hôtel, te faire couler ton bain, réclamer à ta place si quelque chose ne te convient pas, organiser les séances de signature, préserver ta réputation de génie trop célèbre pour se soucier de ses lecteurs, m'assurer qu'on te servira la nourriture et le vin que tu aimes. Et Dennis, soit, il est ton secrétaire et ton assistant, mais il est plus que cela, tu ne crois pas ? Grâce à qui peux-tu te vanter que tes romans n'aient jamais besoin de passer entre les mains d'un correcteur ? À lui, parce que c'est lui qui se charge de tout ce travail-là... pas seulement des corrections typographiques, mais aussi du reste. Toujours avec tact, pour t'éviter d'avoir à reconnaître, fut-ce en toi-même, qu'il t'est indispensable. Tu as un peu de mal avec les intrigues, pas vrai, depuis quelques années ? Combien d'idées dois-tu à Denis ? Combien de fois lui as-tu demandé de vérifier si ce que tu avais écrit tenait la route ? Qui d'autre en ferait autant, contre si peu en échange ? »

Bien qu'il lui tournât le dos, les mots lui parvinrent distinctement. Mais la voix était méconnaissable.

« Je te conseille de voir avec ton amant ce que vous avez l'intention de faire concrètement. Si tu décides d'unir ta destinée à celle de Tremlett, le plus tôt sera le mieux. Je ne souhaite pas vous revoir chez moi à Londres et je demanderai à Tremlett de bien vouloir me remettre les clés de son appartement le plus rapidement possible. En attendant, n'en parlez à personne. C'est clair ? À personne. L'île est petite, mais il devrait y avoir suffisamment d'espace pour que nous puissions éviter de nous croiser au cours des prochaines vingt-quatre heures. Ensuite, chacun suivra son chemin. J'ai réservé ici pour une dizaine de jours encore. Je prendrai mes repas au manoir. Je te suggère de réserver la vedette pour demain après-midi. Et vous feriez bien d'être à bord, ton amant et toi. »

Maycroft n'attendait pas le dîner de vendredi avec impatience, c'était le moins qu'on pût dire. Il était toujours un peu tendu quand des visiteurs avaient réservé. Ce n'était pas leur importance qui l'inquiétait, mais ses responsabilités d'hôte qui l'obligeraient à entretenir la conversation et à assurer le succès de la soirée. Comme le lui avait souvent fait remarquer son épouse, les bavardages mondains n'étaient pas son fort. Bridé par sa prudence de juriste qui lui interdisait de prendre part aux discussions les plus appréciées – les ragots bien informés et légèrement salaces –, il luttait, désespérément parfois, pour éviter de sombrer dans la banalité en demandant aux visiteurs comment s'était passé leur voyage ou en parlant du temps. Ses invités, tous remarquables dans leurs domaines respectifs, auraient certainement eu des choses passionnantes à dire sur leur métier et il aurait été ravi de les entendre ; mais s'ils étaient venus à Combe, c'était précisément pour échapper à leur vie professionnelle. Il y avait eu quelques soirées agréables quand, oubliant toute discrétion, les convives s'étaient entretenus librement et avec flamme. Ils s'entendaient généralement bien ; les gens très riches et très célèbres ne s'appréciaient pas forcément, mais ils évoluaient avec aisance dans la topographie de leurs sphères de prédilection respectives. Ce soir-là, toutefois, il craignait que ses deux invités ne fussent pas une compagnie particulièrement plaisante l'un pour l'autre. Après l'explosion d'Oliver dans son bureau et ses menaces antérieures, la perspective de devoir lui faire la conversation tout au long d'un repas avec entrée et dessert l'horrifiait. Et puis, il y avait Mark Yelland. C'était son troisième séjour sur l'île, et la première fois qu'il réservait pour le dîner. Sans doute avait-il d'excellentes raisons de faire cette entorse à ses habitudes – ne fut-ce que l'envie de prendre un vrai repas –, mais Maycroft se méfiait. Après avoir rectifié son nœud de cravate dans le miroir de l'entrée, il prit l'ascenseur depuis son appartement de la tour centrale pour rejoindre la bibliothèque où se prenait l'apéritif.

Le docteur Guy Staveley et son épouse Joanna étaient déjà là ; le médecin était debout devant la cheminée, verre de sherry à la main, tandis que Jo avait pris une pose élégante dans un des fauteuils à haut dossier, son verre encore intact posé sur la table à côté d'elle. Elle prenait toujours la peine de s'habiller pour dîner, surtout après une absence, comme si une mise en valeur de sa féminité devait affirmer publiquement son retour. Ce jour-là, elle portait un tailleur pantalon en soie, avec un haut en forme de tunique et un pantalon cigarette. La couleur était subtile, un or pâle teinté de vert, dont Helen aurait su le

nom. Elle aurait même su où Jo l'avait acheté et combien elle l'avait payé. Helen à ses côtés, le dîner ne lui aurait inspiré aucune inquiétude, même avec la présence d'Oliver.

La porte s'ouvrit sur Mark Yelland. Les invités pouvaient demander le buggy, mais il était apparemment venu à pied de Murrelet Cottage. Retirant son pardessus, il le posa sur le dossier d'une chaise. C'était la première fois qu'il rencontrait Jo Staveley, et Maycroft fit les présentations. Il restait vingt minutes avant le gong du dîner, mais elles s'écoulèrent assez agréablement. La présence d'un homme séduisant rendait toujours Jo particulièrement aimable et Staveley découvrit par hasard que Yelland et lui avaient fréquenté tous les deux l'université d'Édimbourg, pas au même moment cependant. Staveley trouva suffisamment d'anecdotes universitaires, d'expériences partagées et de connaissances communes pour entretenir la conversation.

Il était presque huit heures et Maycroft se prit à espérer qu'Oliver avait changé d'avis. Mais au moment même où le gong retentit, la porte s'ouvrit et il entra. Avec un signe de tête et un « bonsoir » sec à la cantonade, il retira son manteau, le posa à côté de celui de Yelland et les rejoignit à la porte. Ils descendirent ensemble d'un étage, pour rejoindre la salle à manger, juste au-dessous. Dans l'ascenseur, Oliver et Yelland ne prononcèrent pas un mot, se contentant d'échanger un bref signe de tête comme deux adversaires respectueux des règles de la courtoisie, mais ménageant leur salive et leur énergie pour le duel à venir.

Comme toujours, le menu avait été calligraphié d'une plume élégante par Mrs Burbridge. Le repas commencerait par des billes de melon servies avec une sauce à l'orange. Comme plat de résistance, une pintade accompagnée de petits légumes sautés. Un soufflé au citron était prévu pour le dessert. L'entrée était déjà sur la table. Oliver prit sa fourchette et sa cuiller et contempla sa serviette avec un froncement de sourcils, comme si l'idée que quelqu'un pût perdre son temps à découper le melon en billes suffisait à l'exaspérer. La conversation fut décousue jusqu'à l'arrivée de Mrs Plunkett et de Millie, poussant un chariot sur lequel trônaient la pintade et les légumes. Le plat principal fut servi.

Mark Yelland souleva son couteau et sa fourchette, sans se décider à manger. Les coudes sur la table, le couteau brandi comme une arme, il se tourna vers Nathan Oliver et dit avec un calme de mauvais augure : « Je suppose que le personnage du directeur de laboratoire du roman que vous devez publier l'année prochaine est censé me représenter. Je remarque que vous avez pris grand soin de le rendre aussi arrogant et insensible que possible, sans le priver cependant de

toute crédibilité. »

Sans lever les yeux de son assiette, Oliver répondit : « Arrogant, insensible ? Si c'est effectivement la réputation que vous avez, il n'est pas exclu qu'une certaine confusion puisse se faire dans l'esprit des lecteurs. Soyez assuré qu'il n'y en a aucune dans le mien. C'est la première fois que je vous vois. Je ne vous connais pas. Je n'ai pas particulièrement envie de vous connaître. Je ne plagie pas la vie, vous savez ; mon art n'a besoin que d'un unique modèle vivant, moi-même. »

Yelland reposa ses couverts. Il n'avait pas quitté Oliver des yeux. « Aurez-vous le front de nier que vous avez rencontré un de mes assistants pour l'interroger sur les activités de mon laboratoire ? J'aimerais savoir, soit dit en passant, comment vous avez obtenu son nom. Sans doute par les associations de défense des animaux qui perturbent dangereusement sa vie et la mienne. Je suppose qu'en l'impressionnant par votre réputation, vous l'avez persuadé de vous confier ce qu'il pense de la validité de nos études, du bien-fondé de son travail, des souffrances infligées aux primates.

– J'ai effectué les recherches indispensables, dit Oliver sans sourciller. J'avais besoin de quelques renseignements sur le fonctionnement d'un laboratoire : la nature du personnel employé, les conditions de détention des animaux, les procédures d'alimentation, le type de nourriture qu'on leur donne, d'où ils viennent. Je n'ai posé aucune question qui ait trait aux personnalités des chercheurs. Je m'intéresse aux faits, pas aux émotions. Aux actes des gens, pas à ce qu'ils éprouvent. Ça, je le sais déjà.

– Prenez-vous la mesure de votre arrogance ? Nous ne sommes pas des brutes, vous savez. J'éprouve des sentiments pour les patients atteints de la maladie de Parkinson et de mucoviscidose. Voilà pourquoi mes collègues et moi-même consacrons tout notre temps à essayer de mettre au point des traitements, ce qui ne va pas sans quelques sacrifices personnels.

– J'aurais eu tendance à penser que s'il y avait des victimes sacrificielles, c'étaient les animaux de laboratoire. Les souffrances sont pour eux, la gloire pour vous. N'est-il pas vrai que vous préféreriez voir mourir une centaine de singes, dans la douleur s'il le faut, pour être le premier à publier ? La lutte pour la notoriété scientifique est aussi impitoyable que les lois du commerce. Pourquoi prétendre le contraire ?

– Votre compassion pour les animaux ne paraît pas influencer sur votre vie quotidienne, remarqua Yelland. J'ai eu l'impression que vous ne crachiez pas sur la pintade, vous portez du cuir, vous mettez certainement du lait dans votre café. Peut-être devriez-vous vous

pencher un jour sur la manière dont certains animaux, extrêmement nombreux m'a-t-on dit, sont tués dans les abattoirs. Leur mort serait beaucoup plus douce dans mon labo, je vous assure, et certainement plus justifiée. »

Oliver disséquait sa pintade avec minutie. « Je suis carnivore. Toutes les espèces se dévorent mutuellement, c'est semble-t-il la loi de la nature. Je serais heureux que nous tuions notre nourriture avec plus d'humanité, mais je la mange sans remords. À mon sens, c'est à cent lieues de l'exploitation des primates à des fins expérimentales qui ne peuvent en aucun cas leur être utiles, sous le prétexte que *l'homo sapiens* est tellement supérieur par essence à toutes les autres espèces que nous pouvons nous permettre de nous servir d'elles à notre gré. Je sais que le ministère de l'Intérieur publie des directives sur les niveaux de douleur admissibles et demande généralement des informations détaillées sur les analgésiques utilisés. C'est mieux que rien, j'en conviens. Ne vous méprenez pas sur mes intentions. Je ne suis ni membre ni même sympathisant des organisations qui vous empoisonnent la vie. J'aurais des scrupules à l'être, car j'ai bénéficié des découvertes passées dues à l'expérimentation animale et je profiterai certainement des réussites à venir. Permettez-moi d'ajouter que je n'imaginais pas que la religion occupait une grande place dans votre vie. » Yelland répondit sèchement : « Ce n'est pas le cas. Je n'ai aucune tendance mystique.

– Ah vraiment ? Il m'a semblé déceler chez vous une attitude digne de l'Ancien Testament. Vous connaissez bien, je suppose, le premier chapitre de la Genèse : *Et Dieu les bénit, et il leur dit : Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre, et vous l'assujettissez, et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre.* Voilà un commandement divin que nous n'avons jamais eu de mal à appliquer. L'homme, le grand prédateur, l'exploiteur suprême, l'arbitre de la vie et de la mort par décret divin. »

La pintade était insipide, une bouillie infâme que Maycroft avait peine à avaler. Cette soirée était un désastre. Et cette querelle était franchement singulière. Elle tenait moins du débat que d'un chant alterné dans lequel un seul des participants, Yelland, éprouvait une vraie passion. Oliver était visiblement préoccupé, certes, mais son interlocuteur semblait n'y être pour rien. Maycroft vit le regard étincelant de Jo passer d'un orateur à l'autre, comme si elle assistait à un échange particulièrement long dans un match de tennis. Sa main droite effritait un petit pain, et elle avalait les morceaux machinalement, sans même les beurrer. Maycroft devait intervenir, il le savait et, constatant que Staveley s'enfonçait dans un silence de plus en plus embarrassé, il dit enfin : « Peut-être considérerions-nous les

choses sous un autre angle si nous souffrions d'une maladie neurologique, ou si l'un de nos enfants en était atteint. Les malades et leurs familles sont peut-être les seuls habilités à se prononcer sur la validité morale de ces expériences.

– Je ne souhaite pas me faire leur porte-parole, répondit Oliver. Ce n'est pas moi qui ai lancé ce débat. Je n'ai aucune opinion sur le sujet, ni dans un sens, ni dans l'autre. Mes personnages oui, mais c'est autre chose. »

Yelland protesta avec véhémence : « Vous vous défilez ! Vous leur prêtez une voix, et une voix qui peut être dangereuse. Et il est hypocrite de prétendre que vous ne cherchiez à obtenir que des informations générales. Mon collaborateur vous a fait un certain nombre de révélations qu'il n'avait aucun droit de faire.

– Je ne suis pas maître de ce que les gens décident de me confier.

– Quoi qu'il ait pu vous dire, il le regrette aujourd'hui. Il a démissionné. C'était un de mes thésards les plus prometteurs. Il aurait pu réaliser des travaux de toute première importance. C'est une immense perte pour la recherche et peut-être même pour la science en général.

– Dans ce cas, vous devriez peut-être vous interroger sur la solidité de son engagement. Je me permettrais d'ailleurs de vous faire remarquer que le chercheur de mon roman est plus compatissant et possède une personnalité plus complexe que vous n'avez l'air de le penser. Peut-être n'avez-vous pas lu les épreuves avec suffisamment d'attention. Ou alors, ce qui est fort possible, vous avez plaqué votre propre caractère, ou ce que vous craignez qu'on ne prenne pour votre caractère, sur ma création. J'aimerais bien savoir d'ailleurs comment vous avez mis la main sur ces épreuves. Leur distribution est soumise à un contrôle très étroit de la part de mon éditeur.

– Pas assez étroit, il faut croire. Il y a des éléments subversifs dans les maisons d'édition aussi bien que dans les laboratoires. »

Jo décida qu'il était temps de s'interposer : « Je suis persuadée qu'aucun de nous n'applaudit des deux mains à l'utilisation de primates à des fins de recherche. Les chimpanzés et les autres singes nous ressemblent trop pour que cette idée soit facile à accepter. Peut-être devriez-vous faire vos expériences sur des rats. Ce ne sont pas des bêtes qui inspirent beaucoup d'affection. »

Yelland lui jeta un regard qui semblait se demander si une telle ignorance méritait une réponse. Oliver ne leva pas les yeux de son assiette. « Plus de quatre-vingts pour cent des expériences se font sur des rats, précisa Yelland, et il y a des gens qui ont beaucoup d'affection pour eux. Les chercheurs notamment. »

Jo s'entêta : « Tout de même, certains protestataires éprouvent vraisemblablement une vraie compassion pour vos primates : je ne parle pas des plus violents, qui ne pensent qu'à faire du grabuge, mais je suis convaincue qu'il y a en a qui détestent la cruauté et veulent y mettre fin.

– J'ai du mal à le croire, répondit Yelland avec flegme. Ils ne peuvent ignorer qu'en raison de leurs violences et de leurs manœuvres d'intimidation, le travail se fera ailleurs qu'en Grande-Bretagne. Les recherches se poursuivront, mais dans des pays qui n'ont pas de lois aussi strictes que nous pour protéger les animaux. L'Angleterre en pâtira économiquement, mais les animaux en pâtiront bien davantage encore. »

Oliver avait terminé sa pintade. Il reposa soigneusement son couteau et sa fourchette côte à côte sur son assiette et se leva. « Cette soirée a été tout à fait stimulante. Vous m'excuserez de vous quitter dès à présent. J'ai une marche fatigante à faire pour rejoindre Peregrine Cottage. »

Maycroft fit mine de quitter sa chaise. « Voulez-vous que je demande le buggy pour vous ? » Il avait conscience de son ton conciliant, presque servile, et s'en voulut.

« Non, je vous remercie. Je ne suis pas encore complètement décrépît. J'espère que vous n'avez pas oublié qu'il me faut la vedette demain après-midi. »

Sans un signe à l'adresse des autres convives, il sortit.

« Je suis absolument désolé, dit Yelland. Je n'aurais pas dû engager cette discussion. Je ne suis pas venu à Combe pour cela. Je ne savais pas qu'Olivier s'y trouvait avant mon arrivée. »

Mrs Plunkett venait d'entrer avec un plateau de soufflés et commençait à débarrasser les assiettes. Staveley remarqua : « Il est un peu bizarre en ce moment. Quelque chose a dû le perturber. »

Jo était la seule à manger. « Il est perturbé en permanence, observa-t-elle avec insouciance.

– Pas à ce point. Et pourquoi a-t-il réservé la vedette pour demain ? Il s'en va ?

– Si seulement ! » s'exclama Maycroft. Il se tourna vers Mark Yelland : « Vous pensez que son prochain roman va vous mettre en difficulté ?

– Un écrivain comme lui exerce toujours une certaine influence. Et ce sera pain bénit pour le mouvement de défense des animaux. Mes recherches en pâtissent déjà sérieusement, ma vie de famille également. Je suis certain que tout le monde reconnaîtra mon portrait dans son personnage prétendument imaginaire de directeur de

recherches. Je ne peux pas le poursuivre en justice, évidemment, et il le sait bien. S'il y a une chose dont je n'ai vraiment pas besoin, c'est de publicité. On lui a donné des informations qu'il n'avait pas le droit de connaître. »

Staveley intervint calmement : « Mais ne s'agit-il pas d'informations que nous avons, au contraire, tous le droit de connaître ?

– Non. Pas si on les exploite pour mettre en péril des recherches susceptibles de sauver des vies. Pas si ces informations tombent entre les mains de fous ignorants. J'espère vraiment qu'il quittera l'île demain. Elle n'est pas assez grande pour nous deux. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je n'attendrai pas le café. »

Il froissa sa serviette, la jeta sur son assiette et, avec un petit salut de la tête en direction de Jo, se leva et s'éloigna à grands pas. Il y eut un instant de silence, rompu par le chuintement de la porte de l'ascenseur.

« Je suis navré, dit Maycroft. Quel désastre ! J'aurais dû pouvoir éviter cela. »

Jo dégustait son soufflé avec un plaisir évident : « Cessez donc de battre votre coulpe, Rupert. Vous n'êtes pas responsable de tout ce qui se passe sur cette île. Mark Yelland est venu dîner pour en découdre avec Nathan et celui-ci est entré dans son jeu. Mangez donc, les soufflés vont retomber. »

Maycroft et Staveley prirent leurs cuillers. Soudain, on entendit une série de petites explosions semblables à un feu d'artifice lointain et dans la cheminée, des flammes plus vives s'élevèrent des bûches. « Il va y avoir du vent, cette nuit », observa Jo Staveley.

Quand sa femme se trouvait à Londres, Guy Staveley détestait les nuits de tempête ; cette cacophonie de gémissements, de hurlements et de plaintes ressemblait trop à une incantation sur sa solitude affective. Mais ce soir-là, Jo était là et la violence qui se déchaînait hors des murs de pierre de Dolphin Cottage accentuait de façon rassurante le confort et la sécurité de la maison. À minuit, le pire était passé et l'île s'étendait calmement sous les étoiles qui commençaient à apparaître. Il jeta un coup d'œil vers le second des lits jumeaux sur lequel Jo était assise en tailleur, son peignoir de satin rose étroitement noué sous la poitrine. Elle s'habillait souvent de façon provocante, impudique même parfois, sans être apparemment consciente de l'effet suscité, mais après avoir fait l'amour, elle couvrait sa nudité avec la pudeur précautionneuse d'une jeune mariée victorienne. C'était une des singularités qu'après vingt ans de mariage, il trouvait obscurément touchantes. Il aurait aimé qu'ils soient dans un lit double, qu'il puisse tendre le bras vers elle et lui transmettre un peu de la gratitude que lui inspirait sa sexualité généreuse et inconditionnelle. Cela faisait quatre semaines qu'elle était de retour sur Combe et comme toujours, elle revenait dans l'île comme si elle n'en était jamais partie, comme s'ils formaient un couple tout à fait ordinaire. Il était tombé amoureux d'elle dès leur première rencontre, et il n'était pas homme à s'attacher facilement ni à apprécier le changement. Il n'y aurait jamais d'autre femme à ses yeux. Il savait qu'elle voyait cela différemment. Elle avait mis les choses au point le matin de leur mariage avant que, au mépris des convenances, ils ne quittent ensemble l'appartement pour le bureau d'état-civil.

« Je t'aime énormément, Guy, et je pense que je continuerai à t'aimer, mais je ne suis pas amoureuse de toi. J'ai déjà vécu cela, et ça a été un tourment, une humiliation... et un avertissement. Ce que je choisis aujourd'hui, c'est la tranquillité aux côtés d'un homme que je respecte, que j'aime beaucoup et avec qui j'ai envie de passer ma vie. »

Sur le moment, le marché avait paru acceptable, et il l'était toujours.

Elle dit alors, d'une voix délibérément insouciant : « J'ai profité de ce que j'étais à Londres pour passer au cabinet. J'ai vu Malcolm et June. Ils voudraient que tu reviennes. Ils n'ont pas mis d'annonce pour chercher un remplaçant et ils n'ont pas l'intention de le faire, pas pour le moment en tout cas. Ils sont surchargés de travail, tu t'en doutes. » Elle s'interrompit avant d'ajouter : « Tes patients te réclament. »

Il ne répondit pas et elle poursuivit : « Tu sais, ce garçon, c'est de

l'histoire ancienne maintenant. De toute façon, sa famille a quitté la région. Au soulagement général, tu peux t'en douter. »

Il eut envie de répondre : *Ce n'était pas « ce garçon », c'était Winston Collins. Il avait une vie absolument épouvantable et malgré ça le plus radieux des sourires que j'aie jamais vu sur une figure de petit garçon.*

« Mon chéri, tu ne vas pas te ronger les sangs éternellement, quand même. Ce sont des choses qui arrivent tous les jours en médecine, dans tous les hôpitaux. Ça n'a rien d'exceptionnel. Nous sommes des êtres humains. Nous faisons des erreurs, de mauvais jugements, de faux calculs. Dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, l'affaire est étouffée. Comment veux-tu éviter cela avec la charge de travail actuelle ? Et puis la mère était une enquiquineuse surprotectrice et dévorée d'angoisse, tout le monde le sait. Si elle ne t'avait pas appelé pour rien je ne sais combien de fois, son fils serait sans doute encore vivant. Tu n'as pas jugé bon de le dire au moment de l'enquête.

– Je n'allais quand même pas rejeter la responsabilité sur une mère en deuil.

– Je veux bien, à condition que tu admettes la vérité. Et puis, cette histoire de racisme... les choses ne se seraient pas passées autrement s'il avait été blanc ! Et il n'y aurait pas eu tout ce ramdam si les organisations antiracistes ne s'en étaient pas mêlées

– Je ne vais pas non plus me retrancher derrière des accusations injustifiées de racisme. Winston est mort de péritonite. Cela ne devrait plus arriver de nos jours. J'aurais dû y aller tout de suite quand la mère m'a appelé. C'est une des premières choses qu'on apprend en médecine : ne jamais courir de risques quand il s'agit d'un enfant.

– Tu envisages donc de rester ici jusqu'à la fin de tes jours, à encourager Nathan dans son hypochondrie et à attendre qu'un des varappeurs débutants de Jago se flanque en bas d'une falaise ? Le personnel intérimaire consulte les généralistes de Pentworthy, Emily n'est jamais malade et elle est manifestement partie pour vivre jusqu'à cent ans, et les visiteurs ne viennent pas s'ils ne sont pas en forme. Tu trouves que c'est un métier digne d'un homme aussi compétent que toi ?

– C'est le seul que je me sente capable d'exercer pour le moment. Et toi, Jo ? »

Il ne lui demandait pas quel usage elle faisait de ses talents d'infirmière quand elle retournait seule dans leur appartement londonien vide. D'ailleurs, était-il vraiment vide ? Et ce Tim, ce Maxie et ce Kurt dont elle lâchait occasionnellement les noms sans explication et apparemment sans remords ? Elle évoquait brièvement des soirées, des pièces de théâtre, des concerts, des dîners au

restaurant, mais il y avait des questions qu'il préférait ne pas poser, craignant ses réponses. Avec qui était-elle, qui avait payé, qui l'avait raccompagnée à l'appartement, qui avait passé la nuit dans son lit ? Il s'étonnait qu'elle ne sente pas intuitivement la force de son envie – et de sa crainte – de savoir.

Elle répondit alors sans sourciller : « Oh, je travaille, tu sais, quand je ne suis pas ici. La dernière fois, j'ai passé un certain temps à St Jude's, aux urgences. Tout le monde est tellement débordé. Je fais ce que je peux, mais à temps partiel seulement.

Ma conscience sociale a des limites. Si tu as envie de voir la vie à l'état brut, je te conseille vivement les urgences un samedi soir... des ivrognes, des camés, des crânes enfoncés et des mots obscènes en veux-tu en voilà. Nous dépendons beaucoup de la main-d'œuvre étrangère. Je trouve ça inexcusable : les administrateurs font le tour du monde dans des conditions luxueuses pour débaucher les meilleurs médecins et les meilleures infirmières qu'ils peuvent trouver dans des pays qui en ont autrement plus besoin que nous. C'est révoltant. »

Il faillit répliquer : *Ils ne sont pas tous débauchés. Ils viendraient de toute façon pour gagner plus d'argent et mener une vie plus facile. Qui pourrait leur en vouloir ?* Mais il avait trop sommeil pour s'engager dans une discussion politique. Il préféra lui demander, non sans indifférence : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire de prise de sang d'Oliver ? Tu as dû entendre parler du scandale qu'il y a eu au port. Cet idiot de Dan a fait tomber le prélèvement dans l'eau.

– C'est toi qui me l'as raconté, chéri. Oliver passe demain matin à neuf heures pour refaire sa prise de sang. Ça ne le réjouit pas beaucoup, et moi non plus. Il déteste les piqûres. Il peut remercier le Ciel que je sois une professionnelle et que j'aime bien trouver la veine du premier coup. Tu t'en sortirais peut-être moins bien.

– Je sais.

– J'ai vu des médecins faire des prises de sang dans le temps, dit-elle. Ce n'était pas joli joli. Après tout, peut-être qu'Oliver ne viendra pas.

– Il viendra certainement. Il pense souffrir d'anémie. Il tient à ce que l'analyse soit faite. Pourquoi ne viendrait-il pas ? »

Jo balança ses jambes hors du lit et, lui tournant le dos, laissa glisser son peignoir et attrapa sa veste de pyjama. « S'il a vraiment l'intention de s'en aller demain, remarqua-t-elle, il préférera peut-être faire faire l'analyse à Londres. Ce serait logique. Je ne sais pas, c'est juste une intuition. Je ne serais pas surprise de ne pas voir Oliver à neuf heures demain matin. »

Oliver regagna Peregrine Cottage en prenant son temps. La colère qui s'était emparée de lui depuis son entrevue avec Miranda était justifiée et lui avait inspiré une certaine griserie, mais il n'ignorait pas avec quelle rapidité il pouvait retomber des sommets d'exaltation où elle le portait pour s'enfoncer dans un borborygme de désespoir et de découragement. Il avait besoin d'être seul et de marcher pour épuiser ce tumulte tonique mais dangereux de fureur et d'apitoiement sur soi. Pendant une heure, giflé par le vent qui se levait, il arpenta le bord de la falaise, essayant de dompter la confusion de son esprit. Il se couchait généralement plus tôt, mais il ne voulait pas rentrer avant d'avoir vu s'éteindre la lumière dans la chambre de Miranda. Sa dispute avec Mark Yelland ne le préoccupait guère. Par rapport à la trahison de sa fille et de Tremlett, cette querelle n'avait été qu'un pur exercice de rhétorique. Yelland ne pouvait lui causer aucun tort.

Enfin, il franchit silencieusement la porte du cottage, restée ouverte, et la referma derrière lui. Si elle ne dormait pas, Miranda veillerait à ne pas se montrer. En temps normal, les rares fois où il sortait seul le soir, elle guettait, même si elle était déjà couchée, le cliquetis du loquet de la porte. Elle laissait une lumière tamisée à son intention, et descendait lui préparer un lait chaud. Ce soir, le salon était plongé dans l'obscurité. Il chercha à envisager ce que serait sa vie sans la sollicitude attentive de sa fille, mais se persuada que ce n'était que vaine réflexion. Demain, elle serait revenue à la raison. Il mettrait Tremlett à la porte et l'affaire serait close. S'il le fallait, il pourrait se passer de son secrétaire. Miranda était assez raisonnable pour ne pas renoncer à la sécurité, au confort, au luxe même de leurs voyages à l'étranger, au privilège d'être sa fille unique et à la perspective d'un confortable héritage au profit des tripotages salaces et certainement inexpérimentés de Tremlett dans une chambre de bonne miteuse d'un quartier insalubre et dangereux de Londres. Tremlett n'avait certainement pas pu économiser grand-chose sur son salaire. Quant à Miranda, elle n'avait rien d'autre que ce qu'il lui donnait. Ni l'un ni l'autre n'était qualifié pour postuler à un emploi qui leur permettrait de vivre, même chichement, au centre de Londres. Non, Miranda ne partirait pas.

Déshabillé, prêt à se coucher, il ferma les rideaux de lin. Comme toujours, il ménagea un centimètre de jour pour éviter que la pièce ne fut complètement sombre. Laissant les draps retomber sur lui, il resta allongé paisiblement, écoutant avec allégresse le hurlement du vent jusqu'à ce qu'il se sente dévaler les paliers de la conscience plus rapidement qu'il ne l'avait redouté.

Il se réveilla en sursaut en entendant un cri perçant. C'était lui qui l'avait poussé, il le savait. La noirceur de la fenêtre était toujours coupée en deux par un rai de lumière. Sa main se tendit, hésitante, vers la lampe de chevet et se posa sur l'interrupteur. La lumière rendit à la pièce sa familiarité rassurante. Cherchant sa montre à tâtons, il vit qu'il était trois heures. La tempête s'était apaisée et le calme lui parut surnaturel et menaçant. Il venait de faire le cauchemar récurrent qui, année après année, avait transformé son lit en un lieu de terreur, revenant parfois par essaims, avant de se faire si rare qu'il commençait à oublier son pouvoir. Le rêve demeurerait immuable. Il montait à cru un grand cheval pommelé très haut au-dessus de la mer. Le dos de la bête était si large que ses jambes n'avaient pas prise, et il était ballotté violemment de gauche à droite tandis que l'animal se cabrait et replongeait dans un flamboiement d'étoiles. Il n'avait pas de rênes, et ses mains essayaient désespérément de se cramponner à la crinière. Il apercevait le coin des grands yeux étincelants du cheval, l'écume qui jaillissait de sa bouche hennissante. Il savait que sa chute était inéluctable et qu'il allait tomber, les bras battant désespérément l'air, vers l'horreur inimaginable qui l'attendait sous la surface noire de la mer étale.

Certaines nuits, il se réveillait par terre, mais cette fois, il était dans son lit, entortillé dans ses draps. Il arrivait que son cri réveille Miranda et elle se précipitait, efficace et rassurante, lui demandant si tout allait bien, s'il avait besoin de quelque chose, si elle pouvait leur préparer une tasse de thé à tous les deux. Il répondait : « Un mauvais rêve, c'est tout. Retourne te coucher. » Cette nuit, il savait qu'elle ne viendrait pas. Personne ne viendrait. Il resta couché, les yeux fixés sur le rai de lumière, cherchant à tenir la terreur à distance. Puis peu à peu, il s'approcha du bord du lit et, trébuchant jusqu'à la fenêtre, il ouvrit le battant sur le vaste ciel étoilé et sur la mer lumineuse.

Il se sentait incommensurablement petit, comme si son esprit et son corps avaient rétréci et qu'il se trouvait seul sur un globe tournoyant, les yeux levés vers l'immensité. Les étoiles étaient là, se déplaçant selon les lois de la physique, mais leur éclat n'existait que dans son esprit, qui commençait à le trahir, et dans ses yeux qui perdaient leur clarté. Il n'avait que soixante-huit ans mais, inexorablement, sa lumière déclinait. Il éprouva un sentiment de solitude immense, l'impression qu'il n'existait pas d'autre créature vivante que lui. Il n'y avait nul secours à attendre, ni sur cette planète, ni sur ces mondes tournoyants et morts à l'éclat illusoire. Personne ne l'écouterait s'il cédait à cette impulsion presque irrésistible et criait d'une voix forte dans la nuit insensible : *Ne m'enlevez pas mes mots ! Rendez-moi mes mots !*

Dans sa chambre, au sommet de la tour, Maycroft dormait d'un sommeil entrecoupé. Chaque fois qu'il se réveillait, il allumait la lampe et regardait son réveil, espérant découvrir que l'aube était proche. Deux heures dix, trois heures quarante, quatre heures vingt. Il faillit se lever, se faire du thé et écouter le service international de la BBC à la radio, mais il résista. Il essaya au contraire de se préparer mentalement à se rendormir pour une heure ou deux, mais le sommeil le fuyait toujours. À onze heures, le vent s'était levé, irrégulier, sous forme de bourrasques intermittentes qui hurlaient dans la cheminée et dont les instants de répit, loin d'apporter un soulagement, faisaient peser la menace d'un calme surnaturel. Depuis un an et demi qu'il était sur l'île, il avait déjà connu des tempêtes plus violentes que celle-ci, et elles ne l'avaient pas empêché de dormir. En général, le martèlement constant de la mer l'apaisait. Cette nuit, en revanche, il semblait enfler à l'intérieur de sa chambre, comme une basse lancinante et importune accompagnant les gémissements du vent. Il chercha à mettre un peu d'ordre dans ses pensées, mais à chaque réveil, les mêmes angoisses, les mêmes pressentiments l'envahissaient avec une force renouvelée.

Oliver envisageait-il sérieusement de s'installer définitivement sur l'île ? Le cas échéant, comment l'empêcher légalement de mettre sa menace à exécution ? Les administrateurs le tiendraient-ils pour responsable de cette catastrophe ? Aurait-il pu manœuvrer plus habilement ? Oliver et ses humeurs n'avaient apparemment pas mis son prédécesseur en difficulté, alors pourquoi était-il, lui, incapable de s'en sortir ? Et pour quelle raison Oliver avait-il réservé la vedette ? Il avait certainement l'intention de s'en aller. Cette pensée le rasséréna un instant, mais il serait de mauvais augure qu'Oliver parte dans la colère et l'amertume. On le lui reprocherait forcément. Son embauche avait été confirmée à l'issue des deux premiers mois, mais il se considérait encore comme à l'essai. Il pouvait démissionner ou être remercié avec trois mois de préavis. Échouer à un poste qui passait pour une sinécure et que lui-même avait considéré comme un paisible interlude d'introspection serait déshonorant à ses propres yeux comme à ceux d'autrui. Renonçant à dormir, il prit son livre.

Il se réveilla en sursaut quand la couverture cartonnée de *La Dernière Chronique de Barset* heurta le sol bruyamment. Cherchant sa montre, il vit avec consternation qu'il était huit heures trente-deux, une heure bien tardive pour commencer la journée.

Il était presque neuf heures quand il sonna pour réclamer son petit

déjeuner et une demi-heure de plus quand il prit l'ascenseur pour rejoindre son bureau. Il avait à présent plus ou moins rationalisé les angoisses taraudantes de la nuit, mais elles lui avaient laissé un vague malaise proche du pressentiment, que les rituels réconfortants du petit déjeuner eux-mêmes n'avaient pu dissiper. Malgré son réveil tardif, Mrs Plunkett le lui avait apporté moins de cinq minutes après son coup de sonnette : le petit bol de pruneaux, le bacon croustillant mais pas racorni, exactement comme il l'aimait, l'œuf au plat sur son carré de pain grillé dans la graisse du bacon, la cafetière et le toast chaud apporté au moment précis où il était prêt, la confiture maison. Il mangea, mais sans plaisir. Par sa perfection même, ce repas semblait vouloir lui rappeler le confort matériel et la routine harmonieuse de son existence sur Combe. Il n'était pas disposé à prendre un autre nouveau départ, et redoutait la difficulté et la fatigue inhérentes à la recherche d'un logement et aux dispositions à prendre pour vivre seul. Mais si Nathan Oliver s'installait définitivement sur Combe, il serait bien obligé, un jour ou l'autre, d'en passer par là.

Entrant dans le bureau, il trouva Adrian Boyde à sa table, occupé à taper des chiffres sur sa calculatrice. Il s'étonna de le voir au travail un samedi matin, avant de se rappeler que Boyde lui avait annoncé qu'il viendrait quelques heures pour remplir le formulaire de déclaration de TVA et clôturer les comptes trimestriels. C'était tout de même un étrange début de journée. Les deux hommes se saluèrent, puis le silence se fit. Tournant les yeux vers l'autre bureau, Maycroft eut soudain le sentiment d'y découvrir un étranger. Était-ce son imagination qui lui faisait trouver Adrian subtilement changé, le visage plus tendu et plus pâle, les yeux anxieux cernés, le corps moins détendu ? Jetant un nouveau coup d'œil, il remarqua que la main de son compagnon était posée, immobile, sur les documents qu'il devait consulter. Avait-il mal dormi, lui aussi ? Était-il atteint par ce pressentiment menaçant de désastre ? Il s'aperçut une fois de plus, mais avec une intensité accrue, qu'il comptait énormément sur Boyde : son efficacité tranquille, la camaraderie tacite de leur travail commun, son bon sens qui lui semblait la plus admirable et la plus utile des vertus, son humilité fort éloignée de la servilité ou de l'obséquiosité. Ils n'avaient jamais abordé le moindre détail personnel de leurs vies respectives. Alors, pourquoi sentait-il que ses hésitations, le chagrin que lui inspirait la disparition d'une épouse à laquelle il lui arrivait de ne pas penser pendant plusieurs jours d'affilée avant de se languir d'elle avec un désir presque incontrôlable, étaient compris et acceptés ? Il ne partageait pas la foi religieuse d'Adrian. Était-ce simplement qu'il avait conscience d'être en présence d'un homme bon ?

Tout ce qu'il savait, il l'avait appris de Jo Staveley lors d'un instant de confiance impulsive qui ne s'était jamais renouvelé : « Le

pauvre diable est tombé la tête la première, ivre mort, en célébrant la communion. Une vieille dévote, qui avait déjà les lèvres sur le calice, s'est retrouvée les quatre fers en l'air. Imaginez ça. Le vin renversé. Les cris, la consternation générale. Les plus innocentes de ses ouailles l'ont cru mort. Je suppose que la paroisse et l'évêque avaient toléré jusque-là cette petite faiblesse, mais là, c'était une cuite de trop. »

C'était pourtant à Jo que Boyde devait le salut. Il était sur l'île depuis plus d'un an et n'avait pas bu une goutte d'alcool jusqu'à une effroyable nuit de rechute. Trois jours plus tard, il quittait Combe. Jo se trouvait alors dans son appartement londonien pour échapper, comme elle le faisait périodiquement, à l'ennui de l'île. Elle l'avait pris en charge, s'était installée avec lui dans une maison de campagne isolée, l'avait désintoxiqué et l'avait ramené sur Combe, juste avant l'arrivée de Maycroft. Personne n'en parlait jamais, mais sans Jo Staveley, Boyde n'aurait probablement plus été de ce monde.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter. Il était neuf heures vingt-cinq. Il ne s'était pas rendu compte qu'il était resté perdu dans ses pensées. La voix de Jo était irritée : « Vous n'avez pas vu Oliver ? Il n'est pas chez vous, par hasard ? Il devait passer à l'infirmerie à neuf heures pour sa prise de sang. Je m'étais bien dit qu'il risquait de me faire faux bond, mais il aurait quand même pu me prévenir.

– Peut-être ne s'est-il pas réveillé ? Ou alors, il aura oublié ?

– J'ai téléphoné à Peregrine Cottage. Miranda affirme l'avoir entendu sortir vers sept heures vingt. Elle était dans sa chambre et elle ne lui a pas parlé. Elle ne sait absolument pas où il a bien pu aller. Il ne lui a rien dit hier soir à propos de sa prise de sang.

– Il n'est pas avec Tremlett ?

– Tremlett est déjà à Peregrine Cottage. Il est arrivé juste après huit heures, il avait du travail en retard. Il n'a pas vu Oliver depuis hier. Bien sûr, il a pu sortir de bonne heure pour se promener avant de venir à l'infirmerie, mais il devrait être arrivé dans ce cas. Il n'a même pas déjeuné correctement. Miranda dit qu'il s'est fait du thé – la théière était encore chaude quand elle est descendue à la cuisine – mais qu'il n'a mangé qu'une banane. Il cherche peut-être simplement à enquiquiner le monde, mais Miranda est inquiète. »

Ses pressentiments étaient donc justifiés. Les ennuis continuaient. Si Oliver avait décidé de jouer les casse-pieds en manquant son rendez-vous et en allant se promener, il serait certainement furieux qu'on se mette à sa recherche. Et il aurait raison : sur l'île, on avait pour règle de respecter la tranquillité des visiteurs. Tout de même, il n'était plus tout jeune et cela faisait presque deux heures qu'il était parti sans explication. Et s'il gisait quelque part, victime d'une hémorragie cérébrale ou d'un infarctus, comment pourrait-il, en tant

que responsable, justifier son refus d'intervenir ?

« Nous ferions mieux d'essayer de le trouver, dit-il. Pouvez-vous avertir Guy s'il vous plaît ? Je vais passer quelques coups de fil et demander aux gens de me rejoindre ici. Restez à l'infirmierie et prévenez-moi s'il *arrive*. »

Il reposa le combiné et se tourna vers Boyde : « Oliver a disparu. Il aurait dû être à l'infirmierie à neuf heures pour une prise de sang et il n'est pas venu.

– Miranda doit s'inquiéter, répondit Boyde. Je peux passer chez elle, puis explorer un peu le nord-est de l'île.

– C'est une bonne idée, Adrian. Si vous le trouvez, essayez de dédramatiser les choses. S'il a simplement eu peur d'aller faire sa prise de sang, il ne sera certainement pas enchanté que nous ayons organisé des recherches. »

Cinq minutes plus tard, un petit groupe, convoqué par téléphone, s'était constitué devant le manoir. Roughtwood, aussi peu serviable que d'ordinaire, avait répondu à Adrian qu'il n'avait pas le temps de les aider, mais le docteur Staveley, Dan Padgett et Emily Holcombe étaient présents, cette dernière parce qu'elle était arrivée à l'infirmierie à neuf heures et quart pour son vaccin annuel contre la grippe. Jago avait été appelé chez lui, mais il n'était pas encore arrivé. Le petit groupe se tourna vers Maycroft, attendant ses instructions. Il se ressaisit et réfléchit à la marche à suivre.

Et puis, aussi soudainement que capricieusement, comme de coutume sur Combe Island, la brume masqua le paysage, simple voile translucide et diaphane qui s'épaississait cependant par endroits pour former un brouillard opaque et humide, estompant le bleu de la mer, transformant la tour massive du manoir en une présence menaçante, invisible mais toujours perceptible, et isolant la frêle coupole rouge au sommet du phare, semblable à un curieux objet flottant dans l'espace.

Voyant le brouillard devenir plus dense, Maycroft remarqua : « Inutile de chercher bien loin tant qu'il ne se sera pas levé. Allons jusqu'au phare, c'est tout. »

Ils se déplacèrent en groupe, Maycroft en tête. Il entendait des voix assourdies derrière lui, mais une à une, les silhouettes disparurent dans la brume qui gommait le paysage, les paroles s'évanouirent puis moururent. Soudain, alors qu'il ne s'y attendait pas, le phare se dressa devant lui, son fût s'étirant vers le néant. Levant les yeux, il éprouva une seconde de vertige, mais hésita à s'appuyer contre la surface miroitante, craignant que tout l'édifice, irréel comme un rêve, ne frémisses et ne se dissolve dans le brouillard. La porte était entrouverte et, prudemment, il poussa le lourd battant de chêne, cherchant l'interrupteur. Il gravit immédiatement la première volée de marches,

traversa la chaufferie et monta jusqu'à mi-course de la seconde, appelant Oliver par son nom, doucement d'abord, comme s'il craignait de briser le silence voilé de brume. Devant l'inutilité de ces appels mesurés, il s'arrêta dans l'escalier et cria à pleins poumons dans l'obscurité. Pas de réponse. Il ne distinguait aucune lumière. Redescendant, il s'arrêta sur le seuil et lança d'une voix forte, en direction du brouillard : « Il n'a pas l'air d'être là. Restez où vous êtes. »

Instinctivement et sans objectif précis, il fit le tour du phare, passant du côté qui donnait sur la mer, et s'appuya contre le mur de la digue, levant les yeux, heureux de sentir le granit dur au creux de ses reins.

Aussi mystérieusement qu'elle était tombée, la brume commença alors à se dissiper. Des voiles frêles et légers s'étirèrent devant le phare, se rassemblèrent puis s'effilochèrent. Progressivement, formes et couleurs réapparurent, le paysage mystérieux et intangible redevint familier et réel. C'est à ce moment qu'il le vit. Son cœur fit un bond dans sa poitrine et se mit à battre violemment, ébranlant son corps tout entier. Sans doute hurla-t-il, mais il n'entendit rien que le cri perçant et sauvage d'une unique mouette. Peu à peu, l'horreur surgit, dissimulée d'abord derrière un mince voile de brume qui dérivait, puis avec une clarté sans fard. Les couleurs revinrent, plus vives que dans son souvenir – les murs étincelants, la haute lanterne rouge entourée d'un garde-fou blanc, l'étendue bleue de la mer, le ciel limpide comme par un jour d'été.

Et tout en haut, contre la blancheur du phare, un corps suspendu : le fil bleu et rouge de la corde d'escalade accroché à la balustrade, le cou marbré et étiré tel celui d'une dinde déplumée, la tête, de dimensions grotesques, inclinée sur le côté, les mains, paumes écartées, comme dans une parodie de bénédiction. Le corps portait des chaussures, et pourtant, pendant une seconde de désarroi, il eut l'impression de voir les pieds pendant l'un à côté de l'autre dans une nudité pathétique.

Il lui sembla que de longues minutes s'étaient écoulées, mais le temps, il le savait, s'était arrêté. Puis il entendit un hurlement aigu, interminable. Se tournant vers la droite, il aperçut Jago et Millie. La jeune fille avait les yeux levés vers Oliver, et criait sans discontinuer, reprenant à peine son souffle.

Le reste du petit groupe arriva alors en contournant le phare. Maycroft ne distingua aucun mot, mais l'air parut vibrer d'une agglutination de gémissements, de cris étouffés, d'exclamations, de grognements et de chuchotements, mélodie assourdie qui trouvait un écho terrible dans le hurlement de Millie et dans le cri strident et

farouche des mouettes.

LIVRE DEUX

Des cendres dans l'âtre

Il était presque une heure quand Rupert Maycroft, Guy Staveley et Emily Holcombe se retrouvèrent en privé pour la première fois depuis la découverte macabre. C'était à la demande de Maycroft qu'Emily avait quitté Atlantic Cottage pour regagner le manoir. Un peu plus tôt en effet, découvrant que ses tentatives pour réconforter et consoler Millie ne faisaient qu'exacerber sa détresse bruyante, elle avait annoncé que, ne pouvant visiblement être utile à rien, elle préférerait rentrer chez elle. Qu'on n'hésite pas à l'appeler si on avait besoin d'elle. Millie, qui s'accrochait hystériquement à Jago, en avait été doucement écartée pour être confiée aux soins plus convenables de Mrs Burbridge. Celle-ci avait entrepris de la calmer à grand renfort de bon sens et de thé brûlant. Peu à peu, l'île avait retrouvé un semblant de normalité. Il y avait des ordres à donner, des coups de téléphone à passer, du personnel à rassurer. Maycroft savait qu'il s'en était acquitté, avec un calme surprenant même, mais il ne conservait aucun souvenir précis des mots qu'il avait prononcés ni de l'enchaînement des événements. Jago était retourné au port et Mrs Plunkett, qui avait à faire, était allée préparer le déjeuner et quelques sandwiches. Joanna Staveley se trouvait à Peregrine Cottage mais Guy, le teint cendré, était resté aux côtés de Maycroft, parlant et marchant comme un automate, sans lui apporter de vrai soutien.

Maycroft avait l'impression que le temps avait perdu toute cohésion ; il lui semblait ne pas avoir vécu les deux dernières heures de façon continue mais comme une succession de scènes très nettes, décousues, aussi instantanées et indélébiles qu'un cliché photographique. Adrian Boyde, debout à côté de la civière, contemplant le corps d'Oliver puis levant lentement la main droite comme si elle était infiniment lourde pour esquisser un signe de croix. Lui-même se dirigeant avec Guy Staveley, muet, vers Peregrine Cottage pour annoncer la nouvelle à Miranda, répétant mentalement le texte qu'il allait prononcer. Tous les mots paraissaient inadéquats, banals, sentimentaux ou brutalement monosyllabiques : phare, corde, mort. Mrs Plunkett, le visage fermé, versant du thé d'une énorme théière qu'il ne se rappelait pas avoir jamais vue. Dan Padgett qui, sur place, s'était conduit de façon tout à fait raisonnable, insistant soudain pour qu'on lui jurât que ce n'était pas sa faute, que Mr Oliver ne s'était pas tué à cause du prélèvement de sang perdu, et sa propre réponse agacée : « Ne soyez pas ridicule, Padgett. Un homme sensé ne se suicide pas parce qu'il doit refaire une prise de sang. Ce n'est pas une opération bien terrible. Rien de ce que vous avez pu faire ou ne pas faire ne saurait avoir une telle importance. » Le visage de Padgett

s'était contracté et le jeune homme avait fondu en larmes comme un enfant au moment où lui-même s'éloignait. Et puis l'infirmier, Staveley remontant plus étroitement le drap sur le corps d'Oliver tandis que lui-même remarquait pour la première fois avec un regard d'une intensité désespérée le papier mural de William Morris. Plus précis encore que tout le reste, comme éclairé par un projecteur sur le mur du phare, le corps suspendu, le cou étiré et les pieds nus, pathétiquement affaissés – qui n'étaient pas nus, son esprit le lui disait. Et ce serait ainsi, il le savait, que la mort d'Oliver vivrait à jamais dans sa mémoire.

À présent, il pouvait enfin essayer d'y voir un peu plus clair et discuter de l'arrivée de la police avec les personnes qui avaient, selon lui, le droit d'être consultées. Le choix de son salon privé était le fruit d'un accord général et tacite plus que d'une décision bien pesée. « Il faut que nous parlions tout de suite, avait-il dit, avant que la police ne soit là. Trouvons un endroit où nous ne serons pas dérangés. Je laisserai Adrian au bureau. Il se débrouillera. Nous ne prenons aucun appel. » Il s'était tourné vers Staveley : « Guy, votre cottage ou mon appartement ?

– Peut-être serait-il plus judicieux de rester au manoir, avait répondu Staveley. Cela nous permettra d'être sur place quand la police arrivera. »

Maycroft avait demandé à Boyde d'appeler Mrs Plunkett pour lui demander d'apporter de la soupe, des sandwiches et du café, et ils s'étaient dirigés ensemble vers l'ascenseur. Ils étaient montés en silence jusqu'au sommet de la tour.

Maycroft ferma la porte de son salon et ils s'installèrent, Emily Holcombe sur le canapé à deux places, Staveley à côté d'elle. Il retourna un des fauteuils de la cheminée pour leur faire face. Ce geste ordinaire avait pris un caractère étrangement solennel. Son salon lui-même, dans lequel ils s'étaient si souvent réunis tous les trois, lui parut, durant quelques instants déroutants, aussi étranger et temporaire que celui d'un hôtel. Il était entièrement meublé, pourtant, d'objets familiers qu'il avait apportés de chez lui et qui avaient été choisis par sa femme : les confortables fauteuils et le canapé recouverts de chintz, les rideaux assortis, la table d'acajou ovale sur laquelle étaient posées, dans des cadres d'argent, les photographies de leur mariage et de leur fils, les délicates statuettes en biscuit, les aquarelles un peu maladroites de la région des lacs, peintes par la grand-mère d'Helen. Sans doute avait-il espéré, en s'en entourant, ressusciter leurs paisibles soirées communes. Bouleversé, il prit soudain conscience qu'il avait toujours détesté ces symboles d'une intimité féminine encombrée et mesquine.

Se tournant vers ses compagnons, il se sentit aussi discourtois qu'un hôte incompetent. Guy Staveley était assis, raide comme un visiteur conscient d'être importun. Emily, avait, comme toujours, l'air parfaitement à l'aise, un bras étendu sur le dossier du canapé. Elle était chaussée de bottes, et vêtue d'un pantalon noir avec un ample pull fauve de fine laine. Ses oreilles étaient ornées de longues boucles d'ambre. Maycroft s'étonna qu'elle ait pris la peine de se changer mais après tout, Staveley et lui en avaient fait autant, animés sans doute par quelque idée venue du fond des temps imposant un peu de décorum en présence de la mort.

Décelant dans sa voix une nuance de bonhomie forcée, il prit la parole : « Que puis-je vous offrir ? J'ai du sherry, du whisky, du vin, enfin les boissons habituelles. »

Pourquoi, se demanda-t-il, avait-il dit cela ? Ils savaient parfaitement ce qu'il avait à leur proposer. Emily Holcombe demanda un sherry, Staveley – chose surprenante – un whisky. Maycroft n'avait pas d'eau sous la main et bredouilla quelques excuses en allant en chercher dans sa petite cuisine. De retour, il servit ses invités et se versa un verre de Merlot. « Un déjeuner chaud a été servi à midi et demi dans la salle à manger du personnel pour tous ceux qui le souhaitaient, mais j'ai préféré nous faire monter quelques sandwiches ici. Ils ne devraient pas tarder. »

Mrs Plunkett avait anticipé leurs désirs. On frappa à la porte presque immédiatement et Staveley alla ouvrir. C'était Mrs Plunkett, poussant un chariot chargé d'assiettes, de tasses et de soucoupes, de cruches et de deux grandes bouteilles thermos avec, sur le plateau supérieur, deux plats recouverts de serviettes. « Merci », dit Maycroft calmement et ils regardèrent Mrs Plunkett disposer la nourriture et la vaisselle aussi méticuleusement que pour une cérémonie religieuse. Maycroft n'aurait pas été surpris de la voir esquisser une révérence en atteignant la porte.

S'approchant de la table, il souleva les serviettes humides qui recouvraient les plats. « Surtout du jambon, semble-t-il, mais il y a aussi des œufs et du cresson pour ceux qui n'ont pas envie de viande.

– Rien de bien tentant, remarqua Emily Holcombe. Pourquoi a-t-on tellement faim en présence d'une mort violente ? Faim n'est peut-être pas le mot juste – c'est plutôt un besoin de manger, mais quelque chose d'appétissant. Des sandwiches ne sont pas exactement ce qui convient. Qu'y a-t-il dans les thermos ? De la soupe sans doute, ou alors du café. » Se dirigeant vers une des bouteilles, elle dévissa le bouchon et renifla. « Du bouillon de volaille. Pas très imaginatif, mais nourrissant. Quoi qu'il en soit, ça peut attendre. Le plus urgent est de décider comment nous allons jouer cette partie. Nous n'avons pas

beaucoup de temps devant nous.

– Jouer ? » Les mots *Ce n'est pas un jeu* planèrent silencieusement dans l'air.

Comme si elle admettait que l'expression était mal choisie, Emily reprit : « Décider de ce que nous allons dire au commandant Dalglish et à son équipe. Je suppose qu'on va nous envoyer une équipe.

– On m'a annoncé trois personnes, précisa Rupert. La Metropolitan Police a téléphoné. Il arrivera en compagnie d'un inspecteur principal et d'un inspecteur, c'est tout.

– Ma foi, on nous gâte ! Un commandant de la Metropolitan Police et un inspecteur principal ! Pourquoi n'a-t-on pas fait appel à la police locale ? »

Rupert s'attendait à la question et il s'y était préparé : « Le choix tient sans doute à l'importance de la victime et à la volonté des administrateurs de l'île de respecter, dans toute la mesure du possible, la discrétion et l'intimité promises à nos visiteurs. En tout état de cause, la venue de Dalglish provoquera sans doute moins de remue-ménage et de publicité que l'intervention de la police locale.

– C'est un peu court, Rupert, objecta Emily. Comment la Metropolitan Police a-t-elle été informée de la mort d'Oliver ? Vous avez bien dû lui téléphoner. Pourquoi n'avez-vous pas appelé la gendarmerie du Dorset et de Cornouailles ?

– Parce que j'ai pour instructions d'appeler un numéro à Londres s'il se passe quoi que ce soit de fâcheux ou d'inquiétant sur l'île, Emily. Si j'ai bien compris, cette procédure existe depuis toujours.

– Mais quel numéro ? Le numéro de qui ?

– On ne me l'a pas précisé. Je suis censé faire mon rapport et ne rien dire de plus. Je suis désolé, Emily, mais c'est apparemment une disposition qui a été prise de longue date et j'ai l'intention de m'y conformer. C'est du reste ce que j'ai fait.

– De longue date ? C'est la première fois que j'en entends parler.

– Sans doute parce qu'il n'y a encore jamais eu de crise aussi grave. C'est une procédure parfaitement raisonnable. Vous êtes bien placée pour savoir que certains de nos visiteurs sont des personnalités de toute première importance. Cette procédure est destinée à régler tout problème éventuel avec efficacité, rapidité et dans la plus grande discrétion. »

Emily reprit : « Je suppose que Dalglish voudra nous interroger ensemble, je veux dire nous tous, les visiteurs et les membres du personnel.

– Je n'en sais rien, répondit Maycroft. Je dirais ensemble d'abord,

puis séparément. J'ai pris contact avec les membres du personnel et je leur ai demandé de se mettre à la disposition de la police ici, au manoir. Cela m'a paru préférable. La bibliothèque sera certainement la pièce la plus commode. Le commandant voudra aussi interroger les visiteurs, évidemment. Je n'ai pas voulu déranger Miranda Oliver. Dennis Tremlett et elle sont encore dans leur cottage. Elle a clairement fait savoir qu'elle désirait rester seule.

– Un souhait qui ne concerne visiblement pas Tremlett, lança Emily. À propos, comment a-t-elle pris la nouvelle ? Je suppose que c'est Guy et vous qui l'avez prévenue, vous en qualité de responsable de l'île et Guy pour faire face à une éventuelle réaction physique au choc. Tout à fait approprié. »

Y avait-il, se demanda Maycroft, une nuance d'ironie dans sa voix ? Il jeta un coup d'œil à Staveley, mais celui-ci ne broncha pas. « Oui, nous y sommes allés ensemble, confirma-t-il. Les choses ont été moins pénibles que je ne le craignais. Elle a été choquée, évidemment, mais elle ne s'est pas effondrée. Elle est restée parfaitement calme... stoïque, même. En fait, c'est Tremlett qui était le plus ému. Il s'est ressaisi, mais il avait l'air ravagé. J'ai bien cru qu'il allait s'évanouir.

– Il était terrorisé », intervint Staveley calmement.

Maycroft poursuivit : « Il y a un détail qui m'a paru bizarre. On aurait dit qu'Oliver avait brûlé des papiers avant de sortir, ce matin. Il y avait un tas de cendres et quelques restes noircis dans la cheminée du salon.

– Miranda ou Tremlett en ont-ils parlé ? Ou bien vous ? demanda Emily.

– Non. Le moment me paraissait mal choisi, d'autant plus qu'ils n'en ont rien dit.

– Je serais surprise que la police les autorise à se montrer aussi peu loquaces », remarqua Emily.

Guy Staveley s'abstint de tout commentaire. Quelques secondes plus tard, Maycroft s'adressa à Emily Holcombe : « Miss Oliver a insisté pour voir le corps. J'ai cherché à l'en dissuader, mais il m'a semblé que je n'avais pas le droit de le lui interdire. Nous sommes allés à l'infirmerie ensemble tous les trois. Guy a descendu le drap jusqu'au menton seulement, pour dissimuler les traces de la corde. Miss Oliver a insisté pour qu'il le tire plus bas. Elle a observé attentivement les marques puis elle a dit "Merci" et s'est détournée. Elle ne l'a pas touché. Guy l'a recouvert et nous sommes partis.

– La police estimera sans doute que vous auriez dû vous montrer plus ferme, fit Emily.

– C'est probable, oui. Mais je n'ai pas l'autorité nécessaire. Je

reconnais volontiers qu'il aurait été préférable qu'elle ne le voie pas, mais comment aurais-je pu l'en empêcher ? Il avait l'air... Enfin, vous savez de quoi il avait l'air, Emily. Vous l'avez vu.

– Brièvement, Dieu merci. Ce que je voudrais, c'est quelques conseils sur la manière dont nous allons répondre aux interrogatoires. Bien entendu, il faut dire la vérité, mais quelle part de vérité ?

Par exemple, si le commandant Dalglish nous demande si Miranda Oliver est profondément affligée par la mort de son père, que faut-il répondre ? »

Maycroft se sentait en terrain plus solide : « Nous ne pouvons pas parler au nom d'autrui. Il la verra. Il se fera sa propre opinion. Après tout, c'est lui le policier.

– Personnellement, reprit Emily, je serais surprise qu'elle en soit sincèrement peinée. Son père la traitait comme une esclave – il traitait Tremlett de la même façon, à vrai dire, mais dans leur cas, la relation était un peu plus complexe. Tremlett était censé exercer les fonctions de correcteur et de secrétaire particulier, mais je crois qu'il faisait bien plus que du travail d'édition. Le dernier roman d'Oliver, *La Fille du fossoyeur*, a été accueilli avec déférence, mais sans enthousiasme Pas du très grand Nathan Oliver. Ce livre n'a-t-il pas été terminé pendant que Tremlett était à l'hôpital ? Il a essayé de se faire arranger la jambe, me semble-t-il. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il a au juste ? »

Staveley dit d'une voix cassante : « Il a eu la polio quand il était gosse. Il boite depuis. »

Maycroft se tourna vers Emily Holcombe : « Vous ne suggérez tout de même pas que c'est Tremlett qui a écrit ses livres ?

– Non. Bien sûr que non. C'est Nathan Oliver, je n'en doute pas un instant. Ce que je pense, c'est que Tremlett a joué dans la vie d'Oliver un rôle plus important que celui d'un simple secrétaire, aussi méticuleux soit-il, et qu'il ne s'est pas contenté non plus de répondre aux lettres d'admirateurs. La rumeur prétend qu'Oliver a toujours refusé d'être corrigé par ses éditeurs. À quoi bon ? Il avait Tremlett. Et si nous en venions à Oliver lui-même ? Aucun de nous n'ira prétendre que c'était un visiteur bienvenu ou agréable. Je serais surprise que qui que ce soit sur cette île regrette vraiment qu'il ne soit plus en vie. »

Guy Staveley, qui était resté silencieux jusque-là, prit alors la parole : « Il me paraîtrait raisonnable de repousser cette discussion jusqu'à l'arrivée de Jo. Elle ne devrait pas tarder. Adrian lui fera savoir que nous sommes ici.

– Pourquoi avons-nous besoin d'elle ? demanda Emily Holcombe. J'avais cru comprendre qu'il s'agissait d'une réunion des résidents permanents, pas du personnel intérimaire. On peut difficilement

qualifier Jo de résidente à temps plein. »

Guy Staveley répondit, impassible : « C'est mon épouse.

– À titre un peu intérimaire, également. »

Le visage grisâtre de Staveley s'empourpra. Il se recula sur son siège comme s'il s'apprêtait à se lever mais, devant le regard implorant de Maycroft, il y renonça.

« Nous n'irons pas loin si nous nous étripons avant même que la police soit là, observa Maycroft calmement. C'est moi qui ai demandé à Jo de venir, Emily. Accordons-lui encore cinq minutes.

– Où est-elle ?

– À Peregrine Cottage. Je sais que Miranda a exprimé la volonté de rester seule, mais nous nous sommes dit, Guy et moi, que la présence d'une femme lui serait peut-être agréable. Nous craignons un choc à retardement. Jo est infirmière diplômée après tout. Elle pourra y retourner immédiatement après notre entretien si elle a l'impression d'être utile là-bas. Miranda préférera peut-être qu'elle passe la nuit au cottage.

– Dans le lit de Nathan ? Vous n'y songez pas ! »

Maycroft insista : « Il ne faut pas que Miranda reste seule, Emily. Quand nous sommes allés lui annoncer la nouvelle, Guy et moi, je lui ai proposé de venir s'installer au manoir. Les deux suites sont libres. Elle s'est opposée énergiquement à cette idée. C'est un souci pour moi. Elle acceptera peut-être que Jo reste. Elle est prête à passer la nuit dans un fauteuil si sa présence peut servir à quelque chose. »

Emily Holcombe tendit son verre. Maycroft se leva et alla chercher la carafe de sherry. « Je vous suis infiniment reconnaissante de ne pas avoir fait appel à moi pour apporter ce réconfort féminin, dit Emily. Comme je suis persuadée que la vie sur cette île, ce qui est ma préoccupation première, sera plus agréable sans les intrusions périodiques de Nathan Oliver, j'aurais eu du mal à formuler les platitudes hypocrites de rigueur.

– J'espère que vous n'exprimerez pas ce point de vue aussi crûment en présence du commandant Dalglish, observa Maycroft.

– S'il est aussi intelligent qu'on le dit, je n'aurai pas à le faire. »

À cet instant, un bruit de pas se fit entendre. La porte s'ouvrit sur Joanna Staveley. Comme toujours, Maycroft fut sensible à la légère bouffée de sensualité qu'elle apportait avec elle, un érotisme naturel qu'il trouvait plus séduisant que dérangeant.

Ses épais cheveux blonds séparés par une raie de racines plus sombres étaient retenus en arrière par un foulard de soie bleu, prêtant à son visage hâlé une candeur sans fard. Ses cuisses fermes étaient

moulées dans un jean, sa veste de denim ouverte sur un tee-shirt enveloppant une poitrine d'une insolente liberté. En présence d'une telle vitalité, son mari avait l'air d'un homme vieillissant et abattu et même l'ossature délicate du séduisant visage d'Emily prenait l'aspect décharné et anguleux d'une tête de mort. Maycroft se rappelait une phrase qui avait échappé à Emily quand Jo était revenue sur l'île : « Quel dommage que nous ne fassions pas de théâtre amateur ! Jo est faite pour jouer les serveuses blondes au grand cœur. » Mais Jo Staveley avait effectivement du cœur ; il en était moins sûr pour Emily Holcombe.

Jo se laissa tomber dans le fauteuil restant et allongea ses jambes avec un soupir de soulagement. « Dieu merci, c'est fini. La pauvre gosse n'avait absolument pas envie que je sois là, et ça se comprend. Nous ne nous connaissons pour ainsi dire pas. Je lui ai laissé deux comprimés de somnifère et lui ai dit de les prendre ce soir avec un lait chaud. Elle refuse de quitter le cottage, et n'en démord pas. La bouteille, là, c'est ton Merlot habituel, Rupert ? Tu veux bien m'en servir un verre ? Tu serais un amour. C'est exactement ce dont j'ai besoin. »

Tout en versant le vin et en lui tendant le verre, Maycroft lui répondit : « Je venais de dire que l'idée qu'elle passe la nuit toute seule ne me plaît pas.

– Elle ne sera pas seule. Elle m'a dit que Dennis Tremlett allait venir s'installer chez elle. Elle dormira dans le lit de son père et lui laissera le sien.

– Si c'est ce qu'elle souhaite, intervint Emily, pourquoi pas ? Dans des circonstances pareilles, on peut faire une petite entorse aux convenances. »

Jo éclata de rire. « Ils se fichent pas mal des convenances. Ils couchent ensemble. Ne me demandez pas comment ils se débrouillent, mais c'est comme ça. »

La voix de Staveley avait pris un timbre étrangement aigu : « Tu es sûre, Jo ? Ils te l'ont dit ?

– Pas besoin. Cinq minutes dans la même pièce qu'eux et c'était on ne peut plus clair. Je t'assure qu'ils sont amants. » Elle se tourna vers Emily Holcombe : « Dommage que vous ne soyez pas allée avec les hommes lui annoncer la nouvelle, Emily. Ça ne vous aurait pas échappé, j'en suis sûre.

– C'est probable, fit Emily d'un ton pince-sans-rire. Le vieil âge n'a pas entièrement émoussé ma perspicacité. »

Les observant, Maycroft surprit entre elles un bref échange de regards – une certaine complicité féminine amusée, songea-t-il. Les

deux femmes n'auraient pu être plus différentes et il aurait juré que si elles éprouvaient un sentiment intense l'une pour l'autre, c'était de l'aversion. Il comprit alors que si un désaccord surgissait entre les quatre personnes présentes dans la pièce, les deux femmes seraient des alliées. Ce fut une de ces intuitions soudaines des imprévus psychologiques de l'existence auxquels il avait été peu sensible avant son arrivée dans l'île, et qui n'avaient pas perdu la faculté de l'étonner.

« Voilà qui complique les choses, bien sûr, observa Emily. Pour eux, sinon pour nous. Je me demande s'ils l'avaient dit à Oliver. Si oui, ça pourrait être un motif. »

Le silence qui suivit ne dura que quelques secondes, mais il fut absolu. La main de Jo Staveley se figea, le verre de vin à mi-chemin de ses lèvres. Puis elle le reposa sur la table d'un geste prudent et posé, comme si le moindre bruit avait pu avoir des conséquences funestes.

Emily Holcombe semblait inconsciente des effets de cet unique mot malencontreux et accusateur. Elle reprit : « Un motif du suicide d'Oliver. Jo m'a parlé de cette scène incroyable au dîner, hier soir. Cela ne ressemble pas à Nathan, même dans un de ses plus mauvais jours. Si vous y ajoutez que son dernier roman a déçu et qu'il doit faire face à la vieillesse et au tarissement de son talent, on comprendra qu'il ait pu préférer tirer sa révérence. Chacun sait qu'il dépendait presque entièrement de sa fille et sans doute autant de Tremlett. S'il venait d'apprendre qu'ils envisageaient de le quitter pour des satisfactions plus conventionnelles, la nouvelle aurait pu jouer un rôle catalyseur.

– Mais si Tremlett épousait Miranda, objecta Jo Staveley, Oliver n'était pas condamné à le perdre.

– Peut-être, mais Tremlett aurait pu redéfinir ses priorités, ce qui n'aurait peut-être pas été du goût d'Oliver. Bon, j'admets que cela ne nous regarde pas. Si la police a envie d'explorer ce fascinant chemin de traverse, laissons-lui le plaisir de le découvrir elle-même. »

Staveley prit la parole. Il parlait lentement, comme pour lui-même : « Certains éléments s'opposent à la version du suicide. »

Un nouveau silence tomba et Maycroft décida qu'il était temps de mettre fin aux spéculations. La conversation commençait à dérapier dangereusement. « Laissons les policiers faire leur travail, conseilla-t-il. C'est à eux d'analyser les faits. Nous coopérerons évidemment dans toute la mesure du possible.

– Au point de les prévenir que deux de leurs suspects entretiennent une liaison ? demanda Jo.

– Voyons, Jo, répondit Maycroft, il n'y a pas de suspect. Nous ne

savons même pas encore comment Oliver est mort. Je préférerais que nous évitions ce genre de discussions. C'est déplacé et irresponsable. »

Jo était impénitente : « Désolée, mais s'il s'agit d'un meurtre – et c'est une possibilité, c'est ce que Guy vient plus ou moins de dire –, nous sommes évidemment tous suspects. Tout ce que je veux savoir, c'est si nous devons donner spontanément des informations, et jusqu'à quel point. Faut-il expliquer à ce commandant que le défiant ne sera certainement pas pleuré par tout le monde et qu'à nos yeux en tout cas, c'était un authentique emmerdeur ? Devons-nous lui faire savoir qu'il menaçait de s'installer à demeure sur l'île et de transformer notre vie à tous en enfer ? Plus précisément, faut-il lui raconter ce qui s'est passé avec Adrian Boyde ? »

La voix de Maycroft était d'une fermeté inhabituelle : « Nous répondrons à ses questions, et nous le ferons avec franchise. Nous parlerons en notre nom, pas en celui des autres, Adrian compris. Si quelqu'un craint d'être compromis, il a le droit d'exiger la présence d'un avocat avant de continuer à répondre aux questions.

– Et tu ne peux pas être l'avocat en question, j'imagine, dit Jo.

– Évidemment pas. S'il s'agit d'une mort suspecte, je serai en cause au même titre que tout le monde. Il faudra faire venir un avocat extérieur. Espérons que nous n'en arriverons pas là.

– Et les deux autres visiteurs, le docteur Yelland et Mr Speidel ? Ont-ils été prévenus de la mort d'Oliver ?

– Nous ne sommes pas encore arrivés à les joindre. Il n'est pas exclu qu'ils préfèrent s'en aller lorsqu'ils auront été informés. Si les choses se passent comme d'habitude, je ne crois pas que le commandant Dalgliesh puisse les en empêcher. Après tout, avec des policiers partout, l'île ne sera plus à proprement parler un havre de paix et de solitude. Mais il voudra certainement les interroger avant leur départ. L'un d'eux aurait pu avoir vu Oliver entrer dans le phare.

– Ce commandant et ses hommes ont-ils l'intention de loger sur l'île ? demanda Emily Holcombe. Sommes-nous censés leur offrir l'hospitalité ? J'imagine qu'ils ne vont pas apporter leurs provisions. Devrons-nous les nourrir aux frais de la Fondation ? Et d'abord, de qui s'agit-il au juste ?

– Comme je vous l'ai dit, ils ne sont que trois. Le commandant Dalgliesh, un inspecteur principal – c'est une femme, Kate Miskin –, et un inspecteur, Francis Benton-Smith. J'en ai discuté avec Mrs Burbridge et Mrs Plunkett. Nous avons pensé installer les deux inspecteurs dans le bâtiment des communs et proposer Seal Cottage au commandant Dalgliesh. Ils seront traités comme les autres résidents. Le petit déjeuner et le déjeuner leur seront apportés, et ils pourront nous rejoindre à la salle à manger pour le dîner ou le prendre chez

eux, à leur convenance. Cela me paraît acceptable, non ?

– Et le personnel intérimaire ? demanda Emily. Lui a-t-on demandé de ne pas venir ?

– J’ai pu les joindre tous par téléphone. Je leur ai dit de prendre une semaine de congé payé. La vedette ne partira pas pour Pentworthy lundi matin.

– Sur instruction de Londres, bien entendu, reprit Emily. Et comment avez-vous justifié cette largesse aussi soudaine qu’inhabituelle ?

– Je leur ai simplement expliqué que nous n’avions que deux visiteurs et que nous n’avions pas besoin d’eux. La nouvelle de la mort d’Oliver sera annoncée ce soir, sans doute trop tard pour que les journaux du dimanche la reprennent. Miss Oliver a approuvé ce calendrier. Elle apprécie que la presse locale ne soit pas la première à traiter le sujet. »

Emily Holcombe s’approcha de la table : « Assassinat ou pas, j’aurai besoin de la vedette lundi matin. J’ai rendez-vous chez le dentiste de Newquay à onze heures et demie. »

Maycroft fronça les sourcils : « Cela tombe vraiment mal, Emily. La presse risque de vous fondre dessus.

– Certainement pas à Newquay. S’il y a des journalistes quelque part, ce sera au débarcadère de Pentworthy. Et je vous assure que je suis parfaitement capable de tenir tête aux médias, locaux ou nationaux. »

Maycroft n’éleva pas d’autre objection. Il avait l’impression que, dans l’ensemble, il avait présidé cette réunion plus efficacement qu’il ne l’avait craint. Guy ne lui avait pas été d’un grand secours. Il semblait refuser de s’impliquer émotionnellement dans la tragédie. Cela pouvait se comprendre après tout ; s’étant dérobé aux responsabilités de son métier de généraliste, il n’avait certainement pas l’intention d’en assumer d’autres. Mais cette réserve ennuyait Maycroft. Il avait compté sur son appui.

« Si cela vous tente, suggéra Emily, vous devriez vous dépêcher de faire un sort aux sandwiches. La police ne va pas tarder. Quant à moi, si cela ne vous dérange pas, Rupert, je voudrais bien rentrer chez moi. Je propose que nous laissions faire les hommes, Jo. Un comité d’accueil de deux personnes me paraît tout à fait correct. Mieux vaut ne pas encourager nos visiteurs à se donner trop d’importance. Ce ne sont pas, et de loin, les personnalités les plus en vue que nous ayons reçues sur Combe. Et ne comptez pas sur moi pour votre petite réunion à la bibliothèque. Si le commandant désire me voir, il n’aura qu’à prendre rendez-vous. »

La porte s'ouvrit et Adrian Boyde entra, une paire de jumelles autour du cou. « Je viens d'apercevoir l'hélicoptère, annonça-t-il. La police arrive. »

2

Le *Twin Squirrel* survolait bruyamment le sud de l'Angleterre, et l'ombre de l'hélicoptère s'imprimait sur les champs automnaux comme le présage funeste et omniprésent d'une catastrophe potentielle. Le temps incertain de la semaine précédente, étonnamment doux pour la saison, se prolongeait. De temps en temps, les nuages noirs s'immobilisaient au-dessus de l'appareil avant de larguer leur charge avec une telle force de concentration que l'hélicoptère semblait traverser une muraille d'eau. Ils s'éloignaient ensuite, tout aussi soudainement, et les champs lavés par la pluie s'étendaient au-dessous d'eux, caressés par un soleil velouté digne du plein été. Le paysage avait la netteté d'une tapisserie au petit point, les étendues de forêt travaillées en nœuds de laine vert sombre, les champs de lin, certains dans des harmonies sourdes de brun, d'or pâle et de vert, tandis que les routes sinueuses et les cours d'eau étaient dessinés par des fils de soie brillante. Les petites villes aux clochers carrés étaient des miracles de broderie minutieuse. Jetant un coup d'œil à son compagnon, Dalgliesh vit le regard de Benton-Smith posé sur le panorama en mouvement et se demanda s'il voyait les mêmes motifs et les mêmes combinaisons ou si, en imagination, il survolait un paysage plus vaste, moins verdoyant et moins domestiqué.

Dalgliesh ne regrettait pas d'avoir accueilli Benton-Smith dans son Unité, trouvant en lui les qualités qu'il appréciait le plus chez un inspecteur : l'intelligence, le courage et le bon sens. Leur association n'était pas si courante. Il espérait que Benton-Smith possédait également de la sensibilité, mais c'était un trait de caractère moins facile à évaluer ; le temps se chargerait de le renseigner sur ce point. La collaboration de Kate et Benton-Smith l'inquiétait un peu, maintenant que Piers Tarrant était parti. La sympathie réciproque n'était pas indispensable ; mais il fallait un minimum de respect pour qu'ils puissent travailler ensemble de façon constructive. Kate était intelligente, elle aussi. Elle savait combien une franche hostilité était préjudiciable au succès d'une enquête. Il pouvait lui faire confiance.

Il vit qu'elle était plongée dans un mince livre de poche, *Mma Ramotswe détective*, et lisait avec une concentration forcée qu'il comprenait. Kate n'aimait pas les hélicoptères. Les ailes d'un avion

vous donnaient inconsciemment l'assurance que cet engin en forme d'oiseau était destiné à voler. En revanche, l'appareil bruyant dans lequel ils se trouvaient confinés ressemblait moins au fruit d'une conception technique sérieuse qu'à celui d'une tentative démente pour défier la gravité. Sans lever les yeux de son livre, elle tournait les pages avec une rare lenteur, l'esprit visiblement moins occupé par les exploits de la douce et charmante détective africaine d'Alexander McCall Smith que par l'emplacement de son gilet de sauvetage et par son inefficacité certaine. Si le moteur tombait en panne, Kate était intimement convaincue que l'hélicoptère s'abattrait comme une pierre.

Durant cet interlude bruyant entre convocation et arrivée sur les lieux, Dalgliesh chassa de son esprit tous les problèmes professionnels pour affronter une crainte plus intime et plus réfractaire. Lorsqu'il avait avoué son amour à Emma Lavenham, il ne l'avait pas fait oralement mais par écrit. Était-ce un expédient dû à la lâcheté, au refus de lire le rejet dans ses yeux ? Il n'y avait pas eu de rejet. Les moments qu'ils passaient ensemble, dérobés à leurs vies séparées et très occupées, étaient du bonheur à l'état pur, un bonheur presque effrayant : l'intensité charnelle, la passion réciproque sans complication et qui prenait tant de visages, les heures soigneusement planifiées sans qu'aucune autre compagnie ne leur fut nécessaire au restaurant, au théâtre, à des expositions ou au concert ; les repas improvisés chez lui, debout tous les deux sur l'étroit balcon, verre à la main, pendant que la Tamise léchait les murs, quinze mètres plus bas ; les conversations et les silences qui étaient bien plus qu'une absence de mots. Voilà le week-end qu'ils auraient dû passer ensemble. Cette déception n'était pourtant pas la première que lui imposait son métier, à jamais prioritaire. Ils étaient habitués à ces déconvenues occasionnelles, qui ne faisaient qu'intensifier l'euphorie de la rencontre suivante.

Mais il savait que cette vie de week-ends ne constituait pas une existence commune et il était dévoré par l'inquiétude tacite qu'Emma ne s'en contente. Dans sa lettre, il ne lui avait pas proposé une aventure amoureuse mais le mariage, en des termes tout à fait clairs. Elle avait, lui semblait-il, accepté ce projet, mais il n'en avait plus été question depuis. Il se demanda pourquoi il y attachait tant d'importance. Craignait-il de la perdre ? Mais si leur amour avait besoin, pour survivre, d'un lien aussi officiel, quel avenir était le sien ? Avait-il d'ailleurs le droit de prétendre l'attacher à lui ? Il n'avait pas eu le courage d'évoquer leurs noces, justifiant sa lâcheté en se disant que c'était à elle d'en fixer la date. Mais il connaissait les mots qu'il redoutait d'entendre : « Voyons chéri, pourquoi cette hâte ? À quoi bon prendre cette décision maintenant ? Ne sommes-nous pas

parfaitement heureux comme cela ? »

Il obligea son esprit à revenir au moment présent et, baissant les yeux, éprouva l'illusion familière d'un paysage urbain qui se dressait pour les accueillir. Ils se posèrent mollement sur l'héliport de Newquay et, lorsque les pales s'arrêtèrent, défirent leurs ceintures de sécurité, espérant pouvoir profiter de quelques instants pour se dégourdir les jambes. Leur espoir fut réduit à néant. Le professeur Glenister surgit presque immédiatement de la salle d'embarquement et se dirigea vers eux à grandes foulées énergiques, sac à main sur l'épaule et valise brune à la main. Elle portait un pantalon noir enfoncé dans de hautes bottes de cuir et une veste en tweed cintrée. Lorsqu'elle approcha et leva les yeux vers eux, Dalgliesh découvrit un visage pâle, finement ridé, à l'ossature délicate, presque masqué par un chapeau noir à large bord, à l'inclinaison un peu canaille. Elle grimpa à bord, refusa l'offre de Benton-Smith qui voulait l'aider à ranger ses bagages, et Dalgliesh fit les présentations.

« Épargnez-moi les simagrées des règles de sécurité, dit-elle au pilote. Je passe ma vie dans ces engins ou presque et en toute franchise, je pense que c'est comme ça que je mourrai. »

Elle avait une voix remarquable, une des plus belles que Dalgliesh ait jamais entendues. Une arme puissante à la barre des témoins. Il lui était souvent arrivé de venir au tribunal et de voir les visages des jurés céder au charme d'une voix humaine qui leur arrachait une approbation perplexe. Les bribes d'informations éparses glanées au fil des ans sur ce médecin légiste – surtout après son rôle notoire dans une affaire qui avait défrayé la chronique – étaient déconcertantes et étonnamment détaillées. Elle avait épousé un haut fonctionnaire qui avait pris sa retraite depuis longtemps, consolé par l'habituelle distinction honorifique, et qui, après un lucratif passage à la Cité comme administrateur, consacrait désormais son temps à la voile et à l'observation des oiseaux sur l'Orwell. Sa femme n'avait jamais pris son nom ni utilisé son titre. Pourquoi aurait-elle dû le faire, après tout ? Mais la naissance de quatre fils, tous brillants dans leurs branches respectives, donnait à penser qu'un mariage que l'on pouvait considérer comme un peu distant avait connu ses instants d'intimité.

Elle partageait un point commun avec Dalgliesh : malgré le succès considérable de son manuel de médecine légale, elle n'avait jamais accepté que sa photo figure sur la jaquette d'un livre et évitait soigneusement toute publicité. Dalgliesh en faisait autant – au grand dam, tout d'abord, de sa maison d'édition. Herne & Illingworth, des professionnels respectables mais inflexibles en matière de contrats et notoirement durs en affaires, se montraient sur d'autres plans étrangement naïfs et détachés des réalités. Sa réaction lorsqu'ils

avaient voulu lui imposer des photographies, des séances de signature, des lectures de poèmes et d'autres apparitions publiques avait été, selon lui, bien inspirée : non seulement une telle publicité compromettrait la confidentialité de son travail à Scotland Yard, mais elle l'exposerait à un risque de vengeance de la part d'assassins qu'il avait arrêtés, et dont le plus célèbre devait bientôt bénéficier d'une libération conditionnelle. Ses éditeurs avaient hoché la tête d'un air entendu et l'affaire avait été close.

Ils restèrent silencieux, le bruit des moteurs et la brièveté du trajet leur évitant d'avoir à engager la conversation. Quelques minutes plus tard déjà, ils traversaient le bleu ridé du canal de Bristol et presque immédiatement, ils aperçurent Combe Island au-dessous d'eux, aussi subitement que si l'île avait surgi des flots, multicolore et nette comme une photographie, ses falaises de granit argenté dominant un bouillonnement d'écume blanche. Il était impossible, se dit Dalglish, de contempler depuis les airs une île entourée par l'océan sans une certaine exaltation. Baigné d'un soleil automnal, un autre monde, détaché de la mer, s'étirait dans un calme trompeur, ranimant des souvenirs d'enfance de mystère romanesque, d'excitation et de danger. Pour un enfant, chaque île est une île au trésor. Et à un adulte, Combe, comme toutes les petites îles, adressait un message paradoxal : celui du contraste entre son isolement tranquille et la puissance latente de la mer qui protégeait et menaçait tout à la fois sa paix séduisante et close.

Dalglish se tourna vers le professeur Glenister : « Êtes-vous déjà venue sur l'île ? »

– Non, jamais, mais j'en ai entendu parler. Personne n'a le droit d'y débarquer, sauf ceux dont la présence est indispensable. Ils ont un phare moderne, automatique, sur la pointe nord-ouest, ce qui oblige Trinity House, l'administration chargée de l'entretien des phares, à passer de temps en temps. Notre venue sera certainement une obligation des plus importunes pour eux. »

Ils amorcèrent la descente et Dalglish en profita pour graver dans son esprit les principales caractéristiques de l'île. Si les distances étaient importantes, on leur fournirait certainement une carte, mais cette approche aérienne lui permettait d'en mémoriser la topographie. L'île, située à une vingtaine de kilomètres de la côte, était orientée approximativement nord-est sud-ouest, la côte est dessinant une incurvation légèrement concave. Il n'y avait qu'un bâtiment imposant, qui dominait l'extrémité sud-ouest : Combe House, comme toute grande demeure vue du ciel, présentait la perfection précisément ordonnée d'une maquette. C'était une construction extravagante en pierre, flanquée de deux ailes, avec une lourde tour centrale évoquant

une forteresse, au point que l'absence de créneaux paraissait une aberration architecturale. Sur la façade donnant sur la mer, quatre longues fenêtres incurvées miroitaient au soleil tandis que sur l'arrière, on distinguait des bâtiments de pierre parallèles qui ressemblaient à des communs. À cinquante mètres de là se trouvait la piste d'hélicoptère, marquée d'une croix. Sur un éperon rocheux, à l'ouest de la maison, se dressait un phare, dont l'élégant fut blanc était couronné d'une lanterne rouge.

Dalgliesh haussa la voix pour se faire entendre : « Pourriez-vous faire le tour de l'île à basse altitude avant d'atterrir ? J'aimerais avoir une vue d'ensemble. »

Le pilote acquiesça d'un signe de tête. L'hélicoptère s'éleva, vira en s'éloignant de la demeure puis redescendit pour survoler bruyamment la côte nord-est. Dalgliesh aperçut huit cottages de pierre irrégulièrement espacés, quatre sur les falaises du nord-ouest et quatre au sud-est. Le centre de l'île était une étendue broussailleuse multicolore avec des taches de buissons et quelques boqueteaux d'arbres grêles, que traversaient des sentiers à peine visibles, semblables à des passées de gibier. L'île semblait véritablement inviolée ; pas de plages, pas de dentelle d'écume fuyante. Les falaises étaient plus hautes et plus impressionnantes au nord-est, où un éperon de rochers déchiquetés, saillant dans la mer comme des dents brisées, surgissait des vagues agitées. Un ruban de falaise plus étroit et plus bas courait autour de la partie méridionale, interrompu par le goulet du port. En découvrant cette jolie petite anse, semblable à celle d'une ville miniature, on avait peine à imaginer la terreur panique des esclaves capturés qui débarquaient en ce lieu d'horreur.

Là, pour la première fois, Dalgliesh aperçut un signe de vie. Un homme brun et trapu, portant bottes de marin et chandail à col roulé, sortit d'un cottage de pierre, sur le quai. Plaçant sa main en visière devant ses yeux, il leva la tête et les regarda un moment, avant de se détourner aussitôt, étrangement indifférent à leur arrivée, pour regagner l'intérieur de l'habitation.

Ils ne virent aucun autre signe de vie, mais lorsqu'ils eurent achevé leur circuit et planèrent au-dessus de la piste d'atterrissage, trois silhouettes surgirent de la maison et se dirigèrent vers eux avec la précision rigoureuse de soldats à la parade. Les deux premiers personnages étaient vêtus de manière plus formelle que ne le voulaient probablement les habitudes de l'île, arborant cravate et col de chemise immaculé. Dalgliesh se demanda s'ils s'étaient changés avant son arrivée et si ce conformisme délibéré était destiné à communiquer un message subtil : il n'était pas accueilli officiellement sur le lieu d'une mort suspecte mais dans une demeure endeuillée.

Hormis ces trois figures masculines, il n'y avait personne en vue. L'arrière de la maison présentait une façade unie s'ouvrant sur une vaste cour pavée bordée par les lignes parallèles de communs qui, à en juger par les fenêtres ornées de rideaux, semblaient servir de logements.

Ils plongèrent sous les pales de l'hélicoptère qui ralentissaient progressivement et se dirigèrent vers le comité d'accueil. Il n'était pas difficile d'identifier le responsable. Il s'avança. « Commandant Dalglish, je suis Rupert Maycroft, secrétaire de Combe Island. Je vous présente mon collègue, le médecin résident Guy Staveley, et voici Dan Padgett. » Il s'interrompit, comme s'il ne savait pas trop comment désigner Padgett, avant de préciser : « Il va s'occuper de vos bagages. »

Padgett était un jeune homme dégingandé, au teint plus pâle qu'on ne l'aurait attendu d'un insulaire, les cheveux coupés court révélant l'ossature d'un crâne légèrement bombé. Il portait un jean foncé et un tee-shirt blanc. Malgré sa fragilité apparente, ses longs bras étaient musclés et ses mains vigoureuses. Il inclina la tête, sans desserrer les lèvres.

Dalglish fit les présentations et des poignées de mains cérémonieuses furent échangées. Le professeur Glenister refusa obstinément de se défaire de ses sacs. Dalglish et Kate conservèrent leurs mallettes, mais Padgett hissa aisément le reste de leurs bagages sur ses épaules, prit le fourre-tout de Benton et se dirigea vers un buggy qui attendait. Maycroft fit un geste en direction de la maison, les invitant manifestement à le suivre, mais sa voix se perdit dans le vacarme de l'hélicoptère qui redécollait. Ils le regardèrent s'élever doucement, dessiner un cercle qui était peut-être un geste d'adieu, et s'éloigner au-dessus de la mer.

« Je suppose que vous voulez voir le corps tout de suite, dit Maycroft.

– J'aimerais procéder à l'examen avant que vous n'exposiez au commandant Dalglish les circonstances du décès, annonça le professeur Glenister. Le corps a-t-il été déplacé ?

– Oui, nous l'avons transporté dans une des deux chambres de l'infirmerie. J'espère que nous n'avons pas mal agi. Nous l'avons décroché et nous avons jugé, ma foi, inhumain de le laisser seul au pied de la tour, même recouvert d'un drap. Il nous a paru naturel de l'étendre sur une civière et de le ramener à la maison. Quant à la corde, nous l'avons laissée au phare.

– Sans surveillance ? demanda Dalglish. Il est fermé à clé, au moins ?

– Non. Nous n'avons plus de clé. Au moment de la restauration du phare, on en avait remis une au responsable de l'époque, c'est du

moins ce qu'on m'a dit, mais cela fait des années qu'elle a été perdue. Personne n'a jamais jugé nécessaire de la remplacer. Il n'y a pas d'enfants sur l'île et nous n'admettons pas de touristes. Il n'y avait donc aucune raison de fermer le phare à clé. Il y a un verrou à l'intérieur. Le visiteur qui a financé la restauration, un passionné de phares, aimait s'installer sur la plateforme située au pied de la lanterne, sachant que personne ne viendrait le déranger. »

Il avait pris la tête du cortège. Au lieu de se diriger vers la porte située sur l'arrière, il contourna l'aile gauche pour rejoindre l'entrée principale flanquée de piliers. Le bloc central avec les deux longues fenêtres convexes à chacun des deux étages que surplombait la tour carrée massive s'élevait au-dessus d'eux, plus impressionnant et intimidant que vu du ciel. Presque involontairement, Dalglish s'arrêta et leva les yeux.

Comme s'il y voyait une invitation à rompre un silence qui commençait à devenir pesant, Maycroft constata : « Remarquable, n'est-ce pas ? L'architecte était un élève de Leonard Stokes, et à la mort de celui-ci, il a construit cette maison sur le modèle de celle que son maître avait réalisée pour Lady Digby à Minterne Magna, dans le Dorset. Là-bas, la façade principale est à l'arrière et c'est par là qu'on entre dans la maison, mais Holcombe a préféré que les grandes salles aux longues fenêtres convexes et la porte d'entrée donnent sur la mer. Nos visiteurs, ceux du moins qui s'y connaissent en architecture, estiment que l'esthétique a été sacrifiée à la prétention et que Combe n'a rien de la brillante harmonie de styles qui fait toute la réussite de Minterne. Selon eux, le fait d'avoir percé quatre fenêtres au lieu de deux, de même que l'architecture de l'entrée alourdissent l'ensemble. Je ne connais pas Minterne, mais j'imagine qu'ils ont raison. Je trouve cette demeure-ci trop imposante. Mais j'ai fini par m'y habituer. »

La porte d'entrée en chêne foncé lourdement incrusté de ferronneries était ouverte. Ils pénétrèrent dans un hall carré, dont le sol carrelé dessinait un motif formel mais très élaboré. Au fond, une vaste cage d'escalier se divisait en deux parties, l'une partant sur la gauche, l'autre sur la droite, et donnait accès à une tribune dominée par un grand vitrail représentant un roi Arthur romantique en compagnie des chevaliers de la Table Ronde. Les quelques meubles du hall étaient en chêne sculpté, un style qui donnait à penser que le premier propriétaire avait recherché l'ostentation seigneuriale plus que le confort. Difficile d'imaginer que quelqu'un ait pu avoir envie de s'asseoir dans ces fauteuils massifs ou sur le long banc dont le haut dossier était orné de motifs complexes.

« Il y a un ascenseur, dit Maycroft. Si vous voulez bien me suivre.

Le local dans lequel ils entrèrent servait manifestement en partie de pièce de travail, en partie de vestiaire et de réserve. Il y avait un bureau qui montrait des signes d'utilisation, une série de patères où étaient suspendus des imperméables et une étagère basse pour les bottes. Ils n'avaient pas vu âme qui vive depuis leur arrivée. Dalglish demanda : « Où sont-ils tous, je veux parler des visiteurs et du personnel résident ? »

– Nous avons prévenu le personnel que vous voudriez certainement les interroger, répondit Maycroft. Certains attendent votre arrivée ici, d'autres chez eux. Je leur ai demandé de bien vouloir se réunir un peu plus tard à la bibliothèque. En plus de la fille d'Oliver, Miranda, et de son secrétaire, Dennis Tremlett, nous avons deux autres visiteurs, que nous n'avons pas encore pu prévenir. Vous comprendrez qu'avec ce beau temps, ils n'auront pas eu envie de rester enfermés. Ils peuvent être n'importe où sur l'île, mais nous devrions pouvoir les joindre par téléphone en fin de journée. Aucun des deux n'a fait de réservation pour le dîner.

– Il sera peut-être nécessaire que je les voie avant, remarqua Dalglish. N'y a-t-il vraiment pas moyen de les avertir ?

– Il faudrait envoyer des gens à leur recherche, et j'ai décidé de ne pas le faire. Il m'a semblé préférable que personne ne se disperse. Nous avons l'habitude ici de ne déranger ou de ne contacter les visiteurs qu'en cas d'absolue nécessité. »

Dalglish faillit lui répondre qu'une mort violente impose sa propre nécessité, mais il garda le silence. Il devrait interroger les deux visiteurs, mais cela pouvait attendre. Pour le moment, ce qui était important, c'était que les résidents permanents aient été réunis.

« Les deux chambres de malades se trouvent dans la tour, juste sous mon appartement, expliqua Maycroft. Pas très pratique peut-être, mais l'infirmerie est à cet étage et c'est extrêmement tranquille. Une civière tient tout juste dans la cabine d'ascenseur, il est vrai que c'est la première fois que nous avons à faire cela. Nous avons remplacé l'ascenseur il y a trois ans. Il était grand temps. »

Dalglish demanda : « Mr Oliver n'a pas laissé de note, dans le phare ou ailleurs ? »

– Dans le phare, nous n'avons rien vu, mais nous n'avons pas fouillé ses poches, par exemple. Franchement, cela ne nous est même pas venu à l'esprit. Cela nous aurait paru tout à fait inconvenant.

– Miss Oliver n'a pas mentionné de message qu'il aurait laissé au cottage ?

– Non. Ce n'est pas une question que j'aurais eu le cœur de lui poser. Je suis allé lui annoncer la mort de son père. J'étais là en ami,

pas comme policier. »

Bien que prononcés avec le plus grand calme, les mots étaient incisifs et, se tournant vers Maycroft, Dalglish remarqua que son visage s'était empourpré. Il ne répondit pas. Maycroft avait été le premier à voir le corps d'Oliver ; vu les circonstances, il faisait bonne figure.

Chose étonnante, ce fut le professeur Glenister qui prit la parole. Elle observa sèchement : « Espérons que vos collaborateurs sauront apprécier la différence. »

L'ascenseur, revêtu de bois sculpté et dont la paroi du fond était équipée d'un siège de cuir capitonné, était spacieux. Deux des murs étaient couverts de miroirs. En observant les visages de Maycroft et de Staveley reflétés à l'infini pendant que la cabine montait, Dalglish fut frappé par leur dissemblance. Maycroft avait l'air plus jeune qu'il ne l'aurait cru. N'était-il pas venu à Combe Island après sa retraite ? Il avait dû la prendre de bonne heure ou alors, les années avaient été clémentes avec lui. Après tout, pourquoi pas ? La vie d'un notaire de province ne devait pas vous exposer à des risques particuliers d'infarctus. Ses cheveux, d'un brun clair soyeux, commençaient à s'éclaircir, mais ne montraient aucun signe de grisonnement. Ses yeux gris clair étaient surmontés de sourcils réguliers, et sa peau était presque sans rides, hormis trois sillons parallèles et peu profonds sur le front. Mais il n'avait rien de la vigueur de la jeunesse. Il fit à Dalglish l'impression d'un homme consciencieux, qui abordait la maturité en ayant évité plus que remporté les batailles de la vie ; le notaire de famille que l'on pouvait consulter en toute sécurité lorsqu'on cherchait un compromis, mais qui n'était pas armé pour affronter les rigueurs d'un combat.

Guy Staveley, certainement plus jeune que lui, paraissait pourtant dix ans de plus. La calvitie avait atteint ses cheveux d'un gris terne fané, dessinant une tonsure au sommet de son crâne. Il était grand, plus d'un mètre quatre-vingt, estima Dalglish, et sa démarche dépourvue de toute assurance, les épaules osseuses voûtées, la mâchoire saillante, donnaient l'impression qu'il s'attendait à se heurter une fois de plus aux injustices de la vie. Dalglish se rappelait les paroles placides de Harkness : *Il s'est réfugié sur l'île à la suite d'une erreur de diagnostic qui a causé la mort d'un enfant. Il a préféré se trouver un boulot où le pire qui puisse lui arriver est que quelqu'un tombe d'une falaise. Au moins, il n'y sera pour rien.* Certains événements, Dalglish le savait, marquaient à jamais un homme dans son corps et dans son âme, des drames qu'aucun raisonnement, aucun remords même, ne pourrait jamais effacer, excuser ou apaiser. Il avait vu sur les visages de malades chroniques l'expression de souffrance résignée mais sans

espoir qu'il retrouvait chez Staveley.

L'ascenseur s'arrêta sans à-coup et le petit groupe suivit Maycroft le long d'un couloir aux murs crème et au sol carrelé vers une porte qui s'ouvrait sur la droite.

Maycroft sortit de sa poche une clé munie d'une étiquette portant un nom. « C'est la seule pièce que nous puissions fermer et par bonheur, nous n'avons pas perdu la clé, dit-il. J'ai pensé que vous voudriez être certains que personne n'avait pu toucher au corps. »

Il s'effaça pour les laisser entrer. Lui-même resta sur le seuil, avec le docteur Staveley.

La pièce était étonnamment vaste, avec deux hautes fenêtres surplombant la mer. La partie supérieure de l'une d'elles était ouverte et les délicats rideaux écrus tirés voltigeaient de façon capricieuse comme une respiration difficile. L'aménagement intérieur était un compromis entre intimité confortable et préoccupations utilitaires. Le papier peint aux impressions de William Morris, deux fauteuils victoriens à dossiers capitonnés garnis de boutons et un bureau Régence installé sous la fenêtre prêtaient au lieu la simplicité rassurante d'une chambre d'amis, alors que le chariot métallique, la table de malade et le lit étroit muni de manettes et d'un dossier inclinable transmettaient un peu de l'impersonnalité glaciale d'une salle d'hôpital. Le lit était placé perpendiculairement à la fenêtre. À cette hauteur, le patient ne devait voir que le ciel, mais sans doute ce panorama limité suffisait-il à le réconforter en lui rappelant l'existence d'un monde, au-delà de cette chambre de malade isolée. Malgré la brise que laissait entrer la fenêtre ouverte et la pulsation régulière de la mer, Dalgliesh eut l'impression de percevoir une odeur aigrelette et la pièce lui parut exiguë comme une cellule.

On avait retiré les oreillers du lit pour les poser sur l'un des deux fauteuils. Le cadavre était recouvert d'un drap qui soulignait ses contours, comme s'il attendait l'intervention d'un ordonnateur des pompes funèbres. Le professeur Glenister posa sa sacoche de cuir sur la table de malade et en sortit une blouse en plastique, des gants sous cellophane et une loupe. Personne ne prononça un mot pendant qu'elle enfilait la blouse et étirait le latex sur ses longs doigts. S'approchant du lit, elle fit un signe de tête à Benton-Smith qui retira le drap en le pliant méticuleusement du haut vers le bas, puis d'un côté à l'autre, avant de transporter le carré de lin, aussi respectueusement que s'il participait à quelque cérémonie religieuse, pour aller le poser sur les oreillers. Puis, sans qu'on le lui ait demandé, il alluma l'unique lampe, au-dessus du lit.

Le professeur Glenister se tourna vers les deux silhouettes qui se tenaient à côté de la porte. « Je n'ai plus besoin de vous, dit-elle, je vous remercie. Un hélicoptère spécialisé dans le transport des corps arrivera en temps voulu. Je partirai avec la dépouille. Peut-être pourriez-vous attendre Mr Dalglish et ses collaborateurs dans votre bureau. »

Maycroft tendit la clé à Dalglish : « Vous me trouverez au deuxième étage, en face de la bibliothèque, dit-il. L'ascenseur s'arrête dans le couloir, entre les deux. »

Il hésita un instant et jeta un dernier long regard au corps, comme s'il pensait que quelque geste ultime de respect s'imposait, ne fût-ce qu'une inclinaison de la tête. Puis, sans un mot, Staveley et lui s'éloignèrent.

Le visage d'Oliver n'était pas inconnu à Dalglish ; il l'avait vu en photo bien souvent au fil des ans et ces images, soigneusement choisies, avaient été efficaces, s'employant à souligner la puissance intellectuelle, la noblesse même de ces traits fins. Il n'en restait plus rien désormais. Les yeux vitreux, entrouverts, lui donnaient un air de malveillance sournoise, et une faible odeur d'urine montait d'une tache qui souillait le devant du pantalon, ultime humiliation d'une mort soudaine et violente. La mâchoire était tombée et la lèvre supérieure, retroussée sur les dents, esquissait un rictus. Un mince filet de sang avait suinté de la narine gauche et noirci en séchant, dessinant l'image d'un insecte sortant du nez. La chevelure épaisse, d'un gris d'acier strié d'argent, dégageait le front élevé ; même dans la mort, la lumière du jour faisait briller les fils plus clairs, qui auraient eu l'air artificiel si les sourcils n'avaient révélé le même mélange discordant de teintes.

Il était petit, pas plus d'un mètre soixante-cinq, estima Dalglish, et la tête était d'une grosseur disproportionnée par rapport à l'ossature délicate des poignets et des doigts. Il portait une sorte de veste de chasse victorienne en épais tweed bleu et gris, ceinturée, avec quatre poches plaquées aux rabats boutonnés, une chemise grise à col ouvert et un pantalon de velours gris. Ses chaussures de marche brunes, soigneusement cirées, paraissaient d'une lourdeur incongrue pour une charpente aussi frêle.

Edith Glenister resta un instant silencieuse, contemplant le cadavre, puis elle palpa doucement les muscles du visage et du cou et fit jouer les articulations de chacun des doigts recourbés sur le drap de dessous, comme pour s'y accrocher à demi dans la mort.

Elle s'inclina, approchant la tête du corps, puis se releva et déclara : « La rigidité est bien établie. Selon moi, la mort a dû intervenir ce matin entre sept heures trente et neuf heures, plus près sans doute du

bas de la fourchette. Avec ce degré de rigidité, il est inutile d'essayer de le dévêtir. Si je peux obtenir une estimation plus précise, je le ferai, mais cela m'étonnerait que je puisse affiner beaucoup, même si son estomac contient quelque chose. »

La marque de la ligature tranchait sur la maigreur blafarde du cou au point de paraître factice, une simulation de mort plus que la mort elle-même. Sous l'oreille droite, un important hématome, manifestement dû au nœud ; Dalglish jugea qu'il devait mesurer approximativement cinq centimètres carrés. La trace circulaire de la corde, très haut sous le menton, se détachait aussi clairement qu'un tatouage. Le professeur Glenister l'observa, puis tendit la loupe à Dalglish.

« La question est la suivante : s'agit-il d'une mort par pendaison ou par strangulation manuelle ? La trace du nœud sur la droite du cou ne nous apprendra rien de bien utile. L'hématome est important, ce qui suggère un gros nœud, relativement rigide. Le côté intéressant se trouve ici, sur la gauche du cou, où nous relevons deux hématomes circulaires distincts, probablement des empreintes de doigts. Nous aurions dû trouver une marque de pouce à droite, mais elle est cachée par la trace du nœud. Il semblerait qu'il ait d'abord été étranglé et que la pendaison soit intervenue ensuite. La ligature elle-même a laissé une marque superficielle tout à fait distincte, qui forme un dessin régulier et répété. Il est très précis et diffère de ce que j'attendrais d'une corde ordinaire. Il pourrait s'agir d'une corde plus rigide, en nylon sans doute, et présentant un motif. Une corde d'escalade, par exemple. »

Elle parlait sans regarder Dalglish. *Elle sait sûrement qu'on m'a dit comment il était mort, pensa-t-il, mais elle ne me le demandera pas. C'est inutile, du reste : avec toutes les falaises qui bordent l'île, elle a bien dû penser qu'il y avait du matériel de varappe ici.* La déduction n'en avait pas moins été remarquablement rapide.

Baissant les yeux vers les mains gantées du professeur Glenister qui se déplaçaient autour du corps, l'esprit de Dalglish se laissait aller à ses propres réflexions, tout en réagissant aux nécessités du moment. Il était frappé, comme lors de sa première affaire de meurtre, alors qu'il n'était encore qu'un jeune inspecteur de police, par le caractère absolu de la mort. Une fois que le corps était froid et que la rigidité cadavérique avait entamé son processus prévisible autant qu'inéluctable, on avait peine à croire que cette masse figée de chair, d'os et de muscles ait pu être vivante un jour. Aucune bête n'était jamais aussi morte qu'un être humain. Était-ce parce que, au-delà de la disparition des passions animales et des appétits de la chair, ce raidissement ultime marquait l'anéantissement de la vie globale de

l'esprit humain ? Ce corps-là au moins avait laissé un monument qui témoignerait de son existence, mais ce riche héritage d'imagination et de bonheurs verbaux lui-même faisait l'effet d'une bagatelle puérile devant cette négativité ultime.

Le professeur Glenister se tourna vers Benton-Smith qui se tenait vin peu à l'écart, silencieux : « Ce n'est pas votre premier homicide, inspecteur ?

– Non, docteur. Mais c'est le premier par strangulation manuelle.

– Dans ce cas, vous feriez bien d'en profiter pour l'observer de près. »

Elle lui tendit la loupe. Benton-Smith prit son temps, puis la lui rendit sans rien dire. Dalglish se rappela qu'Edith Glenister avait été une enseignante remarquable. Maintenant qu'elle avait un élève sous la main, elle ne résistait pas à l'envie de reprendre son rôle de pédagogue. Loin de s'offenser qu'elle se pose en mentor de son propre subordonné, Dalglish trouva cela plutôt touchant.

Le professeur Glenister continuait à s'adresser à Benton-Smith.

« La strangulation manuelle est l'un des chapitres les plus intéressants de la médecine légale. Il est évidemment impossible de se l'infliger soi-même – la perte de conscience entraînerait un relâchement de la préhension. Autrement dit, la strangulation est toujours supposée criminelle, à moins d'une preuve convaincante du contraire. La majorité des strangulations sont manuelles, et nous pouvons nous attendre à relever des traces de doigts sur le cou. Dans certains cas, il s'y ajoute des égratignures, ou l'empreinte d'un ongle lorsque la victime a cherché à desserrer l'emprise de son agresseur. Il n'y a rien de tel ici. Les deux hématomes presque identiques sur le côté du cou, au-dessus de la corne du thyroïde, donnent à penser que la strangulation a été effectuée par un adulte droitier, d'une seule main. La pression entre le pouce et l'index réalise une compression du larynx, et il pourrait y avoir une lésion postérieure. Chez les personnes âgées, comme cette victime, on observe parfois une fracture de la corne supérieure du thyroïde, à sa base. Les fractures peuvent être plus étendues mais seulement dans les cas de préhension extrêmement violente. Il n'est pas nécessaire d'user de beaucoup de force pour provoquer la mort, qui peut même ne pas être intentionnelle. Une étreinte de ce genre peut entraîner la mort par inhibition vagale ou par anémie cérébrale, et non par asphyxie. Comprenez-vous les termes que j'emploie ?

– Oui, docteur. Puis-je vous poser une question ?

– Je vous écoute.

– Est-il possible d'estimer les dimensions de la main, peut-on

savoir si elle appartient à un homme ou à une femme, et si elle présente une quelconque anomalie ?

– Oui, parfois, mais sous réserves, surtout pour ce qui est d'une éventuelle anomalie. S'il existe des empreintes distinctes du pouce et du doigt, on peut essayer d'estimer l'empan, mais ce n'est qu'une approximation. Il faut toujours être très prudent sur ce que l'on peut affirmer ou non. Vous devriez demander au commandant de vous parler de l'affaire Harold Loughans, en 1943. »

Le regard qu'elle lança à Dalglish contenait une nuance de défi et il décida, pour une fois, de ne pas lui laisser la vedette. « Harold Loughans avait étranglé une tenancière de pub, Rose Robinson, et volé la recette de la soirée, expliqua-t-il. Le suspect n'avait pas de doigts à la main droite, mais le médecin légiste, Keith Simpson, a prouvé que la strangulation n'était pas impossible, pour peu que Loughans se soit assis à califourchon sur sa victime de manière à ce que tout le poids de son corps appuie sur sa main. Ce qui expliquait qu'on n'ait pas relevé d'hématomes dus à la pression des doigts. Loughans a plaidé non coupable et Bernard Spilsbury a témoigné pour la défense en tant qu'expert. Le jury l'a suivi lorsqu'il a affirmé que Loughans était incapable d'avoir étranglé Mrs Robinson et il a été acquitté. Il a avoué plus tard. »

Le professeur Glenister reprit la parole : « Cette affaire est une bonne mise en garde pour tous les experts appelés à témoigner et pour tous les jurys aveuglés par la célébrité : Bernard Spilsbury était considéré comme infallible, essentiellement parce que c'était un remarquable orateur. Ce n'est pas la seule affaire dans laquelle on a pu prouver plus tard qu'il s'était trompé. » Elle se tourna vers Dalglish : « Je pense que c'est tout ce que j'ai à faire ou à voir ici. Je compte procéder à l'autopsie demain matin et devrais pouvoir vous transmettre un rapport préliminaire par oral vers midi.

– J'ai apporté mon ordinateur, dit Dalglish, et il y a un téléphone dans le cottage où je loge. Il devrait être sûr.

– Dans ce cas, je vous appellerai demain à midi pour vous résumer l'essentiel de mes constatations.

– Où en sont les recherches concernant le prélèvement des empreintes digitales sur la peau ? demanda Dalglish.

– C'est extrêmement délicat. J'ai discuté récemment avec un des scientifiques qui participent à ces expériences. Pour le moment, le seul succès a été obtenu en Amérique où il est possible qu'un fort taux d'humidité ait permis le dépôt d'une quantité de sueur plus importante. La région du cou est trop molle pour recevoir une empreinte décelable, et il est peu probable que l'on puisse obtenir un dessin de sillons suffisamment détaillé. Une autre possibilité consiste à

procéder à un prélèvement sur la région contusionnée pour essayer d'en extraire de l'ADN. Mais je ne suis pas sûre qu'un tribunal l'accepte en raison du risque de contamination par un tiers ou par les propres liquides produits par la victime au cours de l'autopsie. Cette méthode d'analyse de l'ADN est particulièrement délicate. Bien sûr, si le tueur a cherché à déplacer le corps et l'a manipulé en touchant une autre zone de la peau, celle-ci pourrait fournir une meilleure surface que le cou pour une recherche d'empreintes digitales ou d'ADN. Pour peu que l'assassin ait eu de l'huile ou de la graisse sur les mains, cela augmenterait aussi les chances. Je ne crois pas que dans le cas présent, il y ait le moindre espoir. De toute évidence, la victime était habillée de la tête aux pieds, et je serais surprise que l'on trouve des traces de contact sur sa veste. »

Silencieuse jusque-là, Kate prit alors la parole : « Supposons qu'il s'agisse d'un suicide, mais qu'Oliver ait cherché à faire croire à un meurtre. Pourrait-il s'être fait lui-même les marques qu'il a au cou ?

– À en juger par la pression nécessaire pour les produire, je dirais que c'est impossible. Selon moi, Oliver était mort quand il a été poussé par-dessus la rambarde. Mais j'en apprendrai davantage en ouvrant le cou. »

Elle ramassa ses instruments, ferma sa sacoche d'un coup sec. « Sans doute préférez-vous n'appeler l'hélicoptère qu'après avoir vu le lieu du crime, observa-t-elle. Vous pourriez y trouver des pièces à conviction que vous souhaiteriez que j'emporte au labo. Je vais en profiter pour aller me promener. Je serai de retour dans quarante minutes. Si vous avez besoin de moi avant, vous me trouverez sur le sentier de la falaise, côté nord-ouest. »

Elle partit sans même jeter un dernier regard au corps. Dalgliesh s'approcha de sa valise et en sortit ses gants, avant d'introduire la main dans les poches de la veste d'Oliver. Il ne trouva qu'un mouchoir propre et plié dans la poche inférieure gauche et un étui à lunettes rigide contenant une paire de lunettes de lecture demi-lune dans la droite. Sans espérer vraiment que ces objets puissent livrer des informations utiles, il les plaça dans un sachet et revint au corps. Les deux poches du pantalon étaient vides, à l'exception d'une petite pierre de forme curieuse qui, à en juger par la peluche qui y adhérerait encore, s'y trouvait sans doute depuis un certain temps. Les vêtements et les chaussures seraient retirés en salle d'autopsie et envoyés au laboratoire.

Kate intervint : « C'est un peu bizarre qu'il n'ait même pas eu de portefeuille sur lui, mais je suppose que sur l'île, il n'en avait pas besoin.

– Pas de message non plus pour expliquer son suicide, ajouta

Dalglish. Évidemment, il a pu en laisser un au cottage, mais dans ce cas, sa fille nous aurait certainement déjà prévenus.

– À moins qu’il ne soit rangé dans son secrétaire, observa Kate, ou qu’il ne l’ait pas laissé en évidence. Il ne voulait certainement pas courir le risque qu’on parte à sa recherche avant qu’il ait eu le temps d’atteindre le phare. »

Déjà, Benton replaçait le drap sur le corps. « Mais nous ne retenons pas sérieusement l’hypothèse du suicide, commandant, si ? demanda-t-il. Il ne peut certainement pas s’être fait lui-même ces contusions.

– Non. Je ne pense pas, effectivement. Mais abstenons-nous d’échafauder des théories avant d’avoir reçu le rapport d’autopsie. »

Ils étaient prêts à partir. Le drap semblait s’être ramolli, soulignant plus qu’il ne camouflait la pointe aiguë du nez et les os des bras immobiles. À présent, songea Dalglish, la chambre va prendre possession du mort. Il lui semblait, comme toujours, que l’atmosphère tout entière était imprégnée de l’irrévocabilité et du mystère de la mort ; le papier peint à motifs, les fauteuils soigneusement disposés, le bureau Régence, dont la normalité et la permanence défiaient la fugacité de l’existence humaine.

Le docteur Staveley les suivit dans le bureau. « J'aimerais que Guy assiste à cet entretien, expliqua Maycroft. Sans en porter officiellement le titre, il est mon adjoint. Il pourrait avoir des détails à ajouter à ce que je vais vous dire. »

Dalglish savait que cette suggestion était moins destinée à lui être utile à lui qu'à protéger Maycroft. Il était en présence d'un juriste prudent, désireux que tous les propos échangés le soient en présence d'un témoin. Ne voyant pas de raison valable à lui opposer, il donna son accord.

En entrant dans la pièce, la première impression de Dalglish fut celle d'un salon confortablement meublé, que l'on avait cherché à transformer, sans grand bonheur, en lieu de travail. La grande fenêtre incurvée exerçait une telle emprise que l'œil n'enregistrait qu'à retardement la curieuse dichotomie de ce bureau. Les deux battants, grands ouverts, encadraient une étendue miroitante de mer qui, sous les yeux de Dalglish, s'approfondissait du bleu pâle au bleu sombre. D'ici, le fracas du ressac était assourdi, mais un gémissement grave et sonore vibrail dans l'air. L'élément indomptable semblait provisoirement tranquille et somnolent, tandis que la pièce, dans son conformisme confortable, était empreinte d'une invulnérabilité paisible et inviolée.

Le regard de Dalglish avait appris à assimiler rapidement et sans curiosité manifeste ce qu'un lieu pouvait révéler sur son occupant. Ici, le message était ambigu ; il s'agissait manifestement d'une pièce héritée, qui n'avait pas fait l'objet d'un aménagement personnel. Un bureau en acajou et un fauteuil à dossier arrondi étaient installés devant la fenêtre ; contre le mur du fond, un bureau et un fauteuil de plus petites dimensions jouxtaient une table rectangulaire qui supportait un ordinateur, une imprimante et un télécopieur. À côté, un volumineux coffre-fort noir avec une serrure à combinaison. Quatre grands classeurs occupaient le mur situé en face de la fenêtre, leur modernité contrastant avec les étagères vitrées et basses situées de part et d'autre de la cheminée de marbre tarabiscotée. Les rayonnages contenaient un mélange disparate de volumes à reliure de cuir et d'ouvrages plus utilitaires. Dalglish reconnut le cartonnage rouge du *Who's Who*, le *Shorter Oxford English Dictionary* et un atlas, coincés entre des rangées de boîtes à archives. Les murs étaient ornés de plusieurs petites peintures à l'huile, mais celle qui surmontait la cheminée retenait seule l'attention : un portrait de groupe avec une maison à l'arrière-plan et le propriétaire, son épouse et leurs enfants

posant sagement devant. On reconnaissait trois garçons, deux en uniforme et le dernier un peu à l'écart de ses frères, tenant un cheval par la bride. La toile était trop léchée, mais son message sur la vie familiale était sans ambiguïté. De toute évidence, elle occupait le même endroit depuis de longues décennies, un emplacement de choix qui se justifiait moins par le mérite artistique de l'œuvre que par la représentation scrupuleuse des vertus domestiques et la réminiscence nostalgique d'une génération disparue.

Comme s'il sentait que l'ameublement de la pièce méritait un mot d'explication, Maycroft dit : « J'ai repris le bureau de mon prédécesseur, le colonel Royde-Matthews. Les meubles et les tableaux font partie du manoir. J'ai mis la plupart de mes affaires au garde-meubles quand j'ai accepté cet emploi. »

Il était donc venu sur l'île les mains vides. Qu'avait-il laissé d'autre derrière lui ? se demanda Dalglish.

« Nous serons mieux assis, dit-il. Peut-être qu'en approchant une des chaises de bureau de la cheminée, à côté des quatre fauteuils, nous pourrions nous installer plus confortablement. »

Benton-Smith obtempéra. Ils s'installèrent en demi-cercle devant le manteau richement orné et l'âtre vide, un peu, songea Dalglish, comme un groupe de prière se demandant qui allait réciter la première oraison. Benton-Smith, qui avait placé sa chaise légèrement à l'écart des fauteuils, sortit discrètement son carnet.

« Inutile de vous dire que tous les résidents de cette île ne demandent qu'à vous assister dans votre enquête, dans toute la mesure de leurs possibilités, commença Maycroft. Le décès d'Oliver, et surtout la façon terrible dont il est survenu, ont bouleversé tout le monde. Cette île a connu une histoire mouvementée, mais qui remonte à un passé lointain. Il ne s'y est pas produit de mort violente, et pas de mort du tout en fait, depuis la fin de la dernière guerre, abstraction faite bien sûr de Mrs Padgett, dont le décès remonte à deux semaines. La crémation a eu lieu à Pentworthy vendredi dernier. Son fils est encore parmi nous, mais plus pour très longtemps probablement.

– Il faudra bien sûr, intervint Dalglish, qu'en plus de notre réunion collective à la bibliothèque, je m'entretienne avec chacun d'entre vous, individuellement. Je connais un peu l'histoire de l'île et les circonstances de la création de la Fondation. Je sais aussi deux ou trois choses sur ceux qui vivent ici. Ce que je voudrais savoir, c'est comment Nathan Oliver était intégré et quelles relations il entretenait avec votre personnel et vos visiteurs. Je n'ai pas l'habitude d'attribuer trop de poids aux sentiments personnels ni de chercher des mobiles là où il n'y en a pas, mais je demanderai une entière franchise. »

L'avertissement était clair. « Vous pouvez y compter », répondit

Maycroft avec une infime nuance de ressentiment dans la voix. « Je ne prétendrai pas que nos relations avec Oliver étaient harmonieuses. Il venait régulièrement, tous les trimestres, et de mon temps – comme, je le pense, de celui de mon prédécesseur –, son arrivée n’a jamais été accueillie avec enthousiasme. Honnêtement, c’était un homme difficile à vivre, exigeant, critique, pas toujours courtois avec le personnel et enclin aux récriminations, justifiées ou non. Les statuts de la Fondation prévoient que toute personne née sur l’île ne peut s’en voir refuser l’accès, mais rien ne précise la fréquence ni la durée de ces séjours. Oliver est, était, la seule personne vivante à être née sur l’île et nous ne pouvions pas lui interdire de venir bien que, franchement, je me demande si son attitude n’aurait pas justifié cette décision. Son caractère difficile n’a fait que s’accroître avec l’âge. Je sais qu’il avait des problèmes personnels. Son dernier roman n’a pas été aussi bien accueilli que les précédents et il a peut-être eu l’impression que son talent déclinait. Sa fille et son secrétaire pourront sans doute vous en dire davantage. Mon souci majeur était qu’il tenait absolument à occuper le cottage d’Emily Holcombe, Atlantic Cottage. Si vous regardez la carte, vous verrez que c’est le plus proche de la falaise et la vue est effectivement fantastique. Emily est la dernière des Holcombe et bien qu’elle ait démissionné du conseil d’administration voici quelques années, elle a le droit, en vertu des statuts de la Fondation, de vivre sur l’île jusqu’à la fin de sa vie. Elle n’a pas la moindre intention de quitter Atlantic Cottage, et je n’ai pas la moindre intention de lui demander de déménager.

– Mr Oliver s’est-il montré particulièrement difficile au cours des derniers jours ? Hier, par exemple ? »

Maycroft jeta un coup d’œil au docteur Staveley, qui répondit à sa place : « La journée d’hier a probablement été la pire qu’Oliver ait jamais passée sur l’île. Jeudi, ma femme, qui est infirmière, lui a fait une prise de sang. Il se plaignait d’être terriblement fatigué et craignait de souffrir d’anémie. La précaution m’a paru raisonnable et j’ai décidé de profiter de ce prélèvement pour faire faire un certain nombre d’examens. Nous travaillons avec un laboratoire privé rattaché à l’hôpital de Newquay. Dan Padgett a perdu l’éprouvette. Il voulait porter des vêtements de sa mère à la Croix-Rouge locale et a tout fait passer par-dessus bord. C’était un accident, évidemment, mais Oliver l’a très mal pris. Plus tard, au dîner, il s’est lancé dans une discussion très agressive avec un de nos visiteurs, le docteur Mark Yelland, directeur du laboratoire de Hayes-Skolling, à propos de ses expérimentations sur les animaux. Je ne crois pas avoir jamais assisté à un repas plus déplaisant ni plus embarrassant. Oliver est sorti de table avant le dessert, en annonçant qu’il aurait besoin de la vedette pour cet après-midi. Il n’a pas dit clairement qu’il avait l’intention de

partir, mais le sous-entendu était limpide. Je ne l'ai plus revu vivant.

– Qui a engagé la discussion au dîner, Oliver ou le docteur Yelland ? »

Maycroft sembla réfléchir un instant, puis répondit : « Je crois que c'est le docteur Yelland, mais vous feriez mieux de lui poser la question quand vous le verrez. Mes souvenirs ne sont pas très précis. Il pourrait s'agir de l'un comme de l'autre. »

Dalglish n'était pas prêt à induire trop de choses des hésitations de Maycroft. Un éminent scientifique n'assassine pas son voisin de table avec qui il vient de se quereller. Il connaissait Mark Yelland de réputation. La profession qu'il exerçait l'avait habitué aux controverses, âpres parfois, et il avait certainement élaboré des stratégies de défense. Il était peu probable que l'homicide fut du nombre.

« Diriez-vous, demanda-t-il, que le comportement de Mr Oliver était suffisamment irrationnel pour que l'on puisse parler d'instabilité psychique ? »

Il y eut un silence, puis Staveley reprit : « Je ne suis pas compétent en la matière, mais cela m'étonnerait qu'un psychiatre aille jusque-là. Au dîner, il s'est montré agressif, mais pas irrationnel. J'ai eu l'impression d'être en présence d'un homme très malheureux. Je ne serais pas surpris qu'il ait décidé de mettre fin à ses jours.

– De façon aussi spectaculaire ? »

Ce fut Maycroft qui lui répondit : « Je crois qu'aucun de nous ne le comprenait vraiment. »

Le docteur Staveley semblait regretter ses propos. Il reprit : « Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas compétent pour me prononcer sur l'état mental d'Oliver. Quand j'ai dit que je ne serais pas surpris qu'il se soit suicidé, c'est simplement parce qu'il était manifestement malheureux et que j'ai du mal à imaginer autre chose.

– Que s'est-il passé avec Dan Padgett ?

– Je lui ai parlé, évidemment, dit Maycroft. Oliver voulait que je le renvoie, mais il n'en était pas question. Comme je vous l'ai dit, c'était un accident. Ce n'était pas un motif de licenciement, et ç'aurait été tout à fait absurde. Je me suis armé de courage pour lui dire qu'il serait peut-être plus heureux s'il se trouvait un emploi sur le continent. Il m'a répondu qu'il avait effectivement décidé de partir, puisque sa mère était morte. Il devait se rendre à Londres et s'inscrire dans une de ces nouvelles universités pour passer un diplôme. Il avait déjà écrit pour prendre des renseignements et apparemment, le fait qu'il n'ait pas obtenu de très bonnes notes à ses A-Levels⁽⁶⁾ n'était pas un problème insurmontable. Je lui ai dit qu'il avait raison de quitter

Combe et de commencer une vie nouvelle. Il était arrivé dans mon bureau en s'attendant à se faire passer un savon et il est reparti plus joyeux que je ne l'ai jamais vu. Joyeux n'est peut-être pas le mot juste, il était ravi.

– À votre connaissance, Oliver avait-il un véritable ennemi sur l'île ? Quelqu'un qui aurait pu le haïr suffisamment pour souhaiter sa mort ?

– Non. J'ai toujours du mal à croire qu'il puisse s'agir d'un meurtre. Il doit y avoir une autre explication, et j'espère que vous la trouverez. En attendant, vous souhaiterez probablement que personne ne quitte l'île. Je pense pouvoir vous promettre que le personnel se montrera très coopératif, mais je n'exerce aucun contrôle sur nos visiteurs : Raimund Speidel, un diplomate allemand, ancien ambassadeur à Pékin, et le docteur Yelland, pas plus, bien sûr, que sur Miss Oliver et Tremlett.

– À l'heure actuelle, précisa Dalglish, je n'ai pas le pouvoir d'empêcher qui que ce soit de partir, mais naturellement, j'espère que tout le monde acceptera de rester sur place. En cas de départ, les personnes concernées devront tout de même être interrogées, mais cela se fera de façon moins commode et moins discrète qu'ici.

– Miss Holcombe a rendez-vous chez le dentiste à Newquay lundi matin, dit Maycroft. Ce sera le seul déplacement de la vedette.

– Êtes-vous absolument certain que personne ne peut accoster ici sans qu'on le sache ?

– De mémoire d'homme, ce n'est jamais arrivé. Le port est le seul endroit où l'on puisse débarquer en toute sécurité. Il y a suffisamment de gens dans le manoir et aux alentours pour que, sans être organisée, la surveillance soit constante. Comme vous l'avez sans doute remarqué, l'entrée du port est très étroite et nous avons des détecteurs de chaque côté du goulet. Si un bateau entre au port de nuit, les lumières s'allument automatiquement. Le cottage de Jago donne directement sur le quai. Il dort les rideaux ouverts et se réveillerait tout de suite. Ce n'est jamais arrivé. Il doit y avoir deux endroits sur l'île où quelqu'un pourrait prendre pied à marée basse en rejoignant le rivage à la nage depuis un bateau ancré au large, mais je ne vois pas comment on pourrait escalader la falaise sans complice sur l'île. Il faudrait de surcroît qu'ils soient d'excellents grimpeurs tous les deux.

– Quelqu'un fait-il de la varappe sur l'île ? »

Maycroft répondit, manifestement à contrecœur :

« Oui, Jago. Il est moniteur d'escalade diplômé et il arrive que des visiteurs qu'il estime compétents fassent de la varappe avec lui. Mais je crois que vous pouvez écarter l'idée d'une présence étrangère sur

l'île. Ce serait sans doute rassurant, mais ce n'est pas réaliste. »

En tout état de cause, débarquer sur l'île n'était pas la seule difficulté. Même si Oliver avait été attiré jusqu'au phare par quelqu'un qui s'était introduit sur l'île et y était resté caché pendant la nuit, encore fallait-il que l'assassin sache que le phare ne serait pas fermé à clé et où se trouvaient les cordes d'escalade. Dalglish ne doutait pas que l'assassin présumé fut un des occupants de Combe, mais il devait s'assurer que personne d'autre n'avait pu mettre pied sur l'île. Cette éventualité serait évidemment invoquée par la défense en cas de procès.

« Il me faudrait une carte de l'île montrant l'emplacement des cottages, avec le nom de leurs occupants actuels », dit-il.

Maycroft se dirigea vers le secrétaire. « Nous en avons plusieurs. Les visiteurs en ont besoin pour pouvoir circuler sur l'île. Je pense que celles-ci contiennent suffisamment de détails sur les bâtiments et sur la topographie. »

Il tendit des cartes pliées à Dalglish, Kate et Benton Smith. Dalglish s'approcha du secrétaire et déplia la sienne. Kate et Benton-Smith le rejoignirent pour l'examiner.

Maycroft intervint. « J'y ai indiqué le nom des occupants actuels. L'île mesure environ sept kilomètres de long, elle est orientée nord-est sud-ouest. Vous pouvez voir que sa partie la plus large, trois kilomètres environ, se situe au centre et qu'elle s'effile vers le nord et vers le sud. J'occupe un appartement ici, dans le manoir. C'est également le cas de notre intendante, Mrs Burbridge, et de la cuisinière, Mrs Plunkett. Millie Tranter, qui aide Mrs Burbridge, est logée dans les communs, tout comme Dennis Tremlett, le secrétaire de Mr Oliver. Tous les membres du personnel intérimaire qui viennent à la semaine y sont hébergés, eux aussi. Il n'y en a pas en ce moment. Nous avons dans le manoir deux appartements destinés aux visiteurs qui ne souhaitent pas occuper les cottages, mais ils sont le plus souvent vides. C'est le cas actuellement. Jago Tamlyn, qui pilote la vedette et s'occupe du générateur, habite Harbour Cottage, sur le port. À l'est, vous avez Peregrine Cottage, où loge Miss Oliver. Trois cents mètres plus loin, voici Seal Cottage qui est vacant pour le moment et où vous souhaiterez peut-être loger, commandant. Derrière, il y a Chapel Cottage, où habite Adrian Boyde, mon secrétaire. Il doit son nom à la chapelle carrée située cinquante mètres plus au nord. Le cottage le plus éloigné côté sud-est est Murrelet, où se trouve pour le moment le docteur Yelland. Il est arrivé jeudi.

« Sur la côte ouest, le cottage situé le plus au nord s'appelle Shearwater. Nous l'avons attribué à Air Speidel, qui est arrivé mercredi dernier. Quatre cents mètres plus au sud, vous avez Atlantic

Cottage, où loge Emily Holcombe. C'est le plus grand cottage et il est formé de deux bâtiments mitoyens. Son valet, Arthur Roughtwood, occupe le plus petit des deux. Et puis Puffin Cottage, où a vécu Martha Padgett jusqu'à sa mort, il y a quinze jours. Il n'y a qu'une chambre, ce qui avait obligé Dan à s'installer dans les communs du manoir. À la mort de sa mère, il a déménagé dans le cottage pour trier ses affaires. Enfin, il reste Dolphin Cottage juste au nord-est du phare. » Il se tourna vers son collègue : « C'est là que résident Guy et sa femme Joanna. Jo est infirmière. Guy et elle ont soigné Martha Padgett jusqu'à sa mort. »

Dalgliesh reprit la parole : « Vous avez actuellement six employés, en plus du docteur Staveley. Ce n'est certainement pas suffisant quand tous les cottages sont occupés.

– Nous employons du personnel intérimaire, essentiellement pour le ménage. Ils viennent pour la semaine, quand nous avons besoin d'eux. Cela fait des années qu'ils travaillent pour nous, ils sont dignes de confiance et, bien sûr, discrets. En général, ils rentrent chez eux le week-end. En ce moment, nous réduisons le nombre de visiteurs. On nous a demandé de nous préparer à accueillir des VIP. Mais vous en savez probablement plus long que moi sur ce point. »

Y avait-il une trace de ressentiment dans sa voix ? Sans s'y arrêter, Dalgliesh poursuivit : « Il ne serait pas inutile que j'aie les noms et les adresses de vos employés intérimaires, mais je ne pense pas qu'ils nous soient d'un grand secours.

– Je ne le crois pas non plus. Ils n'ont pour ainsi dire aucun contact avec nos visiteurs. Je vais consulter nos archives, mais à première vue, ils ne sont que deux à avoir travaillé ici au moment où Oliver était là.

– Dites-moi ce que vous savez des gens d'ici. »

Maycroft ne répondit pas tout de suite. « Vous me mettez en difficulté, dit-il enfin. S'il y a le moindre risque que l'un de nous soit soupçonné d'homicide, mon devoir est de conseiller à cette personne de faire appel à un avocat. Je ne peux évidemment pas les représenter. » Il s'interrompit et dit : « Et encore moins me représenter moi-même, bien sûr. Ma position est extrêmement embarrassante. C'est une situation difficile, tout à fait exceptionnelle.

– Pour moi aussi, remarqua Dalgliesh. Tant que je n'ai pas reçu le rapport d'autopsie, je ne sais même pas sur quoi peuvent porter mes recherches. Je pense avoir des nouvelles du professeur Glenister dans la journée de demain. En attendant, je pars de l'hypothèse d'une mort suspecte. Quelles que soient ses conclusions, il y aura de toute façon une enquête et plus tôt nous aurons une réponse, mieux cela vaudra. Pour tout le monde. L'hématome sur le cou d'Oliver, qui l'a remarqué

en premier ? »

Les deux hommes échangèrent un regard. Guy Staveley répondit : « Je pense que c'est moi. Je ne peux pas en être certain. Je me souviens que quand j'ai constaté sa présence, j'ai levé les yeux vers Rupert et que nos regards se sont croisés. J'ai eu l'impression que nous pensions la même chose, mais aucun de nous n'a rien dit avant que le corps ait été transporté à l'infirmerie et que nous ayons été seuls. Cependant, tous ceux qui ont vu le corps auront pu relever cette contusion. Miss Oliver l'a certainement notée. Elle a insisté pour voir le corps de son père et m'a demandé de retirer le drap qui le couvrait.

– Aucun de vous n'en a fait état devant un tiers ? »

Maycroft dit : « J'ai préféré éviter toute spéculation avant l'arrivée de la police. Je m'attendais évidemment à ce qu'il y ait une enquête, sous une forme ou une autre. Je suis revenu immédiatement à mon bureau et j'ai composé le numéro qui m'avait été indiqué. La personne que j'ai eue au téléphone m'a demandé de boucler l'île et d'attendre de nouvelles instructions. Vingt minutes plus tard, j'ai appris que vous étiez en route. »

Il s'interrompt avant de reprendre : « Je connais les gens qui vivent ici. Bien sûr, cela ne fait que dix-huit mois que je suis sur l'île, mais je pense que c'est suffisant pour en savoir assez long sur eux. J'ai vraiment du mal à imaginer que l'une de ces personnes ait pu assassiner Oliver. Il doit y avoir une autre explication, même si cela paraît peu plausible à priori.

– Dans ce cas, dites-moi ce que vous savez d'eux.

– Mrs Burbridge, l'intendante, est la veuve d'un pasteur. Cela fait six ans qu'elle est ici. Lily Plunkett, la cuisinière, est arrivée il y a douze ans. À ma connaissance, elles n'avaient ni l'une ni l'autre de raison particulière de détester Oliver. Adrian Boyde, mon secrétaire, est un ancien prêtre. Il était en congé et n'est revenu que peu avant mon arrivée. Je serais vraiment surpris qu'il soit capable de tuer un être vivant, quel qu'il soit. Vous savez certainement qui est Emily Holcombe. Son statut de dernier membre de la famille lui donne le droit de résider ici en vertu du règlement de la Fondation, et elle a fait venir son domestique, Arthur Roughtwood. Il y a aussi Jago Tamlyn, pilote de la vedette et électricien. Son grand-père travaillait autrefois comme passeur sur Combe. »

Kate demanda : « Et Millie Tranter ?

– Millie est la seule jeune fille à travailler ici et je crois que cette particularité ne lui déplaît pas. Elle n'a que dix-huit ans. Elle aide Mrs Plunkett à la cuisine et donne un coup de main à Mrs Burbridge.

– Il faut que je voie Miss Oliver, dit Dalglish, si elle est

suffisamment remise. Y a-t-il quelqu'un auprès d'elle en ce moment ?

– Seulement Dennis Tremlett, le secrétaire d'Oliver. Je suis allé avec Guy lui annoncer le décès de son père. Jo est passée un peu plus tard voir si elle pouvait lui être utile. Dennis Tremlett y est encore, Miranda n'est donc pas seule.

– J'aimerais que vous m'accompagniez au phare tous les deux. Peut-être pourriez-vous prévenir ceux qui se trouvent à la bibliothèque que je les rejoindrai aussi tôt que possible. À moins que vous ne préfériez les libérer pour qu'ils vaquent à leurs occupations habituelles et les rassembler quand je serai prêt.

– Je pense qu'ils préféreront attendre, répondit Maycroft. Avant que nous sortions, y a-t-il autre chose dont vous ayez besoin ?

– Oui, je voudrais pouvoir utiliser votre coffre-fort. Il n'est pas impossible que nous mettions la main sur des pièces à conviction qu'il faudrait ranger en lieu sûr en attendant de les envoyer au labo. Vous allez sans doute être obligé de changer la combinaison. Est-ce un grave inconvénient pour vous ?

– Non, pas du tout. Les actes de la Fondation et d'autres documents importants ne sont pas conservés sur l'île. Les informations concernant tous nos visiteurs sont, bien sûr, confidentielles, mais ces documents seront aussi bien dans des classeurs. Le coffre devrait être assez grand pour vous. Il m'est arrivé de me demander si on ne l'avait pas construit pour y fourrer un cadavre. »

Il rougit, comme s'il prenait soudain conscience que sa remarque était singulièrement hors de propos. Pour dissiper son embarras, il proposa : « Allons au phare. »

Benton ouvrit la bouche, mais se ravisa aussitôt. Sans doute avait-il failli faire allusion à Virginia Woolf et avait-il préféré s'en abstenir. Jetant un coup d'œil à Kate, Dalgliesh songea qu'il avait bien fait.

Dalgliesh, ses deux collaborateurs, Maycroft et Staveley sortirent du manoir par la porte principale et empruntèrent l'étroit sentier qui longeait le bord de la falaise. Dalgliesh vit que l'escarpement inférieur qu'il avait aperçu de l'hélicoptère se trouvait en contrebas de quelque cinq mètres. Vue d'en haut, cette étroite plateforme paraissait aussi verdoyante qu'un jardin paysager. Les surfaces d'herbe entre les rochers dessinaient des taches vert vif, les énormes blocs de granit aux arêtes argentées semblaient disposés avec le plus grand soin, tandis qu'une profusion de fleurs jaunes et blanches à feuilles charnues retombait en cascades depuis les failles. Plus prosaïquement, Dalgliesh nota que cette corniche offrait un chemin dérobé permettant de rejoindre le phare, pourvu que l'on fut assez agile pour y descendre.

Marchant entre Dalgliesh et Kate, Maycroft leur fit le récit de la restauration du phare. Dalgliesh se demanda si cette loquacité masquait son embarras ou si Maycroft cherchait à donner à leur promenade un semblant de normalité en traitant ses compagnons comme des visiteurs plus conventionnels et moins menaçants.

« Ce phare prend pour modèle le célèbre édifice de Smeaton qui a été démonté en 1881 et reconstruit sur Plymouth Hoe en monument à sa mémoire. Celui-ci est tout aussi élégant et presque aussi haut. Il est resté à l'abandon après la construction du phare moderne sur la pointe nord-ouest de l'île. Au cours de la dernière guerre, au moment où l'île a été évacuée, un incendie a détruit les trois étages supérieurs. Il est ensuite tombé en ruine. C'est un de nos visiteurs, un passionné de phares, qui a financé sa restauration. Le travail a été réalisé avec un remarquable respect du détail, et reproduit, dans toute la mesure du possible, le phare tel qu'il était lorsqu'il fonctionnait encore. Le nouveau phare est automatique et il est entretenu par Trinity House. Ils envoient un bateau pour l'inspecter de temps en temps. »

Ils quittèrent le sentier et gravirent une butte herbeuse qui entourait le bâtiment avant de descendre vers la porte du phare. Celle-ci était en chêne massif et munie d'un bouton ornemental si haut qu'il était presque hors de portée, d'un loquet de fer et d'une serrure. Dalgliesh remarqua, comme ne manqueraient pas de le faire, il le savait, Kate et Benton-Smith, que la porte n'était pas visible de l'autre

côté du tertre gazonné. Le phare était encore plus impressionnant de près que de loin. Les murs arrondis et brillants, d'un blanc aussi vif que s'ils venaient d'être repeints, s'élevaient d'une quinzaine de mètres jusqu'à l'élégante superstructure abritant la lampe, dont les murs à pans coupés rejoignaient un toit en forme de chapeau chinois, couronné d'un pompon et d'une girouette. La partie supérieure de l'édifice, d'une naïveté excentrique et puérile, était peinte en rouge et entourée d'une plateforme bordée d'un garde-fou. Quatre étroites fenêtres vitrées surmontaient la porte, l'une au-dessus de l'autre, les deux du haut si petites et si lointaines qu'elles ressemblaient à des meurtrières.

Poussant la lourde porte de chêne, Maycroft s'écarta pour laisser entrer Dalgliesh et le reste du groupe. La pièce circulaire du rez-de-chaussée servait manifestement d'espace de rangement. Une demi-douzaine de chaises pliantes étaient empilées d'un côté sous une rangée de patères auxquelles étaient suspendus des cirés et des cuissardes. À droite de la porte, un coffre volumineux était surmonté de six crochets portant des cordes d'escalade, dont cinq avaient été méticuleusement enroulées. La sixième était accrochée sans soin, son extrémité pendant de travers, formant une boucle d'une quinzaine de centimètres de diamètre. Elle était maintenue par un nœud de chaise avec, au-dessus d'elle, deux demi-clefs, une combinaison peu courante. Quiconque savait faire un nœud de chaise devait certainement avoir confiance dans sa solidité. Et pourquoi ne pas avoir fait un simple nœud coulant à une extrémité de la corde ? Cette méthode compliquée suggérait quelqu'un de peu compétent dans le maniement d'une corde ou de si confus et agité que ses réflexions avaient perdu toute cohérence.

Dalgliesh demanda alors : « La boucle et le nœud sont-ils exactement tels que vous les avez découverts après avoir descendu le corps ? »

Ce fut Staveley qui répondit : « Oui, exactement pareils. Je me souviens que je les ai trouvés bizarres, et que je me suis étonné qu'Oliver sache faire un nœud de chaise.

– Qui a enroulé la corde et l'a remise au crochet ?

– Jago Tamlyn, dit Maycroft. Au moment où nous avons commencé à transporter la civière vers le manoir. Je l'ai rappelé pour lui demander de s'occuper de la corde. Je lui ai dit de la ranger avec les autres. »

La porte ne fermant pas à clé, n'importe qui aurait pu toucher à la corde depuis. Il fallait tout de même l'envoyer au laboratoire dans l'espoir d'y trouver, sinon des empreintes, du moins les traces d'ADN laissées par des mains moites. Mais même s'ils étaient utilisables, de

tels indices seraient déjà entachés de suspicion.

« Montons à la galerie, suggéra-t-il. J'aimerais que vous m'expliquiez exactement ce qui s'est passé à partir du moment où vous avez constaté l'absence d'Oliver. »

Ils commencèrent à gravir laborieusement, l'un derrière l'autre, l'escalier de bois circulaire qui longeait les murs. Les pièces se succédaient, de plus en plus exiguës, toutes restaurées avec soin. Remarquant l'intérêt manifeste de Benton, Maycroft leur en donna une brève description au cours de leur ascension.

« Le rez-de-chaussée, comme vous l'avez vu, sert aujourd'hui essentiellement à stocker le matériel d'escalade de Jago. Le coffre contient des chaussures et des gants de varappe, les anneaux, les mousquetons, les clips de blocage et tout le reste. Initialement, cette pièce contenait une réserve d'eau que l'on pompait depuis les étages supérieurs et que le gardien faisait chauffer sur un poêle quand il voulait prendre un bain.

« Nous entrons à présent dans la pièce où se trouvait le générateur électrique et où l'on conservait les outils. Puis nous avons la chambre à combustible où l'on stockait le mazout, surmontée d'une réserve où étaient rangées les conserves. Aujourd'hui, les phares sont équipés de réfrigérateurs et de congélateurs mais autrefois, les gardiens devaient se contenter de boîtes. Nous traversons la salle du treuil pour passer dans celle des accumulateurs. Ils servent à alimenter la lanterne en électricité en cas de panne des générateurs. Il n'y a pas grand-chose à voir ici, le salon vous intéressera sans doute davantage. Les gardiens faisaient la cuisine et réchauffaient leurs repas ici, sur un poêle à charbon ou dans un four alimenté par des bombonnes de gaz. »

Personne d'autre ne parla pendant l'ascension. Ils se trouvaient à présent dans la chambre à coucher. La pièce circulaire était juste assez vaste pour contenir deux lits superposés avec un espace de rangement dessous. Les deux couvertures écossaises étaient identiques. Soulevant le coin de l'une d'elles, Dalglish remarqua qu'elle ne recouvrait qu'un matelas dur. Les couvertures, bien tirées sur les lits, semblaient ne pas avoir été touchées. Cherchant à recréer une atmosphère familière, le restaurateur avait accroché aux murs des photographies de la famille du gardien et deux petites plaques de porcelaine rondes portant des textes pieux : *Bénie soit cette demeure* et *Paix aux hommes de bonne volonté* ! C'était la seule pièce où Dalglish avait l'impression de découvrir la vie qu'avaient menée ces gens disparus depuis longtemps.

Ils gravirent ensuite les marches incurvées et étroites depuis la salle de service équipée d'un modèle de radiotéléphone, d'un baromètre, d'un thermomètre et d'une grande carte des îles Britanniques fixée au mur. Contre le mur, une chaise pliante.

« Certains de nos visiteurs particulièrement alertes aiment bien installer une chaise sur la plateforme qui entoure la lanterne, expliqua Maycroft. Ils ont une vue imprenable sur l'île et peuvent lire en toute quiétude. On accède à la lanterne par cet escalier et par une porte qui donne sur la galerie. »

Aucune fenêtre n'était ouverte, dans aucune pièce, et sans être vicié, l'air sentait le renfermé et l'espace de plus en plus étroit inspirait un déplaisant sentiment de claustrophobie. Dalglish respira alors à pleins poumons l'air doux, chargé d'iode, d'une telle fraîcheur qu'il eut l'impression de sortir de prison. La vue était effectivement spectaculaire : l'île s'étendait en contrebas, les verts et les bruns sourds de la partie centrale contrastant sobrement avec l'éclat des falaises de granit et de la mer étincelante. Ils firent le tour pour accéder au côté donnant sur l'océan. Les vagues acérées étaient mouchetées comme si la main d'un géant avait promené jusqu'à l'horizon un pinceau de peinture blanche sur l'immensité de bleu. Ils furent accueillis par une brise capricieuse qui, à cette altitude, atteignait par moments la force d'un vent violent. Instinctivement, ils se cramponnèrent tous les cinq à la rambarde. Observant Kate, Dalglish la vit inhaler goulûment l'air frais, comme si elle s'était sentie, elle aussi, trop longtemps confinée. Puis la brise s'apaisa et Dalglish eut l'impression que la mer agitée ponctuée de blanc se calmait elle aussi.

Baissant les yeux, il vit qu'ils surplombaient le vide. Il n'y avait au-dessous d'eux que quelques mètres de pavés bornés par un grossier mur de pierres sèches et, au-delà, le rocher nu, divisé en strates polies et descendant par degrés vers la mer. Il se pencha au-dessus du garde-fou et l'espace d'une seconde, il fut pris de vertige. À quelle extrémité de désespoir fallait-il être réduit, ou dans quel état d'ivresse de destruction fallait-il se trouver pour se précipiter dans cette infinité ? Et pourquoi un candidat au suicide choisirait-il l'horreur dégradante de la pendaison ? Pourquoi ne pas se jeter dans le vide ?

« À quel endroit exact la corde était-elle fixée ? » demanda-t-il.

Cette fois encore, ce fut Maycroft qui réagit le premier : « Il avait attaché la corde à la rambarde en la passant à travers les montants, puis sur la barre supérieure. Le reste de la corde reposait simplement ici, par terre. »

Dalglish ne fit aucun commentaire. La présence de Maycroft et de Staveley lui interdisait toute discussion avec ses collaborateurs. Il faudrait attendre.

Il regrettait de ne pas pouvoir constater par lui-même comment la corde avait été fixée à la rambarde. Cela avait dû prendre du temps et celui qui l'avait fait, Oliver ou un autre, avait probablement estimé la

hauteur de la chute. Il se tourna vers Staveley : « Vous êtes d'accord avec cette version des faits, docteur ? »

– Oui. Nous aurions certainement dû être trop bouleversés pour remarquer ces détails, mais nous avons dû défaire la corde du garde-fou pour pouvoir descendre le corps, et cela nous a pris un certain temps. Nous avons d'abord cherché à la faire passer enroulée, en forçant, mais finalement, nous avons dû nous résoudre à la prendre par l'extrémité pour la dénouer progressivement.

– Vous êtes les seuls à être montés jusqu'à la lanterne ?

– Jago nous a suivis. Nous avons commencé par essayer de hisser le corps à trois, mais nous avons renoncé presque immédiatement. Cela ne faisait que lui étirer le cou davantage, c'était horrible. Je ne sais pas pourquoi nous avons choisi cette méthode. Sans doute parce que le corps était beaucoup plus proche de la lanterne que du sol.

– Cela a été très pénible, confirma Maycroft. J'ai éprouvé un moment de panique, craignant qu'à force de tirer, nous ne détachions la tête du corps. La seule solution raisonnable était de le faire descendre doucement. Nous avons dénoué la corde et Jago l'a fait passer derrière un des montants, pour qu'elle ne se déroule pas trop vite. Nous pouvions nous débrouiller à deux, Guy et moi, alors j'ai demandé à Jago de descendre réceptionner le corps.

– Qui d'autre était sur place à ce moment-là ? demanda Dalgliesh.

– Seulement Dan Padgett. Miss Holcombe et Millie étaient parties.

– Le reste du personnel ? Les visiteurs ?

– Je n'avais pas prévenu Mrs Burbridge ni Mrs Plunkett de la disparition d'Oliver. Elles n'ont donc pas participé aux recherches. Je n'aurais pu joindre Mr Speidel ou le docteur Yelland que s'ils avaient été chez eux, mais je n'ai même pas essayé. Ce ne sont que des visiteurs, ils ne sont pas responsables de la sécurité d'Oliver. Et il n'y avait aucune raison de les déranger inutilement. Plus tard, après avoir téléphoné à Londres et avoir appris que vous étiez en route, j'ai essayé de les appeler, mais aucun d'eux n'a répondu. Ils étaient sans doute partis se promener au nord-ouest de l'île. Ils doivent encore y être.

– Autrement dit, en plus de vous deux, l'équipe de recherche comprenait Jago, Miss Holcombe, Dan Padgett et Millie Tranter ?

– Je n'avais pas demandé à Miss Holcombe ni à Millie de venir. Millie est arrivée plus tard avec Jago, et Miss Holcombe était à l'infirmerie quand Jo m'a appelé. Elle avait pris rendez-vous pour son vaccin contre la grippe, comme chaque année. Adrian Boyde et Dennis Tremlett étaient partis explorer l'est de l'île et Roughtwood a prétendu être trop occupé pour nous aider. En fait, les recherches n'ont jamais vraiment commencé. Nous étions devant le manoir quand le brouillard

est tombé. Il ne servait à rien d'aller au-delà du phare avant qu'il ne se lève. En général il ne dure jamais bien longtemps sur Combe.

– Vous avez été le premier à apercevoir le corps ?

– Oui, avec Dan Padgett, qui se trouvait juste derrière moi.

– Pour quelle raison avez-vous pensé qu'Oliver pouvait se trouver dans le phare, ou aux environs ? Était-ce un de ses lieux de promenade favoris ?

– Je ne crois pas. Mais rappelez-vous que la vocation même de l'île est d'assurer l'intimité des gens qui s'y trouvent. Nous ne surveillons pas nos visiteurs. Mais comme nous étions près du phare, j'ai eu l'idée de commencer par là. Le loquet n'était pas fermé, alors je suis monté d'un étage et j'ai appelé de la cage d'escalier. Je ne sais plus très bien ce qui m'a poussé à faire le tour du phare. Cela m'a paru naturel sur le moment. Quoi qu'il en soit, le brouillard était relativement épais et il ne servait pas à grand-chose de poursuivre les recherches. C'est quand je me suis trouvé du côté mer qu'il a commencé à se dissiper et que j'ai vu le corps. Millie et Jago étaient juste en train d'arriver. Millie a poussé un hurlement. Guy et Miss Holcombe sont apparus juste après.

– Et la corde ? »

Ce fut Staveley qui répondit : « Quand nous avons vu que Jago avait récupéré le corps et l'avait déposé sur le sentier, nous sommes redescendus quatre à quatre. Dan était debout, et Jago était agenouillé près du corps. Il a dit : "Il est mort, monsieur. Inutile d'essayer de le réanimer. " Il avait écarté la corde du cou d'Oliver et fait glisser le nœud coulant au-dessus de sa tête.

– J'ai envoyé Jago et Dan chercher la civière et un drap, poursuivit Maycroft. Nous les avons attendus, Guy et moi, sans rien dire. Il me semble que nous nous sommes détournés d'Oliver pour contempler la mer. C'est ce que j'ai fait en tout cas. Nous n'avions rien pour le couvrir et il me paraissait, disons, indécent de regarder ce visage déformé. J'ai trouvé que Jago et Dan mettaient longtemps à revenir. À ce moment-là, Roughtwood est arrivé. Miss Holcombe avait dû l'envoyer. Il a aidé Dan et Jago à soulever le corps et à le déposer sur la civière. Nous sommes partis pour le manoir. Dan et Roughtwood poussaient la civière, Guy et moi marchions de part et d'autre. J'ai rappelé Jago : "Ramassez la corde et remettez-la dans le phare, voulez-vous ? Ne touchez ni au nœud ni à la boucle. Il y aura une enquête et la corde pourrait faire partie des pièces à conviction. "

– Vous n'avez pas eu l'idée de l'emporter avec vous ? demanda Dalglish.

– La corde était trop encombrante pour que je la range dans mon bureau et elle était aussi bien dans le phare que n'importe où.

Franchement, je n'ai pas imaginé un instant qu'il puisse en être autrement. Qu'aurais-je pu en faire, en toute franchise ? C'était un objet d'horreur. Mieux valait la soustraire aux regards. »

Mais elle n'avait pas été soustraite au toucher. N'importe qui sur l'île pouvait y avoir accès. Plus il y aurait de gens à avoir manipulé la corde et le nœud, plus il serait difficile de déterminer qui avait, le premier, fait le nœud de chaise et avait cru bon de l'assurer de surcroît par deux demi-clefs. Il fallait qu'il parle à Jago Tamlyn. S'il s'agissait d'un meurtre, il était important de savoir quand et comment la corde avait été remise en place, et cela, seul Jago pouvait le dire. Il n'aurait pas été inutile de le faire venir tout de suite, mais Dalglish avait préféré ne pas convoquer plus de monde que nécessaire sur les lieux du crime, et ne pas risquer de compromettre l'enquête à cette étape en révélant, fut-ce indirectement, le fil de ses réflexions.

« Je ne crois pas que nous puissions aller plus loin pour le moment. Merci », dit-il.

Ils descendirent en silence, Guy Staveley avec toute la prudence d'un vieillard. Ils se retrouvèrent dans la pièce du bas. La corde nervurée de bleu et de rouge enroulée lâchement, la petite boucle qui pendait, semblèrent, aux yeux de Dalglish, avoir subi une subtile transmutation qui en avait fait un objet chargé d'un pouvoir funeste latent. Il avait déjà fait cette expérience en contemplant l'arme d'un crime : l'aspect tellement ordinaire de l'acier, du bois et du chanvre, et leur pouvoir terrifiant. Ils observèrent la corde en silence.

Dalglish se tourna vers Maycroft : « J'aimerais parler à Jago Tamlyn avant de rencontrer tous les résidents ensemble. Est-il possible de le joindre rapidement ? »

Maycroft et Staveley échangèrent un regard. Staveley répondit : « Il n'est pas impossible qu'il soit déjà au manoir. La plupart des gens doivent être dans la bibliothèque à l'heure qu'il est, mais il n'est pas du genre à accepter de rester sans rien faire.

Peut-être est-il encore sur la vedette. Dans ce cas, je vais lui faire signe. »

Dalglish se tourna vers Benton-Smith : « Trouvez-le, voulez-vous, inspecteur ? »

Il remarqua la légère rougeur qui envahissait le visage de Staveley. Il devinait aisément ses pensées. Dalglish veillait-il à ce qu'il n'ait pas le temps d'avertir Jago ou de lui donner des instructions avant leur première entrevue ?

Benton-Smith acquiesça et contourna le phare à grands pas, disparaissant aux regards. Il allait longer la falaise pour rejoindre le port. L'attente parut interminable, mais il ne s'écoula sans doute pas

plus de cinq minutes avant qu'ils n'entendent des pas sur la pierre et que deux silhouettes ne surgissent au détour du phare.

Dalglish reconnut le guetteur du quai, l'homme qu'ils avaient aperçu depuis l'hélicoptère. Sa première impression fut celle d'une beauté masculine pleine d'assurance ; Jago Tamlyn était petit, moins d'un mètre soixante-dix, et solidement bâti, son aspect trapu souligné par l'épais chandail de marin bleu foncé, aux torsades complexes. Dessous, il portait un pantalon de velours enfoncé dans des bottes de caoutchouc noires. Il était très brun, avec un visage allongé aux traits bien dessinés, des cheveux bouclés et ébouriffés et une barbe courte, les yeux étroits sous des sourcils froncés, les iris d'un saphir clair, qui tranchait sur son teint hâlé. Il adressa à Dalglish un regard appuyé, prudent et inquisiteur, qui, sous celui du commandant, se transforma rapidement pour exprimer l'assentiment indifférent d'un soldat de deuxième classe aux arrêts. C'était un visage qui ne trahissait rien.

Maycroft présenta Dalglish et Kate, déclinant leur grade et leur nom complet avec une formalité tatillonne qui suggérait qu'ils étaient censés échanger une poignée de main. Ils s'en abstinrent. Jago inclina la tête et garda le silence. Dalglish conduisit le groupe du côté du phare donnant sur la mer. Il ne s'embarrassa pas de préliminaires : « Je veux que vous me disiez exactement ce qui s'est passé à partir du moment où on vous a demandé de participer aux recherches. »

Jago resta muet pendant environ cinq secondes. Il était peu probable, se dit Dalglish, qu'il eût besoin de temps pour se rafraîchir la mémoire. Quand il prit la parole, son récit fut coulant et sans hésitation.

« Mr Boyde m'a téléphoné du bureau pour me dire que Mr Oliver ne s'était pas présenté à l'infirmerie comme prévu et pour me demander de venir les aider à le chercher. À ce moment-là, il commençait à y avoir du brouillard et je ne voyais pas très bien à quoi pouvaient servir des recherches, mais j'ai tout de même pris le sentier du port. Millie Tranter était chez moi, et elle m'a rejoint en courant. Nous avons suivi la falaise jusqu'au phare, le brouillard s'est dissipé tout à coup et nous avons aperçu le corps. Mr Maycroft était là avec Dan Padgett. Dan tremblait et gémissait. Millie s'est mise à crier, puis le docteur Staveley et Miss Holcombe sont arrivés depuis l'autre côté du phare. Mr Maycroft, le docteur Staveley et moi, on est entrés et on est montés jusqu'à la galerie. On a essayé de hisser le corps, mais le docteur Staveley a dit que nous ferions mieux de le descendre. Nous avons enroulé la corde à vin barreau du garde-fou pour freiner la chute. Mr Maycroft m'a dit de redescendre pour attraper le corps, et c'est ce que j'ai fait. Quand je l'ai réceptionné, Mr Maycroft et le docteur Staveley ont laissé filer la corde. »

Il se tut. Après une pause, Dalglish demanda : « Avez-vous posé le corps par terre sans aide ? »

– Oui, Monsieur. Dan est venu m'aider, mais ce n'était pas la peine. Mr Oliver n'était pas bien lourd. »

Une nouvelle pause. Manifestement, Jago avait décidé de ne pas livrer d'informations de sa propre initiative et de se contenter de répondre aux questions.

« Qui était avec vous quand vous l'avez déposé par terre ? » demanda Dalglish.

– Seulement Dan Padgett. Miss Holcombe avait emmené la petite. Elle a bien fait.

– Qui a détaché et retiré la corde ? »

La pause fut plus longue, cette fois. « Je crois que c'est moi.

– Vous n'en êtes pas sûr ? Nous parlons de ce matin. Vous ne pouvez pas avoir oublié ce qui s'est passé.

– C'est moi. Il me semble que Dan m'a aidé. C'est-à-dire que j'ai tenu le nœud et qu'il a poussé la corde pour essayer de la faire passer à travers. Nous venions de la glisser au-dessus de la tête quand Mr Maycroft et le docteur Staveley sont arrivés.

– Vous étiez donc deux pour la retirer ?

– Il me semble, oui.

– Pourquoi avez-vous fait cela ? »

Cette fois, Jago regarda Dalglish droit dans les yeux pour répondre : « Ça allait de soi. La corde s'était enfoncée profondément dans la chair du cou. Nous ne pouvions pas le laisser comme ça. Ce n'était pas bien.

– Et ensuite ?

– Mr Maycroft nous a demandé, à Dan et moi, d'aller chercher la civière. Mr Roughtwood, le valet de Miss Holcombe, était ici quand nous sommes revenus.

– Était-ce la première fois que vous voyiez Mr Roughtwood sur les lieux ?

– Je vous l'ai dit, Monsieur. Après le départ de Millie et de Miss Holcombe, on n'était que tous les trois, avec Dan. Roughtwood est arrivé pendant qu'on cherchait la civière.

– Et la corde ? Qu'était-elle devenue ?

– Mr Maycroft m'avait rappelé pour que je la range avec les autres, alors je l'ai enroulée et remise à son crochet.

– Vous ne l'avez pas enroulée très serré, si ? Les autres sont plus soigneusement rangées.

– C’est moi qui m’occupe de tout le matériel d’escalade. Les cordes sont sous ma responsabilité. Elles sont toujours rangées comme ça. Pour celle-ci, ce n’était pas pareil. Ça ne servait à rien de l’enrouler aussi bien que les autres, je n’allais pas m’en resservir. Elle porte malheur maintenant. Je ne lui confierais pas ma vie, ni celle de qui que ce soit. Mr Maycroft m’a dit de ne pas toucher au nœud. Il y aurait une enquête et le coroner voudrait peut-être voir la corde.

– Mais bien sûr, vous l’aviez déjà touchée, et Dan Padgett aussi, si j’ai bien compris.

– Ça se peut. Je l’ai attrapée pour défaire le nœud coulant et la faire passer au-dessus de la tête. Je savais qu’il était mort et qu’on ne pouvait plus rien faire pour lui, mais ce n’était pas correct de le laisser comme ça. Je pense que Dan était d’accord avec moi.

– Il n’était pas trop perturbé pour vous aider ? Dans quel état était-il quand il est arrivé ? »

Kate sentit que la question était malvenue. Jago répondit rapidement : « Il était bouleversé. Vous feriez mieux de lui demander à lui ce qu’il éprouvait. La même chose que moi je suppose. Ça a été un choc.

– Merci, Mr Tamlyn, dit Dalgliesh. Vous avez été très clair. J’aimerais que vous veniez examiner le nœud de près. »

Jago obtempéra. Kate savait que Dalgliesh pouvait faire preuve de patience quand c’était la méthode la plus prometteuse. Il attendit donc, puis Jago dit : « Mr Oliver savait faire un nœud de chaise, mais manifestement, il ne lui faisait pas confiance. Il y a deux demi-clés au-dessus. Bizarre.

– Pensez-vous que Mr Oliver ait su qu’un nœud de chaise offrait toute sécurité ?

– Il savait faire un nœud de chaise, c’est sûr, Monsieur. Son père était marin ici, et c’est lui qui l’a élevé après la mort de sa pauvre mère. Il a vécu sur Combe jusqu’à l’évacuation, au début de la guerre. Ensuite, il a habité ici avec son père jusqu’à l’âge de seize ans. Puis il est parti. Son père lui aura certainement appris à faire un nœud de chaise.

– Et la corde ? Pourriez-vous dire si elle est toujours exactement comme vous l’avez rangée ? »

Jago observa la corde. Son visage était sans expression. En gros, oui.

– Pas en gros : est-elle pareille, Mr Tamlyn, dans la mesure où vous vous en souvenez ?

– Je n’ai pas fait très attention. Je l’ai enroulée et accrochée, c’est tout. C’est ce que j’ai dit, Monsieur. En gros, elle m’a l’air pareil.

– Ce sera tout pour le moment, dit Dalglish. Merci, Mr Tamlyn. »

Maycroft lui donna congé d'un signe de tête. Jago se tourna vers lui avec un geste qui pouvait exprimer son rejet de Dalglish et de tous ses agissements. « Inutile que je retourne à la vedette maintenant, Monsieur. Ça ne sert à rien, je suppose. Le moteur tourne parfaitement. Vous me trouverez à la bibliothèque avec les autres. »

Ils le regardèrent s'éloigner à grands pas vigoureux, franchir le talus et disparaître. Dalglish fit un signe de tête à Kate. Ouvrant sa mallette, elle enfila ses gants de latex, sortit un grand sac destiné aux pièces à conviction et, soulevant délicatement la corde de son crochet, elle la fit tomber à l'intérieur avant de sceller le sac. Sortant un stylo de sa poche, elle regarda sa montre puis nota l'heure et le contenu du sac sur l'étiquette. Benton-Smith ajouta son nom. Maycroft et Staveley observaient silencieusement, sans échanger un regard, mais Dalglish perçut chez eux un léger malaise, comme s'ils ne comprenaient que maintenant toutes les incidences de la présence policière sur l'île.

Staveley fut le premier à parler : « Je ferais mieux de retourner à la maison pour m'assurer que tout le monde est à la bibliothèque. Emily ne viendra pas, mais les autres devraient y être. »

Sans attendre de réponse, il sortit précipitamment et bondit gauchement au-dessus du talus avec une rapidité surprenante. Pendant un moment, personne ne dit rien. Puis Dalglish se tourna vers Rupert Maycroft : « Il faut absolument que l'on puisse verrouiller le phare. Pensez-vous avoir une chance de retrouver la clé ? »

Maycroft suivait toujours Staveley des yeux. Il sursauta. « Je peux essayer. Personne ne s'en est préoccupé jusqu'à aujourd'hui. On a dû l'égarer il y a des années de cela. Dan Padgett ou Jago pourraient sans doute remplacer la serrure, mais je ne pense pas que nous en ayons ici d'assez solide pour cette porte. Cela prendrait du temps. Au pire, ils pourraient fixer des verrous extérieurs, mais cela n'empêchera personne d'entrer. »

Dalglish s'adressa alors à Benton : « Pouvez-vous vous en occuper, inspecteur, dès que nous aurons terminé à la bibliothèque ? Si nous devons nous contenter de verrous extérieurs, il faudra mettre des scellés dessus. Cela n'empêchera pas non plus les intrusions, mais au moins nous saurons si quelqu'un est entré. – Oui, commandant. »

Ils en avaient fini avec le phare pour le moment. Il était temps de faire la connaissance des résidents de Combe.

6

Ils traversèrent un hall spacieux sur lequel donnait la bibliothèque. Avant de pousser la porte, Maycroft se tourna vers eux : « La plupart des résidents devraient être là, exception faite de Miss Oliver et de Mr Tremlett. Je n'ai pas voulu les déranger, vous le comprendrez. Miss Holcombe et Roughtwood sont à Atlantic Cottage, mais ils seront à votre disposition plus tard si vous souhaitez les interroger. Quand vous aurez fini ici, j'essaierai à nouveau de joindre Mr Speidel et Mark Yelland. »

Ils pénétrèrent dans une pièce de forme et de dimensions identiques à celles du bureau de Maycroft. On y retrouvait la grande fenêtre incurvée et la vue immense sur le ciel et la mer. Le long de tous les autres murs, des étagères d'acajou vitrées allant du sol presque jusqu'au plafond révélaient clairement la destination de la pièce. À droite de la porte, la bibliothèque avait été adaptée pour abriter une collection de CD. Deux fauteuils de cuir à haut dossier étaient placés devant la cheminée, d'autres disposés autour d'une grande table oblongue, au centre de la pièce. C'était là que tout le monde avait pris place, à l'exception de deux femmes qui occupaient les fauteuils. Une blonde, plus jeune et solidement bâtie, était restée debout et regardait par la fenêtre. Guy Staveley se tenait à côté d'elle. Elle se retourna au moment où Dalglish et son petit groupe entrèrent, et fixa sur lui un regard ostensiblement appréciateur. Elle avait des yeux remarquables, d'un brun chaud comme du miel.

Sans attendre les présentations, elle s'avança : « Je suis Joanna Staveley. Guy soigne les malades, je distribue sparadraps, laxatifs et placebos. L'infirmerie est au deuxième étage de la tour si vous avez besoin de nous. »

Personne ne parla. Il y eut un léger bruit lorsque les hommes assis à la table reculèrent leurs chaises comme pour se lever, avant de se raviser. La lourde porte d'acajou était trop épaisse pour que, du vestibule, Dalglish et ses acolytes aient pu percevoir un éventuel murmure, mais à présent, le silence était absolu et l'on avait peine à croire qu'il ait pu être un jour rompu. Toutes les fenêtres, sauf une, étaient fermées, et vine fois de plus, le martèlement de la mer s'imposa à la conscience de Dalglish.

Maycroft avait manifestement préparé ce qu'il allait dire et, sans être parfaitement à son aise, il fit les présentations avec une assurance tranquille et une autorité dont Dalglish ne l'aurait pas cru capable. « Voici le commandant Dalglish de New Scotland Yard, et ses collaborateurs, l'inspectrice principale Miskin et l'inspecteur Benton-Smith. Ils sont venus enquêter sur les circonstances du décès tragique de Mr Oliver et j'ai donné au commandant Dalglish l'assurance que chacun d'entre nous coopérera de son mieux pour l'aider à établir la vérité. » Il se tourna vers Dalglish : « Et maintenant, je vais vous présenter mes collaborateurs. » Il fit un signe de tête vers les deux femmes assises : « Mrs Burbridge est notre intendante. Elle est chargée de toute l'organisation domestique. Mrs Plunkett est notre cuisinière. »

Mrs Plunkett était une femme robuste aux joues rebondies, au visage ordinaire mais plaisant. Elle portait une blouse blanche étroitement boutonnée sur sa large charpente. Le tissu était raide d'amidon, et Dalglish se demanda si elle avait enfilé cette tenue pour proclamer sans ambiguïté sa place dans la hiérarchie de l'île. Les ondulations de ses cheveux bruns à peine striés de gris étaient retenues en arrière par une barrette d'un style que Dalglish avait vu sur des photographies des années 1930. Elle était assise, calme et apparemment sereine, ses fortes mains, un peu rouges et aux doigts boudinés, croisées sur son vaste giron. Ses yeux petits et très brillants – mais pas hostiles, songea-t-il – étaient posés sur lui avec toute l'attention d'une cuisinière estimant les qualités et les lacunes potentielles d'une candidate à un emploi de fille de cuisine.

Mrs Burbridge était sans doute la doyenne du manoir. Elle était assise, très droite, dans son fauteuil, aussi immobile que si elle avait posé pour un portrait. Elle avait un petit corps compact au buste haut et plein, des poignets et des chevilles délicats. Ses mains, pâles, aux ongles courts et sans vernis, n'étaient pas jointes et ne révélaient aucun signe de tension. Ses cheveux, gris acier, étaient soigneusement tressés et enroulés en chignon au sommet de la tête. Ses yeux perçants, fixés sur Dalglish derrière des lunettes à monture argentée, étaient plus interrogateurs qu'inquisiteurs. Elle avait une bouche généreuse et ferme et il sentit qu'elle exerçait son autorité d'une main légère : c'était le genre de femmes qui obtiennent ce qu'elles veulent sans avoir besoin d'insister, simplement parce qu'elles ne peuvent imaginer la moindre contestation.

Les deux femmes restèrent assises, mais leurs visages se plissèrent brièvement dans des sourires convenus et réservés.

Maycroft dirigea son attention vers le groupe assis autour de la table. « Vous connaissez déjà Jago Tamlyn. Jago n'est pas seulement notre pilote. C'est aussi un électricien qualifié. Il entretient le

générateur, ce qui nous évite d'être coupés du monde, sans lumière ni électricité. À côté de Jago, Adrian Boyde, mon assistant personnel, puis Dan Padgett, jardinier et factotum. Tout au bout, Millie Tranter. Millie aide à la lingerie et à la cuisine. »

Dalglish n'avait pas eu l'intention de donner à cette réunion un caractère solennel, mais il ne se faisait pas d'illusions. Il n'arriverait pas à les mettre à l'aise et toute tentative en ce sens ne pouvait être que dérisoire. Il n'était pas venu en qualité d'ami, et aucunes condoléances formelles à l'occasion du décès d'Oliver, aucune platitude pour regretter la gêne occasionnée ne pouvaient masquer cette vérité déplaisante. Les interrogatoires individuels qu'il mènerait ultérieurement seraient certainement plus instructifs, mais si quelqu'un avait aperçu Oliver ce matin, surtout s'il se dirigeait vers le phare, il tenait à le savoir au plus vite. Cet interrogatoire de groupe présentait un autre avantage. Les déclarations publiques pouvaient être immédiatement mises en doute ou contestées, par un regard, sinon par un mot. Ses suspects potentiels se livraient peut-être davantage en privé, mais c'était ici, ensemble, que leurs relations mutuelles apparaîtraient le plus clairement. Il espérait aussi obtenir quelques précisions sur l'heure de la mort. Il était presque certain de l'exactitude de l'estimation provisoire du professeur Glenister : Oliver était mort vers huit heures du matin. Mais un intervalle de dix minutes pouvait faire la différence entre un alibi solide et un alibi contestable, entre le doute et la certitude, l'innocence et la culpabilité.

« Nous vous rencontrerons individuellement, un de mes collaborateurs ou moi-même, un peu plus tard dans la journée, ou bien demain, annonça-t-il. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir prévenir Mr Maycroft si vous avez l'intention de quitter le manoir ou votre logement. Mais je voudrais profiter de ce que nous sommes réunis pour vous demander si l'un de vous a vu Mr Oliver après son départ de la salle à manger vers neuf heures et quart hier soir, ou ce matin, à n'importe quelle heure. »

Le silence était absolu. Des regards parcoururent l'assistance, mais tout d'abord, personne ne parla. Mrs Plunkett se décida enfin : « Il était là au dîner. Il est parti quand je suis venue débarrasser le plat de résistance. J'ai servi le café comme d'habitude à neuf heures et demie à la bibliothèque, mais il n'est pas revenu. Je ne l'ai pas revu depuis le dîner. Ce matin, j'ai été occupée à la cuisine ; j'ai préparé le petit déjeuner de Mr Maycroft, puis le déjeuner. » Elle s'interrompt avant d'ajouter : « Personne n'en a voulu, évidemment. C'est bien dommage parce que c'était du saumon en croûte. Impossible à réchauffer. Quel gâchis ! Excusez-moi, c'est plus fort que moi. »

Elle jeta un coup d'œil à Mrs Burbridge comme pour lui

transmettre un signal. L'intendante prit la suite : « J'ai dîné chez moi, puis j'ai lu jusqu'à dix heures et quart. À ce moment-là, je suis sortie prendre l'air. Je n'ai vu personne. Le vent s'était levé et soufflait plus fort que je ne l'aurais cru. Je ne suis pas restée dehors plus d'un quart d'heure. Ce matin, je suis restée dans mon appartement, essentiellement dans ma salle de couture, jusqu'à ce que Mr Maycroft m'appelle pour m'annoncer qu'on avait trouvé Mr Oliver pendu.

– Où êtes-vous allée, hier soir ? demanda Kate.

– J'ai fait l'aller-retour jusqu'au phare, le long de la falaise du haut. C'est une promenade que je fais souvent avant de me coucher. Comme je vous l'ai dit, je n'ai vu personne. »

Adrian Boyde était assis, les épaules légèrement voûtées, les mains sous la table, cherchant visiblement à conserver son calme. La vision du corps pendu d'Oliver lui avait été épargnée, mais il semblait encore plus bouleversé que les quatre personnes assises à ses côtés. Son visage blafard était luisant de sueur, la mèche de cheveux très sombres collée sur son front était si noire qu'elle aurait pu être teinte. Il avait les yeux baissés sur ses mains, mais il les releva et son regard se posa sur Dalglish.

« J'ai dîné seul dans mon cottage et je ne suis pas ressorti. Ce matin, je suis parti travailler de bonne heure, il n'était pas encore huit heures, j'ai traversé l'île à pied, mais je n'ai vu personne avant que Mr Maycroft ne me rejoigne au bureau vers neuf heures vingt. »

Tous les regards se tournèrent alors vers Dan Padgett. Ses yeux pâles et effarouchés parcoururent l'assemblée comme s'il voulait s'assurer que c'était bien à lui de parler. Il se mordit la lèvre. Tout le monde attendait. Quand ils sortirent enfin, les mots étaient heurtés et prononcés sur un ton de bravade empreint d'hostilité. Dalglish avait trop d'expérience pour prendre la peur pour un indice de culpabilité ; les plus innocents étaient souvent les plus terrifiés par une enquête pour homicide. Ce qui l'intéressait, c'était les motifs de cette crainte. Il avait déjà compris que l'aversion générale qu'inspirait Oliver reposait sur des causes plus profondes que son caractère difficile ou ses querelles de logement. Parée du prestige de son nom, Miss Emily Holcombe était indéniablement de taille à tenir tête à l'écrivain. Il attendait avec impatience de pouvoir l'interroger. Padgett avait-il été une victime plus vulnérable ?

« Je suis allé me promener avant le dîner, dit enfin Padgett, mais j'étais chez moi à huit heures et je ne suis pas ressorti. Je n'ai vu Mr Oliver ni hier soir ni ce matin.

– Moi non plus », intervint Millie en jetant un coup d'œil à Kate comme si elle la défiait de prétendre le contraire. Dalglish s'étonna qu'une jeune personne, presque une enfant encore, ait choisi de venir

travailler à Combe ou qu'on le lui ait proposé. Cette petite île, isolée et étroitement surveillée, aurait certainement rebuté la plupart des adolescents. Millie portait une veste très courte en denim bleu délavé agrémentée de badges, et ne cessait de se trémousser sur sa chaise, révélant de temps en temps une étroite bande de jeune chair délicate entre l'ourlet de la veste et le haut du jean. Ses cheveux blonds étaient rassemblés en queue de cheval et les mèches d'une frange indisciplinée dissimulaient à demi un visage aux traits anguleux et aux petits yeux agités. Il n'y avait plus trace de son désarroi récent et sa bouche était pincée dans une expression de bellicosité boudeuse. Ce n'était pas le meilleur moment pour interroger Millie, songea-t-il, mais en tête à tête, et s'il savait la prendre, elle se montrerait peut-être plus loquace que ses aînés.

Les regards se portèrent alors sur Jago. « Vu que Mr Oliver était vivant et bien portant au dîner, dit-il, je pense que ce qui s'est passé vendredi après-midi ne vous intéresse pas. J'ai dîné chez moi. Saucisses et purée, si vous voulez tout savoir. Ce matin, j'ai sorti la vedette pendant une quarantaine de minutes pour vérifier le moteur. Il m'avait donné un peu de fil à retordre. Ça m'a pris de huit heures moins le quart à huit heures vingt, en gros.

– Où êtes-vous allé ? demanda Kate. Je veux dire, quelle direction avez-vous prise ? »

Jago la regarda comme si la question n'avait aucun sens. « Vers le large et retour, Mademoiselle. Ce n'était pas une croisière de plaisance. »

Kate garda son calme. « Êtes-vous passé devant le phare ?

– Comment voulez-vous, puisque j'ai filé droit vers le large avant de revenir ?

– Mais vous auriez pu le voir.

– Oui, si j'avais regardé par là, mais je ne l'ai pas fait.

– Il ne passe pourtant pas inaperçu, si ?

– J'étais occupé avec la vedette. Je n'ai rien vu ni personne. Quand je suis retourné à mon cottage, je suis resté seul jusqu'à l'arrivée de Millie vers neuf heures et demie. Il ne s'est rien passé ensuite avant l'appel de Mr Boyde. Il m'a dit que Mr Oliver avait disparu et m'a demandé de participer aux recherches. Je vous ai raconté tout le reste. »

Millie intervint : « Tu m'avais dit que tu ne sortirais pas la vedette avant neuf heures et demie. Tu m'avais promis de m'emmener.

– Eh bien, j'ai changé d'avis. Et je ne t'avais rien promis du tout, Millie.

– Tu n'as même pas voulu que je t'accompagne pour les

recherches. Tu m'as dit de rester au cottage. Je ne sais pas pourquoi tu étais tellement en colère. » Elle avait l'air au bord des larmes.

Ni Staveley ni sa femme ne s'étaient décidés à s'asseoir. En les voyant debout l'un à côté de l'autre devant la fenêtre, Dalglish fut frappé par le contraste qu'ils offraient. Guy Staveley donnait une impression de tension intérieure, disciplinée par une banalité étudiée, que soulignait encore la vitalité flamboyante de son épouse. Elle n'avait que quelques centimètres de moins que son mari, les jambes longues et la poitrine généreuse. Ses cheveux blonds, plus foncés aux racines, aussi abondants que ceux de Staveley étaient rares, étaient retenus par deux peignes rouges. Quelques mèches blondes s'enroulaient sur son front, encadrant un visage dont les premières marques du temps soulignaient la féminité assurée plus qu'elles ne l'estompaient. Il aurait été facile de voir en elle le type même de la femme séduisante et sexuellement exigeante dominant un mari mou et inefficace. Se méfiant toujours des stéréotypes, Dalglish songea que la vérité était sans doute plus subtile et plus intéressante. Plus dangereuse, peut-être aussi. De toutes les personnes présentes, Jo Staveley était la plus à l'aise. Elle s'était changée pour l'occasion, enfilant une tenue plus élégante que celle qu'elle aurait probablement choisie pour une journée de travail ordinaire. La veste ouatinée crème portée sur un pantalon noir de coupe ajustée avait l'éclat de la soie. Elle la portait ouverte sur un tee-shirt noir, dont le décolleté révélait la naissance de ses seins.

« Vous avez déjà rencontré mon mari, dit-elle, puisque vous êtes allés ensemble sur le lieu du crime. Mais peut-être le suicide n'est-il plus un crime ? En revanche, aider quelqu'un à se donner la mort l'est toujours, si je ne me trompe ? Je ne crois pourtant pas qu'Oliver ait eu besoin d'aide. Il a dû faire ça tout seul. »

Kate intervint : « Pourriez-vous répondre à la question qui vous a été posée, Mrs Staveley ?

– Je suis venue dîner ici avec mon mari, hier soir. Nous avons pris le café à la bibliothèque, puis nous sommes retournés à Dolphin Cottage. Nous sommes restés ensemble et puis nous sommes allés nous coucher, un peu avant onze heures. Aucun de nous n'est ressorti. Je ne partage pas ce goût pour une bouffée d'air pur avant de dormir. Nous avons pris le petit déjeuner ensemble au cottage – pamplemousse, pain grillé et café – puis je suis allée attendre Oliver à l'infirmerie. Il avait rendez-vous à neuf heures pour une prise de sang. Comme il n'était toujours pas là à neuf heures vingt, j'ai commencé à appeler un peu partout pour essayer de savoir ce qui pouvait bien le retenir. C'était un maniaque et malgré son aversion pour les seringues, je pensais qu'il téléphonerait pour annuler ou qu'il serait à l'heure.

Contrairement à mon mari, je n'ai pas participé aux recherches. Je n'ai appris ce qui s'était passé que quand Guy est revenu me prévenir. Mais vous savez déjà tout cela.

– Nous sommes heureux de l'entendre de votre bouche », dit Dalglish.

Elle sourit. « Mon récit ne doit pas être très différent de celui de mon mari. Si nous l'avions voulu, nous aurions eu tout le temps de nous fabriquer un alibi avant votre arrivée. »

Sa franchise embarrassait manifestement l'assistance. Le silence qui suivit était chargé d'un vague frémissement de scandale. Les regards s'évitaient.

Mrs Burbridge prit alors la parole : « Nous ne sommes certainement pas ici pour nous fournir mutuellement des alibis. Il n'y en a pas besoin pour un suicide. »

Jago intervint : « On n'envoie pas non plus un grand pont de la Met par hélicoptère pour un suicide. Il y a un problème avec la police de Cornouailles ? J'aurais cru qu'elle était assez compétente pour enquêter sur un suicide. » Il s'interrompit avant d'ajouter : « Ou sur un meurtre, aussi bien. »

Tous les regards se tournèrent vers Dalglish. « Personne ne doute de la compétence des services de police locaux, observa-t-il. Je suis ici avec l'accord de la gendarmerie de Cornouailles. Ils sont surchargés de travail, comme presque toutes les forces de police. Et cette affaire doit être réglée le plus rapidement possible, dans la plus grande discrétion. Pour le moment, j'enquête sur une mort suspecte, c'est tout. »

Mrs Burbridge éleva doucement la voix : « Mais Mr Oliver était un homme important, un écrivain célèbre. On a parlé de lui pour le prix Nobel. On ne peut pas dissimuler sa mort, pas une mort pareille.

– Nous ne la dissimulons pas, nous cherchons simplement à en élucider les circonstances. La nouvelle a déjà été transmise aux éditeurs de Mr Oliver et elle sera probablement annoncée aux informations de ce soir à la télévision et à la radio, et peut-être dans les journaux de demain. Aucun journaliste ne sera autorisé à venir sur l'île, et toutes les demandes d'informations seront gérées par le service des relations publiques de la Metropolitan Police. »

Maycroft regarda Dalglish et dit, comme sur un signal : « Les gens vont forcément se poser des questions, et j'espère qu'aucun de vous n'ajoutera aux rumeurs en communiquant avec le monde extérieur. Des hommes et des femmes chargés de très lourdes responsabilités viennent ici savourer la solitude et la paix dont ils ont besoin. Les administrateurs tiennent à s'assurer qu'ils continueront à les trouver. Si cette Fondation a pu remplir les objectifs prévus par le donateur

initial, c'est uniquement grâce au dévouement, à la loyauté et à la discrétion absolue des gens qui travaillent sur l'île – de vous tous. Je vous demande de rester fidèles à ces principes et d'aider Mr Dalglish à découvrir la vérité sur la mort de Mr Oliver le plus rapidement possible. »

À cet instant, la porte s'ouvrit. Tous les regards se tournèrent vers le nouveau venu, qui s'avança avec une assurance tranquille et prit un des sièges libres autour de la table.

Dalglish fut surpris, comme il l'était souvent en présence d'un éminent scientifique, par la jeunesse apparente de Yelland. Il était grand, plus d'un mètre quatre-vingts, et avait des cheveux blonds bouclés, dont la longueur et l'indiscipline accentuaient son aspect juvénile. Son visage séduisant était sauvé de la fadeur d'une beauté conventionnelle par une mâchoire saillante et le dessin ferme des lèvres fines. Dalglish avait rarement vu visage aussi ravagé par l'épuisement ou aussi marqué par les épreuves prolongées de la responsabilité et du surmenage. Mais il en émanait une indéniable autorité.

« Mark Yelland, dit-il. Je n'ai trouvé sur mon répondeur le message annonçant la mort d'Oliver qu'en revenant à Murrelet Cottage pour déjeuner. Je suppose que la raison d'être de cette réunion est d'établir l'heure du décès.

– Je voudrais savoir, demanda Dalglish, si vous avez revu Mr Oliver après le dîner d'hier soir, ou bien ce matin. »

La voix de Yelland était surprenante, un peu discordante et avec une pointe d'accent des quartiers populaires de Londres : « On vous aura parlé de notre altercation au dîner. Pour ce qui est de ce matin, je n'ai vu personne, mort ou vif, avant de vous rejoindre ici. Je ne peux pas vous être plus utile, s'agissant de préciser un horaire. »

Le silence retomba. Maycroft regarda Dalglish : « Est-ce tout pour le moment, commandant ? Dans ce cas, je vous remercie tous d'être venus. Rappelez-vous qu'il faut que nous sachions toujours où vous joindre, l'équipe de Mr Dalglish ou moi-même, si nous avons besoin de vous. »

Tout le monde se leva, à l'exception de Mrs Burbridge, et ils se dirigèrent vers la porte l'un derrière l'autre, avec la mine méprisante d'un groupe d'étudiants avancés sortant d'un cours particulièrement médiocre. Mrs Burbridge quitta promptement son fauteuil, jeta un coup d'œil à sa montre et s'arrêta devant Maycroft qui se trouvait sur le seuil pour lui lancer :

« Vous avez très bien mené tout cela, Rupert, mais franchement, il était inutile de nous recommander de nous montrer loyaux et discrets. Depuis que nous sommes ici, y a-t-il eu un seul moment où quelqu'un

sur cette île n'ait pas fait preuve de ces qualités ? »

Dalgliesh s'adressa calmement à Yelland lorsque celui-ci atteignit la porte : « Pourriez-vous attendre un instant, docteur Yelland ? » Quand Benton-Smith eut refermé la porte sur le dernier des résidents, Dalgliesh reprit : « Je vous ai demandé de rester parce que vous n'avez pas répondu quand je vous ai demandé si vous aviez parlé à Mr Oliver après neuf heures trente, hier soir. J'aimerais bien une réponse à cette question. »

Yelland le regarda droit dans les yeux et Dalgliesh fut frappé une nouvelle fois par la prestance de cet homme.

« Je n'aime pas beaucoup être interrogé, fit remarquer Yelland, surtout en public. Voilà pourquoi j'ai pris mon temps pour vous rejoindre. Je n'ai pas vu Oliver et je ne lui ai pas parlé ce matin, c'est-à-dire au moment qui vous intéresse certainement. À moins qu'il n'ait décidé hier soir à une heure tardive de se jeter dans les ténèbres ultimes. Mais je l'ai revu, effectivement, après le dîner. Je l'ai suivi dehors quand il est parti. »

Ce que ni Maycroft ni Staveley n'avaient jugé bon de lui dire, songea Dalgliesh.

« Je l'ai suivi parce que notre discussion avait été plus agressive qu'éclairante. Je n'étais venu dîner au manoir que parce que je savais qu'Oliver y serait. Je voulais le pousser dans ses retranchements à propos de son dernier livre, l'obliger à justifier ce qu'il avait écrit. Mais j'ai compris que je dirigeais contre lui une colère qui avait sa source ailleurs. J'ai eu l'impression d'avoir encore des choses à lui dire. Pour beaucoup d'autres gens, je ne me serais pas donné ce mal. Je suis habitué à l'ignorance et à la malveillance – pas habitué, peut-être mais, la plupart du temps, je tiens le coup psychologiquement. Avec Oliver, c'était différent. C'est le seul romancier moderne que je lise, d'abord parce que je n'ai pas beaucoup de loisirs, mais surtout parce que le temps consacré à lire ses livres n'est pas du temps perdu.

Rien de ce qu'il écrit n'est banal. Ses ouvrages répondent, me semble-t-il, à ce qui était, selon Henry James, l'objectif même d'un roman : aider le cœur de l'homme à se comprendre. Un peu prétentieux, peut-être, mais c'est sans doute vrai, pour ceux qui ont besoin du truchement de la fiction. Quoi qu'il en soit, je n'avais pas l'intention de justifier mes activités – la seule personne que j'aie à convaincre, en définitive, c'est moi-même –, mais je voulais qu'il comprenne, ou mettons qu'une partie de moi-même le voulait. J'étais très fatigué et j'avais un peu bu. Je n'étais pas ivre, mais je n'avais pas les idées parfaitement claires. Je crois que j'obéissais à deux motifs contradictoires : l'envie de faire la paix, si l'on peut dire, avec un homme dont je comprenais et admirais le dévouement total à son art,

et l'avertir que s'il s'immisçait une nouvelle fois dans les affaires de mon personnel ou de mon laboratoire, je porterais plainte. Ce qui était faux, évidemment : nous tenons à éviter toute publicité de ce genre. Mais j'étais encore en colère. Il s'est arrêté quand je me suis approché et au moins, il s'est retourné dans le noir pour m'écouter. »

Il s'interrompit. Dalglish attendit. Yelland reprit : « Je lui ai fait remarquer que je pouvais utiliser, et le mot est pertinent, cinq primates pour une expérience donnée. On s'occuperait bien d'eux, ils seraient correctement nourris, pourraient faire de l'exercice et seraient même entourés d'amour. Leur mort serait plus douce que toutes celles qu'ils pourraient connaître dans la nature, et elle pourrait aider à soulager, voire guérir, la souffrance de centaines de milliers d'êtres humains, mettre fin à certaines des maladies les plus terrifiantes et les plus réfractaires à tout traitement connues de l'homme. Ne doit-il pas exister une arithmétique de la souffrance ? J'avais une question à lui poser : si l'utilisation de mes cinq animaux pouvait éviter la souffrance prolongée, ou même sauver la vie, de cinquante mille autres *animaux* – je ne parle pas d'humains –, ne considérerait-il pas que la raison et l'humanité justifient le sacrifice de ces cinq animaux-là ? Alors pourquoi ne pas réagir de la même façon s'il s'agit d'humains ? Voici ce qu'il m'a répondu : "Je ne m'intéresse pas à la souffrance d'autrui, qu'il s'agisse d'humains ou d'animaux. C'était une discussion, rien d'autre. " Je lui ai dit : "Mais vous êtes un grand romancier, plein d'humanité. Vous comprenez la souffrance. " Je me souviens parfaitement de sa réponse : "J'écris sur elle ; je ne la comprends pas. Je ne peux pas l'éprouver par procuration. Et si je le pouvais, je serais incapable d'écrire dessus. Vous perdez votre temps, docteur Yelland. Nous faisons, vous et moi, ce que nous avons à faire. Nous n'avons pas le choix. Mais tout a une fin. Pour moi, elle est très proche. " Il s'exprimait avec une profonde lassitude, comme si tout lui était devenu indifférent.

« J'ai fait demi-tour et je l'ai laissé. J'ai eu l'impression d'un homme à bout de force. Il était en cage, comme mes animaux. Même si des indices s'opposent à la version du suicide, je suis convaincu que Nathan Oliver s'est donné la mort. »

La voix de Dalglish était tranquille : « Merci. Et votre conversation s'est achevée ainsi ? C'est la dernière fois que vous lui avez parlé et que vous l'avez vu ?

– Oui, la dernière. La dernière fois que qui que ce soit l'a vu, peut-être. » Il s'interrompit puis ajouta : « À moins qu'il ne s'agisse d'un meurtre, bien sûr. Mais je suis naïf. J'attache sans doute trop d'importance aux dernières paroles d'Oliver. La Met n'enverrait pas son redoutable policier-poète enquêter sur un suicide présumé au

milieu d'une petite île perdue. »

Peut-être le sarcasme était-il involontaire, mais il n'en était pas moins flagrant. Debout à côté de Benton, Kate crut percevoir un grognement semblable à celui d'un chiot agacé. Ce son était tellement ridicule qu'elle eut du mal à réprimer un sourire.

Yelland poursuivit : « Je tiens à préciser que je n'avais jamais rencontré Nathan Oliver avant le dîner d'hier soir et notre entrevue ultérieure. Je le respectais comme romancier, mais je ne l'aimais pas. Et maintenant, si vous n'avez pas d'autre question à me poser, j'aimerais retourner à Murrelet Cotage. »

Il partit aussi rapidement qu'il était arrivé.

« C'est un peu incohérent, commandant, fit remarquer Benton. Il commence par admettre qu'il n'a réservé pour dîner que pour en découdre avec Oliver, puis il le suit pour faire la paix ou pour continuer à l'intimider : il n'a pas l'air de le savoir très bien lui-même. C'est pourtant un scientifique.

– Il peut arriver aux scientifiques eux-mêmes de se conduire de façon irrationnelle, observa Dalglish. Il vit et travaille sous la menace constante, contre lui et contre sa famille. Le laboratoire Hayes-Skolling est l'une des cibles favorites des mouvements de défense des animaux.

– Ça ne l'empêche pas de venir ici en laissant sa femme et sa famille sans protection », fit remarquer Benton.

Kate prit la parole : « Nous n'en savons rien, mais une chose est sûre, commandant : avec un témoignage pareil, tout le monde aura du mal à croire à un meurtre. Il était bien décidé à nous convaincre qu'Oliver s'est suicidé.

– Peut-être en est-il sincèrement persuadé, dit Benton. Après tout, il n'a pas vu les marques sur le cou d'Oliver.

– Non, mais c'est un scientifique. Si c'est lui qui les a faites, il doit savoir qu'elles y sont. »

Au téléphone, Miranda Oliver répondit qu'elle était prête à répondre sur-le-champ aux questions du commandant Dalglish s'il le souhaitait. Songeant qu'il allait interroger une jeune femme probablement affligée par la mort de son père, Dalglish jugea plus délicat de ne venir qu'en compagnie de Kate. Benton pouvait s'occuper ailleurs : il fallait vérifier les distances entre les cottages et le phare, prendre des photographies de la falaise inférieure, notamment aux endroits où il était relativement facile de descendre ou de se laisser glisser jusqu'en bas. Cette corniche en contrebas, surplombée de buissons, serait toujours un problème. Tous les occupants des cottages de la côte occidentale de l'île pouvaient, en l'empruntant, parcourir à pied les quatre cents derniers mètres les séparant du phare sans se faire voir.

Peregrine Cottage était plus grand qu'il ne lui avait paru du ciel, écrasé qu'il était par la masse de Combe House, et même par son voisin, Seal Cottage. Il était situé dans une combe peu profonde, à demi dissimulé depuis le sentier, et était plus éloigné de la falaise que les autres habitations. Il était construit sur le même modèle, des murs de pierre avec un porche, deux fenêtres au rez-de-chaussée et deux au-dessus, sous un toit d'ardoises, mais son conformisme austère avait quelque chose de vaguement désolé, d'inhospitalier même. Peut-être était-ce la distance par rapport à la falaise et la solitude de la déclivité qui lui prêtait cette apparence d'isolement délibéré, comme si ce cottage avait été destiné à être moins attrayant que ses voisins.

Les rideaux du rez-de-chaussée étaient tirés. La porte s'ouvrit presque immédiatement lorsque Kate laissa doucement retomber le heurtoir de fer ordinaire. Miranda Oliver s'écarta et, d'un geste raide, les invita à entrer.

Ayant pris une demi-minute pour vérifier les éléments les plus marquants de l'existence de Nathan Oliver dans le *Who's Who* avant de quitter son bureau, Dalglish savait qu'il s'était marié en 1970 et qu'il avait trente-six ans à la naissance de sa fille. Mais la jeune femme qui le regardait posément paraissait plus que ses trente-deux ans. Sa poitrine haute et sa dignité lui prêtaient l'allure d'une matrone. Il releva peu de ressemblance avec son père, hormis le nez un peu fort et

le front haut, couronné d'une abondante chevelure châtain coiffée en arrière et rassemblée dans la nuque par un brin de laine. Sa bouche était petite mais ferme entre des joues légèrement affaissées. Ses traits les plus remarquables étaient ses yeux gris-vert qui le jaugeaient calmement. Ils ne portaient aucune trace de larmes récentes.

Dalglish fit les présentations. C'était un moment qu'il avait connu bien des fois au cours de sa carrière de policier et qu'il avait toujours appréhendé, comme tous ses collègues à sa connaissance. L'heure était aux condoléances, mais à ses oreilles, ces paroles convenues paraissaient toujours au mieux hypocrites, au pire mièvres et déplacées. Cette fois, il n'eut pas le temps de se livrer à ce pénible exercice.

Miranda Oliver le devança : « C'est évidemment pour moi que cette perte est la plus cruelle. Après tout, je suis sa fille et j'ai travaillé à ses côtés pendant la plus grande partie de ma vie d'adulte. Mais la mort de mon père constitue également une perte irréparable pour la littérature et pour le monde. » Elle s'interrompt. « Puis-je vous offrir quelque chose ? Du café ? Du thé ? »

Cette introduction fit une impression presque bizarre à Dalglish. « Rien, merci, répondit-il. Je suis désolé d'avoir à vous déranger en pareil moment, mais je suis certain que vous en comprendrez la nécessité. » Comme elle ne le leur proposait pas, il ajouta : « Pourrions-nous nous asseoir ? »

La pièce s'étendait sur toute la longueur du cottage ; la partie qui servait de salle à manger était percée d'une porte qui devait donner, supposa Dalglish, sur la cuisine, tandis que le coin où travaillait Oliver était situé tout au fond. Un lourd bureau de chêne était installé devant la fenêtre qui s'ouvrait du côté de la mer, à côté d'une table carrée où étaient posés un ordinateur et une photocopieuse. Des étagères en chêne couvraient les murs. Le coin repas servait également de petit salon ; deux fauteuils à dossier droit flanquaient la cheminée de pierre, et un canapé occupait l'espace libre, sous la fenêtre. Il en émanait une impression générale d'austérité dénuée de confort. On ne percevait pas d'odeur de brûlé, mais l'âtre était rempli de papier noirci et de cendre blanche.

Ils s'assirent à la table de la salle à manger. Miranda Oliver se comportait aussi posément que s'il s'agissait d'une visite de courtoisie. À cet instant, un bruit de pas un peu gauches se fit entendre dans l'escalier, et un jeune homme apparut. Il les avait certainement entendus frapper et devait savoir qu'ils étaient là, mais ses yeux passèrent de Dalglish à Kate comme s'il s'étonnait de leur présence. Il était vêtu d'un jean et d'un pull marin bleu foncé, dont l'épaisseur soulignait la fragilité de sa charpente. Contrairement à Miranda

Oliver, il semblait ravagé de chagrin ou de peur, les deux, peut-être. Son visage juvénile avait l'air vulnérable, les lèvres exsangues. Ses cheveux bruns étaient coupés en une frange régulière et très courte au-dessus d'yeux profondément enfoncés, lui donnant l'air d'un moine novice. Dalglish fut presque surpris de ne pas distinguer de tonsure.

« Je vous présente Dennis Tremlett, dit Miranda Oliver. Il était l'assistant et le secrétaire de mon père. Sans doute est-il préférable que je vous annonce tout de suite que Dennis et moi sommes fiancés ; nous allons nous marier. Mais peut-être mon père en a-t-il parlé au dîner, hier soir.

– Non, répondit Dalglish. En tout cas, on ne nous en a rien dit. » Il se demanda s'il était censé féliciter le couple, mais préféra dire : « Voulez-vous nous rejoindre, Mr Tremlett ? »

Tremlett se dirigea vers la table. Dalglish remarqua qu'il boitait légèrement. Après un instant d'hésitation, il s'assit à côté de Miranda. Elle lui jeta un regard possessif, presque menaçant, et tendit la main vers lui. Il sembla hésiter à la prendre et leurs doigts se frôlèrent brièvement avant qu'il ne pose ses mains sur ses genoux.

« Vos fiançailles sont-elles récentes ? demanda Dalglish.

– Nous avons compris que nous nous aimions au cours du dernier voyage de papa aux États-Unis. À Los Angeles, plus précisément. Nous ne nous sommes fiancés officiellement qu'hier et je l'ai annoncé à mon père hier soir.

– Comment a-t-il pris la nouvelle ?

– Cela faisait un moment qu'il soupçonnait quelque chose, et la nouvelle ne l'a donc pas surpris. Il m'a dit qu'il était très heureux pour nous et je lui ai brièvement exposé nos projets. Nous pensions nous installer dans l'appartement de Londres qu'il a acheté à l'usage de Dennis, en attendant d'avoir un logement à nous. Nous voulions trouver quelqu'un pour s'occuper de lui tout en continuant, Dennis et moi, à venir le voir tous les jours. Il savait qu'il ne pouvait pas se passer de nous et nous étions décidés à éviter que cela ne soit nécessaire. Bien sûr, cela aurait tout de même entraîné quelques changements dans sa vie. Nous nous sommes posé des questions depuis. Peut-être faisait-il semblant d'être heureux pour nous et s'inquiétait-il plus que nous l'avons cru à l'idée de vivre seul. Il n'y aurait pas été obligé, c'est évident. Nous lui aurions trouvé une gouvernante sérieuse, et nous comptions passer toutes nos journées avec lui. Mais après tout, la nouvelle l'a peut-être plus secoué que je ne l'ai cru sur le moment. »

Kate intervint : « C'est donc vous qui lui avez annoncé vos fiançailles. Vous n'avez pas affronté votre père ensemble ? »

Le choix du verbe était sans doute malheureux. Le visage de Miranda Oliver s'empourpra et elle lança sa réponse sans desserrer les lèvres : « Je n'ai pas eu à l'affronter. Je suis sa fille. Il n'y a pas eu d'affrontement. Je lui ai annoncé la nouvelle, et elle lui a fait plaisir, c'est du moins l'impression que j'ai eue. »

Kate se tourna vers Dennis Tremlett : « Avez-vous parlé à Mr Oliver après son entretien avec votre fiancée ? »

Tremlett clignait des yeux comme pour retenir ses larmes et ce fut avec un effort manifeste que son regard croisa le sien. « Non, je n'en ai pas eu l'occasion. Il a dîné au manoir et n'est rentré qu'après mon départ. Quand je suis arrivé ce matin, il était déjà sorti. Je ne l'ai pas revu. »

Sa voix tremblait. Kate se tourna vers Miranda Oliver : « Comment avez-vous trouvé votre père depuis votre arrivée sur l'île ? Vous a-t-il paru triste, préoccupé, différent de ce qu'il était d'habitude ? »

– Très taciturne. Je sais que la vieillesse était un souci pour lui, qu'il redoutait de voir son talent décliner. Il n'en disait rien, mais nous étions très proches. J'ai bien senti qu'il était malheureux. » Elle se tourna vers Tremlett. « Tu l'as senti toi aussi, n'est-ce pas, chéri ? »

Le terme d'affection, presque incongru dans ces circonstances, fut prononcé avec affectation, un mot nouvellement acquis et encore étranger, moins une caresse verbale qu'une petite note de défi. Tremlett ne sembla pas le relever.

Il se tourna vers Dalgliesh : « Il ne se confiait pas beaucoup à moi. Ce n'était pas le genre de relations que nous entretenions. J'étais son assistant et son secrétaire, rien de plus. Je sais qu'il avait été peiné que son dernier livre ne marche pas aussi bien que les précédents. C'est un monstre sacré, évidemment, et les critiques se montrent toujours très respectueux. Mais il n'en était pas content lui-même. Il lui fallait plus de temps pour écrire, les mots ne lui venaient plus aussi facilement. Il restait pourtant un merveilleux écrivain. » Sa voix se brisa.

« Mr Maycroft, le docteur Staveley et les autres vous diront sans doute que mon père n'était pas facile à vivre, ajouta Miranda Oliver. Il était parfaitement dans son droit pourtant. Il est né ici et en vertu des statuts de la Fondation, il pouvait venir aussi souvent qu'il le souhaitait. Emily Holcombe aurait facilement pu déménager, mais elle a refusé. Et puis tout au début, il y a eu quelques problèmes, parce que papa avait exigé que Dennis et moi l'accompagnions. Les visiteurs sont censés venir seuls. Mon père estimait que puisque Emily Holcombe avait Roughtwood, rien ne l'empêchait de nous avoir, Dennis et moi. Il y était bien obligé de toute façon ; il avait besoin de nous. Mr Maycroft et Emily Holcombe administrent ce lieu à eux deux.

Ils n'ont pas l'air de comprendre que papa est... était, un grand

romancier. Il était au-dessus de toutes ces règles stupides.

– Avez-vous l'impression qu'il était déprimé au point d'attenter à ses jours ? demanda Dalglish. Je suis désolé, mais je me vois contraint de vous poser cette question. »

Miranda se tourna vers Dennis Tremlett, comme s'il était plus apte qu'elle à répondre. Il était assis, très raide, les yeux baissés sur ses mains jointes et il évita son regard. Elle dit alors : « C'est une hypothèse terrible, commandant. Mon père n'était pas le genre d'homme à se suicider, et le cas échéant, il n'aurait pas choisi cette méthode épouvantable. Il avait horreur de la laideur, et la pendaïson est laide. Il avait toutes les raisons de vivre. Il avait la gloire, la sécurité, le talent. Et puis il m'avait, moi. Je l'aimais. »

Ce fut Kate qui intervint. Elle ne manquait ni de sensibilité ni de tact, mais cela ne l'empêchait pas d'être parfois très directe : « Peut-être l'annonce de vos fiançailles l'a-t-elle plus bouleversé qu'il ne l'a laissé paraître. Après tout, cela risquait d'entraîner d'importants changements dans sa vie. Et s'il avait d'autres soucis qu'il ne vous avait pas confiés, cela aurait pu être la goutte d'eau... »

Miranda se tourna vers elle, le visage écarlate. Elle répondit d'une voix frémissante, qu'elle avait peine à maîtriser : « Comment pouvez-vous dire des choses aussi horribles ? Vous sous-entendez que nous pourrions être responsables de la mort de papa, Dennis et moi. C'est cruel, et c'est ridicule. Croyez-vous que je ne connaissais pas mon père ?

Nous vivons ensemble depuis que j'ai quitté le lycée. Je me suis occupée de lui, je lui ai facilité la vie, je me suis mise au service de son talent. »

Dalglish intervint avec douceur : « C'est exactement ce que voulait dire l'inspectrice Miskin. Vous étiez bien sûr décidés, Mr Tremlett et vous, à éviter toute souffrance à votre père, à continuer de vous occuper de lui. Mr Tremlett tenait à rester son secrétaire. Mais peut-être votre père n'a-t-il pas compris que vous y aviez bien réfléchi. L'inspectrice Miskin a dit quelque chose de sensé, qui n'avait rien de cruel ni de ridicule. Nous savons que le soir qui a suivi l'annonce de vos fiançailles, votre père a dîné au manoir – ce qui n'était pas dans ses habitudes – et qu'il était manifestement troublé. Il avait également réservé la vedette pour cet après-midi. Il n'est pas allé jusqu'à dire clairement qu'il voulait quitter l'île, mais le sous-entendu était limpide. Vous a-t-il confié, à l'un ou à l'autre, son intention de partir ?

»

Cette fois, ils échangèrent un regard. Dalglish vit clairement que la question était à la fois inattendue et malvenue. Il y eut un instant de silence et ce fut Dennis Tremlett qui répondit : « Au début de la

semaine, il m'avait parlé d'aller passer une journée en ville. Il ne m'a pas précisé de date. J'ai cru comprendre qu'il avait des recherches à faire.

– S'il a réservé la vedette pour le début d'après-midi, il ne disposait pas d'une journée entière pour travailler, observa Kate. Lui arrivait-il souvent de quitter l'île au cours de ses séjours ? »

Il y eut une nouvelle pause. Si Tremlett ou Miss Oliver avaient été tentés de mentir, un instant de réflexion aurait suffi à leur rappeler que la police pouvait vérifier leurs propos en interrogeant Jago Tamlyn. Finalement, Tremlett dit : « Cela lui arrivait, mais pas souvent. Je ne me souviens pas de la dernière fois où il a fait cela. »

Dalglish sentit une modification, subtile mais parfaitement perceptible, dans la teneur des questions et des réponses. Il changea de tactique : « Votre père vous a-t-il parlé de son testament ? Savez-vous si certains organismes, par exemple, bénéficieront de son décès ? »

Cette question, il le vit, était plus facile à aborder. « Il n'a pas d'autre enfant que moi, répondit Miranda, et je suis évidemment la principale bénéficiaire. Il me l'a dit il y a quelques années. Peut-être a-t-il laissé quelque chose à Dennis pour le remercier de tout ce qu'il a fait pour lui au cours des douze dernières années. Il me semble qu'il l'a vaguement évoqué. Il m'avait aussi annoncé son intention de léguer deux millions de livres à la Fondation de Combe Island, une somme destinée en partie à la construction d'un nouveau cottage qui devrait porter son nom. Je ne sais pas s'il a modifié récemment son testament. Le cas échéant, il ne m'en a pas informée. Je sais que le refus de la Fondation de mettre Atlantic Cottage à sa disposition l'irritait de plus en plus. Je suppose que les administrateurs agissaient sur les conseils de Mr Maycroft. Personne ici n'est capable de comprendre ce que ce cottage représentait pour Papa. L'endroit où il travaille est très important pour lui, et cette maison-ci ne lui convenait pas. Bien sûr, elle dispose de deux chambres à coucher, ce qui n'est pas le cas de la plupart des cottages, mais il ne s'y est jamais senti chez lui. Mr Maycroft et Emily Holcombe ont du mal à saisir, me semble-t-il, que mon père était un des plus grands romanciers d'Angleterre et que certaines conditions devaient être réunies pour qu'il puisse travailler agréablement – un endroit qui lui plaise avec une vue à son goût, suffisamment d'espace et en même temps d'intimité. Il voulait habiter Atlantic Cottage et cela pouvait très bien se faire. Je ne serais pas fâchée qu'il ait rayé la Fondation de son testament.

– À quel moment exact avez-vous annoncé vos fiançailles à votre père ? demanda Kate.

– Hier, vers cinq heures de l'après-midi, peut-être un peu plus tard.

Nous étions allés nous promener sur la falaise, Dennis et moi, et je suis rentrée seule. Papa était ici, il lisait, je lui ai fait du thé et c'est à ce moment-là que je lui ai parlé. Il a été adorable, mais il n'a pas dit grand-chose, sinon qu'il était content pour nous et qu'il s'y attendait. Puis il m'a prévenue qu'il dînerait au manoir, et m'a demandé d'appeler Mrs Burbridge pour lui annoncer qu'il y aurait une personne de plus. Il m'a expliqué qu'il y avait quelqu'un qu'il avait très envie de rencontrer. C'était forcément Mr Speidel ou le docteur Yelland parce que ce sont les deux seuls autres visiteurs.

– Vous a-t-il dit pourquoi il tenait à le voir ?

– Non. Il est allé se reposer dans sa chambre en attendant l'heure de se changer pour le dîner. Je ne l'ai pas revu jusqu'à ce qu'il redescende pour se rendre au manoir. Il n'était pas tout à fait sept heures et demie. Tout ce qu'il m'a dit, c'est qu'il ne rentrerait certainement pas tard. »

Dalgliesh se tourna vers Tremlett : « Et vous, quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

– Un peu avant une heure. Je suis retourné dans mon appartement des communs pour déjeuner, comme d'habitude. Il m'a dit qu'il n'aurait pas besoin de moi l'après-midi – c'est courant, le vendredi. J'ai donc décidé d'aller me promener. J'ai dit à Miranda où j'allais. Je savais qu'elle m'y retrouverait pour que nous discussions de nos projets. Après cela, elle a accepté de parler à son père et je suis rentré chez moi. Je suis revenu à Peregrine Cottage à huit heures. Je pensais qu'il serait là pour dîner avec nous, mais Miranda m'a appris qu'il était allé au manoir. Je ne l'ai pas revu. »

Cette fois, les mots coulaient rapidement, avec plus d'aisance. Était-ce un texte préparé ?

Kate regarda Miranda. « Il a dû rentrer très tard, observa-t-elle.

– Plus tard que je ne le pensais, mais j'ai entendu la porte et j'ai regardé mon réveil. Il était un peu plus de onze heures. Il n'est pas venu me dire bonsoir. Il le fait généralement, mais ce n'est pas systématique. Il n'a sans doute pas voulu me déranger. Ce matin, à sept heures vingt, j'ai regardé par la fenêtre de ma chambre et je l'ai vu sortir. Je venais de prendre ma douche et j'étais en train de m'habiller. Quand je suis descendue, j'ai vu qu'il s'était fait du thé et avait mangé une banane. J'ai pensé qu'il était allé faire un tour et qu'il serait de retour pour prendre un vrai petit déjeuner, comme d'habitude. »

Il n'avait pas été question des papiers calcinés dans la cheminée. Dalgliesh était un peu surpris que celle-ci n'ait pas été nettoyée, mais peut-être Miranda Oliver et Tremlett avaient-ils compris que c'était inutile : Maycroft et Staveley auraient de toute façon raconté ce qu'ils

avaient vu.

« On a brûlé des papiers, dit-il. Savez-vous ce que c'est ? »

Tremlett avala sa salive, mais resta muet. Il jeta un regard suppliant à Miranda. Elle était prête. « C'étaient les épreuves du dernier livre de mon père. Il travaillait dessus et était en train d'y apporter de nombreux changements. Mon père n'aurait jamais fait une chose pareille. Quelqu'un a dû s'introduire dans le cottage pendant la nuit.

– La porte n'était pas fermée à clé ?

– Non. Elle l'est très rarement. C'est inutile sur l'île. Il aurait dû la fermer, simplement par habitude, en rentrant hier soir, mais il est possible qu'il ait oublié ou n'ait pas pris la peine de le faire. Elle n'était pas fermée quand je me suis levée ce matin, mais c'est tout à fait normal. Papa l'aura forcément laissée ouverte en sortant.

– Il aura sans doute remarqué la destruction des épreuves. Il aurait dû être dans tous ses états. Il aurait dû vous réveiller pour vous demander ce qui s'était passé, non ?

– Peut-être, mais il ne l'a pas fait.

– Et cela ne vous étonne pas ? »

Il croisa alors un regard franchement hostile. « Tout ce qui s'est passé depuis hier m'étonne. Je m'étonne que mon père soit mort. Peut-être ne l'a-t-il pas remarqué, peut-être que si, mais il n'aura pas voulu me déranger. »

Dalglish s'adressa à Dennis Tremlett : « Est-ce une perte importante ? S'il s'agit d'épreuves, vous en avez sans doute un second jeu. Et son éditeur doit en avoir d'autres. »

Tremlett retrouva sa voix : « C'étaient des documents très précieux. Il ne les aurait jamais brûlés. Il tenait à porter ses corrections sur les épreuves d'imprimerie plutôt que sur le manuscrit. Cela compliquait les choses pour ses éditeurs, bien sûr, et c'était plus cher pour lui, mais il ne faisait jamais aucune révision avant d'avoir les placards. Il corrigeait abondamment. Il aimait travailler comme ça. Il lui arrivait même de procéder à des modifications entre les différents tirages. Il n'arrivait pas à croire qu'un roman puisse être tout à fait parfait. Et il refusait de travailler avec les correcteurs de son éditeur. Nous faisions cela ensemble. Il notait les changements au crayon, et je les recopiais à l'encre sur mon jeu d'épreuves. Cet exemplaire a disparu, avec le sien.

– Où les rangiez-vous ?

– Dans le premier tiroir de son bureau. Il n'était pas fermé à clé. Cela ne paraissait pas nécessaire. »

Dalglish souhaitait parler seul à seul avec Tremlett, mais la chose n'allait pas être facile. Il se tourna vers Miranda. « Après tout, je crois que j'ai changé d'avis et que je vais accepter votre offre. Serait-il possible d'avoir un peu de café, si cela ne vous dérange pas trop ? »

Si la requête était importune, la jeune femme dissimula bien son déplaisir et quitta le salon sans un mot. Avec soulagement, il la vit refermer la porte derrière elle. Il se demanda s'il avait bien fait de demander du café. Si Oliver était maniaque, il tenait sans doute à avoir du café en grains. Il faudrait du temps pour le moudre. Mais si elle n'avait pas l'intention de se donner autant de mal, il ne pouvait pas compter sur plus de quelques minutes d'intimité.

Il s'adressa à Tremlett sans préambule : « C'était comment, de travailler avec Mr Oliver ? »

Tremlett leva les yeux. Maintenant, il avait l'air presque impatient de parler. « Ce n'était pas un homme facile, mais après tout, qu'est-ce que ça pouvait faire ? Ce que je veux dire, c'est qu'il ne se confiait pas à moi et qu'il lui arrivait de manifester un certain agacement, mais ça m'était bien égal. Je lui dois tout. J'ai travaillé douze ans pour lui, et ces années ont été les plus belles de ma vie. J'étais secrétaire d'édition indépendant quand il m'a embauché et je travaillais surtout pour son éditeur. J'avais eu de gros problèmes de santé, et j'avais du mal à trouver un emploi régulier. On m'a confié un de ses livres et il a vu que j'étais consciencieux. Il m'a proposé de m'employer à plein temps. Il m'a payé des cours du soir pour que je puisse me servir d'un ordinateur. C'était vraiment un privilège de travailler pour lui, d'être là, jour après jour. Il y a un vers de T. S. Eliot qui lui convient parfaitement, je trouve : *Vous laissant toujours en proie à l'intolérable lutte avec les mots et les sens*. On l'a comparé à Henry James, mais ce n'était pas tout à fait ça. On retrouve sans doute chez lui ces longues périodes compliquées, mais j'ai toujours pensé que chez James, elles masquaient la vérité. Chez Nathan Oliver, elles l'illuminaient. Je n'oublierai jamais ce qu'il m'a appris. Je ne peux pas imaginer la vie sans lui. »

Il était au bord des larmes. Dalglish lui demanda gentiment : « Que faisiez-vous exactement pour lui ? Discutait-il avec vous de l'avancement de son travail, de ce qu'il cherchait à faire ? »

– Il n'avait pas besoin de mon aide. C'était un génie. Mais il lui arrivait de me demander, par exemple à propos d'un passage particulier : « Est-ce que vous trouvez cela vraisemblable ? Est-ce que cela vous paraît raisonnable ? » Et je lui répondais. Je ne crois pas qu'il aimait beaucoup tisser les intrigues. »

Oliver avait eu la chance de trouver un assistant doué d'un amour sincère pour la littérature et d'une sensibilité égale à la sienne, un

disciple prêt sans doute à sous-estimer son propre petit talent pour se placer au service de plus grand que lui. Sa peine était sincère et il était difficile d'imaginer qu'il ait pu assassiner Oliver. Dalglish avait pourtant connu des meurtriers qui étaient d'excellents comédiens. Même sincère, le chagrin pouvait être un sentiment extrêmement ambigu, et il était rarement sans nuance. Il était possible de pleurer la mort d'un écrivain de talent tout en se réjouissant de celle de l'homme. Mais les épreuves brûlées révélaient certainement autre chose. Elles témoignaient d'une haine pour l'œuvre elle-même et d'une mesquinerie qu'il n'avait pas décelée chez Tremlett. Que pleurerait-il le plus ? La disparition d'un maître tué dans des circonstances horribles, ou un tas de papiers noircis portant les annotations soigneusement rédigées d'un grand écrivain ? Il ne pouvait pas partager sa douleur, mais il partageait son indignation.

Miranda entra. Kate se leva pour lui prendre le plateau des mains. Le café, que Miranda servit et dont il n'avait pas vraiment eu besoin, était excellent. Dalglish et Kate le burent rapidement et l'entretien sembla toucher à son terme naturel. Tremlett se leva et sortit de la pièce en claudiquant, tandis que Miranda raccompagnait Dalglish et Kate à la porte, la refermant soigneusement derrière eux.

Ils se dirigèrent vers Seal Cottage. Après un instant de silence, Dalglish observa : « Miss Oliver a pris la précaution de ne fermer aucune option. Elle affirme dur comme fer que son père ne peut en aucun cas s'être suicidé, juste après nous avoir énuméré toutes les raisons qu'il avait de le faire. Tremlett est bouleversé et terrifié ; elle, en revanche, est parfaitement maîtresse d'elle-même. Il est facile de voir quel est le partenaire dominant de ce couple. Pensez-vous que Tremlett mente ?

– Non, commandant, mais je n'en dirais pas autant d'elle. Toutes ces fadaises à propos de leurs fiançailles : papa m'aime, papa voulait que sa petite fille soit heureuse... Vous trouvez que cela ressemble au Nathan Oliver que nous connaissons ?

– Pas que nous connaissons, Kate. Que d'autres nous ont décrit.

– Cette histoire de fiançailles m'a tout de même paru bizarre. D'abord, je me suis demandé pourquoi ils n'étaient pas allés voir Oliver ensemble, pourquoi Tremlett avait pris si grand soin de ne pas croiser son chemin une fois la nouvelle annoncée. Ensuite je me suis dit qu'après tout, ce n'était peut-être pas si étonnant. Miranda aurait pu vouloir parler à son père en tête à tête, lui expliquer ses sentiments, lui exposer leurs projets d'avenir. Et s'il s'est mis en rogne, elle ne l'aura peut-être pas avoué à Tremlett. Elle a pu lui mentir, lui dire qu'Oliver était très content de ce mariage. » Elle réfléchit un moment avant d'ajouter : « Mais je ne vois pas pourquoi elle aurait fait

ça. Il aurait appris la vérité bien assez vite, en venant travailler ce matin. Papa lui aurait dit alors ce qu'il en pensait.

– Oui, bien sûr, admit Dalglish. À moins que Miranda n'ait été certaine que le lendemain matin, papa ne serait plus en mesure de dire quoi que ce soit. »

À quatre heures, Dalglish et son équipe avaient enfin obtenu leurs clés, ainsi que celle de l'entrée latérale du manoir, et s'étaient installés dans leurs logements, Dalglish à Seal Cottage, Kate et Benton dans des appartements contigus, situés dans les communs. Dalglish décida de leur laisser le soin d'interroger Emily Holcombe, dans un premier temps en tout cas. Dernier membre de sa famille et doyenne des résidents, elle aurait sans doute plus de choses à lui apprendre que quiconque sur les autres habitants de l'île. Certes, il avait hâte de discuter avec elle. Mais cela pouvait attendre et c'était lui, non elle, qui en déciderait. Il était essentiel que tous les suspects sachent clairement que Kate et Benton faisaient partie de son équipe.

Retournant au bureau pour régler quelques détails administratifs, il fut un peu surpris de constater que Maycroft ne paraissait pas s'inquiéter outre mesure de l'absence prolongée de Speidel ; il attribua cette indifférence apparente à la politique de respect absolu de la tranquillité des visiteurs pratiquée sur l'île. Mr Speidel se trouvait sur Combe Island au moment du meurtre ; tôt ou tard, il faudrait mettre fin à cette solitude volontaire.

Maycroft était seul dans le bureau, mais Adrian Boyde passa presque immédiatement la tête par la porte : « Mr Speidel est là. Il dormait, il n'était pas dehors quand vous avez appelé, et il n'a eu votre message qu'à trois heures.

– Faites-le monter, Adrian, s'il vous plaît. Est-il au courant de ce qui est arrivé à Nathan Oliver ?

– Je ne crois pas. Je l'ai croisé quand il entrait par la porte de derrière. Je ne lui ai rien dit.

– Bien. Pourriez-vous demander à Mrs Plunkett de faire monter du thé ? Dans une dizaine de minutes si c'est possible. Où se trouve Mr Speidel ?

– Dans le hall, sur le banc de chêne. Il n'a pas l'air très bien.

– Nous aurions pu passer chez lui s'il nous avait fait signe. Pourquoi n'a-t-il pas téléphoné pour avoir le buggy ? Ça fait une sacrée trotte depuis Shearwater Cottage.

– Je lui ai posé la question. Il espérait qu'une petite marche le remettrait d'aplomb.

– Dites-lui que je lui serais reconnaissant de bien vouloir nous consacrer un moment. Nous ne devrions pas en avoir pour longtemps. » Il se tourna vers Dalglish. « Il n'est arrivé que mercredi et c'est son premier séjour sur l'île. Je serais surpris qu'il ait quelque chose d'utile

à vous apprendre. »

Boyde disparut. Ils attendirent en silence. La porte s'ouvrit et Boyde annonça, comme s'il présentait formellement un éminent visiteur : « Mr Speidel. »

Dalglish et Maycroft se levèrent. Jetant un coup d'œil à Dalglish, Speidel eut l'air d'hésiter comme s'il se demandait s'il était censé le reconnaître. Maycroft différa les présentations. Sentant peut-être qu'en restant derrière son bureau, il communiquait à cette entrevue un caractère déplacé, sinon intimidant, il fit signe à Speidel de s'asseoir dans un des fauteuils disposés devant la cheminée, et s'installa en face de lui. L'homme avait effectivement l'air souffrant. Son visage séduisant, paré de l'inimitable patine du pouvoir, était rouge et luisant, et des gouttes de sueur perlaient comme des pustules sur son front. Peut-être était-il trop chaudement habillé pour un temps aussi doux. Le pantalon épais, le pull à col roulé en grosse laine, la veste de cuir et l'écharpe auraient mieux convenu à une froide journée d'hiver qu'à cette tiède après-midi d'automne. Dalglish retourna son siège, mais attendit les présentations pour s'asseoir lui aussi.

« Je vous présente le commandant Dalglish, de New Scotland Yard, dit Maycroft. Il est parmi nous en raison d'un événement tragique. Je ne me serais pas permis de vous déranger autrement. Je suis au regret de vous annoncer la mort de Nathan Oliver. Nous avons découvert son corps à dix heures ce matin, suspendu au garde-fou, au sommet du phare. »

La réaction de Speidel fut surprenante : il se leva et serra la main de Dalglish. Malgré son visage empourpré, sa main était étonnamment froide et moite. Il se rassit et, dénouant lentement son écharpe, sembla réfléchir à la réponse la plus opportune. Il dit enfin, avec une très légère pointe d'accent allemand : « C'est une tragédie pour sa famille, pour ses amis et pour la littérature. Il était très estimé en Allemagne, surtout pour ses romans de la période médiane. Dois-je comprendre qu'il s'est suicidé ? »

Maycroft jeta un coup d'œil à Dalglish et lui laissa le soin de répondre. « À première vue, il semblerait que oui, mais certains détails contredisent cette hypothèse. Nous espérons arriver à y voir plus clair, si possible avant que la nouvelle ne soit communiquée à la presse nationale. »

Maycroft intervint : « Il n'est évidemment pas question de dissimuler les faits. Un tel décès ne peut que susciter l'intérêt et le chagrin du monde entier. La Fondation espère que, s'il est possible d'élucider rapidement cette affaire, la vie de l'île ne sera pas perturbée trop longtemps. » Il s'interrompit et eut l'air, un instant, de regretter ses paroles. « Bien sûr, la paix de Combe n'est pas seule en cause, mais

il est dans l'intérêt de tous, et notamment de la famille de Mr Oliver, que la vérité soit faite le plus rapidement possible, afin de couper court aux rumeurs et aux spéculations.

– Je pose la même question à tout le monde. Avez-vous vu Mr Oliver après le dîner d'hier soir ou de bonne heure ce matin ? expliqua Dalglish. Je souhaite en effet pouvoir me faire une idée de son état d'esprit dans les heures qui ont précédé sa mort et, si possible, établir le moment précis de celle-ci. » La réponse de Speidel fut interrompue par une violente quinte de toux. Il baissa ensuite les yeux vers ses mains jointes sur ses genoux, semblant se perdre dans leur contemplation pendant quelques secondes. Le silence se prolongea démesurément.

Il ne pouvait guère s'agir, songea Dalglish, d'une réaction de chagrin à l'annonce de la disparition d'un homme qu'il n'avait pas prétendu connaître personnellement. La nouvelle ne lui avait inspiré qu'une formule de condoléances conventionnelle, prononcée sans émotion particulière. Et la question de Dalglish n'exigeait guère de réflexion approfondie. Il se demanda si Speidel n'était pas malade. Sa toux était manifestement douloureuse. Il toussa encore dans son mouchoir, et cette fois, la quinte fut plus longue. Peut-être son silence n'avait-il été qu'une tentative pour la réprimer.

Il leva enfin les yeux et dit : « Je vous prie de m'excuser, cette toux est empoisonnante. J'ai commencé à me sentir un peu souffrant sur le bateau, en venant ici, mais pas au point d'annuler mon séjour. Le repos et le grand air devraient en venir à bout. Je serais navré d'ennuyer tout le monde en introduisant la grippe sur l'île.

– Si vous préférez remettre cet entretien..., proposa Dalglish.

– Non, non. Je tiens à vous parler tout de suite. Je crois pouvoir vous aider à préciser l'heure du décès. Quant à son état d'esprit, je n'en sais rien. Je ne connaissais pas Nathan Oliver personnellement et n'aurait pas la prétention d'avoir compris l'homme, si ce n'est dans la mesure où je peux comprendre l'auteur. Mais pour l'heure du décès, je pense pouvoir vous être utile. J'avais pris rendez-vous avec lui. Je devais le retrouver au phare à huit heures ce matin. J'ai passé une mauvaise nuit, j'ai eu de la fièvre, et je me suis mis en route un peu tard. Il était huit heures six quand je suis arrivé au phare. Je n'ai pas pu entrer. La porte était fermée à clé.

– Comment êtes-vous allé jusqu'au phare, Mr Speidel ? Avez-vous pris le buggy ?

– Non, j'ai marché. Au-delà du cottage le plus proche du mien, Atlantic Cottage si je ne me trompe, je suis descendu tant bien que mal et j'ai emprunté le sentier qui longe la corniche inférieure jusqu'à ce qu'il devienne impraticable, à une vingtaine de mètres du phare. Je

ne tenais pas à être observé.

– Avez-vous vu quelqu'un ?

– Personne, ni à l'aller, ni au retour. »

Le silence retomba. Sans autre invitation, Speidel poursuivit : « J'ai regardé ma montre en arrivant à la porte du phare. J'étais en retard de six minutes, mais j'espérais que Mr Oliver m'aurait attendu, soit dehors, soit à l'intérieur du phare. Mais comme je vous l'ai dit, la porte était fermée. »

Maycroft regarda Dalglish : « Le verrou devait être poussé de l'intérieur. Comme je l'ai expliqué à Mr Dalglish, il y avait une clé, mais cela fait des années qu'elle a disparu.

– Avez-vous entendu le bruit d'un loquet qu'on poussait ? demanda Dalglish.

– Je n'ai rien entendu du tout. J'ai frappé à la porte de toutes mes forces, mais personne n'a répondu.

– Avez-vous fait le tour du phare ?

– Je n'y ai pas pensé. Cela n'aurait certainement servi à rien. Ma première idée a été qu'en arrivant, Mr Oliver avait trouvé le phare fermé et qu'il était allé chercher la clé. Peut-être aussi n'avait-il jamais eu l'intention de venir, ou n'avait-il pas reçu mon message.

– Comment ce rendez-vous avait-il été pris ? demanda Dalglish.

– Si je m'étais senti assez en forme pour assister au dîner, j'en aurais profité pour parler à Mr Oliver. Je savais qu'il devait y être. Mais j'ai préféré lui faire passer un message. Je l'ai remis à la jeune fille qui est venue m'apporter ma soupe et du whisky, et je lui ai demandé de bien vouloir le transmettre. Quand elle est remontée dans le buggy, j'ai vu qu'elle mettait mon billet dans la sacoche de cuir marquée *Courrier* accrochée au tableau de bord. Elle m'a promis de le remettre personnellement à Mr Oliver à Peregrine Cottage. »

Dalglish ne mentionna pas qu'aucune note n'avait été retrouvée. « Dans ce message, lui demandiez-vous de ne parler de ce rendez-vous à personne ? »

Speidel réussit à esquisser un sourire ironique, interrompu par une nouvelle quinte de toux, plus brève. « Je n'ai pas précisé "brûlez ce message ou avalez-le après l'avoir lu". Ce n'était pas de l'enfantillage. Je lui ai simplement écrit que c'était une affaire privée, importante pour nous deux, dont je souhaitais m'entretenir avec lui.

– Vous souvenez-vous de la teneur exacte de votre message ? demanda Dalglish.

– Bien sûr. Je l'ai écrit hier, juste avant que la jeune fille Millie, c'est bien cela ? – n'arrive avec les provisions que j'avais demandées.

Cela fait moins de vingt-quatre heures. J'ai noté en tête mon nom, le numéro de téléphone de mon cottage, ainsi que l'heure et la date. Je lui ai écrit que j'étais navré de troubler sa solitude mais qu'il y avait une affaire de la plus haute importance pour moi, et qui était susceptible de l'intéresser, dont je souhaitais m'entretenir avec lui en privé. Pouvait-il avoir l'obligeance de me retrouver au phare à huit heures le lendemain matin ? Si cet horaire ne lui convenait pas, je lui serais reconnaissant de bien vouloir m'appeler à Shearwater Cottage pour que nous puissions fixer un autre rendez-vous.

– L'heure, huit heures, était-elle écrite en chiffres ou en lettres ?

– En lettres. En trouvant le phare fermé, je me suis dit que la jeune fille avait peut-être oublié de transmettre le message, mais cela ne m'a pas préoccupé outre mesure. Nous étions tous les deux sur l'île, Mr Oliver et moi. Il ne risquait pas de m'échapper. »

La phrase, prononcée d'un ton presque désinvolte, n'en était pas moins inattendue et, songea Dalglish, peut-être significative. Il y eut un instant de silence, puis il demanda : « L'enveloppe était-elle collée ?

– Non, mais j'en avais glissé le rabat dans la partie inférieure. En règle générale, je ne colle jamais une enveloppe qui doit être remise en mains propres. N'est-ce pas l'usage chez vous également ? Bien sûr, quelqu'un aurait pu la lire, mais je n'ai pas envisagé un instant que cela puisse arriver. C'était l'affaire dont je souhaitais lui parler qui était confidentielle, pas notre rencontre.

– Et ensuite ? » Dalglish parlait aussi doucement que s'il avait interrogé un enfant vulnérable.

« J'ai décidé d'aller voir si Mr Oliver était chez lui. À mon arrivée sur l'île, j'avais demandé à l'intendante quel cottage il occupait. J'ai marché un moment dans cette direction et puis, je me suis ravisé. Je ne me sentais pas très bien. Je préférais attendre d'être un peu plus en forme pour avoir cette entrevue. Elle risquait d'être pénible et il n'y avait rien d'urgent. Comme je vous l'ai dit, il aurait eu du mal à m'éviter indéfiniment. Mais j'ai décidé de regagner mon cottage en passant par le phare, pour faire une dernière vérification. Cette fois, la porte était entrouverte. Je l'ai poussée, et suis monté jusqu'au deuxième niveau en appelant. Sans aucune réponse.

– Vous n'êtes pas allé jusqu'en haut ?

– Je me sentais trop fatigué. Cette toux commençait à me tracasser. J'ai compris que j'avais présumé de mes forces. »

Et maintenant, songea Dalglish, la question capitale. Il pesa soigneusement ses mots. Il ne servait évidemment à rien de demander à Speidel s'il avait remarqué un changement au rez-de-chaussée,

puisqu'il n'y était jamais entré. Il fallait donc être direct, au risque de lui tendre une perche : « Avez-vous remarqué les rouleaux de cordes d'escalade accrochés au mur, juste derrière la porte ? »

– Oui, je les ai vus. Il y avait un coffre de bois dessous, je me suis dit qu'on devait y ranger d'autres équipements de varappe.

– Est-ce que par hasard, vous avez noté le nombre de cordes ?

– Cinq, répondit Speidel. Il n'y en avait pas au crochet le plus éloigné de la porte.

– Vous en êtes certain, Mr Speidel ?

– Absolument. C'est le genre de détails que j'ai tendance à relever. Et puis, j'ai fait un peu d'escalade quand j'étais jeune et ça m'a intéressé de voir qu'il était possible d'en faire sur l'île. J'ai ensuite refermé la porte et suis reparti vers mon cottage en coupant par l'intérieur de l'île, ce qui était évidemment le trajet le plus facile. Cela m'évitait d'avoir à redescendre sur la falaise du bas.

– Vous n'avez donc pas fait le tour du phare ? » La toux et la fièvre manifeste de Speidel n'avaient pas émoussé son intelligence. Il répondit avec une pointe de brusquerie : « Si je l'avais fait, commandant, j'aurais probablement remarqué un corps suspendu, malgré la brume matinale. Je n'ai pas fait le tour du phare, je n'ai pas levé les yeux et je ne l'ai pas vu. »

Dalglish demanda tranquillement : « De quoi vouliez-vous vous entretenir en privé avec Mr Oliver ? Je regrette d'avoir à vous poser une question aussi indiscrete, mais vous comprendrez certainement que c'est important pour moi. »

Le silence retomba, puis Speidel répondit : « Une affaire purement familiale. Elle ne peut avoir aucun rapport avec sa mort, je vous assure, commandant. » Avec n'importe quel autre suspect – car Speidel était suspect, comme tous les autres occupants de l'île –, Dalglish se serait étendu sur les impératifs d'une enquête pour homicide, mais Speidel n'avait pas besoin qu'on les lui rappelle. Il attendit donc pendant que son interlocuteur s'essuyait le front, semblant chercher à rassembler ses forces. Dalglish regarda Maycroft avant de proposer : « Si vous n'êtes pas en état de poursuivre, nous pouvons très bien reprendre cette discussion plus tard. Vous avez l'air fiévreux. Vous savez certainement qu'il y a un médecin sur l'île. Vous devriez peut-être consulter Guy Staveley. »

Il n'ajouta pas qu'il n'y avait aucune urgence à poursuivre cet interrogatoire. Il y *avait* urgence, et plus encore si Speidel risquait d'être confiné à l'infirmerie. D'un autre côté, il lui était pénible d'importuner un malade et il pouvait même être dangereux de continuer si Speidel n'était pas en état de le supporter.

La voix de Speidel trahit une nuance d'impatience : « Je vais parfaitement bien. Ce n'est qu'une toux et un peu de fièvre. Je préférerais en finir. Une question d'abord, si vous le voulez bien. Dois-je comprendre qu'il s'agit désormais d'une enquête pour meurtre ?

– Cette hypothèse n'est pas écartée. Tant que je n'ai pas reçu le rapport du médecin légiste, je considère l'affaire comme une mort suspecte.

– Dans ce cas, je ferais certainement mieux de vous répondre. Puis-je avoir un peu d'eau d'abord, s'il vous plaît ? »

Maycroft s'apprêtait à sortir, quand on frappa à la porte. Mrs Plunkett entra, poussant un petit chariot sur lequel se trouvaient trois tasses, une théière, un pot de lait et un sucrier.

« Merci, dit Maycroft. Pourriez-vous aussi nous apporter un peu d'eau, s'il vous plaît ? Aussi fraîche que possible. »

En attendant, Maycroft servit le thé. Speidel secoua la tête pour refuser, Dalgliesh aussi.

Mrs Plunkett revint rapidement avec une cruche et un verre. « Elle est bien froide, dit-elle. Voulez-vous que je vous serve ? »

Speidel s'était levé et elle lui tendit vin verre. Ils échangèrent un signe de tête et elle posa la cruche sur le chariot. « Vous n'avez pas l'air très bien. Monsieur, dit-elle. Il me semble que vous seriez mieux dans votre lit. »

Speidel se rassit, but avidement et dit : « Cela va mieux. Mon histoire ne sera pas longue. » Il attendit que Mrs Plunkett soit sortie et reposa son verre. « Comme je vous l'ai dit, c'est une affaire de famille que j'aurais préféré ne pas ébruiter. Mon père est mort sur cette île dans des circonstances qui n'ont jamais été vraiment élucidées. Il faut dire que le mariage de mes parents avait commencé à battre de l'aile avant même ma naissance. Ma mère était issue d'une grande famille de militaires prussiens qui considérait son union avec mon père comme une mésalliance. Pendant la guerre, celui-ci était en garnison avec les forces d'occupation à Guernesey, dans les îles anglo-normandes. La famille de ma mère ne faisait pas grand cas de ce poste et aurait préféré un régiment plus prestigieux, des responsabilités plus importantes. La rumeur veut qu'avec deux autres officiers, il ait monté une expédition jusqu'ici, alors que l'île avait déjà été évacuée. Je n'ai jamais su pourquoi ils étaient venus, ni si leur commandant leur en avait donné l'ordre. J'ai toujours pensé que non. Aucun des trois n'est revenu. À la suite d'une enquête qui a révélé leur équipée, on les a déclarés disparus en mer. La famille de ma mère était plutôt satisfaite que ce mariage ait pris fin sans ignominie ni divorce, une solution à laquelle ils étaient farouchement opposés. Même assez peu glorieuse, une mort sous les drapeaux leur convenait à merveille.

« Dans mon enfance, on m'a très peu parlé de mon père et je sentais, avec cette intuition qu'ont les enfants, que mieux valait ne pas poser de questions. Après la mort de ma première épouse, je me suis remarié. J'ai maintenant un fils de douze ans. Il voudrait savoir qui était son grand-père, et j'ai l'impression qu'il souffre du silence qui entoure son existence, de l'absence de tout détail, comme s'il s'agissait d'un secret honteux. Je lui ai promis d'essayer de découvrir ce qui s'était passé. Les sources officielles ne m'ont pas été d'un grand secours. Tout ce que les archives indiquent, c'est que les trois hommes s'étaient absentés sans permission et qu'ils avaient embarqué sur un voilier de dix mètres équipé d'un moteur. Puis ils ont été portés disparus, probablement noyés. Mais j'ai eu la chance de retrouver un officier à qui mon père avait fait des confidences en lui faisant jurer le secret. Il m'a raconté que mon père et ses camarades avaient eu l'intention de hisser le drapeau allemand sur une petite île au large de la Cornouailles, sans doute pour montrer que c'était réalisable. Combe étant la seule île possible, j'ai décidé de commencer mes recherches ici. Je suis venu en Cornouailles l'année dernière, et j'ai rencontré un pêcheur à la retraite, il devait avoir largement plus de quatre-vingts ans, il a pu me donner quelques renseignements, mais ça n'a pas été facile. Les gens étaient méfiants, on se serait encore cru en guerre. Votre pays est tellement obsédé par notre histoire contemporaine, et plus particulièrement par l'époque hitlérienne, qu'il m'arrive presque de penser que c'est le cas. » Il y avait une trace d'amertume dans sa voix.

Maycroft intervint : « Vous n'avez pas dû obtenir grand-chose des gens du coin si vous les avez interrogés sur Combe Island. Cette île a un passé obscur. Elle est très présente dans la mémoire collective, et son statut de propriété privée, tout comme l'interdiction faite à quiconque de s'y rendre, ne font rien pour y remédier.

– Ce que j'ai appris, reprit Speidel, était tout de même suffisant pour qu'une visite sur l'île soit utile. Je savais que Nathan Oliver y était né et s'y rendait tous les trois mois. Il l'a raconté dans un article en avril 2003. La presse a fait beaucoup de battage autour de son enfance en Cornouailles.

– Mais il était encore très jeune au début de la guerre, remarqua Maycroft. Je vois mal en quoi il aurait pu vous être utile.

– Il avait quatre ans en 1940. À cet âge-là, on peut déjà avoir quelques souvenirs. Et puis son père a pu lui raconter ce qui s'est passé ici au moment de l'évacuation. Mon informateur de Cornouailles m'a appris qu'Oliver avait été un des derniers à quitter l'île. »

Dalgliesh demanda : « Pourquoi lui avoir donné rendez-vous au phare ? Il doit être possible de se retrouver en toute discrétion presque

n'importe où sur cette île. Pourquoi pas dans votre cottage ? »

Il sentit alors chez Speidel un raidissement, subtil mais parfaitement net. La question le dérangeait.

« Je me suis toujours intéressé aux phares. C'est un de mes dadas. J'avais pensé que Mr Oliver pourrait me faire visiter celui-ci. »

Pourquoi pas Maycroft ou Jago ? se demanda Dalglish. « Vous connaissez son histoire, alors, dit-il. Vous savez sans doute que c'est une copie d'un phare plus ancien et plus connu de l'architecte John Wilkes, celui qui a construit Eddystone.

– Oui, bien sûr. »

La voix de Speidel s'était assourdie et sur son front, les perles de sueur se rassemblaient en ruisselets si abondants que l'on aurait dit que son visage empourpré fondait.

« Vous nous avez beaucoup aidés, remercia Dalglish, surtout en nous permettant de préciser l'heure du décès. Pourrions-nous revoir rapidement la chronologie des faits ? Quand êtes-vous arrivé au phare lors de votre premier passage ?

– J'étais un peu en retard, comme je vous l'ai dit. J'ai regardé ma montre. Il était huit heures six.

– Le verrou était poussé, n'est-ce pas ?

– De toute évidence, oui. Je n'ai pas pu entrer, ni me faire entendre.

– Et à quel moment êtes-vous revenu ?

– Environ vingt minutes plus tard. Je suppose que j'ai dû mettre à peu près ce temps-là, mais je n'ai pas regardé ma montre.

– Donc vers huit heures et demie, la porte était ouverte ?

– Entrebâillée, oui.

– Et pendant tout ce temps, vous n'avez vu personne ni à l'aller, ni au retour, ni aux alentours du phare ?

– Non, personne. » Il posa la main sur sa tête et ferma les yeux.

« Merci, ce sera tout », dit Dalglish.

Maycroft intervint alors : « Je pense qu'il serait raisonnable de vous faire examiner par le docteur Staveley. Vous seriez peut-être mieux ici, à l'infirmerie, qu'à Shearwater Cottage. »

Comme pour réfuter ses propos, Speidel se leva. Il chancela et Dalglish, se précipitant vers lui, réussit à le retenir et l'aida à se rasseoir.

« Ce n'est rien, dit Speidel. Une simple toux et un peu de fièvre. J'ai toujours eu les poumons fragiles. Je préférerais regagner mon cottage. Si vous pouviez mettre le buggy à ma disposition, peut-être le

commandant Dalglish voudra-t-il bien me reconduire ? »

La requête était inattendue et Dalglish remarqua que Maycroft était surpris. Il l'était, lui aussi, mais il répondit immédiatement : « J'en serais ravi. » Il se tourna vers Maycroft. « Le buggy est-il dehors ?

– Près de la porte de derrière. Vous pourrez marcher jusque-là, Mr Speidel ?

– Bien sûr, je vous remercie. »

Il semblait en effet avoir retrouvé un peu de vigueur et prit l'ascenseur avec Dalglish. Dans l'espace confiné, l'haleine de Speidel lui parut aigre et brûlante. Le buggy était garé dans la cour arrière et ils roulèrent ensemble en silence, empruntant d'abord la route au revêtement irrégulier avant de traverser lentement la brande cahoteuse. Dalglish avait de nombreuses questions à poser à son compagnon, mais l'instinct lui disait que ce n'était pas le moment.

Arrivé à Shearwater Cottage, il aida Speidel à entrer au salon et le soutint pendant qu'il se laissait tomber dans un fauteuil. « Vous êtes sûr que ça va aller ? demanda-t-il.

– Oui, oui, ne vous en faites pas. Merci pour votre aide, commandant. J'aimerais encore vous poser deux questions. Voici la première : Nathan Oliver a-t-il laissé un message ?

– Nous n'en avons pas trouvé. Et la seconde ?

– Pensez-vous qu'il a été assassiné ?

– Oui, dit Dalglish. C'est ce que je pense.

– Merci. C'est tout ce que je voulais savoir. »

Il se leva. Dalglish se précipita pour l'aider à monter l'escalier, mais Speidel s'agrippa à la rampe, refusant la main tendue. « Je vais me débrouiller, merci. Une bonne nuit de sommeil et il n'y paraîtra plus. »

Dalglish attendit que Speidel soit arrivé dans sa chambre, puis il referma la porte du cottage et regagna le manoir.

De retour dans le bureau de Maycroft, il accepta une tasse de thé et alla s'asseoir dans un fauteuil près de la cheminée. « Speidel ne connaît rien aux phares, dit-il. J'ai inventé le nom de John Wilkes. Il n'a pas plus construit votre phare que celui d'Eddystone. »

Maycroft prit place en face de lui, tasse à la main. Il tourna sa cuiller pensivement dans son thé, avant de dire, sans regarder Dalglish : « Je n'ignore pas que vous ne m'avez permis d'assister à cette entrevue que parce que Mr Speidel fait partie de nos invités et que je suis responsable de son bien-être au nom de la Fondation. Je comprends également que s'il s'agit d'un meurtre, je suis aussi suspect que n'importe qui. Je ne m'attends pas à ce que vous me fassiez la

moindre révélation, mais il y a une chose que j'aimerais vous dire. J'ai eu l'impression qu'il disait la vérité.

– Dans le cas contraire, le fait que je l'aie interrogé à un moment où il pourrait prétendre n'avoir pas été physiquement en état de le supporter pourrait me mettre en difficulté.

– C'est lui qui a insisté pour continuer. Nous lui avons proposé tous les deux de remettre cet entretien. Il n'a subi aucune pression. En quoi cela pourrait-il poser problème ?

– Pour l'accusation, expliqua Dalglish. La défense aurait beau jeu d'affirmer qu'il était trop malade pour être interrogé et pour tenir des propos cohérents.

– Rien de ce qu'il a dit ne peut éclairer la mort d'Oliver. Il n'a parlé que du passé, de vieux malheurs et de batailles livrées depuis longtemps. »

Dalglish ne répondit pas. Il était regrettable que Maycroft ait assisté à cette entrevue. Il était évidemment difficile de lui interdire l'accès de son propre bureau, ou d'exiger d'un homme visiblement malade de se déplacer encore jusqu'à Seal Cottage. Mais si Speidel disait vrai, l'heure du décès était désormais confirmée. Il aurait préféré garder cette information pour son équipe. Oliver était mort ce matin-là, entre huit heures moins le quart et huit heures et quart. Au moment où Speidel était arrivé au phare pour la première fois, l'assassin d'Oliver se trouvait quelque part derrière cette porte fermée, et le corps se balançait peut-être déjà contre le mur donnant sur la mer.

Dalglish demanda à Maycroft de pouvoir continuer à disposer de son bureau pour recevoir Millie. Ce serait peut-être moins intimidant, se dit-il, que de lui demander de venir à Seal Cottage. En tout cas, ce serait plus rapide. Maycroft accepta en ajoutant : « J'aimerais être présent, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Accepteriez-vous que Mrs Burbridge se joigne à nous ? C'est elle qui exerce le plus d'ascendant sur Millie. Peut-être la présence d'une femme qui ne soit pas de la police ne serait-elle pas inutile.

– Millie a dix-huit ans, non ? répliqua Dalglish. Elle n'est plus mineure. Mais si vous pensez qu'il faut la protéger... »

Maycroft s'empessa de se justifier : « Ce n'est pas cela. C'est seulement que je me sens responsable de sa présence sur l'île. J'ai probablement commis une erreur en acceptant qu'elle vienne, mais elle est ici maintenant et elle est mêlée à cette regrettable affaire. La vision du corps d'Oliver a évidemment été un choc pour elle. Je ne peux m'empêcher de la considérer comme une enfant. »

Dalglish ne jugeait pas indispensable d'interdire à Maycroft de rester dans son bureau. Il doutait que Millie soit ravie de la venue de Mrs Burbridge, mais l'intendante était une femme raisonnable qui savait, espérait-il, garder le silence lorsque cela s'imposait. Dalglish convoqua Kate et Benton-Smith par radio. En comptant Maycroft et Mrs Burbridge, Millie aurait cinq personnes en face d'elle ; plus qu'il n'était souhaitable, mais il n'avait pas l'intention d'exclure Kate et Benton. Le témoignage de Millie promettait d'être capital.

« Dans ce cas, appelez Mrs Burbridge, dit-il, et demandez-lui si elle aurait la gentillesse d'aller chercher Millie et de l'accompagner ici. »

Maycroft eut l'air surpris d'obtenir gain de cause aussi facilement. Il prit le combiné et passa l'appel. Puis il parcourut la pièce du regard, les sourcils froncés, et entreprit de disposer les fauteuils à dossier droit en demi-cercle, à côté des deux fauteuils capitonnés qui se trouvaient déjà devant la cheminée. Il cherchait manifestement à créer une atmosphère informelle et détendue, mais l'absence de feu dans l'âtre rendait la mise en scène quelque peu incongrue.

Mrs Burbridge et Millie mirent dix minutes à arriver. Dalglish se demanda si elles s'étaient querellées en chemin. Les lèvres de Mrs

Burbridge étaient serrées et elle avait deux taches rouges sur les joues. L'état d'esprit de Millie était encore plus facile à déchiffrer. Elle passa de la surprise en découvrant l'aspect du bureau à l'agressivité, puis à une méfiance rusée avec la versatilité d'une actrice auditionnant pour un feuilleton à l'eau de rose.

Dalglish lui indiqua un des fauteuils rembourrés et suggéra à Kate de s'asseoir sur l'autre, juste en face d'elle. Il prit lui-même place à la droite de Kate. Mrs Burbridge s'installa à côté de Millie, tandis que Benton et Maycroft prenaient les deux autres fauteuils.

Dalglish ne s'embarrassa pas de préambule : « Millie, Mr Speidel nous a dit qu'il vous avait confié une enveloppe à remettre à Mr Oliver hier après-midi. Est-ce exact ?

– Possible. »

Mrs Burbridge s'interposa immédiatement : « Millie, ne sois pas ridicule. Et ne nous fais pas perdre de temps. De deux choses l'une, ou il l'a fait ou il ne l'a pas fait.

– Ouais, c'est bon, il m'a donné une lettre. » Puis elle explosa : « Pourquoi est-ce que Mr Maycroft et Mrs Burbridge sont là ? Je suis majeure tout de même ! »

Millie connaissait donc les procédures judiciaires réservées aux mineurs. Dalglish n'en fut pas surpris, mais il n'avait pas envie de se lancer dans l'exposé de délits passés et probablement insignifiants. « Millie, personne ne vous accuse de quoi que ce soit, dit-il. Rien ne nous permet de penser que vous ayez fait quelque chose de mal. Mais il faut que nous sachions exactement ce qui s'est passé la veille de la mort de Mr Oliver. Vous rappelez-vous à quelle heure Mr Speidel vous a remis cette note ?

– Dans l'après-midi, comme vous l'avez dit. » Elle s'arrêta puis ajouta : « Avant le thé. »

Mrs Burbridge intervint : « Je devrais pouvoir vous aider. Mr Speidel a téléphoné pour prévenir qu'il n'assisterait pas au dîner, mais qu'il serait heureux d'avoir de la soupe à réchauffer et du whisky. Il m'a dit qu'il ne se sentait pas bien. Millie était à la cuisine en train d'aider Mrs Plunkett quand je suis allée parler de la soupe à celle-ci. Elle en a presque toujours de côté. Hier, c'était du bouillon de volaille, fait maison, bien sûr, et très nourrissant. Millie a proposé d'en porter à Shearwater Cottage avec le buggy. Elle aime bien conduire. Elle est partie vers trois heures. »

Dalglish se tourna vers Millie : « Vous avez donc livré la soupe et le whisky. Et ensuite, que s'est-il passé ?

– Mr Speidel m'a donné un message. Il m'a demandé de l'apporter à Mr Oliver et j'ai dit d'accord.

– Qu’avez-vous fait après ?

– Je l’ai mis dans le sac du courrier. »

Mrs Burbridge expliqua : « C’est une sacoche de cuir réservée au courrier que l’on accroche au tableau de bord du buggy. Dan Padgett porte le courrier aux cottages et prend les lettres pour que Jago les poste. »

Kate prit alors le relais : « Et ensuite, Millie ? Êtes-vous allée directement à Peregrine Cottage ? Et ne me répondez surtout pas que c’est possible.

– Non. Je n’y suis pas allée. Mr Speidel ne m’avait pas dit que c’était urgent. Il ne m’a jamais dit de porter sa lettre tout de suite à Mr Oliver. Il m’a juste dit de la porter. » Elle ajouta d’un ton maussade : « En tout cas, j’ai oublié.

– Comment avez-vous fait pour oublier une chose pareille ?

– J’ai oublié, c’est tout. Il fallait que je repasse à ma chambre. J’avais envie d’aller aux toilettes et je voulais en profiter pour changer de tee-shirt et de jean. J’ai bien le droit, non ?

– Bien sûr, Millie. Où avez-vous laissé le buggy quand vous êtes montée dans votre chambre ?

– Ben, dehors.

– La note de Mr Speidel était toujours dans la sacoche ?

– Forcément, non ? Autrement, je n’aurais pas pu la porter, si ?

– Et vous l’avez portée quand ? »

Millie ne répondit pas. Kate poursuivit : « Vous vous êtes changée, et après, qu’avez-vous fait ? Où êtes-vous allée ?

– Bon, d’accord, je suis allée voir Jago. Je savais qu’il devait sortir la vedette ce matin pour vérifier le moteur et je voulais qu’il m’emmène faire un tour. Alors je suis descendue à Harbour Cottage. Il m’a donné une tasse de thé et du gâteau.

– Toujours en buggy ?

– Oui. Je suis descendue avec et je l’ai laissé sur le quai pendant que je bavardais avec Jago dans son cottage.

– N’as-tu pas pensé, Millie, observa Mrs Burbridge, que l’enveloppe contenait peut-être quelque chose d’urgent et que Mr Speidel pensait sûrement que tu l’apporterais directement ?

– Ben, il n’avait pas dit que c’était urgent, et de toute façon, ça ne l’était pas. Le rendez-vous n’était qu’à huit heures ce matin. » Un silence pesant lui répondit. « Oh, et puis merde ! lança Millie.

– Donc vous avez lu le mot, remarqua Kate.

– Possible. Oui, bon, je l’ai lu. Enfin quoi, l’enveloppe était

ouverte, vous savez. Pourquoi est-ce qu'il ne l'a pas fermée, s'il ne voulait pas qu'on le lise ? On ne peut pas traîner les gens devant le juge parce qu'ils ont lu une lettre.

– Non, Millie, dit Dalglish, mais il est possible que la mort de Mr Oliver aboutisse à un procès. Dans ce cas, vous pourriez être appelée à témoigner. Je n'ai pas besoin de vous préciser qu'au tribunal, il faut absolument dire la vérité. Vous témoignerez sous serment. Si vous nous mentez maintenant, vous pourriez avoir de gros ennuis plus tard. Si j'ai bien compris, vous avez lu le message de Mr Speidel ?

– Ouais, puisque je vous l'ai dit.

– Avez-vous dit à Mr Tamlyn que vous l'aviez lu ? Lui avez-vous parlé du rendez-vous au phare entre Mr Oliver et Mr Speidel ? »

Il y eut une longue pause, puis Millie répondit : « Ouais, je lui en ai parlé.

– Et qu'est-ce qu'il a dit ?

– Rien. Enfin, rien à propos du rendez-vous. Il m'a dit que je ferais mieux d'aller porter cette lettre tout de suite à Mr Oliver.

– Et puis ?

– J'ai repris le buggy et je suis allée à Peregrine Cottage. Je n'ai vu personne, alors j'ai mis l'enveloppe dans la boîte à lettres sous le porche. S'il ne l'a pas prise, elle doit encore y être. J'ai entendu Miss Oliver parler à quelqu'un au salon, mais je n'avais pas envie de la lui donner. C'est une snob, une sale bêcheuse. De toute façon, le message n'était pas pour elle. Mr Speidel m'avait dit de le donner à Mr Oliver et je l'aurais fait si je l'avais vu.

Donc je l'ai mis dans la boîte à lettres. Puis, j'ai repris le buggy et je suis rentrée aider Mrs Plunkett à préparer le dîner.

– Merci, Millie, dit Dalglish. Vous nous avez beaucoup aidés. Vous êtes sûre que vous n'avez rien d'autre à nous raconter ? Quelque chose que vous avez fait, ou que vous avez dit, ou que quelqu'un vous a dit. »

Millie se mit soudain à hurler : « Si seulement je n'avais pas pris cette p... cette fichue lettre ! J'aurais mieux fait de la déchirer ! » Elle se tourna vers Mrs Burbridge. « Et vous, vous vous en fichez pas mal qu'il soit mort. Tous, autant que vous êtes ! Vous vouliez tous qu'il s'en aille, je l'ai bien vu. Mais moi, je l'aimais bien. Il était sympa avec moi. Des fois, on se retrouvait et on allait se promener ensemble. On était... » Sa voix s'éteignit dans un chuchotement maussade. « On était amis. »

Dans le silence qui suivit, Dalglish demanda doucement : « Quand cette amitié a-t-elle commencé, Millie ?

– La dernière fois qu'il est venu... c'était en juillet, c'est ça ? En tout cas, c'était peu de temps après que Jago m'a amenée ici. C'est à ce moment-là qu'on s'est rencontrés. »

Elle s'interrompt et Dalglish vit son regard calculateur passer de visage en visage. Elle avait lancé sa bombe verbale et avait tout lieu d'être satisfaite, peut-être même un peu effrayée, par l'étendue de ses retombées. Le silence momentané et le froncement de sourcils préoccupé de Mrs Burbridge étaient suffisamment éloquents.

L'intendante dit alors avec une nuance de sévérité dans la voix : « Voilà donc ce que tu fabriquais les matins où je voulais que tu vérifies le linge. Tu m'avais dit que tu allais te promener. Je pensais que tu étais à Harbour Cottage avec Jago.

– Ouais, des fois, j'y étais. D'autres fois, j'étais avec Mr Oliver. J'ai dit que j'allais me promener et c'était vrai. Je me promenais avec lui. Il n'y a rien de mal à ça.

– Voyons, Millie. Je t'ai prévenue quand tu es arrivée que tu ne devais pas embêter les invités. Ils viennent ici pour être tranquilles, Mr Oliver encore plus que d'autres.

– Qui vous dit que je l'embêtais ? Personne ne l'obligeait à me rejoindre. C'était lui qui voulait. Il aimait bien me voir. Il me l'a dit. »

Dalglish n'interrompt pas Mrs Burbridge. Pour le moment, elle faisait son travail à sa place, et plutôt bien. Deux taches disgracieuses empourpraient à nouveau ses joues, mais sa voix était ferme : « Millie, est-ce qu'il a voulu... mon Dieu... est-ce qu'il a voulu faire l'amour avec toi ? »

La réaction fut spectaculaire. Millie hurla son indignation. « C'est dégoûtant ! Bien sûr que non. C'est un vieux. Il est encore plus vieux que Mr Maycroft ! C'est dégueulasse ce que vous dites. Ce n'était pas du tout ça. Il ne m'a jamais touchée. Vous voulez dire que c'était un pervers ou quoi ? Vous le prenez pour un pédophile ? »

À la surprise générale, ce fut Benton qui intervint. Sa voix juvénile exprimait un bon sens amusé : « Voyons, Millie, il ne pouvait pas être question de pédophilie, vous n'êtes plus une enfant. Mais il arrive que des hommes âgés tombent amoureux de très jeunes filles. Vous vous rappelez ce vieil Américain tellement riche dont on a parlé dans les journaux, la semaine dernière ? Il en a épousé quatre et elles ont toutes divorcé. Maintenant, elles roulent sur l'or et il vient de se remarier.

– Ouais, j'ai lu ça. Je trouve ça dégueulasse, moi. Mr Oliver n'était pas comme ça.

– Nous en sommes certains, Millie, fit Dalglish, mais tout ce que vous pourrez nous dire à son sujet nous intéresse. Quand les gens

meurent mystérieusement, il est utile de savoir ce qu'ils pensaient, s'ils étaient inquiets ou préoccupés, s'ils avaient peur de quelqu'un. Il semblerait que de toutes les personnes qui vivent sur Combe, vous soyez celle qui a le mieux connu Mr Oliver, à part sa fille et Mr Tremlett.

– Alors, pourquoi est-ce que vous n'allez pas les interroger ?

– Nous l'avons fait. Et maintenant, nous aimerions savoir ce que vous savez, vous, de lui.

– Même si c'est personnel ?

– Même si c'est personnel, oui. Vous aimiez bien Mr Oliver. Il était votre ami. Je suis sûr que vous êtes prête à nous aider à découvrir pourquoi il est mort. Essayez de vous rappeler votre première rencontre, et dites-nous comment votre amitié a commencé. »

Mrs Burbridge croisa le regard de Dalgliesh et ravala ses commentaires. Toute leur attention se concentrait désormais sur Millie. Dalgliesh sentit qu'elle commençait à savourer cette notoriété inhabituelle. Il espérait simplement qu'elle résisterait à la tentation de l'exploiter exagérément.

Elle se pencha en avant, les yeux brillants, et les dévisagea l'un après l'autre. « Je me faisais bronzer en haut de la falaise, un peu plus loin que la chapelle. Il y a un creux dans l'herbe et des buissons, on est tout à fait tranquille. De toute façon, personne n'y va jamais. Et puis, ça me serait bien égal. Comme j'ai dit, je me faisais bronzer. Il n'y a pas de mal à ça.

– En maillot de bain ? demanda Mrs Burbridge.

– Comment ça, en maillot de bain ? Non, toute nue. J'étais couchée sur une serviette. Bon enfin, j'étais là, au soleil. C'était mon après-midi de congé, alors ça devait être un jeudi. J'aurais bien aimé aller à Pentworthy, mais Jago n'avait pas voulu prendre la vedette. Bref, j'étais couchée là quand j'ai entendu du bruit. Une sorte de gémissement, ou plutôt un grognement. J'ai cru que c'était une bête. J'ai ouvert les yeux et il était là, debout au-dessus de moi. J'ai crié, j'ai attrapé ma serviette et je l'ai enroulée autour de moi. Il faisait une de ces têtes... J'ai cru qu'il allait tomber dans les pommes, il était tout blanc. Je n'ai jamais vu un homme adulte avoir une trouille pareille. Il m'a dit qu'il était désolé et m'a demandé si ça allait. Bien sûr que oui, je n'avais pas peur, moi, moins que lui en tout cas. Alors je lui ai dit qu'il ferait mieux de s'asseoir pour se remettre un peu. Il l'a fait. C'était un peu bizarre. Puis il a dit qu'il était désolé de m'avoir effrayée, qu'il m'avait prise pour quelqu'un d'autre, une fille qu'il avait connue autrefois et qui était couchée sur une plage au soleil, comme moi. Moi, j'ai demandé, comme ça : "Vous aviez le béguin pour elle ? " et il m'a dit un truc vraiment bizarre, que c'était dans un

autre pays et que la fille était morte, seulement il n'a pas dit la fille, c'était un autre mot. »

Dalglish songea alors que Millie était un témoin idéal, une de ces rares personnes qui se rappellent les événements avec une précision presque parfaite. Il récita : « *Mais c'était dans un autre pays, et puis la gueuse est morte*(7). »

– Ouais, c'est ça. C'est marrant que vous connaissiez ça. Bizarre, non ? J'ai cru que c'était lui qui l'avait inventé.

– Non, Millie. Celui qui a inventé cette phrase est mort depuis plus de quatre cents ans. »

Millie se tut, réfléchissant, sourcils froncés, à l'étrangeté de tout cela. Dalglish l'encouragea doucement à poursuivre :

« Et puis ? »

– Je lui ai demandé comment il savait qu'elle était morte et il a dit que si elle n'était pas morte, il ne rêverait pas d'elle. Il m'a dit que les vivants ne lui apparaissaient jamais en rêve, seulement les morts. Je lui ai demandé comment elle s'appelait et il m'a dit qu'il ne savait plus et que peut-être, elle ne le lui avait jamais dit. Il a dit que son nom n'avait pas d'importance. Il l'avait appelée Donna, mais c'était dans un livre.

– Et après ?

– Ben, on a continué à parler. Surtout de moi... comment j'étais arrivée sur l'île, tout ça. Il avait un carnet et des fois, quand je disais des trucs, il les écrivait. » Elle jeta un regard furibond à Mrs Burbridge. « Je m'étais rhabillée. »

Mrs Burbridge sembla vouloir rétorquer qu'il était regrettable qu'elle eût commencé par se déshabiller, mais elle s'en abstint.

Millie poursuivit : « Alors après, on s'est levés et je suis retournée au manoir. Mais il a dit que peut-être, on pourrait se retrouver pour bavarder un autre jour. C'est comme ça que ça se passait. Il me téléphonait tôt le matin et me disait à quelle heure je devais le rejoindre. Je l'aimais bien. Il me racontait ses voyages. Il avait été dans le monde entier. Il m'a dit qu'il rencontrait des gens et que c'était comme ça qu'il avait appris à être écrivain. Des fois, il ne disait pas grand-chose, alors on marchait, c'est tout. »

Dalglish demanda : « Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois, Millie ? »

– Jeudi. Jeudi après-midi.

– Comment l'avez-vous trouvé ?

– Comme toujours.

– De quoi est-ce qu'il vous a parlé ?

– Il m’a demandé si j’étais heureuse. J’ai dit que oui, ça allait, mais que des fois, j’étais triste comme quand ils avaient emmené grand-mère à la maison de retraite et quand mon chat Slipper était mort – il avait des pattes blanches – et puis aussi quand Jago ne veut pas m’emmener sur la vedette et que Mrs Burbridge m’engueule à cause du linge. Des trucs comme ça. Il m’a dit que pour lui, c’était tout le contraire. Il était triste presque tout le temps. Il m’a posé des questions sur grand-mère et comment c’était quand elle avait commencé à avoir l’Alzheimer, alors je lui ai raconté. Il m’a dit qu’en vieillissant, tout le monde a peur de l’Alzheimer.

Que ça retire aux hommes le plus grand pouvoir qu’ils possèdent. Il a dit que c’est un pouvoir aussi grand que celui de n’importe quel tyran ou de n’importe quel dieu. Nous pouvons être notre propre bourreau, voilà ce qu’il a dit. »

On aurait entendu une mouche voler. « Merci, Millie, dit enfin Dalgliesh. Vous vous êtes montrée très coopérative. Y a-t-il autre chose que vous puissiez nous dire sur Mr Oliver ?

– Non, c’est tout. » La voix de Millie s’était soudain chargée d’agressivité. « Je ne vous aurais jamais raconté tout ça si vous ne m’y aviez pas forcée. Je l’aimais bien. C’était mon ami. Je suis la seule à regretter qu’il soit mort. Je ne veux pas rester ici. »

Elle avait les larmes aux yeux. Elle se leva, et Mrs Burbridge l’imita, se retournant pour jeter à Dalgliesh un regard accusateur tout en faisant gentiment sortir Millie de la pièce.

Maycroft prit la parole pour la première fois : « Voilà qui change bien des choses. C’est forcément un suicide. Il doit y avoir une explication aux traces qu’il avait au cou. Il se les sera faites lui-même ou quelqu’un d’autre les aura faites après sa mort, pour faire croire à un assassinat. »

Dalgliesh resta muet.

« Tout de même, cette tristesse, les épreuves brûlées...

– J’aurai confirmation demain, dit alors Dalgliesh, mais il ne me semble pas que vous deviez chercher un réconfort quelconque dans le témoignage de Millie. »

Maycroft commença à remettre les sièges en place. « Oliver se servait d’elle, bien sûr, observa-t-il. Il n’aurait certainement pas passé tout ce temps avec Millie pour le simple plaisir de sa conversation. »

C’était pourtant, songea Dalgliesh, exactement ce qu’il avait recherché : sa conversation. S’il avait l’intention de créer une Millie dans son prochain roman, il connaîtrait son personnage mieux qu’il ne se connaissait lui-même. Il saurait ce qu’elle éprouvait, ce qu’elle pensait. Mais ce qu’il avait besoin de savoir, c’était les mots qu’elle

emploierait pour exprimer ces pensées.

Ils étaient déjà dans l'ascenseur quand Kate parla : « Ce qui veut dire qu'entre le moment où Millie est revenue dans sa chambre et celui où elle a déposé le message dans la boîte à Peregrine Cottage, n'importe qui a pu le lire.

– Mais comment quelqu'un aurait-il pu en soupçonner l'existence ? objecta Benton. Vous croyez que quelqu'un aurait ouvert la sacoche du courrier par pure curiosité ? Elle ne pouvait pas contenir quelque chose de bien précieux.

– C'est une possibilité que nous ne pouvons pas exclure, observa Dalglish. Nous savons maintenant que Jago était certainement au courant du rendez-vous de huit heures, que Miranda et Tremlett pouvaient l'être, eux aussi, comme tous ceux qui ont pu s'approcher du buggy quand il était sans surveillance. Je peux comprendre que Jago se soit tu : il protégeait Millie. Mais si les deux autres ont trouvé le message et l'ont lu, pourquoi n'ont-ils rien dit ? Peut-être Oliver n'a-t-il pas ouvert sa boîte à lettres avant de sortir ce matin. Il aurait pu décider d'aller faire une promenade matinale pour éviter sa fille. La note de Speidel a pu l'inciter à modifier ses projets et à décider d'aller au phare de bonne heure. »

Ils attendirent d'être de retour à Seal Cottage pour appeler Peregrine Cottage. Miranda Oliver répondit. Elle déclara n'avoir pas entendu le buggy la veille au soir, ce qui était parfaitement normal car le sentier était trop étroit pour qu'il puisse s'approcher jusqu'à la porte. Ni Mr Tremlett ni elle n'étaient allés chercher le courrier, et en aucun cas, ils ne se seraient permis d'ouvrir une lettre adressée à son père.

Kate et Benton descendirent interroger Jago dans son cottage. Ils le trouvèrent en train d'arracher les feuilles sèches des géraniums dans les six pots de terre disposés devant Harbour Cottage. Les plantes avaient poussé en longueur et les tiges étaient devenues ligneuses, mais la plupart des feuilles étaient encore vertes et quelques petites fleurs s'accrochaient aux pousses étiolées, donnant une illusion d'été.

Lorsqu'ils lui firent part des aveux de Millie, il répondit : « Elle m'a parlé de cette lettre et je lui ai dit qu'elle ferait bien de l'apporter tout de suite à Peregrine Cottage. Je ne l'ai pas vue et je ne l'ai pas lue. Ça ne m'intéressait pas vraiment. » Son ton suggérait que cela ne l'intéressait toujours pas.

« Vous avez bien dû comprendre, peut-être pas sur le moment, mais après la mort de Mr Oliver, qu'il s'agissait d'une information capitale, remarqua Kate. Ne pas la communiquer relevait presque d'un délit, d'une obstruction au travail de la police. Vous n'êtes pas idiot. Vous devez vous douter que ça ne fait pas très bon effet.

– Je me suis dit que Mr Speidel vous en parlerait lui-même quand il viendrait vous voir. Et c'est bien ce qu'il a fait, non ? Ce que fabriquent les visiteurs, qui ils voient et où ne me regarde pas. »

Benton intervint : « Vous n'avez rien dit cet après-midi quand vous avez tous été interrogés collectivement. Vous auriez pu en parler à ce moment-là, ou demander à nous rencontrer en privé.

– Vous m'avez demandé si j'avais aperçu Mr Oliver hier soir ou ce matin. Je ne l'ai pas vu, et Millie non plus.

– Vous savez parfaitement, dit Kate, que vous auriez dû nous transmettre cette information immédiatement. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

– Je ne voulais pas qu'on embête Millie. Elle n'a rien fait de mal. La vie sur Combe n'est pas très facile pour la même. Et ça aurait fait porter les soupçons sur Mr Speidel, vous ne croyez pas ?

– Ce que vous ne vouliez pas ?

– Non. Pas devant tout le monde, pas en son absence. Je me fiche pas mal de savoir qui a tué Nathan Oliver, si du moins il s'agit d'un meurtre. Et j' imagine que vous ne seriez pas ici si c'était lui qui s'était balancé de là-haut. À vous de trouver qui l'a accroché au phare. Vous êtes payés pour ça. Je ne vous raconterai pas de mensonges, mais je n'ai pas non plus l'intention de vous aider, en tout cas pas en montrant du doigt quelqu'un d'autre et en le fourrant dans la merde.

– Vous détestiez donc tellement Mr Oliver ? demanda Benton.

– Si vous voulez. Nathan Oliver était peut-être né sur cette île, mais son père et sa mère n'étaient pas d'ici. Il n'était même pas de Cornouailles, ni lui ni ses parents, quoi qu'il ait pu raconter. Il n'avait peut-être pas compris qu'on a la mémoire longue dans le coin. Mais je ne suis pas un assassin. »

Il fit mine de vouloir ajouter quelque chose, mais, se ravisant, il se pencha sur ses pots de fleurs. Kate jeta un coup d'œil à Benton. Il n'y avait rien de plus à tirer de Jago pour le moment. Elle le remercia, non sans quelque ironie, et ils le laissèrent à ses travaux de jardinage.

Maycroft avait proposé à Dalglish de mettre des bicyclettes à leur disposition pour la durée de leur séjour sur l'île. Il y en avait quatre, réservées aux visiteurs, mais, tout en sachant qu'ils jouaient contre la montre, Kate préféra rejoindre Atlantic Cottage à pied, avec Benton-Smith. L'image de leurs deux silhouettes pédalant côte à côte sur le sentier pour aller interroger un suspect dans une affaire de meurtre lui paraissait presque grotesque. Dalglish, elle le savait, ne se serait certainement pas soucié de perdre la face et aurait probablement trouvé amusant ce mode de transport peu orthodoxe. Tout en regrettant de ne pas avoir son assurance, Kate choisit de marcher. Après tout, il n'y avait même pas un kilomètre. Un peu d'exercice leur ferait le plus grand bien.

Le sentier longeait le bord de la falaise sur la première centaine de mètres et ils s'arrêtèrent de temps en temps pour contempler le granit fissuré et stratifié, les dents déchiquetées des rochers et la marée qui lavait la grève. Le chemin s'écartait ensuite vers la droite et ils empruntèrent une sente herbeuse bornée sur la droite par une élévation de terrain et protégée par une haie de ronces et d'aubépine. Ils marchaient en silence. Si Kate avait été avec Piers Tarrant, ils auraient discuté de l'affaire, elle le savait – de leurs premières impressions sur les suspects, de l'étrange nœud de la corde – mais cette fois, elle préféra ne pas avancer d'hypothèses avant que Dalglish n'organise sa réunion habituelle, qui serait peut-être leur dernière activité du soir. Demain à midi, au plus tard, Dalglish aurait reçu le rapport du professeur Glenister et, avec un peu de chance, ils sauraient enfin pour de bon s'ils enquêtaient sur un meurtre. Elle savait que Dalglish n'éprouvait déjà plus aucun doute, et elle partageait sa certitude. Sans doute Benton était-il du même avis, mais une curieuse inhibition, qui ne tenait pas entièrement à sa supériorité hiérarchique, la retenait de lui demander son opinion. Elle admettait qu'ils devraient collaborer étroitement. N'étant qu'à trois sur l'île et sans perspective immédiate d'être secondés par les auxiliaires habituels des enquêtes pour homicide – photographes, spécialistes de dactyloscopie, techniciens de la police scientifique –, il serait absurde de se montrer trop rigide à propos de leur statut ou de la division des tâches. Tout en conservant un aspect formel, leurs relations devraient

être harmonieuses ; mais le problème, elle en était consciente, était qu'il n'y avait pas de relations entre eux. Benton n'avait travaillé avec elle que sur une autre affaire. Il s'était alors montré efficace, n'avait pas hésité à donner son avis et avait mis son intelligence indéniable au service de l'enquête. Mais elle n'aurait pas pu dire qu'elle le connaissait, ni qu'elle le comprenait. Il semblait s'être entouré volontairement d'une palissade affichant de tous côtés *Défense d'entrer*.

Ils arrivèrent à Atlantic Cottage. De l'hélicoptère, elle avait remarqué que c'était le plus grand des cottages de pierre et l'un des plus proches du bord de la falaise. Elle s'aperçut qu'il s'agissait en réalité d'un ensemble de deux cottages. Le plus vaste, sur la droite, était agrémenté d'un porche couvert de tuiles, de deux bow-windows de part et d'autre et de deux fenêtres à l'étage, sous un toit de lauzes. L'autre présentait une façade plane et un toit bas, avec quatre fenêtres plus petites. Une plate-bande d'environ un mètre de large passait devant les deux et était délimitée par un muret de pierre. De petites fleurs rouges et des plantes grimpantes sortaient des fissures et un grand buisson de fuchsia fleurissait à droite du porche, ses pétales jonchant le sentier comme des taches de sang.

Ce fut Roughtwood qui leur ouvrit. Il était de taille moyenne, mais large d'épaules, avec un visage carré, un peu intimidant, des lèvres pleines, des yeux enfoncés, bleu-gris, dont la pâleur contrastait avec ses cheveux et ses cils d'un blond qui commençait à se ternir mais restait remarquable, une couleur que Kate avait rarement vue chez un homme. Il portait un costume noir très strict, une sobre cravate à rayures et un col droit qui lui donnaient l'allure d'un employé des pompes funèbres. Était-ce, se demanda-t-elle, sa tenue habituelle en début de soirée, ou s'était-il changé pour endosser un costume plus approprié pour une île en deuil ? Mais était-elle en deuil ?

Il les fit passer dans une petite entrée carrée. La porte qui s'ouvrait sur la gauche laissait apercevoir une cuisine, et la pièce de droite servait manifestement de salle à manger. Au-delà du plateau brillant d'une table rectangulaire, Kate aperçut tout un mur couvert de livres à reliures de cuir.

Roughtwood ouvrit la porte du fond et dit : « Les gens de la police sont là, Mademoiselle. Ils ont six minutes d'avance. »

La voix de Miss Holcombe, forte, autoritaire et très collet monté, résonna clairement à leurs oreilles. « Dans ce cas, faites-les entrer, Roughtwood. Nous ne voudrions surtout pas nous faire accuser de manque de coopération. »

Roughtwood s'écarta et annonça d'un ton très officiel : « L'inspectrice principale Miskin et l'inspecteur Benton-Smith, Mademoiselle. »

La pièce était plus vaste qu'on n'aurait pu le croire de l'extérieur. Elle était percée de quatre fenêtres et d'une porte dont la partie supérieure était vitrée et qui donnait sur une terrasse. Devant la cheminée, sur la gauche, une petite table et deux fauteuils. Une partie de Scrabble était manifestement en cours. Résistant à l'envie de parcourir la pièce du regard avec une curiosité déplacée, Kate eut une vague impression de couleurs riches et profondes, de bois ciré, de tapis posés sur le sol de pierre, de peintures à l'huile et d'un mur qui, comme celui de la salle à manger, était couvert du sol au plafond de volumes reliés. Un feu de bois brûlait dans l'âtre, remplissant la pièce de son âcre odeur automnale. Miss Holcombe était installée devant la table de Scrabble et ne se leva pas pour les accueillir. Elle paraissait plus jeune que Kate ne l'aurait pensé : son visage à l'ossature forte était presque sans rides, et malgré l'âge, les immenses yeux gris restaient limpides sous la courbure des sourcils. Les cheveux gris acier parsemés de quelques mèches argentées étaient coiffés en arrière et noués sur la nuque en un lourd chignon. Elle portait une jupe ample à carreaux noir, gris et blanc sous un col roulé blanc, orné d'un lourd collier d'ambre, aux perles grosses comme des billes. Ses oreilles aux lobes allongés portaient des boucles d'ambre finement travaillées. Elle esquissa un léger mouvement en direction de Roughtwood, qui s'assit en face d'elle, puis elle le regarda fixement un moment, comme pour s'assurer qu'il ne bougerait pas. Elle se tourna ensuite vers Kate.

« Comme vous le voyez, inspectrice, nous sommes en train de terminer notre partie de Scrabble, comme tous les samedis. C'est à mon tour de jouer et il me reste sept lettres. Mon adversaire en a... combien vous en reste-t-il, Roughtwood ?

– Quatre, Mademoiselle.

« Et le sac est vide. Nous ne vous retarderons donc pas longtemps. Asseyez-vous, je vous prie. Je suis sûre d'avoir un mot de sept lettres sur mon chevalet, mais je n'arrive pas à le trouver. Trop de voyelles. Un O, deux I, un E. En consonnes, j'ai un M et deux S. Il est rare qu'il en reste à la fin d'une partie, mais je viens d'en piocher un. »

Le silence se fit pendant que Miss Holcombe observait ses lettres et entreprenait de les disposer différemment sur le chevalet. Les articulations de ses doigts fins étaient déformées par l'arthrose et sur le dos de ses mains, les veines saillaient comme des cordes violacées.

Benton-Smith dit d'une voix paisible : « MÉFIOSES, Madame. Troisième ligne en haut à droite. »

Elle se tourna vers lui. Prenant ses sourcils levés d'un air interrogateur pour une invitation, il se déplaça pour examiner le plateau. « Si vous placez un S sur la lettre double juste au-dessus d'angle, vous obtiendrez encore dix points pour sangle. Le M se situe

sur la case de la lettre qui compte double ce qui fait quatre et le mot de sept lettres compte double, lui aussi. »

Miss Holcombe fit les calculs à une vitesse étonnante. « Vingt-huit plus cinquante pour le scrabble, à ajouter à mes deux cent cinquante trois. » Elle se tourna vers Roughtwood. « Avec cela, il est impossible de contester l'issue de la partie, me semble-t-il. Vous retirez la valeur de vos quatre lettres, Roughtwood, et que vous reste-t-il ?

– Deux cent trente-neuf, Mademoiselle, mais j'élève une objection. Il n'a jamais été stipulé que nous pouvions nous faire aider.

– Le contraire non plus. Nous appliquons nos propres règles. Ce qui n'est pas interdit est permis. Voilà qui est parfaitement conforme au sain principe du droit britannique voulant que tout ce qui ne fait pas l'objet d'une interdiction légale soit autorisé, contrairement aux pratiques du reste de l'Europe, où rien n'est permis qui ne soit sanctionné par la loi.

– Selon moi, Mademoiselle, l'inspecteur n'avait pas à intervenir dans la partie. Personne ne le lui a demandé. »

Miss Holcombe comprit manifestement que la conversation se dirigeait vers un affrontement embarrassant. Commencant à rassembler les lettres et à les ranger dans le sac, elle suggéra : « Dans ce cas, gardons le score précédent. C'est tout de même moi qui gagne.

– Je préférerais, Mademoiselle, que la partie soit annulée et ne soit pas comptabilisée dans le total mensuel.

– Fort bien, puisque vous avez décidé de vous montrer désagréable. Vous n'avez pas l'air d'envisager que j'aurais très bien pu trouver ce mot moi-même si l'inspecteur n'était pas intervenu. Je l'avais sur le bout de la langue. »

Le silence de Roughtwood était éloquent. Il répéta : « L'inspecteur n'aurait pas dû s'en mêler. Nous devrions instaurer une nouvelle règle. Toute aide extérieure est interdite. »

Benton-Smith s'adressa à Miss Holcombe : « Je suis désolé, mais vous savez comment cela se passe, avec le Scrabble. Une fois que vous avez repéré un mot, vous avez le plus grand mal à vous taire. »

Miss Holcombe avait décidé de faire cause commune avec son valet. « Quand vous ne jouez pas, il suffirait d'un peu de discipline pour vous en dissuader. Mais bon, votre intervention a certainement accéléré la fin de la partie, ce qui répondait probablement à votre intention. Généralement, nous prenons un verre de vin après avoir joué. Il est inutile de vous en proposer, je suppose. N'y a-t-il pas un règlement qui vous interdit de vous compromettre en buvant avec des suspects ? Si Mr Dalglish est très pointilleux sur ce point, son séjour sur Combe Island risque de ne pas être des plus agréables : nous

sommes très fiers de notre cave. Mais peut-être une tasse de café ne suffira-t-elle pas à vous suborner ? »

Kate accepta l'offre. On allait pouvoir commencer l'entretien, et elle n'était plus pressée. Miss Holcombe ne pourrait guère prétendre qu'ils abusaient de son hospitalité pendant qu'ils buvaient leur café, au rythme qui leur conviendrait.

Roughtwood sortit sans rancune apparente. Lorsque la porte se fut refermée sur lui, Miss Holcombe dit : « Pendant que Roughtwood prépare le café, vous pourriez faire un tour sur la terrasse. La vue est spectaculaire. »

Elle continua à ranger les pièces de Scrabble, sans faire le moindre geste pour leur montrer le chemin. Ils se levèrent et s'approchèrent ensemble de la porte donnant sur la terrasse. La partie supérieure était vitrée, mais la porte était lourde. Le verre devait être épais et Benton-Smith dut faire un effort pour l'ouvrir. La porte était munie de crochets destinés à recevoir des volets, et Kate vit qu'il y avait des panneaux de bois adaptés à chacune des quatre fenêtres. Le bord de la falaise était à moins de deux mètres, juste au-delà d'un haut mur de pierre. Le grondement de l'océan battait à leurs tympans. Instinctivement, Kate recula d'un pas avant d'aller se pencher au-dessus du mur. En contrebas, les embruns s'élevaient en un brouillard blanc, tandis que les vagues se brisaient en explosions tumultueuses contre le flanc de la falaise.

Benton-Smith s'approcha d'elle. Il dut crier pour se faire entendre au-dessus du rugissement : « C'est magnifique. Vous vous rendez compte qu'il n'y a rien entre nous et l'Amérique ! Je comprends qu'Oliver ait voulu cette maison. »

Sa voix était empreinte d'une crainte respectueuse, mais Kate ne répondit pas. Ses pensées se dirigèrent vers le lointain fleuve londonien qui coulait sous ses fenêtres, la vigoureuse Tamise brune qui palpitait, étincelante, émaillée des lumières de la ville. Par moments, la marée semblait se mouvoir aussi mollement qu'un étang de boue mais, portant son regard sur l'eau, Kate frissonna d'appréhension, imaginant que sa puissance latente prenait soudain vie pour submerger la ville et emporter sur sa surface agitée les débris de son appartement. Ce n'était pas une vision fantaisiste. Si la calotte glaciaire fondait, il ne resterait pas grand-chose des quartiers londoniens proches du fleuve. Mais penser à son appartement, c'était se rappeler Piers, la chaleur de son corps dans son lit, sa main se tendant vers elle au petit matin. Que faisait-il en ce moment ? Avait-il prémédité cette nuit ensemble ? Occupait-elle autant de place dans son esprit que lui dans le sien ? Regrettait-il ce qui s'était passé, ou n'était-elle pour lui que la dernière en date d'une série de conquêtes

faciles ? Résolument, elle chassa cette désagréable pensée de son esprit. Ici, en ce lieu où le cottage semblait plonger ses racines dans la falaise de granit, régnait une force différente, infiniment plus violente, potentiellement bien plus dangereuse que celle de la Tamise. Elle songea avec étonnement que le fleuve et l'océan étaient constitués du même élément, qu'ils déposaient ce même goût salé sur la langue, répandaient cette même odeur piquante. Une petite éclaboussure d'écume se posa sur sa joue, et sécha avant qu'elle n'ait eu le temps de lever la main pour l'essuyer.

Les minutes s'écoulèrent puis, comme s'ils se rappelaient simultanément que leur présence répondait à un objectif bien précis, ils rentrèrent. La turbulence du vent et de l'océan s'atténua immédiatement. Ils retrouvèrent l'intimité paisible de l'odeur du café fraîchement moulu. Le plateau de Scrabble avait été replié. Roughtwood vint prendre place à côté de la porte menant à la terrasse comme pour leur interdire toute nouvelle exploration. Miss Holcombe était assise à la même place qu'auparavant, mais tournée vers eux.

« Vous ne devriez pas être trop mal sur ce canapé, dit-elle. Nous n'en aurons sans doute pas pour plus de quelques minutes. Je suppose que vous souhaitez savoir ce que nous faisons au moment présumé de la mort de Nathan Oliver. À quelle heure cela s'est-il passé ?

– Nous n'en avons aucune certitude, répondit Kate, mais on nous a dit qu'on l'avait vu quitter Peregrine Cottage vers sept heures vingt ce matin. Il avait rendez-vous à l'infirmerie pour une prise de sang à neuf heures, mais il ne s'y est pas rendu. On a déjà dû vous raconter tout cela. Nous voulons savoir où tout le monde se trouvait entre le moment où on l'a vu pour la dernière fois hier soir, et aujourd'hui à dix heures du matin, lorsque le corps a été trouvé.

– La réponse sera facile en ce qui nous concerne. J'ai dîné ici, je ne l'ai donc pas vu hier soir. Roughtwood m'a apporté une tasse de thé à six heures et demie et a servi le petit déjeuner une heure après. Je ne l'ai pas revu avant qu'il vienne débarrasser la vaisselle du petit déjeuner et chercher l'argenterie pour la nettoyer. Il fait cela chez lui, dans son cottage, car je déteste l'odeur du produit. »

Les objets décoratifs posés sur la petite table ronde à droite de la cheminée étaient effectivement rutilants, mais cela ne signifiait pas forcément qu'on les avait nettoyés récemment. Kate était presque sûre qu'ils étaient toujours impeccables ; il suffisait sans doute de les frotter avec un chiffon doux pour leur rendre tout leur lustre.

« Quelle heure était-il, Miss Holcombe ?

– Je ne saurais pas vous le dire avec précision. Je ne pouvais pas prévoir que je serais mêlée à une enquête pour meurtre et je n'ai donc pas pris la peine de vérifier. Il devait être entre huit heures et quart et

huit heures et demie. À ce moment-là, j'étais sur la terrasse et la porte du salon était ouverte. Je l'ai entendu, mais je ne l'ai pas vu. »

Kate se tourna vers Roughtwood : « Pouvez-vous être plus précis, Mr Roughtwood ?

– Je dirais plus près de huit heures et quart, mais comme Mademoiselle, je n'ai pas noté l'heure. »

Miss Holcombe reprit : « Je ne l'ai pas revu avant neuf heures environ. J'ai fait un saut chez lui avant de me rendre à l'infirmerie pour me faire vacciner contre la grippe.

– Et ce matin, aucun de vous deux n'est sorti avant votre départ pour l'infirmerie, Miss Holcombe ? demanda Kate.

– En tout cas pas moi, à part sur la terrasse. Vous feriez mieux de répondre vous-même, Roughtwood.

– Je suis resté dans mon cottage, Madame. À la cuisine, pour faire l'argenterie. Mon téléphone a sonné un peu après le départ de Mademoiselle. C'était Mr Boyde qui m'a annoncé que Mr Oliver avait disparu et m'a demandé de participer aux recherches. »

Benton-Smith intervint : « Mais vous n'y êtes pas allé, si j'ai bien compris ?

– Non. Je voulais finir mon travail et je me suis dit que rien ne pressait. Il y avait bien assez de monde pour chercher Mr Oliver. Les visiteurs qui viennent sur l'île aiment faire de longues promenades et ne s'attendent pas à ce qu'on leur coure après. Je ne voyais aucune raison de paniquer comme ça. Et puis de toute façon, je travaille pour Mademoiselle, pas pour Mr Boyde ni pour le manoir.

– Mais vous êtes tout de même allé au phare un peu plus tard ? demanda Kate.

– Oui, quand Mademoiselle est revenue et m'a dit qu'on avait trouvé Mr Oliver mort. Mademoiselle m'a demandé d'aller voir si je pouvais faire quelque chose. Je suis arrivé à temps pour les aider à transporter la civière.

– Auriez-vous obligatoirement remarqué, l'un et l'autre, si l'un de vous était sorti de son cottage ce matin ?

– Pas forcément. Nous menons des vies très indépendantes. Vous dites qu'on a vu Oliver quitter Peregrine Cottage vers sept heures vingt. Il lui aura fallu à peu près un quart d'heure pour rejoindre le phare. Si Roughtwood s'était trouvé sur place à huit heures pour l'assassiner – puisque c'est bien, me semble-t-il, ce que vous suggérez –, il aurait eu du mal à être de retour ici à huit heures et demie au plus tard, quand il est venu prendre l'argenterie. Comme vous l'avez sans doute remarqué, nous sommes à peu près à huit cents mètres du manoir et à une distance à peine inférieure du phare.

– Mr Roughtwood a certainement une bicyclette ? demanda Benton-Smith.

– Vous pensez qu'il aurait pu faire l'aller retour entre ici et le phare à bicyclette ? Suggérez-vous également qu'il ait pu me transporter, juchée dans le panier de son engin ?

– Nous ne suggérons rien du tout, Miss Holcombe, intervint Kate. Nous vous demandons, comme c'est notre devoir, où vous vous trouviez durant cet intervalle de temps. Je vous rappelle également que pour le moment, il s'agit d'une mort suspecte. Personne n'a parlé d'assassinat.

– J'admets que vous preniez le plus grand soin à éviter ce terme, mais personne n'est complètement idiot sur cette île. On voit mal un commandant, une inspectrice principale et un inspecteur de la Metropolitan Police arriver en hélicoptère pour enquêter sur un suicide ou sur une mort accidentelle. Je ne vous demande pas d'explications ; je sais que je n'en obtiendrai pas. Si vous souhaitez d'autres informations, je préférerais les transmettre au commandant Dalglish. Il n'y a qu'un nombre limité de suspects sur cette île, il peut donc difficilement prétendre être surchargé de travail.

– Il m'a demandé de vous prévenir qu'il vous verrait un peu plus tard, dit Kate.

– Transmettez-lui mes salutations. S'il pense que je peux lui être d'un quelconque secours, peut-être pourrait-il prendre la peine de m'appeler pour convenir d'un moment qui nous arrange tous les deux. Je suis prise lundi matin, j'ai rendez-vous chez le dentiste, à Newquay. Entre-temps, Roughtwood se fera certainement un plaisir de vous montrer sa bicyclette. Et maintenant, inspectrice, si vous voulez bien me laisser tranquille. »

Le vélo se trouvait dans une petite remise de pierre jouxtant le cottage de Roughtwood. Le local avait dû servir autrefois de buanderie et la lessiveuse, encastrée dans son cadre de pierre, était encore en place. Un mur était couvert d'outils et de matériel de jardinage – plus abondant, songea Kate, que ne le justifiait la petite bande de terre cultivée devant les deux cottages. Tout était d'une propreté méticuleuse, et soigneusement rangé. La bicyclette, une vieille et lourde Raleigh arborant un grand panier d'osier au-dessus de la roue avant, était appuyée contre un autre mur. Le pneu avant était dégonflé.

Benton-Smith s'agenouilla pour l'examiner. « Il y a une déchirure bien nette, d'environ un centimètre de long », observa-t-il.

Kate s'accroupit à ses côtés. Il était difficile de croire que cette entaille si précise ait pu être causée par une pierre, un clou ou autre chose qu'un couteau, mais elle s'abstint de tout commentaire. Elle

demanda à Roughtwood : « Comment cela vous est-il arrivé ? »

– C’était il y a deux jours, quand je suis allé au manoir chercher des produits de nettoyage.

– Avez-vous vu ce qui l’a provoqué ?

– Je n’ai rien trouvé dans le pneu. Je me suis dit que j’avais dû rouler sur un fragment de silex pointu. »

Kate hésita à emporter immédiatement la bicyclette comme pièce à conviction éventuelle et décida de ne pas le faire. Elle ne risquait guère de disparaître et, à cette étape de l’enquête, Roughtwood, pas plus que qui que ce soit au demeurant, n’était le suspect numéro un. Elle imaginait la réaction des autres occupants de l’île si Benton-Smith repartait avec l’engin. *Voilà qu’ils ont pris le vieux vélo de ce pauvre Roughtwood. Dieu sait ce qu’ils vont encore inventer.* Elle remercia brièvement Roughtwood de sa collaboration et ils s’en allèrent.

Ils marchèrent quelques minutes en silence, puis Kate dit : « Je ne savais pas que vous étiez fort au Scrabble comme ça. Vous auriez dû le préciser sur votre CV. Avez-vous d’autres talents cachés ? »

La voix de Benton-Smith ne trahissait aucune émotion. « Pas à ma connaissance, inspectrice. Je jouais au Scrabble quand j’étais petit avec ma grand-mère. L’Anglaise.

– Ah ! bien. Voilà pourquoi vous n’avez pas pu vous empêcher de faire l’intéressant. Enfin, ça a eu l’avantage de mettre fin à la partie. Elle ne nous a pas pris au sérieux, et lui non plus, et ils n’ont pas hésité à nous le montrer. C’était de la comédie. Mais nous avons tout de même obtenu les informations que nous voulions. Nous savons où ils se trouvaient à partir de sept heures et demie ce matin. S’il lui faut d’autres renseignements, Mr Dalgliesh les obtiendra. Avec lui, ils ne feront pas de cinéma. Qu’avez-vous pensé d’elle ?

– En tant que suspecte ?

– Évidemment, c’est pour cela que nous sommes venus. Ce n’était pas une visite de courtoisie. »

Ils allaient donc discuter de l’affaire en collègues. Il y eut une pause, puis Benton reprit : « Je pense que si elle décidait d’assassiner quelqu’un, elle serait sans pitié. Et ça m’étonnerait qu’elle soit bourrelée de remords par la suite. Mais quel mobile aurait-elle eu ?

– À en croire Miranda Oliver, son père était bien décidé à lui faire quitter son cottage.

– Rien ne permet de penser qu’il y serait parvenu. C’est une Holcombe, les administrateurs auraient été de son côté. Et puis, elle a bien quatre-vingts ans, non ? Elle arriverait sans doute à monter jusqu’au sommet du phare, elle a l’air solide pour son âge, mais elle n’aurait certainement pas eu la force de soulever le corps d’Oliver

pardessus la rambarde ni de le hisser depuis l'étage inférieur. Je suppose que c'est là qu'il est mort. La personne qui l'a attiré jusqu'au phare n'aura sans doute pas prévu de le tuer à l'étage de la lanterne car elle aurait risqué de se faire voir. »

Kate dit : « Pas du côté de la mer. Et ç'aurait été plus facile que de traîner un poids mort pour rejoindre la plate-forme. Elle aurait pu lui proposer de discuter à l'air libre. Il n'était pas très grand. À mon avis, elle aurait pu ensuite le pousser pardessus le garde-fou. Mais il aurait évidemment fallu le soulever, ce qui n'aurait pas été facile.

– Pensez-vous que Roughtwood serait prêt à tuer pour elle, ou du moins à l'aider ?

– Comment le savoir, inspecteur ? Il ne sert pas à grand-chose d'émettre des hypothèses sur les mobiles ou les éventuelles complicités avant d'avoir vérifié les alibis, pour ceux qui en ont, et établi si quelqu'un est définitivement hors de cause. Ce qu'il nous faut, ce sont des faits. À supposer qu'il ait pris une bicyclette, risquait-il de se faire voir ?

– Je ne pense pas, en tout cas tant qu'il restait sur le chemin. Celui-ci est suffisamment en contrebas pour le dissimuler s'il prenait la peine de baisser la tête. Cette déchirure dans le pneu a pu être faite avec un couteau. Regardez ce sentier : de l'herbe haute, de la terre sableuse, des galets arrondis à l'exception d'un ou deux cailloux. Il aurait aussi pu emprunter la falaise du bas. Dans ce cas, il était à peu près sûr de crever. Un silex pointu aurait très bien pu provoquer une entaille ressemblant à un coup de couteau. Mais j'ai tendance à penser que celle-ci a été faite délibérément, sans que je sache comment.

– Ce qui ne fait pas forcément de lui un coupable. Il a pu chercher simplement à se mettre hors de cause, en espérant que nous les laisserions tranquilles tous les deux. »

Benton-Smith demanda : « Dans ce cas, pourquoi ne pas l'avoir fait de façon plus convaincante ?

– Pas le temps. Il n'en a peut-être eu l'idée que juste avant notre arrivée. Il y avait des outils et des cisailles dans l'appentis. N'importe quel instrument pointu aurait pu faire l'affaire.

– Mais, si l'assassinat et l'alibi avaient été préparés à l'avance, n'aurait-il pas mis la bicyclette hors service plus tôt ?

– Si, sans doute, vous avez raison. »

Ils parcoururent en silence le reste du chemin de retour, mais Kate eut l'impression que c'était un silence complice, et qu'une petite brèche venait de s'entrouvrir.

Dalglish releva avec intérêt la diversité, extérieure en tout cas, des cottages qu'il avait vus. On aurait dit que l'architecte, muni d'un plan très simple, avait veillé à éviter toute impression d'uniformité institutionnelle. Seal Cottage promettait d'être l'un des plus agréables. Il avait été construit à une dizaine de mètres seulement du bord de la falaise et malgré la sobriété de sa conception, il présentait une symétrie charmante dans la disposition des fenêtres et les proportions entre les murs de pierre et le toit. Il ne comportait que deux pièces principales, une grande chambre à coucher et une salle de douche moderne à l'étage, un salon et une cuisine au rez-de-chaussée. Grâce à sa double exposition, le cottage était baigné de lumière. Tout avait été préparé pour assurer son confort, par Mrs Burbridge supposa-t-il. La vaste cheminée de pierre, avec son panier à bûches et des boulets disposés dans le foyer, contenait déjà du petit bois. Dans le renfoncement, sur la gauche, il aperçut la porte métallique d'un four à pain où il découvrit une provision de petit bois. Le mobilier était succinct, mais bien conçu. Deux fauteuils flanquaient la cheminée et une table très simple avec deux chaises droites de part et d'autre occupait le centre de la pièce. Un bureau moderne fonctionnel était situé près d'une des fenêtres donnant sur la mer. La cuisine n'était guère plus qu'un placard, mais elle était bien équipée, avec des plaques chauffantes et un four à micro-ondes. Il y trouva une généreuse provision d'oranges et un presse-agrumes électrique. Le réfrigérateur contenait du lait, une demi-douzaine d'œufs, quatre tranches de bacon non pas sous cellophane mais dans une boîte en plastique –, de la crème brûlée et une miche de pain visiblement fait maison. Sur une étagère du placard, de petits paquets de céréales étaient posés à côté d'un bocal de muesli. Un autre placard contenait de la vaisselle et des couverts, ainsi que trois verres à pied. S'y ajoutaient six bouteilles de vin, trois sauvignons blancs de Nouvelle-Zélande, et trois château-batailley 1994, une qualité trop bonne pour une consommation de tous les jours. Il se demanda qui était censé payer la facture, et si un esprit mesquin ne pourrait pas considérer ce vin comme une tentative de corruption ou une volonté de le faire sombrer dans l'ivrognerie. Combien de temps, se demanda-t-il, ces bouteilles devaient-elles durer ? Représentaient-elles l'estimation méticuleusement établie par Mrs Burbridge de la quantité que trois policiers étaient censés boire en deux jours ? Seraient-elles remplacées une fois vides ?

D'autres indices de la sollicitude de Mrs Burbridge l'amusèrent, car ils semblaient révéler qu'elle s'était interrogée sur sa personnalité et

sur ses goûts.

Les renforcements de part et d'autre de la cheminée étaient occupés par des étagères encastrées, probablement vides d'ordinaire pour que les visiteurs puissent ranger les livres qu'ils avaient apportés avec eux. Mrs Burbridge avait choisi des ouvrages pour lui à la bibliothèque : *Middlemarch*, ce roman de secours pour île déserte, et quatre volumes de poésie : Browning, Housman, Eliot et Larkin. Il n'y avait pas de télévision, mais le salon était équipé d'une chaîne stéréo moderne et sur une autre étagère, Mrs Burbridge avait rangé une sélection de CD. Ou bien les avait-elle pris au hasard ? Ils étaient suffisamment variés pour satisfaire, au moins temporairement, des goûts peu fantaisistes : la *Messe en si mineur* de Bach et ses suites pour violoncelle interprétées par Paul Tortelier, des mélodies de Finzi, James Bowman dans Haendel et Vivaldi, la *Neuvième* de Beethoven et *Les Noces de Figaro* de Mozart. Sa prédilection pour le jazz ne serait, de toute évidence, pas satisfaite.

Dalglish n'avait pas proposé à ses collaborateurs de dîner avec lui pour discuter de l'affaire. Le rituel du service, la préparation du repas dans une cuisine inconnue et finalement la vaisselle à faire leur feraient perdre un temps précieux et retarderaient un entretien sérieux. Il pensait également que Kate et Benton préféreraient manger dans leurs appartements, soit séparément, soit ensemble, en fonction de la décision de Kate. Ce terme d'« appartements » était sans doute un peu grandiloquent pour désigner les logements du personnel aménagés dans les communs. Il se demanda comment ils s'entendaient quand ils se retrouvaient seuls ensemble. Kate n'aurait aucune difficulté à collaborer avec un subordonné de sexe masculin qui était manifestement d'une intelligence remarquable et doté d'un physique avantageux, mais cela faisait assez longtemps qu'il la connaissait pour sentir que l'éducation de Benton associée à une ambition non dissimulée la mettait mal à l'aise. Benton se montrerait d'une correction irréprochable, mais Kate ne manquerait pas de déceler qu'une tendance à juger ses supérieurs et une volonté de ne rien laisser au hasard se dissimulaient peut-être derrière ces prunelles sombres et attentives.

Mrs Burbridge avait manifestement prévu qu'ils prendraient leurs repas séparément. Elle n'avait pas fourni de vaisselle ni de couverts supplémentaires, seuls les deux verres à vin et les deux tasses de plus suggéraient qu'elle admettait qu'ils puissent au moins boire ensemble. Une note manuscrite posée sur l'étagère du placard indiquait : *N'hésitez pas à téléphoner si vous avez besoin d'autre chose*. Dalglish décida de limiter ses requêtes au strict minimum. Si ses collègues et lui souhaitaient manger ensemble, tout ce dont ils avaient besoin pourrait être apporté des communs.

Son dîner lui avait été laissé dans un récipient de métal posé sur une étagère du porche, sous une boîte de bois portant l'étiquette *Lettres*. Un billet posé sur la plus grande des barquettes précisait : *Ossobuco et pommes de terre à mettre au four à 160° pendant 30 minutes. Crème brûlée dans le réfrigérateur.*

En suivant les instructions et en dressant la table, il songea avec ironie à l'étrangeté de sa situation.

Depuis le jour où, jeune inspecteur, il était entré dans la police judiciaire, il avait absorbé pendant son service toute une série de repas, avalés à la va-vite ou en prenant son temps, à l'intérieur ou dehors, seul ou avec des collègues, savoureux ou presque immangeables. Il les avait presque tous oubliés depuis longtemps, mais certains, remontant à ses débuts, avaient laissé comme un écho dans sa mémoire : l'assassinat brutal d'un enfant associé à jamais et de façon grotesque à des sandwiches au fromage confectionnés avec une énergie féroce par la mère, les carrés dont nul ne voulait s'empiler de plus en plus haut jusqu'à ce que, avec un cri, elle empoigne le couteau à deux mains pour l'enfoncer dans la planche avant de s'effondrer en hurlant dans un éboulement de fromage et de pain. Le jour où il s'était abrité avec son supérieur sous un pont de chemin de fer pour échapper à une averse de neige fondue en attendant le médecin légiste et où Nobby Clarke avait sorti deux pâtés de viande de sa mallette. « Enfile-toi ça, mon garçon. C'est ma femme qui les a faits. Ça te mettra du cœur au ventre. » Il se rappelait encore le réconfort de la tourte chaude, serrée entre ses mains gelées ; aucune, depuis, n'avait jamais eu le même goût. Mais les repas sur Combe Island risquaient fort de compter parmi les plus singuliers. Au cours des jours à venir, ses collaborateurs et lui-même seraient-ils nourris par la charité d'un assassin ? De toute évidence, la facture serait finalement réglée par la police – un fonctionnaire du Yard serait chargé d'en négocier le montant –, et il aurait parié qu'au manoir, des concertations fébriles avaient déjà eu lieu entre Maycroft et Mrs Burbridge à propos des bouleversements domestiques occasionnés par leur arrivée. On avait manifestement décidé de les traiter comme des visiteurs ordinaires. Cela voulait-il dire qu'ils pouvaient dîner au manoir s'ils prévenaient à l'avance ? Il pourrait au moins éviter cet embarras à Maycroft. Mais il était reconnaissant à Mrs Burbridge ou à Mrs Plunkett d'avoir estimé qu'après leur sandwich du déjeuner, ils seraient heureux de prendre, ce soir, un repas chaud.

Pourtant, quand l'osso-buco fut prêt, son appétit, loin d'être stimulé par l'odeur alléchante d'oignons, de tomates et d'ail qui avait envahi la cuisine, s'était mystérieusement évanoui. Après quelques bouchées de veau, si tendre qu'il se détachait de l'os, il se rendit compte qu'il était trop fatigué pour manger. Tout en débarrassant la

table, il songea qu'après tout, cela n'avait rien d'étonnant : avant le début de cette affaire, il avait été surchargé de travail pendant des semaines, et même dans ses rares instants de solitude, il trouvait Combe Island étrangement troublante. La paix du lieu lui était-elle inaccessible parce qu'il avait perdu la sienne ? Son esprit était pris dans un tourbillon d'espoir, de désir et de désespoir. Il repensa aux femmes qui lui avaient plu, qu'il avait respectées et appréciées comme compagnes et comme maîtresses, liaisons sans autre promesse que la discrétion et sans autre attente que le plaisir donné et reçu. Ces femmes – compétentes et intelligentes – ne recherchaient pas la permanence. Elles exerçaient des métiers prestigieux, gagnaient plus d'argent que lui, possédaient leur propre maison. Une heure en présence des enfants de leurs amies les avait confortées dans l'idée que la maternité était une condamnation à perpétuité pour laquelle. Dieu merci, elles étaient psychologiquement inaptes. Elles admettaient leur égoïsme sans remords et, s'il leur arrivait plus tard de le regretter, elles gardaient leur chagrin pour elles. Leurs liaisons s'achevaient d'ordinaire à cause des exigences de son travail et s'il y avait eu blessure de part ou d'autre, l'orgueil imposait qu'elle demeurât cachée. Mais à présent, il était amoureux pour la première fois, lui semblait-il, depuis que sa jeune épouse était morte en couches ; et il avait soif de certitudes inaccessibles, celle, notamment, que l'amour pouvait durer. Étrange que le sexe fût si simple et l'amour si compliqué.

Il se força à chasser de son esprit les images du passé et ses préoccupations personnelles du moment. Il y avait une tâche à accomplir, Kate et Benton seraient là dans cinq minutes. Regagnant la cuisine, il prépara du café fort, déboucha une bouteille de vin rouge et ouvrit la porte du cottage sur la nuit tiède, au parfum suave, éclairée par le dais étincelant des étoiles.

Kate et Benton-Smith dînèrent chacun dans sa chambre, après être allés chercher leurs repas à la cuisine du manoir lorsque Mrs Plunkett leur avait téléphoné. Kate songea que, si elle avait été avec Piers Tarrant, ils auraient mangé ensemble, oubliant provisoirement leurs rivalités, discutant de l'affaire et se disputant. Ce n'était pas la même chose avec Benton-Smith, et le fait qu'il fut son subalterne n'y était pour rien ; elle ne s'était jamais arrêtée à ce genre de détail quand elle appréciait un collaborateur. Mais AD commencerait, comme toujours, par demander son avis au moins gradé et si Benton était décidé à faire étalage de son intelligence, elle n'avait pas l'intention de lui organiser une répétition générale. On leur avait donné des appartements contigus. Elle avait brièvement inspecté les deux avant de faire son choix et savait que le logement de Benton était l'exacte réplique du sien. Les pièces étaient chichement meublées ; comme elle, Benton disposait d'un salon d'environ trois mètres cinquante sur deux et demi, d'une minuscule cuisine permettant de réchauffer des plats et de préparer des boissons chaudes, et, à l'étage, d'une chambre à un lit avec une salle d'eau adjacente.

Sans doute les deux appartements étaient-ils généralement occupés par le personnel intérimaire, qui venait à la journée ou à la semaine. Bien que Mrs Burbridge, probablement aidée de Millie, eût préparé l'appartement pour cette invitée imprévue et certainement importune – le lit refait, la cuisine impeccable, du lait et des provisions dans le réfrigérateur –, il restait des traces de l'habitante précédente. Une reproduction de *La Vierge à l'enfant*, de Raphaël, était accrochée à droite du lit avec en pendant, à gauche, une photo de famille dans un cadre en chêne. Immortalisés en sépia, ils posaient consciencieusement contre la rambarde d'un appontement, les grands-parents – l'homme en fauteuil roulant – avec un grand sourire, les parents en tenue estivale et trois jeunes enfants, le visage rond et des franges identiques, le regard impassible fixé sur l'objectif. L'un d'eux devait être l'occupante habituelle de l'appartement. Kate avait trouvé un peignoir de chenille rose suspendu dans l'unique placard, des chaussons rangés dessous, des livres de Catherine Cookson en édition de poche sur l'étagère. En accrochant son peignoir, Kate se fit l'effet d'une intruse.

Elle prit une douche, changea de chemisier, brossa vigoureusement ses cheveux avant de les tresser, puis frappa à la porte de Benton pour lui annoncer qu'elle était prête. Il sortit immédiatement et elle remarqua qu'il s'était changé et avait passé un costume de style Nehru d'un vert si sombre qu'il avait l'air noir. Cela lui donnait un air hiératique, distingué et étranger, mais il le portait avec naturel, comme s'il avait enfilé une tenue familière et confortable pour son propre plaisir. C'était peut-être le cas. Elle eut envie de l'apostropher : *Pourquoi vous êtes-vous changé ? Nous ne sommes pas à Londres et cela n'a rien d'une visite mondaine.* Mais elle savait que ce commentaire serait d'une mesquinerie révélatrice. Après tout, n'en avait-elle pas fait autant ?

Ils suivirent sans un mot le sentier qui menait à Seal Cottage. Derrière eux, les fenêtres éclairées du manoir et les lointaines pointes d'épingle des lumières des cottages ne faisaient qu'amplifier le silence. Avec le coucher du soleil, toute illusion d'été s'était évanouie. C'était une atmosphère de fin octobre, particulièrement tiède encore pour la saison, mais où frémissaient déjà les premiers parfums d'automne, comme si la lumière mourante avait extrait de la terre toute la douceur concentrée du jour. L'obscurité eût été totale sans les étoiles. Elles n'avaient jamais paru aussi nombreuses à Kate, aussi brillantes ni aussi proches. Elles prêtaient aux ténèbres pelucheuses un mystérieux éclat et, sous ses yeux, l'étroit sentier dessinait un ruban scintillant sur lequel les lames de chaque brin d'herbe luisaient comme de petites lances argentées.

Sur la façade nord de Seal Cottage, la porte était ouverte et la lumière inondait un patio de pierre. Kate vit que Dalglish venait d'allumer le feu. Le petit bois crépitait encore, alors que les quelques boulets étaient encore intacts. Sur la table, elle aperçut une bouteille de vin ouverte et trois verres. Une délicieuse odeur de café emplissait la pièce.

Kate et Benton choisirent de prendre du vin et pendant qu'AD servait, Benton rapprocha une chaise de la table.

C'étaient les moments de l'enquête que Kate préférait et qu'elle attendait avec impatience, ces parenthèses de calme, en fin de journée le plus souvent, où l'on évaluait les progrès et où l'on élaborait les plans d'action. Cette heure de discussion et de silence, la porte du cottage encore ouverte sur la nuit, avec le rougeoiement dansant des flammes sur le sol de pierre et l'odeur de vin et de café, était ce qui se rapprochait le plus de l'intimité confortable, rassurante, qu'elle n'avait pas connue enfant et dont elle faisait la quintessence de la vie de famille.

AD avait étalé sa carte de l'île sur la table « Bien entendu, nous

pouvons partir du principe qu'il s'agit d'une enquête pour homicide, dit-il. J'évite d'utiliser ce mot devant les habitants de Combe tant que nous n'aurons pas eu confirmation de la part du professeur Glenister. Cela devrait être chose faite demain à midi. Nous allons commencer par exposer les faits dont nous avons connaissance, mais avant, il faut baptiser notre assassin présumé. Vous avez des suggestions ? »

Kate connaissait les habitudes du patron. Il détestait les sobriquets « sympas » en usage dans la plupart des commissariats. Elle aurait dû s'y préparer, mais se trouva à court d'idées.

« Nous pourrions l'appeler Smeaton, proposa Benton. C'est le nom de l'architecte du phare de Plymouth Hoe, dont celui-ci est la copie.

– C'est un peu cruel pour un aussi brillant ingénieur.

– Ou alors Calcraft, le bourreau de Londres préposé aux pendaisons au XIX^e siècle, reprit alors Benton.

– Va pour Calcraft. Alors, Benton, que savons-nous pour le moment ? »

Benton repoussa son verre de vin. Son regard se posa sur celui de Dalgliesh. « La victime, Nathan Oliver, était un habitué de Combe Island où il venait régulièrement une fois par trimestre, toujours pour quinze jours. Cette fois-ci, il est arrivé lundi avec sa fille Miranda et son secrétaire, Dennis Tremlett. C'était parfaitement conforme à ses habitudes. Certains des faits que nous connaissons dépendent d'informations qui peuvent être exactes ou inexactes. Toujours est-il que, selon sa fille, il a quitté Peregrine Cottage vers sept heures vingt ce matin, sans avoir pris son petit déjeuner comme il le faisait habituellement. Le corps a été découvert à dix heures du matin par Rupert Maycroft, rapidement rejoint par Daniel Padgett, Guy Staveley, Jago Tamlyn, Millie Tranter et Emily Holcombe. La cause apparente de la mort est la strangulation. Celle-ci a été commise dans la pièce située sous la lanterne du phare, ou bien sur la plateforme circulaire, à l'étage au-dessus. Ensuite, Calcraft a pris une corde d'escalade, il l'a passée autour du cou d'Oliver, l'a fixée à la rambarde et a fait basculer le corps par-dessus. On peut en déduire que Calcraft doit être assez vigoureux, sinon pour hisser le cadavre d'Oliver au sommet de quelques marches, du moins pour le pousser par-dessus le garde-fou.

« Vous avez été frappé, avez-vous dit, commandant, par le caractère pour le moins incomplet du témoignage de Mr Speidel. Il a écrit une lettre à Oliver, lui demandant de le rejoindre au phare à huit heures ce matin. Cette note a été remise à Millie Tranter qui affirme l'avoir mise dans la boîte à lettres de Peregrine Cottage. Elle reconnaît avoir parlé de ce rendez-vous à Jago. Miranda Oliver et Tremlett peuvent très bien avoir lu ce message, comme tous ceux qui ont eu accès au buggy. Oliver l'a-t-il reçu ? Dans le cas contraire, pourquoi

s'est-il rendu au phare ? Si le rendez-vous était à huit heures, pourquoi est-il parti dès sept heures vingt ? L'heure indiquée sur la note avait-elle été modifiée, et si oui par qui ? Il n'est pas facile de transformer un huit en sept et demie, à moins de raturer la première mention et de réécrire la nouvelle heure au-dessus. Mais ça ne tient pas vraiment debout. Cela n'aurait laissé à Calcraft qu'une demi-heure pour retrouver Oliver, monter au sommet du phare, le tuer et repartir, à supposer, de plus, qu'Oliver soit arrivé à temps. Bien sûr, Calcraft aurait pu détruire la note originale et la remplacer par une autre. Mais cela n'explique toujours pas pourquoi il n'aurait avancé l'heure du rendez-vous que de trente minutes.

« S'y ajoute le problème de la porte du phare. Speidel prétend qu'elle était fermée à son arrivée. Cela veut dire que quelqu'un se trouvait à l'intérieur – Oliver, son assassin, ou les deux. Quand il est revenu environ vingt-cinq minutes plus tard, la porte était ouverte et il a remarqué qu'il manquait une corde. Il n'a rien entendu, ce qui paraît assez naturel puisqu'il était à presque trente mètres au-dessous de la pièce où se commettait le crime. D'un autre côté, Speidel a pu mentir. Il nous dit que le phare était fermé et qu'il n'a pas rencontré Oliver, mais nous n'en avons aucune certitude. Ce dernier aurait pu l'attendre comme prévu et Speidel aurait pu le tuer. De même, nous n'avons que le témoignage de Speidel pour préciser l'heure du décès. Et pourquoi choisir le phare comme lieu de rendez-vous ? Nous savons qu'il a menti au commandant Dalglish en prétendant être un passionné de phares. » Kate prit la parole : « Vous étiez censé nous résumer les faits et vous vous laissez aller à des suppositions. Nous disposons d'un certain nombre d'autres éléments solides. Oliver avait toujours été un résident désagréable, mais cette fois, il semble avoir dépassé les bornes. Il a fait un vrai scandale sur le quai en apprenant que son prélèvement sanguin avait été perdu, ensuite il est allé se plaindre à Maycroft, il a exigé d'expulser Emily Holcombe d'Atlantic Cottage, avant de faire une scène au dîner, le vendredi. Sans oublier les fiançailles de Miranda et Tremlett. Vous ne trouvez pas qu'ils se sont conduits bizarrement, tous les trois ? Oliver rentre chez lui tard après le dîner, alors que Miranda est déjà couchée, et il sort avant qu'elle ne se lève. Comme s'il avait cherché à l'éviter. Et pourquoi avait-il réservé la vedette pour l'après-midi ? À qui était-elle destinée ? Pouvons-nous croire Miranda quand elle prétend qu'il approuvait ce mariage ? Cette réaction est-elle vraisemblable, s'agissant d'un homme obsédé par son œuvre et tellement égoïste qu'il faisait passer son confort avant tout le reste ? Ou bien faut-il chercher un mobile dans un passé plus lointain ?

– Dans ce cas, dit Dalglish, on peut se demander pourquoi Calcraft aurait attendu ce week-end-ci. Oliver venait sur l'île

régulièrement. S'ils voulaient se venger, la plupart de nos suspects auraient eu toute latitude de le faire plus tôt. Se venger de quoi d'ailleurs ? Ce week-end était particulièrement peu propice puisqu'il n'y avait que deux autres invités et que tout le personnel intérimaire était rentré chez lui, ce qui limitait le nombre de suspects.

– Cela pouvait aussi présenter des avantages, commandant, objecta Benton. Moins de suspects possibles, mais de meilleures chances de se déplacer sans se faire repérer.

– On a tout de même l'impression qu'il fallait absolument que Calcraft agisse ce week-end, remarqua Kate. Qu'est-ce qui a changé depuis la précédente visite d'Oliver ? Les deux visiteurs actuels, Mr Speidel et le docteur Yelland, n'étaient pas là lorsque Oliver est venu il y a trois mois. Il y a l'incident du tube à essai perdu, qui a conduit Oliver à menacer de s'installer ici définitivement. Et puis, les fiançailles de Tremlett et de Miranda. Il est difficile de l'imaginer en meurtrière, mais elle aurait pu avoir préparé ça avec Tremlett. De toute évidence, c'est elle la plus solide des deux.

– Voyons un peu la carte, proposa Dalglish. Calcraft aurait pu se rendre au phare parce qu'il avait pris rendez-vous de son côté avec Oliver – la coïncidence paraît évidemment surprenante, mais nous en avons déjà vu de plus improbables encore –, parce qu'il avait lu le billet de Speidel et modifié l'heure ou encore parce qu'il avait aperçu, par hasard, Oliver sur le chemin et qu'il l'avait suivi. Le plus simple aurait été de passer par la falaise du bas. Ceux qui pouvaient emprunter ce chemin le plus commodément sont les occupants du manoir ou des cottages situés au nord-ouest de l'île : les Staveley, Dan Padgett, Roughtwood et Miss Holcombe. Il y a aussi une corniche en contrebas du côté est, au-delà de Chapel Cottage, mais elle est interrompue par le port. Rappelons-nous que la note a été transmise la veille au soir. Calcraft aurait pu se rendre au phare dans la nuit de vendredi à la faveur de l'obscurité et y attendre Oliver le samedi matin. Peut-être aussi ne s'est-il pas soucié d'être vu, parce qu'il n'avait pas d'intentions meurtrières à ce moment-là. Il pourrait s'agir d'un homicide involontaire, et non d'un meurtre avec préméditation. Pour le moment, nous sommes dans le brouillard. Il nous faut le rapport d'autopsie du professeur Glenister, et nous devons poursuivre l'interrogatoire de Speidel. Espérons qu'il sera sur pied. »

Une heure plus tard, ils décidèrent de mettre fin aux spéculations. Une longue journée les attendait le lendemain. Dalglish se leva, Kate et Benton l'imitèrent. « Je vous verrai après le petit déjeuner pour fixer le programme, leur dit-il. Non, Benton, laissez les verres. Je m'en occuperai. Dormez bien. »

Les verres avaient été lavés et rangés ; dans la cheminée, le feu était moribond. Il décida d'écouter un peu de Mozart avant de se coucher et choisit le deuxième acte des *Noces de Figaro*. La voix de Kiri Te Kanawa, maîtrisée, puissante et d'un charme à vous briser le cœur, remplit le cottage. C'était un CD qu'il avait écouté avec Emma, chez lui, dans son appartement au-dessus de la Tamise. Les murs de pierre du cottage étaient trop étroits pour pareille beauté et il rouvrit la porte donnant sur la saillie rocheuse, laissant la tendresse explorée de la comtesse pour son époux s'élever vers les étoiles. Il y avait un banc contre le mur du cottage et il s'assit pour écouter. Il attendit la fin de l'acte avant de rentrer éteindre le lecteur de CD, puis ressortit contempler une dernière fois le ciel nocturne.

Il vit une silhouette féminine s'éloigner du cottage d'Adrian Boyde. Elle s'arrêta quand elle l'aperçut à son tour. À son pas assuré et à l'éclat fugitif de la lueur des étoiles sur sa chevelure blonde, il avait immédiatement reconnu Jo Staveley. Après un instant d'hésitation, elle se dirigea vers lui.

« Alors, il vous arrive tout de même de vous promener la nuit ? lui demanda-t-il en souriant.

– Uniquement quand j'ai une bonne raison de sortir. Je ne voulais pas laisser Adrian seul. La journée a été dure pour tout le monde, mais pour lui, ça a été l'enfer. Je suis allée partager l'osso-buco avec lui. Malheureusement, il ne boit pas d'alcool. Je ne refuserais pas un verre de vin, si cela ne vous ennuie pas. Guy sera couché et je n'aime pas boire seule.

– Au contraire, venez. »

Elle le suivit à l'intérieur. Dalglish déboucha la seconde bouteille de vin rouge et la posa sur la table avec deux verres. Jo Staveley portait une veste rouge, dont le col remonté encadrait son visage, et elle la retira prestement, l'accrochant au dossier de sa chaise. Ils étaient assis l'un en face de l'autre, silencieux. Dalglish fit le service. Elle commença par boire goulûment, comme si c'était de l'eau, avant de reposer son verre sur la table et d'étendre les jambes avec un soupir de satisfaction. Le feu n'était pas encore tout à fait mort, et une mince volute de fumée s'élevait de la dernière bûche calcinée. Savourant la

quiétude du moment, Dalglish se demanda s'il arrivait à des visiteurs de trouver le silence et la solitude trop pesants et de regagner rapidement l'éclat séducteur de leurs vies nourries de testostérone. Il lui posa la question.

Elle rit. « C'est arrivé, c'est ce qu'on m'a dit du moins, mais rarement. Ils savent à quoi s'en tenir avant de venir. Ils payent pour ce silence, et croyez-moi, ce n'est pas bon marché. Vous arrive-t-il d'avoir l'impression que si vous avez à répondre à une question de plus, à entendre le téléphone sonner une fois de plus ou à voir un visage de plus, vous allez vous mettre à hurler comme un fou ? Et puis, il y a la sécurité. Avec les terroristes et toutes ces menaces d'enlèvement, ça doit être une bénédiction de savoir qu'on peut dormir, portes et fenêtres ouvertes, sans un garde du corps ou un policier pour surveiller tous vos faits et gestes.

– La mort d'Oliver ne va-t-elle pas mettre fin à cette douce illusion ? demanda Dalglish.

– Ça m'étonnerait. Combe s'en remettra. Dans le passé, l'île a surmonté des horreurs bien pires que la disparition de Nathan Oliver.

– Il me semble que l'antipathie générale qu'il inspirait devait avoir un motif plus profond que son caractère difficile. S'est-il passé quelque chose entre Adrian Boyde et lui ?

– Pourquoi est-ce à moi que vous demandez cela ?

– Parce que Mr Boyde est votre ami. Vous le comprenez sans doute mieux que les autres résidents. Vous êtes donc la plus susceptible de connaître la vérité.

– Et de vous la dire ?

– Peut-être.

– Lui avez-vous posé la question ? Lui avez-vous parlé ? » Elle buvait son vin plus lentement à présent, et, manifestement, en l'appréciant.

« Non, pas encore.

– Dans ce cas, abstenez-vous-en. Écoutez, personne, et certainement pas vous non plus, ne peut croire qu'Adrian soit pour quelque chose dans la mort d'Oliver. Il n'est pas plus capable d'assassiner quelqu'un que vous et moi, sans doute moins même. Alors pourquoi le faire souffrir ? Pourquoi fouiller le passé, alors qu'il n'a rien à voir avec la mort d'Oliver, rien à voir avec la raison de votre présence ici, ni avec votre travail ?

– J'ai bien peur que cela ne fasse partie de mon travail, justement.

– Vous êtes un policier expérimenté. Nous savons qui vous êtes. Alors ne venez pas me dire que vous considérez Adrian comme un

suspect sérieux. N'êtes-vous pas en train de remuer la boue pour le simple plaisir... pour savourer votre pouvoir, si vous préférez ? Ça doit vous procurer une certaine satisfaction, sans doute, de nous poser des questions auxquelles nous sommes obligés de répondre ? Si nous refusons, nous avons l'air coupables ; si nous obtempérons, c'est l'intimité de quelqu'un qui est violée. Pourquoi ? Ne venez pas me dire que vous défendez la cause de la justice ou de la vérité. *Qu'est-ce que la vérité ? dit Pilate sur le ton de la plaisanterie ; et il n'attendit pas la réponse.* Il n'était pas complètement idiot, ce Pilate. »

La citation le surprit, mais après tout, pourquoi n'aurait-elle pas lu Bacon ? Il s'étonna aussi de la passion de ses propos et pourtant, malgré leur véhémence, il n'y décelait aucun antagonisme personnel. Il n'était qu'un substitut. L'ennemi véritable avait à jamais échappé à sa haine.

Il répondit doucement : « Je n'ai pas vraiment le temps de m'engager dans une discussion pseudo-philosophique sur la justice et la vérité. Je suis capable de respecter une confiance, mais jusqu'à un certain point seulement. L'assassinat détruit l'intimité – celle des suspects, de la famille de la victime, de tous ceux qui entrent en contact avec la mort. Je suis un peu las de le répéter, mais c'est une réalité qu'il faut admettre. Cependant, avant tout, le meurtre détruit l'intimité de la victime. Vous estimez devoir protéger votre ami : Nathan Oliver est au-delà de la protection de qui que ce soit.

– Si j'accepte de vous parler, admettez-vous que c'est la vérité et laisserez-vous Adrian tranquille ?

– Je ne peux pas vous faire une telle promesse. Tout ce que je peux vous dire, c'est que si je connais les faits, il me sera plus facile de l'interroger sans le faire souffrir inutilement. Notre travail ne consiste pas à faire de la peine aux gens.

– Vraiment ? Bien, bien, admettons que vous ne le fassiez pas délibérément. »

Il résista sans difficulté à la tentation de répliquer. Il se rappelait ce qu'on lui avait dit dans la salle de réunion de New Scotland Yard. Son mari avait été responsable de la mort d'un petit garçon de huit ans. Il s'agissait d'une erreur médicale, mais peut-être la police locale avait-elle été quelque peu mêlée à l'affaire. Il aurait suffi d'un policier un peu trop zélé pour expliquer l'amertume de son ressentiment.

Elle poussa vers lui son verre vide et il la resservit en demandant : « Adrian Boyde est alcoolique ?

– Comment le savez-vous ?

– Je n'en savais rien. Racontez-moi ce qui s'est passé.

– Il célébrait la communion. C'était un office important. Quoi qu'il

en soit, il a laissé tomber le calice avant de s'effondrer, ivre mort. Ou alors il est tombé ivre mort en lâchant le calice. Il avait repris la paroisse dont le mari de Mrs Burbridge avait été pasteur, et un des bedeaux savait que Mrs Burbridge s'était installée ici. Il a écrit à notre précédent secrétaire en lui suggérant d'embaucher Adrian. C'est un homme tout à fait compétent. Il savait déjà se servir d'un ordinateur et il est très fort en comptabilité. Au début, tout s'est bien passé. Il est resté plus d'un an ici sans le moindre problème. Nous espérions qu'il était définitivement guéri. C'est alors que c'est arrivé. Nathan Oliver est venu pour sa visite trimestrielle. Il a invité Adrian à dîner un soir et lui a servi du vin. Ça a été la catastrophe, évidemment. Tout ce qu'Adrian avait réussi à construire a été démoli en une nuit.

– Oliver savait que Boyde était alcoolique ?

– Bien sûr que oui. C'est pour ça qu'il l'avait invité. Tout était soigneusement prémédité. Il écrivait un bouquin dont un personnage était un ivrogne et il voulait observer de près ce qui se passait quand on faisait boire un alcoolique.

– Mais pourquoi ici ? demanda Dalglish. S'il voulait voir des gens ivres morts, il n'avait qu'à aller dans une dizaine de cercles londoniens dont je pourrais vous donner le nom. Ce n'est pas bien difficile à trouver.

– Ou dans la rue, le samedi soir, renchérit-elle. Mais voyez-vous, ça n'aurait pas été la même chose. Ce qui l'intéressait, c'était d'observer quelqu'un qui essayait de combattre ses démons. Il voulait avoir tout son temps et être parfaitement tranquille pour contrôler la situation et en noter chaque minute. Je suppose aussi qu'il tenait à ce que sa victime soit disponible immédiatement quand il arriverait à ce passage de son roman. »

Dalglish remarqua qu'elle tremblait. Il émanait d'elle une indignation si intense que c'était comme une force physique qui rebondissait contre les murs de pierre inflexibles pour remplir la pièce d'un concentré de haine. Il attendit un instant avant de demander : « Et ensuite, qu'est-il arrivé ?

– Quelqu'un, peut-être Oliver avec son fameux secrétaire ou bien sa fille, a dû transporter Adrian jusqu'à son cottage. Il lui a fallu deux bons jours pour dessaouler. Nous n'avons même pas su ce qui s'était passé, tout ce que nous savions c'est qu'il avait bu. Nous pensions qu'il s'était procuré du vin au manoir, mais nous ne comprenions pas comment. Deux jours plus tard, il a accompagné Jago pour aller chercher les provisions de la semaine, et il a disparu. Un peu plus tard, au cours du même mois, je suis retournée à Londres et une nuit, je l'ai trouvé sur le pas de ma porte, complètement bourré. Je l'ai fait entrer, et je me suis occupée de lui pendant plusieurs semaines. Puis je l'ai

ramené ici. Point final. Pendant que nous étions ensemble, il m'a raconté ce qui s'était passé.

– Ça n'a pas dû être facile pour vous.

– Ni pour lui. Je ne suis certainement pas la colocataire rêvée, surtout quand je suis au régime sec. J'ai compris que Londres serait invivable, alors j'ai loué une maison isolée près de Bodmin Moor. Comme la saison n'avait pas commencé, je n'ai pas eu de mal à trouver une location bon marché. Nous y sommes restés six semaines.

– Quelqu'un était au courant ?

– J'ai appelé Guy pour le rassurer et le prévenir qu'Adrian était avec moi. Je ne lui ai pas indiqué où j'étais, mais je l'ai dit à Jago. Il lui arrivait de venir me relayer quand il avait un week-end de congé. Je n'aurais pas pu me débrouiller sans lui. Nous n'avons pas perdu Adrian de vue une seule minute, lui ou moi. Bon sang, qu'est-ce que ça a pu être barbant sur le coup, mais curieusement, quand j'y repense aujourd'hui, je me dis que j'ai été heureuse, plus heureuse peut-être que depuis des années. Nous nous promenions, nous discussions.

Nous faisions la cuisine, nous jouions aux cartes, nous passions des heures devant la télé à regarder des cassettes de vieilles séries de la BBC, dont certaines – comme *The Jewel in the Crown* – duraient des semaines. Et puis évidemment, nous avions des bouquins. Il était facile à vivre. C'est quelqu'un de gentil, d'intelligent, de sensible et d'amusant. Il ne se plaint jamais. Quand il a senti que c'était le moment, nous sommes revenus sur l'île. Personne n'a posé de questions. C'est comme ça que nous vivons ici. On ne pose pas de questions.

– C'est à cause de son alcoolisme qu'il a quitté l'Église ? Il vous en a parlé ?

– Oui, dans la mesure où nous pouvions communiquer sur ce plan-là. La religion est quelque chose qui m'échappe. L'alcoolisme a été en partie la cause de son départ, mais surtout, il ne croyait plus à certains aspects du dogme. J'ai du mal à comprendre pourquoi ça le tracassait. J'avais toujours cru que c'était l'avantage de notre bonne vieille Église d'Angleterre : on est libre de croire plus ou moins ce qu'on veut. Toujours est-il qu'il en est venu à penser que Dieu ne pouvait pas être à la fois bon et tout-puissant ; la vie est une lutte entre les deux forces : le bien et le mal. Dieu et le diable. C'est une forme d'hérésie, comment appelle-t-on ça...

– Le manichéisme, dit Dalglish.

– Un truc comme ça. Moi, je trouve ça raisonnable. Au moins, cela explique la souffrance des innocents ; autrement, il faut une bonne dose de sophisme pour la justifier. Si je devais choisir une religion, je

choisirais celle-là : je pense que je suis devenue manichéenne – c'est bien comme cela que l'on dit ? – sans le savoir, la première fois que j'ai vu un enfant mourir du cancer. Mais apparemment, on n'est pas censé croire cela si on est chrétien et encore moins, je suppose, si on est prêtre. Adrian est un homme bon. Je ne suis peut-être pas quelqu'un de bon moi-même, mais je sais reconnaître la bonté. Oliver était mauvais ; Adrian est bon.

– Si les choses étaient aussi simples, observa Dalglish, mon travail serait plus facile. En tout cas, merci de m'avoir raconté tout cela.

– Et vous ne poserez pas de question à Adrian sur son alcoolisme ? C'était le marché que nous avions conclu.

– Nous n'avions pas conclu de marché, mais je ne lui en parlerai pas pour le moment. D'ailleurs, je n'aurai peut-être jamais à le faire.

– Je lui dirai que vous êtes au courant. Cela me paraît correct. Peut-être préférera-t-il vous en parler lui-même. Merci pour le vin. Bonsoir. Vous savez où me trouver. »

Dalglish la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle ait disparu, marchant avec assurance sous les étoiles, puis il rinça les deux verres et ferma la porte du cottage à clé. Ainsi, trois personnes en tout cas avaient un mobile : Adrian Boyde, Jo Staveley et sans doute Jago qui avait renoncé à ses week-ends de congé pour soulager Jo, une générosité qui suggérait qu'il partageait son écoëurement devant la cruauté d'Oliver. Mais Jo Staveley se serait-elle confiée aussi librement si elle avait su, ou n'avait fait que soupçonner, que l'un des deux autres était coupable ? Peut-être, si elle avait compris qu'il découvrirait forcément la vérité, tôt ou tard. Aucun des trois ne faisait un assassin bien convaincant, mais après tout, on pouvait en dire autant de tous les résidents de Combe Island. Il savait qu'il était dangereux de se concentrer sur le mobile en négligeant le *modus operandi* et les moyens, mais il lui semblait qu'ici, c'était bien le mobile qui était au cœur de l'affaire. Ce bon vieux Nobby Clarke lui avait appris qu'il n'y avait que quatre catégories de mobiles : l'amour, le profit, le désir et la haine. Cela se tenait, dans certaines limites. Les mobiles étaient pourtant d'une extraordinaire diversité et certains des assassinats les plus atroces avaient été commis pour des causes qui échappaient à tout esprit rationnel. Une phrase lui revint à l'esprit, elle devait être de George Orwell : *Le meurtre, le crime unique, ne peut naître que de l'exaspération des émotions extrêmes*. C'était toujours le cas, évidemment.

LIVRE TROIS

Les voix du passé

Le dimanche matin, Dalglish ouvrit les yeux juste avant l'aube. Depuis qu'il était tout petit, il s'était toujours réveillé brutalement, sans intervalle perceptible entre absence et conscience, l'esprit immédiatement à l'affût des images et des bruits du jour nouveau, le corps impatient de rejeter les draps qui le retenaient captif. Mais ce matin-là, il resta allongé dans une paix somnolente, prolongeant chacune des douces étapes d'un lent réveil. La pâle silhouette des deux fenêtres, dont les battants étaient grands ouverts, se distinguait vaguement et la chambre se révélait peu à peu, retrouvant sa forme et ses couleurs. La mer avait accompagné, apaisante, ses derniers instants d'éveil subliminal, mais elle lui paraissait à présent plus calme, plus proche d'une douce palpitation de l'air que d'un son consciemment perçu.

Il prit une douche, s'habilla et descendit. Il se pressa une orange, décida de se passer de petit déjeuner chaud et fit le tour du salon avec son bol de muesli, contemplant ce centre d'opérations inhabituel d'un regard plus tranquille qu'il n'avait pu le faire la veille, avant de sortir dans l'air doux du matin, tout imprégné du parfum de l'océan. La journée était paisible, des mouchetures bleu clair surgissaient au-dessus de bandes de nuages bas, dont le gris pâle se teintait de rose. La mer composait un tableau pointilliste, piqueté de lumière argentée en direction de l'horizon. Il se tenait là, immobile, les yeux tournés vers l'est – vers Emma. Même lorsqu'il était sur une affaire, Emma s'emparait de son esprit avec une étrange rapidité. La nuit précédente, l'imaginer dans ses bras avait été presque une torture ; sa présence était maintenant moins troublante, il la sentait qui s'approchait doucement de lui, ses cheveux bruns tout ébouriffés par le sommeil. Il éprouva soudain une envie déchirante d'entendre sa voix, tout en sachant que, quoi qu'il advînt, elle ne lui téléphonerait pas. Ce silence qu'elle respectait toujours quand il était au travail, était-ce sa manière à elle de reconnaître son droit à ne pas être dérangé, d'admettre que leurs vies professionnelles ne se recouvraient pas ? Le coup de fil de l'épouse ou de la maîtresse au moment le plus importun ou le plus embarrassant était un des ressorts classiques de la comédie. Il aurait pu l'appeler elle n'était certainement pas encore au travail –, mais il ne le ferait pas. C'était comme un pacte tacite qui séparait dans l'esprit d'Emma l'amant qui était policier de celui qui était poète. Le premier disparaissait périodiquement dans un territoire étranger et inconnu, qu'elle n'avait aucune envie – et peut-être, pensait-elle, aucun droit – d'explorer, sur lequel elle ne voulait pas l'interroger. Ou savait-elle aussi bien que lui que son métier nourrissait sa poésie, que ses

meilleurs vers s'enracinaient dans la souffrance, dans l'horreur et dans les détritiques pathétiques des vies tragiques et brisées qui composaient son existence professionnelle ? Était-ce cette lucidité qui lui dictait le silence et la distance quand il travaillait ? En tant que poète, la beauté de la nature ou des visages humains ne lui avait jamais suffi. Il lui avait toujours fallu la boutique de guenilles du cœur chère à Yeats. Il se demandait également si Emma devinait la conscience douloureuse et un peu honteuse que lui inspirait le fait d'avoir choisi, lui, si jaloux de son intimité, un métier qui lui permettait – qui exigeait même de lui – de violer l'intimité d'autrui, des morts comme des vivants.

À présent, regardant au nord vers la masse carrée de la chapelle, il vit une femme marcher du pas déterminé qu'il se rappelait avoir observé chez les paroissiennes de son père qui, conscientes du devoir accompli, leur faim spirituelle assouvie, se dirigeaient vers la satisfaction profane d'un copieux petit déjeuner. Il ne lui fallut qu'une seconde pour reconnaître Mrs Burbridge, mais elle était littéralement transformée. Elle portait un manteau de tweed bleu et ocre d'une coupe raide et démodée, un chapeau de feutre bleu orné d'une plume guillerette, et sa main gantée tenait un livre qui était certainement un missel. Sans doute venait-elle d'assister à une sorte de service à la chapelle. Cela voulait dire que Boyde était libre et probablement chez lui.

Rien ne pressait et il décida de rejoindre d'abord la chapelle située à une cinquantaine de mètres de Chapel Cottage. Sa construction était plus grossière que celle des cottages, un bâtiment austère qui ne devait pas mesurer plus de cinq mètres sur cinq. Il y avait une demi-porte à loquet, un peu comme dans une étable, et lorsqu'il l'ouvrit, une bouffée d'air frais et humide le frappa au visage. Le sol était recouvert de dalles en mauvais état et l'unique fenêtre, située en hauteur et dont la vitre était si sale qu'elle ne laissait guère filtrer de lumière, n'offrait qu'une vue souillée du ciel. Disposé exactement sous la fenêtre, un lourd rocher au sommet aplati servait manifestement d'autel, mais il ne portait pas de nappe et était nu, à l'exception de deux courts chandeliers d'argent et d'une petite croix de bois. Les bougies étaient presque entièrement consumées, mais il lui sembla sentir l'âcreté persistante de la fumée. Il se demanda comment ce bloc était arrivé jusque-là. Sans doute avait-il fallu une demi-douzaine d'hommes vigoureux pour le mettre en place. Il n'y avait ni bancs ni sièges, exception faite de deux chaises de bois pliantes appuyées contre le mur, dont l'une était probablement destinée à Mrs Burbridge. Sans doute Boyde n'attendait-il jamais d'autre fidèle. Seule une petite croix de pierre plantée un peu de travers au sommet du toit suggérait que le bâtiment avait été consacré. On avait dû le construire, songea Dalgliesh, pour servir d'abri à des animaux et il n'avait été transformé

en lieu de culte que plusieurs générations plus tard. Il n'y percevait pas ce respect sacré, né du vide, ni l'écho du plain-chant dans l'air silencieux qu'évoquaient généralement les églises anciennes. Il se surprit pourtant à refermer la porte plus doucement qu'il ne l'aurait fait d'ordinaire, et s'étonna une fois de plus de la profondeur et de la persistance des influences de son enfance de fils de pasteur, pour qui l'année ne se divisait pas en trimestres, en vacances ou en mois d'école, mais en fonction du calendrier liturgique : Avent, Noël, Pentecôte, les dimanches interminables qui suivaient la Trinité.

La porte du cottage était ouverte et la haute silhouette de Dalglish masquant la lumière lui évita d'avoir à frapper. Boyde était assis devant la fenêtre, à une table qui lui servait de bureau, et il se leva immédiatement pour l'accueillir. La pièce était baignée de lumière. Une porte centrale flanquée de fenêtres de part et d'autre donnait sur le patio de pierre, au bord de la falaise. À gauche, un grand foyer de pierre contenait ce qui ressemblait à un four à pain, avec un tas de petit bois d'un côté et des bûches coupées de l'autre. Devant, deux fauteuils à dossier droit, l'un jouxtant une table de lecture et une lampe moderne à bras articulé. Une assiette sale était posée sur le bureau et une odeur de bacon flottait dans la pièce.

Dalglish dit : « J'espère que je ne vous dérange pas. J'ai vu Mrs Burbridge quitter la chapelle et je me suis dit que c'était peut-être un bon moment pour venir vous voir.

– Oui, répondit Boyde. Elle assiste généralement à la messe de sept heures le dimanche.

– Elle est la seule ?

– Oui. Je crois que les autres n'y pensent même pas. Même ceux qui allaient à l'église autrefois, à mon avis. Ils doivent se dire qu'un prêtre qui a cessé de travailler – enfin, qui n'a plus de paroisse – n'est plus un vrai prêtre. Je ne fais pas de réclame, d'ailleurs. Il s'agit plutôt d'une dévotion privée, mais Mrs Burbridge a découvert que je disais la messe quand nous avons soigné la mère de Dan Padgett tous les deux. » Il sourit. « Maintenant, je suis le secrétaire de Rupert Maycroft. C'est aussi bien. La fonction d'aumônier officieux de l'île serait peut-être au-dessus de mes forces.

– Surtout s'ils décidaient tous de vous prendre pour confesseur », observa Dalglish.

La remarque avait été faite sur le ton de la plaisanterie. Il s'était brièvement laissé aller à imaginer les résidents de Combe déversant dans les oreilles de Boyde les pensées peu charitables qu'ils s'inspiraient mutuellement ou que leur suggéraient les visiteurs, et plus particulièrement Oliver. Il fut surpris par la réaction de Boyde. Pendant une seconde, Dalglish fut tout près de croire qu'il avait

commis un impair ; pourtant, son hôte ne lui avait pas fait l'effet d'un homme prêt à prendre la mouche pour un rien.

Boyde se reprit et dit, avec un nouveau sourire : « Je serais peut-être tenté de changer d'obédience religieuse, de devenir inflexiblement évangélique et de les envoyer tous au père Michael, de Pentworthy. Mais je manque à tous mes devoirs. Asseyez-vous, je vous prie. J'allais faire du café. En voulez-vous ?

– Volontiers, oui, merci. »

Dalglish songea qu'un des risques mineurs inhérents à une enquête pour meurtre était la quantité immodérée de café qu'il était censé absorber. Mais il souhaitait donner à cet entretien une tournure aussi informelle que possible. Manger ou boire ensemble était toujours un bon moyen de détendre l'atmosphère.

Boyde disparut dans la cuisine en laissant la porte entrouverte. Des bruits familiers résonnèrent, le chuintement d'une bouilloire qu'on remplissait, le crépitement métallique des grains de café en train d'être moulus, le cliquetis de tasses et de soucoupes. Dalglish s'installa dans un des fauteuils, devant l'âtre, et observa la peinture à l'huile accrochée au-dessus du manteau de cheminée vide. Pouvait-il s'agir d'un Corot ? C'était un paysage français, manifestement, une route rectiligne entre des rangées de peupliers, les toits d'un village au loin, le clocher d'une église qui miroitait sous un soleil estival.

Boyde entra, portant un plateau. L'odeur de mer et de feu de bois fut couverte par celle du café et du lait chaud. Il poussa du coude une petite table pour poser le plateau entre les fauteuils.

« J'admiraï votre tableau, dit Dalglish.

– C'est un héritage de ma grand-mère. Elle était française. C'est un Corot, une œuvre de jeunesse. Il l'a peinte en 1830 près de Fontainebleau. C'est le seul bien précieux que je possède. Un des avantages de la vie sur Combe est que je peux le mettre au mur sans crainte qu'il soit volé ou saccagé. Je n'ai jamais pu me permettre de l'assurer. Je l'aime à cause des arbres. Ils me manquent, il y en a si peu ici, sur l'île. Nous importons jusqu'à notre bois de chauffage. »

Ils burent leur café en silence. Dalglish éprouvait un étrange sentiment de paix, une impression rare quand il se trouvait en compagnie d'un suspect. *Cet homme-là, se dit-il, est quelqu'un avec qui j'aurais pu parler, quelqu'un dont j'aurais pu me faire un ami.* Mais il sentait que malgré l'hospitalité chaleureuse de Boyde, il n'était pas question de confiance entre eux.

Une minute plus tard, il reposa sa tasse et dit : « Quand je vous ai tous vus à la bibliothèque et que je vous ai interrogés à propos d'hier matin, vous avez été le seul à reconnaître vous être promené dans l'île

avant le petit déjeuner. Je voudrais vous redemander si vous avez vu quelqu'un pendant cette promenade. »

Sans croiser le regard de Dalglish, Boyde répondit tranquillement : « Je n'ai vu personne.

– Où êtes-vous allé exactement ?

– Jusqu'à Atlantic Cottage et je suis revenu. Il n'était pas encore huit heures. »

Le silence retomba. Boyde souleva le plateau et le rapporta à la cuisine. Il lui fallut trois minutes pour regagner sa place, il semblait choisir soigneusement ses mots.

« Êtes-vous d'accord avec moi pour juger préférable de ne pas faire part de soupçons qui risqueraient de provoquer confusion ou erreur et de causer un grand tort à la personne concernée ?

– Lorsqu'il y a un soupçon, il repose d'ordinaire sur un fait, observa Dalglish. Il faut m'informer de ces faits. C'est à moi d'en déduire la signification, s'ils en ont une. » Il regarda Boyde et lui demanda sans ménagement : « Mon père, savez-vous qui a tué Nathan Oliver ? »

Sa formulation avait été involontaire, et elle le surprit au moment même où il la prononçait. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre le sens de ce qui pouvait passer pour un simple lapsus. L'effet sur Boyde fut immédiat. Il posa sur Dalglish des yeux pleins de souffrance, qui semblaient contenir une supplication.

« Je vous jure que non. Je vous jure également que je n'ai vu personne. »

Dalglish le crut. Il n'avait plus rien à apprendre pour le moment, peut-être plus rien d'autre à apprendre du tout. Cinq minutes plus tard, après quelques échanges de banalités entrecoupés de silences prolongés, il quitta le cottage, insatisfait. Il laisserait l'entretien faire son œuvre, mais il lui faudrait revoir Boyde.

Il était neuf heures et quart et, arrivant à la porte de Seal Cottage, Dalglish aperçut Kate et Benton qui traversaient la lande. Il se dirigea vers eux et ils revinrent ensemble au cottage.

À l'instant où ils entraient, le téléphone sonna. C'était Guy Staveley. « Mr Dalglish ? Je vous appelle pour vous prévenir que vous ne pourrez pas reprendre l'interrogatoire de Mr Speidel, pas pour le moment en tout cas. Son état s'est aggravé dans la nuit. Nous l'avons transporté à l'infirmerie. »

2

Il n'était pas tout à fait onze heures. Dalglish avait décidé de se faire accompagner de Kate pour interroger Mrs Plunkett, mais quand elle appela pour prendre rendez-vous, la cuisinière proposa qu'ils la rejoignent à la cuisine. Dalglish accepta de bon cœur. Ce serait plus commode pour elle et cela éviterait de lui faire perdre du temps ; de plus, songea-t-il, dans son environnement familial Mrs Plunkett se montrerait sans doute plus loquace qu'à Seal Cottage. Cinq minutes plus tard, Kate et lui étaient assis côte à côte devant la longue table de cuisine, tandis que Mrs Plunkett, de l'autre côté, s'affairait devant son fourneau.

La cuisine rappelait à Dalglish celle de son enfance : le même fourneau, en plus moderne, la table de bois récurée, les chaises Windsor et un long vaisselier en chêne portant une collection hétéroclite d'assiettes, de bols et de tasses. Une extrémité de la pièce servait manifestement de tanière à Mrs Plunkett. Il y avait un fauteuil à bascule en bois courbé, une table basse et un bureau supportant une rangée de livres de recettes. Comme celle du presbytère, la cuisine offrait un amalgame d'odeurs – pain frais, grains de café moulus, bacon frit –, évocatrices de promesses que les repas ne tenaient jamais tout à fait. Il se rappela leur cuisinière, une femme taciturne de plus de quatre-vingts kilos, affublée du nom incongru de Mrs Lightfoot⁽⁸⁾, qui l'avait toujours accueilli chaleureusement dans son antre, l'autorisant à racler le reste de pâte à gâteau dans la jatte, lui donnant de petites boules de pâte qu'il modelait en bonshommes de pain d'épice, écoutant sans jamais s'impatienter ses interminables questions. De temps en temps, elle répondait : « Tu ferais mieux de demander au Révérend. » Elle appelait invariablement le pasteur le Révérend. Le bureau de son père lui était toujours ouvert, mais pour le petit Adam, c'était dans la cuisine chaude au sol de pierre que battait le cœur de la maison.

Il laissa Kate mener l'essentiel de l'interrogatoire. Mrs Plunkett n'interrompit pas son travail. Elle dégraissait des côtes de porc qu'elle plongeait ensuite, d'un côté puis de l'autre, dans de la farine assaisonnée avant de les faire blondir dans une poêle contenant de la graisse chaude. Il la regarda retirer les côtelettes de la poêle et les

déposer dans une marmite. Puis elle vint s'asseoir à table en face d'eux et commença à peler et à hacher des oignons et à épépiner des poivrons verts.

Kate, qui n'avait pas eu envie de parler tant que Mrs Plunkett leur tournait le dos, prit alors la parole : « Cela fait combien de temps que vous travaillez ici, Mrs Plunkett ?

– Ça a fait douze ans à Noël. Avant moi, il y avait Miss Dewberry. C'était une de ces cuisinières qui collectionnent les diplômes, un peu chichiteuse si vous voulez mon avis. Bon, c'était une bonne cuisinière, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Les sauces. Ça, elle était très forte pour les sauces. Miss Dewberry. Elle m'a beaucoup appris sur les sauces. J'étais fille de cuisine et je venais sur l'île pendant la semaine pour l'aider quand elle avait trop à faire. On ne peut pas dire qu'elle croulait sous le travail tout de même – jamais plus de six personnes à table et le personnel qui se débrouille généralement tout seul. Mais enfin, elle était habituée à avoir de l'aide dans les restaurants chics où elle avait travaillé et moi, j'étais veuve, je n'avais pas d'enfants et j'avais du temps à revendre. J'ai toujours été bonne cuisinière. Je tiens ça de ma mère. Vous pouvez me croire, elle savait tout faire en cuisine. Quand Miss Dewberry a pris sa retraite, elle a suggéré que je prenne sa succession. Elle savait ce dont j'étais capable. J'ai fait deux semaines d'essai et puis voilà. Tout le monde a été content. Je coûte moins cher que Miss Dewberry et je n'ai pas besoin d'une fille de cuisine à plein temps, merci bien. J'aime être maîtresse chez moi. De toute façon, avec les filles d'aujourd'hui, c'est plus de tracas que d'aide. Si elles se mettent à la cuisine, c'est seulement parce qu'elles s'imaginent à la télé avec un de ces chefs vedettes. Je ne veux pas dire que ça ne m'arrange pas que Millie vienne me donner un coup de main de temps à autre, mais elle passe moins de temps dans ma cuisine qu'à courir après Jago. » Elle continuait de travailler tout en parlant. Elle se leva alors et retourna à son fourneau, se déplaçant dans sa cuisine calmement et méthodiquement, avec l'assurance d'un artisan dans son atelier. Mais Dalglish avait l'impression que ses pensées étaient bien loin de ces gestes familiers, qu'elle se réfugiait dans une routine réconfortante et anodine ainsi que dans ses menus propos sur les singularités de Miss Dewberry pour éviter de revenir s'asseoir en face d'eux à la table de bois récurée et d'avoir à les regarder dans les yeux. La cuisine commençait à embaumer et il perçut le léger grésillement de la graisse chaude.

« Ça sent drôlement bon, dit Kate. Qu'est-ce que vous préparez ?

– Des côtes de porc avec une sauce à la tomate et aux poivrons. C'est pour le dîner de ce soir, mais j'ai préféré m'y mettre tout de suite. J'aime bien faire la sieste l'après-midi. Un peu lourd, peut-être,

avec ce changement de temps, mais le docteur Staveley aime bien le porc de temps en temps, et quelque chose d'un peu relevé leur fera sûrement du bien. On a besoin de nourriture revigorante en cas de deuil. Évidemment, personne ne sera très affligé, à part Miss Oliver, mais le pauvre homme devait être bien malheureux pour faire une chose aussi horrible.

– Dans une affaire comme celle-ci, expliqua Dalglish, nous cherchons à obtenir le maximum d'informations sur la personne décédée. Si j'ai bien compris, Mr Oliver venait ici régulièrement tous les trois mois, toute l'année. Vous deviez bien le connaître, depuis tout ce temps.

– Pas vraiment. Nous ne sommes pas censés causer aux visiteurs, sauf si c'est eux qui en ont envie. Ce n'est pas qu'ils ne soient pas aimables ou qu'on ne nous considère que comme des employés. Ce n'est pas une question de snobisme. Mr Maycroft et le docteur Staveley ne les voient presque pas non plus. Ils viennent ici pour trouver le silence, la solitude et la sécurité. Ils viennent pour être seuls. Figurez-vous que nous avons même eu un Premier Ministre pendant quinze jours. Ça a fait tout un tas d'histoires à cause de la sécurité, mais il n'a pas amené ses gardes du corps. Il a dû les laisser chez lui, sinon il n'aurait pas eu le droit de venir. Il a passé beaucoup de temps assis à cette table à me regarder travailler. Il ne causait pas beaucoup. Il devait trouver ça reposant. Un jour, je lui ai dit : "Si vous n'avez rien de mieux à faire, Monsieur, vous pourriez peut-être me battre ces œufs." Eh bien, il l'a fait. »

Dalglish lui aurait volontiers demandé de quel Premier Ministre il s'agissait et de quel pays, mais la question aurait été indiscreète et serait demeurée sans réponse. « Si les visiteurs passent tout leur temps seuls, remarqua-t-il, comment font-ils pour les repas ? Quand mangent-ils ?

– Tous les cottages ont un réfrigérateur et un four à micro-ondes. Vous avez dû le voir par vous-mêmes. Les invités se débrouillent pour le petit déjeuner et le repas de midi. Dan Padgett passe avec la camionnette et il leur livre ce dont ils ont besoin la veille au soir. Ils ont des œufs frais, du pain que je fais moi-même, et du bacon. Nous avons un boucher à Pentworthy qui le fume – au moins, vous ne risquez pas de trouver cette espèce de liquide laiteux qui sort du bacon sous cellophane. Pour le déjeuner, on leur apporte généralement de la salade, ou des légumes grillés en hiver, et une tourte ou de la viande froide. Et puis, le dîner est servi ici à vingt heures pour tous ceux qui le souhaitent. Toujours trois plats.

– Mr Oliver est venu dîner vendredi, remarqua Kate. Était-ce dans ses habitudes ?

– Non, pas du tout. Depuis toutes les années qu’il vient ici, il n’avait dîné au manoir que trois fois en tout et pour tout avant ce vendredi. Il préférerait manger chez lui. Miss Oliver lui faisait la cuisine et me passait sa commande la veille.

– L’avez-vous trouvé comme d’habitude au dîner ? demanda Dalglish. C’est probablement la dernière fois que quelqu’un, à part sa famille, l’a vu vivant. Tout ce que vous auriez pu observer d’inhabituel pourrait nous renseigner sur son état d’esprit. »

Elle s’était retournée vers le fourneau, mais pas assez vite. Il crut déceler sur son visage une expression fugace de soulagement. « Je ne dirais pas qu’il s’est conduit... ma foi, ce que vous pourriez appeler normalement, mais je ne sais pas ce qui était normal pour lui. Comme je vous l’ai dit, dans l’ensemble, nous ne connaissons pas bien les visiteurs. Mais en règle générale, les gens sont assez silencieux au dîner. La règle veut qu’ils ne parlent pas de leur travail ni des raisons pour lesquelles ils sont ici. Normalement, personne n’élève la voix. Le docteur Staveley et Mr Maycroft étaient là, vous devriez leur poser la question.

– Bien sûr, approuva Kate. Mais c’est votre impression que nous souhaitons avoir.

– C’est que je n’ai pas passé beaucoup de temps à la salle à manger, je n’y reste jamais. Nous avons commencé par des billes de melon à l’orange et je les avais disposées sur les assiettes avant de sonner le gong. Je n’ai donc pas mis les pieds dans la pièce avant d’apporter la pintade et les légumes avec Millie et de débarrasser les assiettes de l’entrée. J’ai bien vu que le docteur Yelland et Mr Oliver commençaient à se disputer. Je crois que ça avait quelque chose à voir avec le laboratoire du docteur Yelland. Les trois autres avaient l’air gênés.

– Vous voulez dire, Mr Maycroft, le docteur et Mrs Staveley ? demanda Kate.

– Oui, c’est ça. Miss Holcombe et Mrs Burbridge ne dînent pas au manoir d’habitude. Le docteur Yelland vous en parlera certainement. Est-ce que d’après vous, ça veut dire que Mr Oliver n’était pas dans son état normal vendredi, que quelque chose d’autre l’avait bouleversé ?

– Cela paraît possible, certainement, reconnut Dalglish.

– À bien y réfléchir, je pense que je dois connaître certains visiteurs mieux que tout le monde, parce que je sers le dîner. Mieux que le docteur Staveley et Mr Maycroft, sûrement. Je ne pourrais pas vous donner leurs noms, évidemment, et de toute façon, je ne le ferais pas. Il y a eu un monsieur, un capitaine d’industrie, c’est comme ça qu’ils disaient, je crois, qui aimait bien tremper son pain dans le jus de

viande. Quand nous avions du rôti de bœuf – nous en avions plus souvent, à l'époque, surtout en hiver –, il me glissait à l'oreille juste avant de quitter la salle à manger : "Mrs P, je ferai un tour chez vous tout à l'heure. " Avant qu'il arrive, je finissais de ranger ma cuisine et je prenais une tasse de thé tranquillement devant le feu. Il adorait saucer son pain. Il m'a dit qu'il faisait ça quand il était petit. Il parlait beaucoup de la cuisinière qui travaillait chez eux. On n'oublie jamais les gens qui ont été gentils avec vous quand on était petit, vous ne croyez pas monsieur ?

– C'est vrai, dit Dalgliesh. On ne les oublie pas.

– Quel dommage que Mr Oliver n'ait pas été aussi amical ni aussi porté aux confidences, remarqua Kate. Nous espérions que vous pourriez nous dire quelque chose sur lui, nous aider à comprendre pourquoi il est mort comme cela.

– À dire vrai, je ne l'ai presque jamais vu. Je l'imagine mal venir dans ma cuisine pour causer et tremper son pain dans le jus de viande.

– Comment s'entendait-il avec les autres occupants de l'île ? demanda Kate. Je veux parler du personnel et des résidents permanents.

– Comme je l'ai dit, je ne le voyais presque jamais et les autres employés non plus, je suppose. J'ai entendu dire qu'il avait l'intention de s'installer ici pour de bon. Mr Maycroft a dû vous en parler. Le personnel n'aurait pas trop apprécié et ça m'étonnerait que Miss Holcombe ait été très contente. Bien sûr, nous savions tous qu'il ne pouvait pas voir Dan Padgett en peinture. Pourtant, on ne peut pas dire qu'il le voyait beaucoup, mais c'est Dan qui livre les repas et qui s'occupe de toutes les bricoles qu'il y a à réparer dans les cottages. Il a certainement plus de contacts avec les visiteurs que la plupart des gens d'ici. Ce que faisait Dan ne convenait jamais à Mr Oliver. Miss Oliver ou lui appelaient tout le temps pour se plaindre qu'il n'avait pas apporté ce qu'ils avaient demandé, ou que ce n'était pas assez frais – ce qui n'était pas vrai. Tout ce qui sort de cette cuisine est de première fraîcheur. On aurait dit que Mr Oliver avait envie de chercher noise à quelqu'un. Dan était sans doute la cible la plus facile.

– Et puis il y a eu cette histoire d'éprouvette passée par-dessus bord, ajouta Kate.

– Oui, j'en ai entendu parler. Bon, bien sûr, on comprend que Mr Oliver n'ait pas été content. Ça l'obligeait à refaire une prise de sang, et personne n'aime beaucoup se faire enfoncer une aiguille dans le bras. D'ailleurs, il ne l'a pas faite cette prise de sang, pour finir. Mais enfin, ça lui pendait au nez, sans doute. Et pour sûr, c'était maladroit de la part de Dan.

– Vous ne pensez pas qu'il aurait pu le faire exprès ? Pour se

venger de Mr Oliver qui lui cassait les pieds ? demanda Kate.

– Ça m'étonnerait. À mon avis, il avait trop peur de Mr Oliver pour faire une chose aussi loufoque. Tout de même, c'est curieux. Dan n'aimait pas la mer, alors pourquoi est-ce qu'il s'est penché par-dessus bord ? Je l'aurais mieux vu au fond de la cabine. C'est là qu'il s'est toujours installé les rares fois où j'ai pris la vedette avec lui. Il avait vraiment peur. »

Kate demanda : « Vous a-t-il raconté pourquoi il était venu ici... je veux parler de Dan Padgett ? »

Mrs Plunkett réfléchit, se demandant manifestement s'il fallait répondre et comment. Elle dit enfin : « Ma foi, vous allez sûrement lui poser la question et il vous le dira sans doute.

– Bien sûr, Mrs Plunkett, intervint Dalglish, mais il est toujours utile d'avoir deux avis sur les gens quand on enquête sur une mort suspecte.

– Mr Oliver s'est suicidé. On l'a trouvé pendu, non ? Je ne vois pas en quoi ça regarde qui que ce soit, sauf lui et peut-être sa fille.

– Sans doute, mais son état d'esprit a pu être influencé par quelqu'un d'autre, ce qu'on lui a dit, ce qu'on a fait. De plus, nous ne sommes pas encore certains qu'il s'agisse d'un suicide.

– Vous voulez dire que c'est peut-être un assassinat ?

– Ce n'est pas impossible, Mrs Plunkett.

– Dans ce cas-là, vous pouvez tout de suite éliminer Dan Padgett. Ce gamin n'aurait même pas le courage de tuer un poulet, mais ce n'est plus un gamin, bien sûr. Il ne doit pas avoir loin de trente ans maintenant. C'est qu'il fait tellement jeune que je le considère toujours comme un gamin.

– Nous nous demandions s'il ne vous avait pas fait de confidences, Mrs Plunkett, dit Kate. Presque tout le monde a besoin de parler de sa vie, de ses problèmes. J'ai l'impression que Dan ne se sent pas vraiment chez lui sur Combe.

– Vous avez raison. C'est sa mère qui tenait absolument à venir. Il m'a dit que quand sa maman était petite, elle venait chaque année au mois d'août passer deux semaines à Pentworthy avec ses parents. Bien sûr, l'île était déjà fermée aux visites, mais elle mourait d'envie d'y aller. C'est devenu une sorte de rêve romantique. Quand elle est tombée gravement malade et qu'elle a compris qu'elle était condamnée, elle a absolument voulu venir ici. Elle se figurait peut-être que sur l'île, elle guérirait. Dan n'a pas eu le cœur de lui refuser ça, souffrante comme elle était. Ils ont eu tort de ne pas prévenir Mr Maycroft qu'elle était déjà bien bas quand ils ont voulu se faire embaucher. Ce n'était pas correct vis-à-vis de lui... ni vis-à-vis de nous

d'ailleurs. Mrs Staveley était à Londres, mais elle est revenue vers la fin et c'est elle qui s'en est occupée. Mr Boyde aussi, un peu, je suppose que c'est parce qu'il était prêtre avant. Nous, les femmes, nous avons presque toutes participé aux soins, et le dernier mois, Dan n'a pas beaucoup travaillé. J'ai l'impression qu'à la fin, il en voulait à sa mère. Je suis allée faire le ménage après la mort de Mrs Padgett. Mrs Staveley s'était occupée de sa toilette mortuaire et elle était allongée sur le lit, en attendant qu'on l'emmène au port. Dan m'a dit qu'il aurait bien voulu garder une mèche de cheveux de sa mère, alors je suis allée chercher une enveloppe pour qu'il puisse la ranger. Il l'a carrément arrachée, et j'ai vu son expression. Elle n'était pas franchement affectueuse.

« Je crois qu'il éprouvait une certaine rancune envers ses deux parents. C'est vraiment triste. D'après ce qu'il m'a raconté, ils devaient être assez aisés. Son père avait une petite entreprise – une imprimerie, je crois – qu'il avait héritée de son propre père. Mais ce n'était pas un homme d'affaires très compétent. Il a pris un associé qui l'a escroqué, et l'entreprise a fait la culbute. Et puis il a attrapé un cancer – exactement comme la mère de Dan, seulement c'était aux poumons – et il est mort, et alors, ils ont découvert qu'il n'avait même pas pris la peine de s'assurer. Dan n'avait que trois ans, il n'a pas beaucoup de souvenirs de son père, forcément. Sa mère et lui sont allés vivre chez sa tante, la sœur aînée de Mrs Padgett, et son oncle. Ils n'avaient pas d'enfants à eux, alors ils auraient pu se prendre d'affection pour le petit, mais non. Ils faisaient partie d'une de ces sectes puritaines qui considèrent le moindre plaisir comme un péché. Ils l'ont même obligé à changer de nom. Son nom de baptême, c'est Wayne, Daniel n'est que son second prénom. Il a vécu une enfance abominable et on a l'impression qu'ensuite, rien ne s'est arrangé. Son oncle lui a appris la menuiserie et la décoration – il est vraiment très habile de ses mains, Dan. Mais enfin, il n'a jamais été un insulaire et il ne le sera jamais. Évidemment, il ne m'a pas raconté tout ça tout de suite. C'est sorti petit bout par petit bout au fil des mois. C'est ce que vous disiez, on a tous besoin de parler à quelqu'un.

– Maintenant que sa mère est morte, demanda Dalglish, pourquoi reste-t-il ?

– Oh, il n'a pas l'intention de rester. Sa mère lui a laissé quelques économies et il veut aller à Londres suivre une formation. Je crois qu'il a déposé un dossier d'inscription à une des universités qu'il y a là-bas. Il est très impatient de partir. À dire vrai, je ne crois pas que notre précédent secrétaire l'aurait embauché. Mais Mr Maycroft était nouveau et il avait besoin de deux personnes de plus, un homme à tout faire et quelqu'un qui puisse seconder Mrs Burbridge. Il y aura un nouveau poste vacant quand Dan sera parti... enfin, si les choses

continuent comme avant sur l'île.

– Il est question que ce ne soit pas le cas ?

– Vaguement. Un suicide, ça décourage les gens, vous ne croyez pas ? Un meurtre aussi, évidemment. Mais quand même, on n'assassine pas les gens simplement parce qu'il leur arrive d'être agaçants de temps en temps. De toute façon, Mr Oliver ne restait jamais plus de quinze jours, il n'aurait pas tardé à repartir. En plus, si quelqu'un l'a tué, il faut que l'assassin se soit introduit sur l'île sans être vu. On nous a toujours dit que c'était impossible. Et comment est-il reparti ? Après tout, il est peut-être toujours ici, caché quelque part. Ce n'est pas très agréable de se dire ça.

– Et puis il y a Millie. C'est aussi Mr Maycroft qui l'a embauchée, n'est-ce pas ?

– Oui. Mais il n'avait pas vraiment le choix. Jago Tamlyn l'a trouvée qui mendiait dans les rues de Pentworthy et il a eu pitié d'elle. Il a le cœur tendre, Jago, surtout quand c'est des jeunes. Il avait une sœur qui s'est pendue après avoir été séduite par un homme marié qui l'a mise enceinte. Ça s'est passé il y a six ans je crois, mais il ne s'en est jamais remis. Peut-être que Millie lui ressemblait un peu. En tout cas, il a téléphoné à Mr Maycroft et il lui a demandé s'il pouvait amener la petite sur l'île et lui trouver une chambre et du travail en attendant qu'il règle les choses au mieux. C'était ça ou la police. Alors Mr Maycroft lui a trouvé du travail ; elle donne un coup de main à Mrs Burbridge pour le linge et elle m'aide à la cuisine. Il n'y a pas de problème avec Millie. C'est une bonne petite, qui travaille très bien quand ça lui chante, et je n'ai pas à m'en plaindre. Tout de même, l'île n'est pas un endroit pour une fille comme elle. Elle aurait besoin de voir des gens de son âge et d'apprendre un vrai métier. Millie fait plus de couture que de cuisine, et je sais que Mrs Burbridge se fait du mouton pour elle. Mais enfin, ce n'est pas désagréable d'avoir un peu de jeunesse sur Combe. »

Kate demanda sans prendre de gants : « Et Miranda Oliver ? Comment vous entendez-vous avec elle, Mrs Plunkett ? Est-elle aussi pénible que son père ?

– Je ne peux pas dire qu'elle soit arrangeante. Plus prompte à critiquer qu'à remercier. Il faut bien dire qu'elle n'a pas eu la vie facile, la pauvre, à la botte d'un père vieillissant, toujours à sa disposition. Mrs Burbridge m'a appris qu'elle est fiancée au secrétaire qui travaillait pour son père, Dennis Tremlett. Vous avez dû le rencontrer. Si c'est ce dont elle a envie, j'espère sincèrement qu'ils seront heureux. Ils ne manqueront pas d'argent, sans doute, ça aide toujours.

– Ces fiançailles vous ont étonnée ? demanda Kate.

– Je n'en avais jamais entendu parler avant ce matin. Je ne les connais pas suffisamment ni l'un ni l'autre pour me faire une opinion. Comme je vous l'ai dit, nous avons pour consigne de laisser les visiteurs tranquilles et je m'y tiens. S'ils ont envie de venir me voir à la cuisine, c'est autre chose, mais ce n'est pas moi qui irai les chercher. De toute façon, je n'ai pas le temps. Je ne ferais pas grand-chose si tout le monde passait son temps à entrer et sortir de chez moi. »

C'était dit calmement, sans sous-entendu manifeste, mais Kate jeta un coup d'œil à Dalgliesh. Il lui fit un petit signe de tête. C'était un bon moment pour prendre congé.

Kate avait à faire. Elle partit rejoindre Benton, tandis que Dalgliesh retournait à pied à Seal Cottage pour attendre l'appel du professeur Glenister. Mrs Plunkett leur avait livré plus d'informations qu'elle n'en avait peut-être eu conscience. C'est la première fois qu'il entendait parler du projet d'Oliver de s'installer définitivement sur Combe. Les autres résidents permanents, notamment Emily Holcombe, avaient de bonnes chances d'y voir une catastrophe plus qu'un simple désagrément. S'y ajoutait l'impression vague mais taraudante qu'au milieu de son bavardage familial, Mrs Plunkett lui avait livré une information capitale. Cette idée lui occupait l'esprit comme un fil dont on n'arrive pas à trouver le bout ; s'il pouvait en attraper l'extrémité, il se débobinerait et le conduirait à la vérité. Il repassa leur conversation dans son esprit ; l'enfance défavorisée de Dan Padgett, Millie mendiant dans les rues de Pentworthy, le capitaine d'industrie et ses mouillettes, la querelle d'Oliver avec Mark Yelland. Le fil n'était pas là. Il décida de remiser le problème provisoirement, espérant que la lumière se ferait tôt ou tard.

À midi juste, le téléphone sonna. La voix du professeur Glenister lui parvint, forte, calme, pleine d'autorité et dénuée de toute hésitation, comme si elle lisait un scénario. « Nathan Oliver est mort par suffocation due à une strangulation manuelle. Les lésions internes sont considérables. Le rapport complet d'autopsie n'est pas encore dactylographié, mais je vous le transmettrai par mail dès qu'il sera prêt. On procède à l'analyse de certains organes internes, mais il n'y a pas grand-chose d'important à ajouter. Physiquement, il était remarquablement en forme pour un homme de soixante-huit ans. Il y a des traces d'arthrose avancée à la main droite, ce qui a dû le gêner s'il écrivait à la main – et ce devrait être le cas, à en juger au léger cal relevé sur l'index. Les cartilages étaient calcifiés, ce qui n'est pas rare chez les personnes d'un certain âge, et on a relevé une fracture de la corne supérieure du thyroïde. Cette fracture localisée est toujours provoquée par une pression locale, exercée brutalement. Dans le cas présent, il n'aura pas été nécessaire d'employer une grande force. Oliver était plus frêle qu'il n'y paraissait et son cou, comme vous

l'avez vu, était relativement mince. On a aussi relevé une légère contusion à la nuque, à l'endroit où l'arrière de la tête a appuyé contre quelque chose de dur. En présence de ces constatations, il est impossible qu'il se soit fait lui-même une contusion au cou pour maquiller un suicide en assassinat, en admettant que cette hypothèse farfelue ait été retenue. Ses vêtements sont au labo, mais comme vous le savez, avec ce type de strangulation où la tête de la victime est calée contre un mur, le seul contact entre l'agresseur et elle peut se limiter au cou. Mais c'est votre problème, pas le mien. Ah ! une chose intéressante tout de même : j'ai dû appeler le labo ce matin pour une autre affaire, et ils avaient jeté un coup d'œil à la corde. J'ai bien peur qu'ils n'y trouvent rien d'utile. Elle a été nettoyée sur toute sa longueur. Peut-être tireront-ils quelque chose du matériau utilisé pour la frotter, mais c'est peu probable sur ce genre de surface.

– Le nœud aussi ? demanda Dalgliesh.

– Apparemment, oui. Ils vous enverront un mail dès qu'ils auront quelque chose pour vous, mais je leur ai dit que je vous parlerais de la corde. Appelez-moi si je peux vous être d'un quelconque secours. Au revoir, commandant.

– Au revoir, professeur, et merci. »

Il raccrocha. Le professeur Glenister avait fait son travail ; elle n'avait pas l'intention de perdre son temps à discuter du sien.

Dalgliesh demanda à Kate et Benton de le rejoindre à Seal Cottage et leur transmit les informations.

« Nous avons donc peu de chances d'obtenir des indices à partir de la corde, observa Kate, si ce n'est que Calcraft a dû craindre que le labo n'y relève des empreintes digitales. Cela veut dire qu'il n'est pas complètement ignorant dans ce domaine. Peut-être même savait-il que la sueur peut livrer une empreinte d'ADN. Jago et Padgett ont tous les deux manipulé la corde une fois le corps descendu. On peut donc supposer qu'ils n'auraient pas eu besoin de la nettoyer. Une fois la corde rangée dans le phare non verrouillé, n'importe qui pouvait y avoir accès.

– On peut imaginer que ce n'est pas l'assassin qui l'a nettoyée, mais quelqu'un qui aurait cherché à le protéger », suggéra Benton.

S'asseyant à la table, Dalgliesh définit le programme du reste de la journée. Il fallait mesurer des distances, vérifier s'il était possible que, depuis Puffin Cottage, Padgett ait vu Oliver se diriger vers le phare, et évaluer le temps qu'il aurait mis à rejoindre le phare par la corniche inférieure, examiner méticuleusement le moindre recoin du phare à la recherche d'éventuels indices et interroger individuellement les suspects. Il n'était pas exclu qu'après une nuit de réflexion, ceux-ci aient quelque chose de nouveau à leur apprendre.

Maintenant que le professeur Glenister avait officiellement confirmé l'homicide, il était temps d'appeler Geoffrey Harkness au Yard. Le préfet de police adjoint ne serait certainement pas ravi du verdict. Il ne le fut pas.

« Vous allez avoir besoin de renforts techniques, dit-il, la police scientifique et les spécialistes de dactyloscopie. Le plus raisonnable serait de confier l'affaire au Devon et à la Cornouailles, mais il y a des gens à Londres à qui cela ne plairait pas. Et puis, évidemment, puisque vous êtes sur place, pourquoi ne pas vous demander de continuer ? Y a-t-il des chances pour que vous aboutissiez, mettons, sous quarante-huit heures ?

– Je suis incapable de vous le dire.

– Mais vous êtes certain que votre homme se trouve sur l'île ?

– Il me semble que nous pouvons en être raisonnablement sûrs.

– Dans ce cas, en présence d'un nombre aussi limité de suspects, vous devriez pouvoir avancer rapidement. Comme je vous l'ai dit, Londres semble préférer que vous poursuiviez, mais je vous préviendrai dès que nous aurons pris une décision. En attendant, bonne chance. »

Le bureau de Mrs Burbridge était une petite pièce située au premier étage de l'aile ouest, mais son appartement privé se trouvait à l'étage au-dessus. Comme l'ascenseur ne desservait que la tour, il fallait, pour y accéder, emprunter l'escalier qui partait de la porte arrière du rez-de-chaussée, ou prendre l'ascenseur à côté du bureau de Maycroft et traverser la bibliothèque. La porte laquée de blanc était ornée d'une petite plaque portant son nom et d'un bouton de sonnette en laiton, symbole du rang de l'occupante et de son droit à l'intimité. Dalgliesh avait pris rendez-vous et Mrs Burbridge répondit rapidement à son coup de sonnette discret. Elle les accueillit, Kate et lui, comme des invités attendus, sans impatience cependant, ni mauvaise grâce non plus. Les règles de l'hospitalité seraient respectées.

Le vestibule dans lequel elle les invita à entrer était étonnamment vaste et, avant même que la porte ne se refermât derrière eux, Dalgliesh eut l'impression de pénétrer dans un sanctuaire plus personnel qu'il n'aurait pensé en trouver sur Combe.

Mrs Burbridge avait apporté sur l'île les reliques accumulées par plusieurs générations : souvenirs de passions éphémères ou durables, meubles soigneusement préservés, typiques de leur époque, conservés moins parce qu'ils convenaient à son nouveau logement que par piété familiale. Un secrétaire à cylindre en acajou exhibait une collection de figurines du Staffordshire aux dimensions et aux sujets disparates. Depuis sa chaire, John Wesley prêchait à côté d'un grand portrait de Shakespeare, les jambes élégamment croisées, une main soutenant un front imposant, l'autre reposant sur une pile de volumes reliés. Les jambes de Dick Turpin se balançaient sur les flancs d'un cheval minuscule, écrasé par une reine Victoria de soixante centimètres dans ses atours d'Impératrice des Indes. Derrière, une série de fauteuils – deux élégants, deux autres monstrueux de taille et de forme – étaient disposés en une rangée peu attrayante. Au-dessus d'eux, le papier peint fané était presque entièrement masqué par les tableaux : des aquarelles quelconques, des petites toiles dans des cadres prétentieux, quelques photos sépia, des gravures de la vie rurale victorienne qu'aucun villageois de l'époque n'aurait reconnues, deux huiles délicates représentant des nymphes caracolant dans des cadres ovales dorés.

Malgré ce décor surchargé, Dalgliesh n'eut pas l'impression de mettre les pieds dans une boutique d'antiquités, peut-être parce que les objets étaient disposés sans tenir compte de leur intérêt intrinsèque, ni de leur éventuelle valeur marchande. Au cours des

quelques secondes qu'il lui fallut pour traverser ce vestibule derrière Mrs Burbridge et Kate, il se dit : *La génération de nos parents transportait le passé, commémoré en peinture, en porcelaine et en bois ; nous nous en défaisons. Notre histoire nationale elle-même est enseignée ou retenue pour ce que nous avons fait de pire, et non de meilleur.* Son esprit se porta vers son propre appartement sobrement meublé des bords de la Tamise, avec un sentiment de culpabilité aussi irrationnel qu'inconfortable. Les tableaux et le mobilier de famille qu'il avait choisi de garder et d'utiliser étaient ceux qu'il aimait personnellement et sur lesquels il avait envie de poser les yeux. L'argenterie était dans un coffre, à la banque ; il n'en avait pas besoin et n'aurait pas eu le temps de la nettoyer. Les tableaux de sa mère et les ouvrages de théologie de son père avaient été donnés à leurs amis. Que feraient un jour, se demanda-t-il, les enfants de ces amis de cet héritage indésirable ? Pour les jeunes, le passé était toujours encombrant. Qu'est-ce qu'Emma souhaiterait apporter dans leur vie commune ? Rien ? Et voilà qu'une pensée insidieuse et familière l'envahit. Auraient-ils une vie commune ?

Mrs Burbridge parlait. « J'étais en train de mettre de l'ordre dans mon atelier de couture. Peut-être accepteriez-vous de m'y suivre quelques instants. Nous pourrions ensuite nous installer au salon, nous y serons mieux. »

Elle les conduisit vers une pièce située au bout du couloir. Elle était tellement différente de l'entrée encombrée que Dalglish eut peine à ne pas manifester sa surprise. De proportions élégantes, elle était remarquablement lumineuse, avec deux grandes fenêtres orientées vers l'ouest. Il suffisait d'un regard pour comprendre que Mrs Burbridge était une brodeuse de grand talent. La pièce était entièrement vouée à son art. Outre deux tables en bois disposées perpendiculairement et couvertes d'une nappe blanche, un mur disparaissait derrière des boîtes qui laissaient entrevoir le lustre multicolore d'écheveaux de soie. Un grand bahut, adossé contre un autre mur, contenait des rouleaux d'étoffe de soie. À côté, un panneau d'affichage exhibait de petits échantillons et des photos en couleur de nappes d'autel ainsi que de chapes et d'étoles brodées. Il releva plus d'une vingtaine de motifs de croix, de symboles des quatre évangélistes et des différents saints, ainsi que de dessins de colombes descendant ou s'envolant. Tout au bout de la pièce, un mannequin de tailleur était drapé d'une chape de soie d'un vert profond, dont les panneaux étaient brodés de dessins en miroir de feuillages délicats et de fleurs printanières.

Millie était assise à la table la plus proche de la porte, penchée sur une étole crème. La jeune fille que découvrirent Dalglish et Kate était très différente de celle qu'ils avaient interrogée la veille. Elle portait

une blouse blanche immaculée, ses cheveux étaient retenus en arrière par un bandeau blanc et avec des mains d'une propreté irréprochable, elle enfonçait délicatement une fine aiguille sur le bord d'un dessin en application de soie. Elle leva à peine les yeux pour regarder Dalglish et Kate avant de se remettre au travail. La concentration transformait si bien son visage enfantin, aux traits accusés, qu'elle paraissait presque belle, en même temps que très jeune.

Mrs Burbridge s'approcha d'elle et contempla les points, invisibles aux yeux de Dalglish. Sa voix s'éleva dans un doux murmure d'approbation : « Oui, oui, Millie, c'est très bien. Excellent. Tu peux laisser cela pour le moment. Reviens cet après-midi si tu en as envie. »

Millie devint soudain agressive : « Peut-être que oui, peut-être que non. Je n'ai pas que ça à faire. » L'étole était posée sur un petit drap de coton blanc. Millie glissa son aiguille dans un angle, replia l'étoffe au-dessus de son ouvrage, puis se débarrassa de sa blouse et de son serre-tête qu'elle accrocha dans une penderie, à côté de la porte ; elle était prête à lancer sa dernière salve.

« Je trouve quand même que les flics ne devraient pas venir nous déranger pendant que nous travaillons. »

Mrs Burbridge répondit calmement : « C'est moi qui les ai invités, Millie.

– Personne ne m'a rien demandé, à moi. Je travaille aussi ici. J'en ai eu plus que ma dose hier. » Et Millie partit.

« Elle reviendra tout à l'heure, dit Mrs Burbridge. Elle adore la couture et a fait d'incroyables progrès en broderie depuis le peu de temps qu'elle est ici. Sa grand-mère lui avait déjà appris un certain nombre de choses, et j'ai tendance à penser que c'est souvent la bonne méthode avec les jeunes. J'essaie de la convaincre de s'inscrire à un CAP, mais c'est difficile. Et puis évidemment, il faudrait lui trouver un endroit où vivre si elle quittait l'île. » Dalglish et Kate s'assirent à la longue table pendant que Mrs Burbridge se déplaçait dans la pièce, roulant un patron transparent de ce qui était manifestement un modèle de parement d'autel, plaçant les écheveaux de soie dans leurs boîtes par couleur et rangeant les rouleaux d'étoffe dans le placard.

Tout en l'observant, Dalglish remarqua : « Cette chape est absolument superbe. C'est vous qui faites le dessin, en plus du travail de broderie proprement dit ?

– Oui, je dirais que c'est presque la partie la plus intéressante. Il y a eu de grands changements dans la broderie sacrée depuis la dernière guerre. Vous vous rappelez sans doute que les devants d'autel consistaient généralement en deux simples bandes de galon destinées à masquer les coutures, avec un motif central tout à fait ordinaire, rien d'original ni de nouveau. Les années 1950 ont été marquées par une

volonté de donner plus de place à l'imagination et de s'inspirer des courants artistiques contemporains. Je préparais mon CAP à l'époque et ce que je voyais me passionnait. Mais je ne fais que du travail d'amateur. Je n'utilise que de la soie pour broder. Il y a des gens qui réalisent des ouvrages bien plus originaux et plus compliqués. Je m'y suis mise quand l'antependium de l'église de mon mari a commencé à se déchirer aux coutures ; le bedeau a suggéré que je me charge d'en réaliser un nouveau. Je travaille surtout pour des amis ; bien sûr, ils payent les matériaux et m'aident pour l'argent que je donne à Millie. La chape est un cadeau de retraite pour un évêque. Le vert, vous le savez peut-être, est la couleur liturgique de l'Épiphanie et de la Trinité, mais je me suis dit qu'il préférerait les fleurs printanières.

– Lorsqu'ils sont terminés, ces vêtements sacerdotaux doivent être lourds. De plus, ils sont très précieux. Comment les faites-vous parvenir à leurs destinataires ? demanda Kate.

– Adrian Boyde s'en chargeait. Cela lui donnait la possibilité – rare, mais bienvenue me semble-t-il – de quitter un peu l'île. J'espère que dans une semaine, il sera en mesure de livrer cette chape. Je pense que c'est un risque que nous pouvons prendre. »

Les derniers mots furent prononcés tout doucement. Dalglish attendit. Elle reprit la parole d'une voix plus ferme : « J'ai terminé ici. Si vous voulez, nous pouvons passer au salon. »

Elle les conduisit dans une pièce plus petite et presque aussi encombrée que l'entrée, mais étonnamment accueillante et confortable. Dalglish et Kate s'installèrent près du feu dans deux fauteuils victoriens bas recouverts de velours, aux dossiers capitonnés. Mrs Burbridge approcha un tabouret et se percha en face d'eux. Comme ils s'y attendaient, elle leur offrit poliment du café, qu'ils refusèrent en remerciant. Dalglish n'était pas pressé d'aborder le sujet de la mort d'Oliver ; pourtant, il était certain que Mrs Burbridge aurait quelque chose d'utile à leur apprendre. C'était une femme discrète, mais elle en savait probablement plus long sur l'île et sur ses occupants que Rupert Maycroft, arrivé récemment.

« Jago a amené Millie ici à la fin du mois de mai, expliqua-t-elle. Il avait pris un jour de congé et était allé voir un ami à Pentworth. Ils sortaient du pub quand ils ont aperçu Millie qui mendiait sur le front de mer. Elle avait l'air affamée et Jago est allé lui parler. Il a toujours eu de la sympathie pour les jeunes. Toujours est-il qu'avec son ami, il a emmené Millie dans une boutique de fish and chips – elle avait une faim de loup, paraît-il – et elle leur a raconté ce qui lui était arrivé. Une histoire bien ordinaire. Son père est parti de chez eux quand elle était toute petite et elle ne s'est jamais entendue avec sa mère ni avec sa kyrielle de petits amis. Elle a quitté Peckham pour aller vivre avec

sa grand-mère paternelle dans un village, près de Plymouth. Ça s'est très bien passé mais au bout de deux ans, la vieille dame a eu la maladie d'Alzheimer et a été admise dans une maison de santé. Millie s'est retrouvée à la rue. Je crois qu'elle a raconté aux services sociaux qu'elle rentrait chez elle à Peckham, et personne n'est allé vérifier. Après tout, elle était majeure, et ils avaient d'autres chats à fouetter. Elle ne pouvait pas rester dans la maison de sa grand-mère. Cela faisait longtemps que le propriétaire cherchait à se débarrasser d'elles et elle n'avait aucun moyen de payer le loyer. Elle a tiré le diable par la queue pendant un certain temps, jusqu'au jour où elle n'a plus eu un sou. C'est à ce moment-là qu'elle a rencontré Jago. Il a appelé Mr Maycroft depuis Pentworth et lui a demandé s'il pouvait amener Millie sur l'île temporairement. Une des chambres était libre dans les communs et Mrs Plunkett avait vraiment besoin d'un peu d'aide à la cuisine. Mr Maycroft pouvait difficilement refuser. Toute question d'humanité mise à part, Jago est indispensable à Combe. De toute façon, personne ne pouvait le soupçonner d'être attiré sexuellement par cette petite. »

Elle se reprit soudain : « Mais pardonnez-moi, vous n'êtes pas venus ici pour que je vous parle de Millie. Vous avez de nouvelles questions à me poser sur la mort d'Oliver. Je suis désolée d'avoir été un peu cassante hier, mais la manière dont il a exploité Millie était tellement typique de lui. Il s'est servi d'elle, cela va de soi.

– Vous en êtes sûre ?

– Oh oui, Mr Dalglish. C'était sa façon de travailler, sa façon de vivre, même. Il observait les autres et se servait d'eux. S'il voulait voir quelqu'un s'abîmer dans son enfer personnel, il se débrouillait pour être là au bon moment. Vous n'avez qu'à lire ses romans, tout y est. Et s'il ne trouvait personne à observer, il était capable de faire l'expérience sur lui-même. À mon avis, c'est comme cela qu'il est mort. S'il avait envie d'écrire sur un pendu, ou sur quelqu'un qui s'apprêtait peut-être à mourir de cette manière-là, il aura tenu à s'approcher le plus possible de la réalité. Il aurait très bien pu aller jusqu'à se passer la corde au cou et franchir la rambarde. Il y a un rebord d'une bonne vingtaine de centimètres, et puis évidemment, il pouvait s'agripper au garde-fou. Je sais que ça a l'air idiot mais j'y ai longuement réfléchi, comme nous tous, et franchement, je ne vois pas d'autre explication. Il a voulu faire une expérience. »

Dalglish aurait pu lui faire remarquer que l'expérience eût été remarquablement stupide, mais c'était inutile. Elle poursuivit avec une sorte d'ardeur dans le regard, comme si elle cherchait absolument à le convaincre : « Il se sera cramponné à la rambarde. Une impulsion subite l'aura peut-être incité à la franchir, l'envie de sentir l'aile de la

mort frôler sa joue, tout en se croyant parfaitement maître de la situation. N'est-ce pas le plaisir que promettent tous ces jeux terriblement dangereux auxquels jouent les hommes ? »

L'idée n'était pas complètement farfelue. Dalglish imaginait assez bien le mélange de terreur et d'euphorie qu'aurait pu éprouver Oliver, debout sur cette étroite saillie, n'ayant que sa main posée sur la rambarde pour retenir sa chute. Mais ce n'était pas lui qui s'était fait des marques sur le cou. Il était mort avant d'avoir été précipité dans cette immensité.

Mrs Burbridge resta assise un moment en silence, semblant hésiter à parler. Puis elle le regarda droit dans les yeux et déclara avec une certaine passion : « Personne sur cette île ne vous dira avoir apprécié Nathan Oliver, personne. Mais ce qui exaspérait les gens n'était pas bien grave en réalité mauvaise humeur, manque d'amabilité, réclamations en tout genre, que ce soit à cause de l'inefficacité de Dan Padgett, du retard dans la livraison des repas, du fait que la vedette n'ait pas été toujours disponible quand il voulait faire une excursion autour de l'île, ce genre de vétilles. Mais en plus de tout ce qu'il a pu faire, il y a une fois où il a été vraiment diabolique. C'est une expression que l'on n'utilise guère ici, commandant, mais elle est juste.

– Je sais à quoi vous faites allusion, Mrs Burbridge, dit Dalglish. Mrs Staveley m'en a parlé.

– Il est facile de critiquer Jo Staveley, mais moi je ne le ferai jamais. Sans elle, Adrian serait peut-être mort. Maintenant, il essaie de tourner la page, et bien sûr, nous n'en parlons plus. Je suis certaine que vous vous en abstenrez également. En tout cas, personne n'oubliera jamais ce qu'Oliver a fait. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai du travail qui m'attend. Je suis navrée de ne pas vous avoir été très utile.

– Croyez bien que vous l'avez été, Mrs Burbridge, la rassura Dalglish. Merci. »

En traversant la bibliothèque, Kate dit : « Elle soupçonne Jo Staveley. Il est évident que Mrs Staveley a été profondément heurtée par ce qui est arrivé à Adrian Boyde, mais elle est infirmière. Pourquoi l'aurait-elle tué de cette manière-là ? Elle aurait pu administrer à Oliver une injection létale en lui faisant sa prise de sang. Mais c'est idiot, évidemment. On l'aurait soupçonnée tout de suite.

– Tout son instinct s'y serait certainement opposé. Rappelez-vous tout de même que ce crime n'était peut-être pas prémédité. Elle est certainement assez forte pour avoir fait passer le corps d'Oliver de l'autre côté de la rambarde et elle aurait facilement pu se rendre au phare depuis Dolphin Cottage par la falaise du bas. J'ai tout de même du mal à me figurer Jo Staveley en criminelle. Il est vrai qu'à ma

connaissance, nous ne nous sommes jamais trouvés devant une série de suspects plus improbables. »

Comme l'avait prévu Mrs Burbridge, Millie revint en milieu d'après-midi, mais elle ne se remit pas à la broderie de l'étole. Elles passèrent une heure à ranger les écheveaux de soie de couleur dans leurs boîtes dans un ordre plus logique et à emballer la chape dans un long carton, la pliant avec un soin méticuleux dans du papier de soie. Elles travaillèrent presque tout le temps en silence. Puis elles retirèrent leurs blouses blanches et se rendirent ensemble dans la cuisine impeccable de Mrs Burbridge, où celle-ci fit chauffer de l'eau pour le thé. Elles le burent, assises à la table de la cuisine.

La violente détresse de Millie à la suite de la mort d'Oliver s'était apaisée, et maintenant qu'elle avait été interrogée par Dalglish, elle était d'une humeur résignée. Mais Mrs Burbridge avait un certain nombre de choses à lui dire. Assise en face de Millie, elle s'arma de courage pour lui parler :

« Millie, tu as bien dit la vérité au commandant Dalglish à propos du message de Mr Speidel ? Je ne t'accuse pas de mauvaise foi, mais il peut nous arriver à tous d'oublier des détails importants. Il y a des fois, aussi, où nous préférons ne pas tout dire pour protéger quelqu'un.

– Bien sûr que j'ai dit la vérité. Qui dit que j'ai menti ?

– Personne, Millie. Je voulais simplement m'en assurer.

– Eh bien, c'est fait. Pourquoi est-ce que vous êtes tous sur mon dos tout le temps... vous, Mr Maycroft, la police, tout le monde ?

– Ne le prends pas comme ça, Millie, voyons. Si tu m'affirmes que tu as dit la vérité, je n'en demande pas davantage.

– Ben je l'ai dite, un point c'est tout. »

Mrs Burbridge s'obligea à poursuivre : « Il faut que tu saches que je me fais du souci pour toi, Millie. Nous sommes contents de t'avoir ici, mais ce n'est pas un endroit pour une jeune fille comme toi. Tu as toute la vie devant toi. Il faut que tu fréquentes d'autres jeunes, que tu te trouves un véritable emploi.

– Je m'en trouverai un le jour où je voudrai. De toute façon, j'en ai un, je travaille pour Mrs Plunkett et pour vous.

– Et nous sommes très heureuses de t'avoir. Mais il n'y a pas beaucoup d'avenir pour toi ici, Millie, tu ne crois pas ? Il m'arrive de

me demander si tu ne restes pas à cause de Jago. Tu lui es très attachée, n'est-ce pas ?

– Il est sympa. C'est mon ami.

– Bien sûr, mais ça ne peut pas aller plus loin, nous sommes bien d'accord ? Il a quelqu'un à Pentworthy qu'il va voir, n'est-ce pas ? L'ami avec qui il était quand tu l'as rencontré pour la première fois.

– Ouais, Jake. Il est kiné à l'hosto. Il est cool.

– Il n'y a donc aucune chance pour que Jago tombe amoureux de toi, n'est-ce pas ?

– J'en sais rien. Peut-être que si. Il pourrait être bi. »

Mrs Burbridge fut à deux doigts de lui demander : *Et c'est ce que tu espères ?*, mais se reprit juste à temps. Elle regrettait même de s'être engagée dans cette périlleuse conversation. Elle ajouta faiblement : « C'est juste que tu devrais voir plus de monde, Millie. Ce n'est pas une vie pour toi. Il faut que tu te fasses des amis.

– Des amis ? Mais j'en ai. Vous êtes mon amie. Je vous ai et vous m'avez. »

Ces mots la transpercèrent comme une flèche de joie si acérée que pendant quelques secondes, elle fut incapable de parler. Elle s'obligea à regarder Millie en face. Les mains de la jeune fille entouraient sa tasse de thé et elle avait les yeux baissés. Et puis Mrs Burbridge vit les lèvres de l'adolescente s'étirer dans un sourire indéniablement adulte par son mélange d'amusement et, oui, de mépris. Ce n'étaient que des mots, comme presque tous ceux de Millie : prononcés en passant, ne contenant rien de plus que la signification du moment. Elle baissa elle aussi les yeux et, affermissant ses mains autour de sa tasse, elle la porta précautionneusement à ses lèvres.

Clara Beckwith était la meilleure amie d'Emma Lavenham. Elles avaient fait connaissance quand elles étaient toutes les deux en première année à Cambridge, et Clara était la seule confidente d'Emma. Elles n'auraient pu être plus différentes ; l'une hétérosexuelle et encombrée par sa beauté sombre, l'autre petite et courtaude, les cheveux courts au-dessus d'un visage joufflu, le nez chaussé de lunettes et dotée – aux yeux d'Emma – de la robustesse vaillante d'un cheval de mine. Elle ne savait pas très bien ce que Clara appréciait chez elle, soupçonnant un peu, comme toujours, que son physique y était pour beaucoup. Ce qu'elle aimait, elle, chez son amie, c'était sa franchise, son bon sens et une acceptation sans sentimentalisme des caprices de la vie, de l'amour et du désir. Elle savait que Clara était attirée par les hommes comme par les femmes, mais que cela faisait cinq ans qu'elle vivait heureuse avec Annie, une jeune femme au visage doux, aussi frêle et vulnérable que Clara était énergique. L'ambivalence de Clara à propos de la relation d'Emma avec Dalglish aurait pu entraîner quelques complications si Emma avait soupçonné qu'elle était dictée par la jalousie et non par la méfiance instinctive que les intentions des hommes inspiraient à son amie. Ils ne s'étaient jamais rencontrés. Et aucun des deux n'avait fait la moindre proposition en ce sens.

Ayant obtenu sa licence de mathématiques avec félicitations du jury, Clara occupait désormais un poste prestigieux de gestionnaire de portefeuille à la Cité de Londres, mais elle vivait toujours avec sa compagne dans l'appartement de Putney qu'elle avait acheté en quittant l'université. Ses dépenses vestimentaires étaient elles aussi limitées, ses seules folies étant sa Porsche et les vacances qu'elle prenait avec Annie. Emma soupçonnait qu'une part substantielle de ses revenus allait à des œuvres caritatives et que Clara économisait pour monter un jour une entreprise avec sa compagne. Mais ces projets restaient très vagues. Son emploi à la Cité était censé être temporaire ; Clara n'avait aucune envie de céder aux charmes dangereux de la dépendance à l'égard d'une aisance traîtresse et précaire.

Elles venaient d'assister à un concert au Royal Festival Hall. Il

s'était terminé tôt et à huit heures et quart, elles avaient joué des coudes pour traverser la file qui attendait devant le vestiaire avant de rejoindre la foule qui longeait la Tamise en direction de Hungerford Bridge. Comme d'habitude, elles parleraient musique plus tard. Pour le moment, la tête encore remplie de ses échos, elles marchaient en silence, les yeux fixés sur le scintillement de perles lumineuses qui dessinaient comme un collier sur la rive opposée. Juste avant le pont, elles s'arrêtèrent et s'accoudèrent au parapet de pierre pour contempler le fleuve sombre et palpitant, dont la surface était souple et ridée comme une peau de bête.

Emma s'abandonnait tout entière à Londres. Elle aimait cette ville, non pas avec la passion que lui vouait Dalglish, lui qui connaissait à la fois le meilleur et le pire de son territoire d'élection, mais d'une affection solide, aussi forte que celle qui la liait à Cambridge, sa ville natale, d'une nature différente pourtant. Londres conservait un peu de son mystère même pour ceux qui l'aimaient. Londres était l'Histoire même, solidifiée en brique et en pierre, illuminée en vitraux, célébrée en monuments et en statues ; cependant, pour Emma, c'était davantage un esprit qu'un lieu, un air vagabond qui s'exhalait dans les ruelles dérobées, qui emplissait le silence des églises vides de la ville et s'étendait sous ses rues les plus animées. Son regard se porta de l'autre côté du fleuve vers la lune de Big Ben et le palais de Westminster tout illuminé, son mât dépouillé, la lampe de l'horloge éteinte. C'était samedi soir –, la Chambre ne siégeait pas. Loin dans le ciel, un avion descendait lentement, ses lumières comme des étoiles filantes. Les passagers devaient tendre le cou vers les courbes noires du fleuve, aux ponts de contes de fées peints de lumière colorée.

Elle se demanda ce que Dalglish faisait. Travaillait-il encore, dormait-il, se promenait-il sur cette île sans nom pour observer le ciel nocturne ? À Londres, les étoiles étaient éclipsées par les lumières aveuglantes de la ville, mais sur une île isolée, l'obscurité devait être lumineuse sous le dais étoilé. Elle fut soudain prise d'une envie d'être à ses côtés si intense et si physique qu'elle sentit le sang affluer à son visage. Elle avait envie de retourner dans cet appartement, au-dessus du fleuve, à Queenhithe, dans son lit, dans ses bras. Ce soir, Clara et elle prendraient la District Line depuis la station d'Embankment jusqu'à Putney Bridge pour rejoindre l'appartement de Clara, au bord de la Tamise. Pourquoi pas Queenhithe, où elles auraient presque pu se rendre à pied ? Elle n'avait jamais songé à y inviter Clara, et apparemment, son amie ne s'attendait pas à ce qu'elle le propose. Queenhithe était leur endroit, à Adam et elle. Y recevoir quelqu'un d'autre serait percer une brèche dans l'intimité d'Adam et dans la sienne. Mais était-elle chez elle dans cet appartement ?

Elle se rappela un moment, aux premiers jours de leur amour, où

Adam, sortant de sa salle de douche, lui avait dit : « J'ai laissé ma brosse à dents de rechange dans ta salle de bains. Je peux la récupérer ? »

Elle avait répondu en riant : « Bien sûr, chéri. J'habite ici maintenant... à temps partiel du moins. »

Il s'était approché de sa chaise, sa tête sombre inclinée, ses bras se resserrant autour d'elle. « C'est vrai, mon amour, et c'est un miracle. »

Elle prit conscience du regard de Clara posé sur elle. « Tu penses à ton commandant, je le sais bien, dit son amie. Je me réjouis que la poésie ne tienne pas chez lui de la sublimation. Tu te souviens de cette citation de Blake à propos des linéaments du désir assouvi ? C'est tout toi. Mais je suis contente que tu viennes à Putney ce soir. Annie se réjouit de te voir. » Il y eut une pause, puis elle demanda : « Il y a quelque chose qui ne va pas ?

– Non, pas vraiment. Les moments que nous passons ensemble sont trop courts, mais ils sont merveilleux, parfaits. Pourtant, on ne peut pas vivre éternellement avec une telle intensité. Clara, je veux l'épouser. Je ne sais pas très bien pourquoi ce sentiment est si fort. Nous ne pourrions pas être plus heureux que nous ne le sommes, ni plus attachés l'un à l'autre. Ma confiance ne pourrait être plus grande. Alors pourquoi est-ce que je tiens tellement à ce lien officiel ? Ce n'est pas rationnel.

– Écoute, il t'a fait sa demande, par écrit qui plus est, avant même de coucher avec toi. Ce qui suggère une confiance sexuelle qui frôle l'arrogance. Il veut toujours t'épouser ?

– Je n'en sais rien. Peut-être a-t-il l'impression que nous n'avons pas besoin d'autre chose, ni l'un ni l'autre, que de vivre et travailler séparément comme nous le faisons, et de nous retrouver aussi merveilleusement mais aussi brièvement.

– Mon Dieu, s'exclama Clara. Vous autres, les hétérosexuels, vous avez vraiment le chic pour vous compliquer la vie. Il vous arrive de vous parler, non ? Je veux dire, vous communiquez ? Il t'a fait sa demande. Dis-lui qu'il est temps de fixer une date.

– Je ne sais pas très bien comment faire.

– Les solutions ne manquent pas. Tu pourrais lui dire : "Je vais être très occupée en décembre, avec le début des entretiens pour les inscriptions de l'année prochaine. Si tu envisages un voyage de noces qui ne soit pas un simple week-end à l'appartement, le meilleur moment serait le Nouvel An." Ou tu pourrais décider de présenter ton commandant à ton père. J'imagine que tu lui as épargné cette épreuve traditionnelle, non ? Alors dis au Prof de lui demander quelles sont ses intentions. La démarche a une petite touche démodée tout à fait

originale, qui pourrait ne pas lui déplaire.

– Ça m'étonnerait qu'elle plaise à mon père... en admettant qu'il lève le nez assez longtemps de ses livres pour comprendre ce qu'Adam lui dit. Et j'aimerais bien que tu cesses de l'appeler mon commandant.

– La dernière et unique fois où nous nous sommes parlé, je me souviens de l'avoir traité de salaud. Je crois que nous avons encore un peu de chemin à faire avant d'en arriver aux prénoms. Si tu ne veux pas le jeter sans sommation entre les griffes du Prof, que dirais-tu d'un petit chantage ? "Plus de week-ends, tant que je n'ai pas la bague au doigt. J'ai été prise de scrupules moraux. " Cette méthode a été d'une redoutable efficacité pendant des siècles. Ce n'est pas parce qu'elle a déjà servi qu'il faut l'éliminer. »

Emma rit. « Je ne suis pas sûre de m'en tirer. Je ne suis pas masochiste. Je ne tiendrai certainement pas plus de deux semaines.

– Bon, eh bien, débrouille-toi toute seule, mais arrête de te ronger les sangs. Tu n'as quand même pas peur qu'il te plaque ?

– Non, non, ce n'est pas cela. C'est simplement qu'au fond de lui-même, il n'a peut-être pas envie de se marier, alors que moi si. »

Elles traversèrent le pont. Après un instant de silence, Clara reprit : « S'il tombait malade – couvert de sueur, dégageant une odeur abominable, en train de vomir, l'horreur quoi –, est-ce que tu te sentirais capable de le débarbouiller, de le réconforter ?

– Évidemment.

– Et si c'était toi qui étais malade ? Que se passerait-il ? »

Emma ne répondit pas. « Et voilà. Le diagnostic est posé, reprit Clara. Tu as peur qu'il ne t'aime que parce que tu es belle. Tu ne peux pas supporter l'idée qu'il puisse te voir quand tu n'es pas au sommet de ta beauté.

– Ce n'est pas grave, si ? Au début, en tout cas ? Ça n'a pas été comme ça, entre Annie et toi ? Ce n'est pas comme ça que l'amour commence, par l'attraction physique ?

– Si, bien sûr. Mais si ça s'arrête là, tu es dans le pétrin.

– Il y a autre chose entre nous. J'en suis sûre. »

Pourtant, dans un recoin de son esprit, elle savait que cette idée perfide avait pris racine. « Ça n'a rien à voir avec son métier, dit-elle. Je sais bien que nous sommes obligés d'être séparés alors que nous n'en avons pas envie. Je sais qu'il a dû partir ce week-end. Mais cette fois, j'éprouve autre chose. J'ai peur qu'il ne rentre pas, j'ai peur qu'il meure sur cette île.

– Enfin écoute, c'est ridicule. Pourquoi donc ? Il ne se bat pas contre des terroristes. Je croyais que sa spécialité, c'était l'assassinat

haut de gamme, des affaires trop sensibles pour que la police locale intervienne avec ses gros sabots. Il ne court certainement pas plus de risques que nous dans le métro de Putney.

– Je sais bien que c’est irrationnel, mais je n’arrive pas à me débarrasser de cette idée.

– Bon, rentrons à la maison. »

Emma songea : *Voilà un mot qu’elle peut utiliser. Pourquoi cela m’est-il impossible quand je suis avec Adam ?*

Rupert Maycroft avait expliqué à l'équipe qu'à la mort de sa mère Dan Padgett avait quitté les communs pour aller s'installer à Puffin Cottage, situé entre Dolphin Cottage et Adantic Cottage, sur la côte nord-ouest. Kate l'avait appelé de bonne heure le lundi matin et avait pris rendez-vous avec lui à midi. Il ouvrit la porte immédiatement quand ils frappèrent et, sans un mot, s'effaça devant eux.

La première réaction de Benton fut de se demander comment Padgett s'occupait quand il était chez lui. Le salon ne contenait aucun signe d'intérêts particuliers – ni même d'activités – et à part quelques livres de poche rangés sur l'étagère supérieure d'une bibliothèque de chêne et une collection de figurines de porcelaine disposée sur le manteau de la cheminée, la pièce ne contenait que des meubles. La plupart étaient en chêne massif ; au milieu de la pièce trônait une table aux pieds renflés avec deux rallonges repliées, entourée de six chaises identiques ; s'y ajoutaient un lourd buffet assorti, aux portes et au panneau supérieur arborant des moulures tarabiscotées, et un canapé, sous la fenêtre, recouvert d'un dessus-de-lit en patchwork. Benton se demanda si c'était là que s'était installée Mrs Padgett afin de laisser l'unique chambre à la personne qui s'occupait d'elle la nuit. Bien que la pièce ne contînt plus la moindre trace de maladie, elle sentait encore le renfermé, peut-être parce que les trois fenêtres étaient hermétiquement closes.

Padgett tira trois chaises et ils s'assirent en face de lui. Au grand soulagement de Benton, il ne leur proposa ni thé ni café, mais s'assit, les mains sous la table, comme un enfant docile, clignant des yeux. Son cou frêle sortait d'un épais chandail aux torsades compliquées, qui soulignait la pâleur de son visage et l'ossature délicate du crâne bombé, visible sous les cheveux ras.

Kate prit la parole : « Nous sommes venus revoir avec vous ce que vous nous avez dit hier, à la bibliothèque. Le mieux serait peut-être que vous nous retraciez vos activités de samedi matin, à partir du moment où vous vous êtes levé. »

Padgett commença un récit qui avait tout de la déposition apprise par cœur : « Je suis chargé d'apporter les provisions que les visiteurs commandent par téléphone la veille au soir, et je l'ai fait à sept

heures. La seule commande de la journée était celle du docteur Yelland, qui occupe Murrelet Cottage. Il avait demandé un repas froid, du lait et des œufs et puis aussi quelques CD de la discothèque. Comme la plupart des cottages, le sien a un porche, et j'y ai déposé les provisions. C'est comme ça qu'on m'a dit de faire. Je n'ai pas vu le docteur Yelland et j'étais de retour au manoir avec le buggy à huit heures moins le quart. Je l'ai laissé à l'endroit habituel dans la cour et suis revenu ici. J'ai déposé une demande d'inscription à l'université de Londres. Je veux suivre un cours de psychologie et le directeur d'études m'a demandé une lettre de motivation. Je n'ai pas eu de très bonnes notes à mes A-Levels, mais apparemment, ça n'a pas grande importance. J'ai travaillé ici, jusqu'à ce que Mr Maycroft m'appelle un peu après neuf heures et demie pour m'annoncer que Mr Oliver avait disparu et me demander de participer aux recherches. Il commençait à y avoir du brouillard, mais j'y suis allé quand même, bien sûr. J'ai rejoint les autres dans la cour, devant le manoir. Nous avons marché jusqu'au phare. J'étais juste derrière Mr Maycroft quand le brouillard s'est dissipé d'un coup. Nous avons vu le corps. Puis nous avons entendu Millie crier.

– Vous êtes sûr que vous n'avez aperçu personne, ni Mr Oliver ni quelqu'un d'autre, avant de rejoindre l'équipe de recherche ?

– Je vous l'ai dit. Je n'ai vu personne. »

À cet instant, le téléphone sonna. Padgett se leva d'un bond. « Il faut que j'aille répondre. Le téléphone est à la cuisine. Nous l'avons fait déplacer pour que la sonnerie ne dérange pas ma mère. »

Il sortit, refermant la porte derrière lui. Kate se tourna vers Benton : « Si c'est Mrs Burbridge qui cherche à le joindre, il ne devrait pas en avoir pour longtemps. »

Mais il ne revint pas. Kate et Benton se levèrent, et Kate se dirigea vers la bibliothèque. « Les livres de sa mère, sûrement, dit-elle. Essentiellement des romans à l'eau de rose. Ah, il y en a tout de même un de Nathan Oliver, *La Plage de Trouville*. Il a l'air d'avoir été ouvert, mais pas très souvent.

– Le titre fait très roman de gare, observa Benton. Ce n'est pas tellement son style. » Il examinait les porcelaines sur le manteau de la cheminée. « Elles devaient être à sa mère aussi. Je me demande pourquoi il les a gardées. Elles auraient très bien pu faire le voyage jusqu'au dépôt de la Croix-Rouge de Newquay. À moins que Padgett ne les conserve par attachement sentimental. »

Kate le rejoignit. « Elles auraient même dû être les premières à passer par-dessus bord, si vous voulez mon avis. »

Il tournait pensivement une des figurines dans sa main, une femme en crinoline coiffée d'un bonnet à rubans, en train de désherber

langoureusement un sentier avec une élégante binette.

« Curieuse tenue, remarqua Kate. Ces chaussures ne tiendraient pas cinq minutes dehors et son chapeau s'envolerait au premier coup de vent. À quoi pensez-vous ?

– Je me pose la question habituelle, sans doute. Pourquoi est-ce que je méprise ces objets ? N'est-ce pas une forme de snobisme culturel ? Je veux dire, est-ce que je trouve ça laid parce qu'on m'a appris à porter ce genre de jugements de valeur ? Après tout, ce n'est pas mal fait. C'est un peu mièvre, mais il y a des œuvres de qualité qui le sont aussi.

– Quel genre ?

– Watteau, par exemple. Ou *Le Magasin d'antiquités*, en littérature.

– Vous feriez mieux de reposer ça avant de l'avoir cassé. Mais je pense que vous avez raison. C'est effectivement du snobisme culturel.
»

Benton remit la statuette à sa place et ils retournèrent s'asseoir. La porte s'ouvrit sur Padgett. « Excusez-moi, dit-il. C'était la fac. J'essaie de les convaincre de me prendre rapidement. L'année universitaire a déjà commencé, mais pas depuis longtemps, et ils pourraient m'accorder une dérogation. Mais je suppose que ça dépend du temps que vous comptez encore rester ici. »

Benton savait que Kate aurait pu lui signaler que pour le moment, la police ne pouvait pas lui interdire de quitter l'île, mais elle s'en abstint. « Il faudra que vous en parliez au commandant Dalglish, dit-elle. Il va de soi que si nous devons vous interroger à Londres, peut-être à l'université, ce serait moins commode pour vous, et sans doute pour eux. »

C'était un peu perfide, songea Benton, mais probablement justifié. Ils revinrent sur les détails de ce qui s'était passé après la découverte du corps, et le récit de Padgett fut conforme à ceux de Maycroft et Staveley. Il avait aidé Jago à retirer la corde du cou d'Oliver et entendu Maycroft demander à Jago de la remettre au crochet. Mais il ne l'avait ni vue ni touchée par la suite. Il ne savait absolument pas si quelqu'un, et le cas échéant qui, était entré dans le phare plus tard.

Kate aborda enfin un autre sujet : « Nous savons que Mr Oliver était fâché contre vous parce que vous aviez fait tomber son prélèvement sanguin par-dessus bord. On nous a dit qu'il vous critiquait beaucoup en général. Est-ce vrai ?

– Oui. Rien de ce que je faisais ne lui convenait jamais. Bien sûr, nous ne nous voyions pas tellement. Nous ne sommes pas censés discuter avec les visiteurs à moins qu'ils n'en manifestent le désir. Et c'était un visiteur, bien qu'il se soit toujours conduit comme s'il était

chez lui, comme s'il avait une sorte de droit à être sur l'île. Mais quand il m'adressait la parole, c'était presque toujours pour se plaindre. Des fois, c'était parce que Miss Oliver ou lui n'étaient pas contents de ce que j'avais apporté, ou alors il prétendait que je m'étais trompé dans la commande. J'ai l'impression qu'il ne m'aimait pas, c'est tout. C'est... c'était le genre d'homme qui a toujours besoin de s'en prendre à quelqu'un. Mais je ne l'ai pas tué. Je serais incapable de tuer un animal, alors un homme... Je sais qu'il y a des gens ici qui aimeraient bien que je sois coupable, parce que je ne me suis jamais vraiment intégré. C'est ce qu'ils veulent dire quand ils disent que je ne suis pas un insulaire. Je n'ai jamais voulu en être un. Je suis venu ici parce que ma mère y tenait et je suis bien content de m'en aller, de commencer autre chose, de passer des diplômes pour avoir un métier correct. Je n'ai pas l'intention de rester un homme à tout faire toute ma vie. Je vaudrais mieux que ça. »

Ce mélange de jérémiades et d'agressivité était loin de le rendre sympathique, et Benton dut se rappeler que ça ne suffisait pas à faire de Padgett un assassin. Il demanda : « Vous n'avez rien d'autre à nous dire ? »

Le jeune homme baissa les yeux vers le plateau de la table puis les releva : « Il y a juste cette histoire de fumée.

– Quelle fumée ?

– Eh bien, quelqu'un devait être debout à Peregrine Cottage. Ils ont fait du feu. J'étais dans ma chambre et je regardais par la fenêtre. J'ai vu de la fumée. »

La voix de Kate était parfaitement maîtrisée. « À quelle heure ? Essayez d'être précis.

– C'était peu après mon retour. Juste avant huit heures en tout cas. Je le sais parce que j'écoute généralement les informations de huit heures quand je suis là.

– Pourquoi n'en avez-vous pas parlé avant ?

– À la bibliothèque, vous voulez dire ? Ça ne m'a pas paru important. Je me suis dit que j'allais passer pour un idiot. Pourquoi Miss Oliver ne pourrait-elle pas faire du feu ? »

Le moment était venu de mettre un terme à l'entretien et de regagner Seal Cottage pour faire leur rapport à Dalglish. Ils marchèrent en silence un moment, puis Kate dit : « Je ne pense pas que quelqu'un lui ait parlé de la destruction des épreuves. C'est un point à vérifier. Je me demande pourquoi on ne lui a rien dit. Peut-être a-t-il raison, peut-être ne le considèrent-ils pas comme un insulaire. Ils ne lui ont rien dit parce qu'il n'a jamais été des leurs.

Le lundi matin, après le petit déjeuner, Dalglish téléphona à Murrelet Cottage et annonça à Mark Yelland qu'il souhaitait le voir. Yelland répondit qu'il s'apprêtait à aller se promener, mais qu'il pouvait d'abord faire un saut à Seal Cottage. Dalglish avait prévu de se rendre chez Yelland, mais décida que, dans la mesure où celui-ci préférerait sans doute qu'on ne trouble pas son intimité, il n'y avait pas de raison de s'y opposer. Il avait passé une nuit agitée, rejetant plusieurs fois draps et couvertures parce qu'il avait trop chaud pour se réveiller, grelottant, une heure plus tard. Il n'avait finalement ouvert les yeux qu'à huit heures, avec un début de migraine et les membres lourds. Comme beaucoup de gens en bonne santé, il considérait la maladie comme une insulte personnelle dont la meilleure parade était de nier la réalité. Une bonne marche en plein air l'aurait certainement remis d'aplomb. Mais ce matin-là, il n'était pas mécontent de laisser la promenade à Yelland.

Celui-ci arriva rapidement. Il portait de solides chaussures de marche, une veste en jean et un sac à dos. Dalglish ne jugea ni nécessaire ni approprié de s'excuser d'avoir bouleversé son emploi du temps de la matinée. Il laissa la porte ouverte, et un rayon de soleil pénétra dans le cottage : Yelland déposa son sac sur la table, mais ne s'assit pas.

Dalglish ne s'embarrassa pas de préambules : « Quelqu'un a brûlé les épreuves du nouveau roman d'Oliver dans la matinée de samedi. Je me vois contraint de vous demander si c'est vous. »

Yelland ne s'offusqua pas de la question. « Non, ce n'est pas moi. Je suis capable d'éprouver de la colère et du ressentiment, je peux avoir envie de me venger et il m'arrive sûrement d'avoir bien d'autres mauvais sentiments, mais je ne suis ni puéril ni idiot. La destruction des épreuves n'aurait pas empêché la publication du roman. Cela n'aurait même pas provoqué de difficultés ni de retard notables.

– Dennis Tremlett dit qu'Oliver corrigeait abondamment les épreuves. Toutes ces corrections sont perdues.

– C'est regrettable pour la littérature et pour les aficionados d'Oliver, mais cela n'empêchera certainement pas la terre de tourner. Il s'agit certainement d'un geste de malveillance personnelle, mais je

n'en suis pas l'auteur. Je me trouvais à Murrelet Cottage samedi matin, avant de partir me promener vers huit heures et demie. J'avais autre chose en tête qu'Oliver ou son roman. Je ne savais pas qu'il avait les épreuves avec lui, mais vous me répondrez que j'aurais pu m'en douter.

– Il ne s'est rien passé d'autre depuis votre arrivée à Combe, aussi minime et insignifiant que ce soit, que vous souhaitiez me faire savoir ?

– Je vous ai parlé de notre altercation au dîner, vendredi. Mais si ce sont les détails qui vous intéressent, j'ai vu quelqu'un se rendre chez Emily Holcombe jeudi soir, un peu après dix heures. Je rentrais de promenade, j'avais fait le tour de l'île. Il faisait nuit, évidemment, et je n'ai aperçu qu'une silhouette au moment où Roughtwood ouvrait la porte. Ce n'était pas un des résidents permanents, et j'ai l'impression qu'il s'agissait de Mr Speidel. Je ne vois pas bien quel lien cela peut avoir avec votre enquête ; en tout cas, c'est le seul détail dont je me souviens. Il paraît que Mr Speidel est actuellement à l'infirmerie, mais j'imagine qu'il sera bientôt suffisamment rétabli pour vous confirmer ce que je viens de vous dire. Est-ce tout ? »

Dalgliesh acquiesça, ajoutant un habituel : « Pour le moment. »

Yelland s'arrêta sur le seuil : « Je n'ai pas tué Nathan Oliver. N'attendez pas de moi que je sois peiné par sa mort. Je crois que nous n'éprouvons vraiment de peine que pour très peu de gens. Et pour moi, il ne faisait franchement pas partie de ceux qui sont susceptibles de m'en inspirer. Ce qui ne m'empêche pas de regretter sa disparition. J'espère que vous découvrirez qui l'a accroché là-haut. S'il y a autre chose que vous souhaitez me dire, vous savez où me trouver. » Il partit.

Le téléphone sonna au moment où Kate et Benton arrivaient. Dalgliesh souleva le combiné et entendit la voix de Rupert Maycroft.

« Je crains que vous ne puissiez pas reparler à Mr Speidel avant un certain temps. Sa température a monté de façon alarmante dans la nuit et Guy s'est chargé d'organiser son transfert à Plymouth. Nous ne sommes pas équipés pour soigner quelqu'un de gravement malade. Nous attendons l'hélicoptère d'un moment à l'autre. »

Dalgliesh reposa le combiné. Au même instant, il entendit un lointain vrombissement métallique. Sortant du cottage, il vit Kate et Benton lever les yeux et aperçut l'hélicoptère, comme un bruyant scarabée noir, contre le bleu délicat du ciel matinal.

« Je croyais que l'hélicoptère ne servait qu'aux urgences, dit Kate. Nous n'avons pas demandé de renforts. »

Dalgliesh expliqua : « Il y a une urgence. L'état de Mr Speidel s'est

aggravé. Le docteur Staveley estime qu'il lui faut des soins plus spécialisés que ceux qu'il peut lui prodiguer ici. C'est regrettable pour nous, mais ça l'est certainement encore plus pour lui. »

Speidel avait dû être descendu de l'infirmierie remarquablement vite, car il leur sembla qu'il ne s'était écoulé que quelques minutes entre le moment où l'hélicoptère s'était posé et celui où, silencieux, ils le virent s'élever et tourner au-dessus d'eux à basse altitude.

« Et voilà un de nos suspects qui s'en va », remarqua Kate.

Certainement pas notre suspect numéro un, songea Dalglish, mais sans doute celui dont le témoignage à propos de l'heure de la mort est essentiel. Celui aussi qui ne m'a pas dit tout ce qu'il savait. Ils retournèrent au cottage tandis que le bruit s'amenuisait.

Dalglish avait rendez-vous avec Emily Holcombe à vingt heures. À dix-neuf heures trente, il éteignit les lampes de Seal Cottage et referma la porte derrière lui. Ayant grandi dans le Norfolk, les deux sans étoiles lui avaient toujours été familiers, mais il avait rarement vu obscurité aussi impénétrable. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres de Chapel Cottage ; sans doute Adrian Boyde était-il allé dîner au manoir. Il n'aperçut pas non plus les pointes d'épingle lumineuses et rassurantes des cottages lointains qui lui auraient confirmé qu'il marchait dans la bonne direction. S'arrêtant un instant pour essayer de prendre ses repères, il alluma sa lampe de poche et partit dans le noir. Il avait eu les membres ankylosés toute la journée, et se dit soudain qu'il était peut-être contagieux. Cette visite à Miss Holcombe était-elle bien indiquée ? Après tout, il n'éternuait pas et ne toussait pas non plus. Il éviterait de s'approcher d'elle plus que nécessaire. Du reste, si Yelland avait raison, elle avait déjà reçu Speidel à Atlantic Cottage.

La butte qui protégeait Atlantic Cottage côté terre l'empêcha d'apercevoir les lumières du rez-de-chaussée avant de se trouver à deux pas du seuil. Roughtwood l'introduisit dans le salon avec la condescendance d'un serviteur estimé recevant un métayer venu payer son loyer. La pièce était éclairée par un feu de bois et par une unique lampe posée sur une table. Miss Holcombe était assise près de la cheminée, les mains sur les genoux. Les flammes miroitaient sur la soie mate de son chemisier à col montant et sur la jupe de laine noire qui retombait en plis sur ses chevilles. Dalglish entra sans faire de bruit et elle sembla s'éveiller d'une brève rêverie. Tendant la main, elle effleura la sienne, puis lui fit signe de prendre place sur un fauteuil placé en face du sien, devant l'âtre.

Si Dalglish avait pu imaginer qu'Emily Holcombe ferait preuve de sollicitude, il aurait relevé celle-ci dans son regard pénétrant et dans sa volonté immédiate d'assurer son confort. La chaleur du feu de bois, le fracas assourdi des vagues et le soutien moelleux du fauteuil à haut dossier le réconfortèrent et il se renversa en arrière avec soulagement. On lui proposa vin, café ou camomille et il accepta cette dernière avec reconnaissance. Il avait bu suffisamment de café pour la journée.

Une fois que Roughtwood eut apporté l'infusion, Miss Holcombe s'excusa : « Je suis désolée de vous recevoir aussi tard. C'est en partie de mon fait, mais pas entièrement. J'avais pris rendez-vous chez le dentiste, et je n'avais pas envie de l'annuler. S'ils vous avouent le fond de leur pensée – ce qui leur arrive rarement –, certains occupants de cette île vous diront que je suis une vieille dame égoïste.

Voilà au moins un point qui me rapprochait de Nathan Oliver.

– Vous ne l'aimiez pas ?

– Il n'était pas homme à tolérer d'être aimé. Quant à moi, je n'ai jamais admis que le génie suffise à excuser les mauvaises manières. C'était un iconoclaste. Il débarquait tous les trois mois avec sa fille et son assistant, restait deux semaines, importunait tout le monde et réussissait à nous rappeler que nous, les résidents permanents, formons une clique complètement périmée de gens qui fuient la réalité. Que comme le phare, nous ne sommes que des symboles, des reliques du passé. Notre ego en prenait un coup. En ce sens, il n'était pas inutile. On pouvait voir en lui un mal nécessaire.

– N'aurait-il pas fui la réalité, lui aussi, s'il s'était installé ici à demeure ? demanda Dalglish.

– On vous a raconté cela ? Il ne voyait probablement pas les choses sous cet angle en ce qui le concernait. Il vous aurait expliqué qu'il avait besoin de solitude pour faire son métier d'écrivain. Il cherchait désespérément à écrire un roman qui soit aussi bon que l'avant-dernier. Il savait pourtant que son talent était sur le déclin.

– Il le sentait ?

– Oh ! oui. C'était une de ses grandes angoisses, ça et puis une peur panique de la mort. Sans oublier, bien sûr, la culpabilité. Si vous décidez de vous passer de dieu personnel, il n'est pas cohérent de vous encombrer d'un héritage de péché judéo-chrétien. Cela vous oblige à subir les inconvénients psychologiques de la culpabilité sans bénéficier du réconfort de l'absolution. Oliver avait bien des raisons de se sentir coupable, comme nous tous, certainement. »

Elle s'interrompit. Reposant son verre, elle plongea son regard dans le feu mourant. Elle reprit : « Nathan Oliver se définissait par son talent... son génie, si le mot convient mieux. La perte de ce génie l'aurait transformé en coque vide. Il redoutait donc une double mort. J'ai déjà vu cela chez des hommes extrêmement brillants que j'ai connus... que je connais encore. Il me semble que les femmes acceptent l'inévitable avec plus de stoïcisme. C'est un fait. Je passe trois semaines à Londres tous les ans pour aller voir ceux de mes amis qui sont encore en vie et me rappeler ce que je fuis. Oliver avait peur, il était vulnérable, mais il ne s'est pas tué. Nous avons tous été bouleversés par sa mort, nous le sommes toujours. Malgré toutes les

preuves du contraire, le suicide semble toujours la seule explication possible. Mais je n'arrive pas à y croire. De toute façon, il n'aurait pas choisi cette méthode... la laideur, l'atrocité, le caractère dégradant, le rappel de toutes ces victimes pathétiques se balançant à leurs gibets au fil des siècles. Les bourreaux se servant du corps même des victimes, de leur poids, pour leur arracher la vie est-ce pour cela que nous trouvons cette forme de trépas aussi horrible ? Non, Nathan Oliver ne se serait pas pendu. Il aurait utilisé la méthode que je préconise : de l'alcool et des médicaments, un lit confortable, un adieu convenablement formulé pour peu que l'humeur l'en prît. Il serait entré doucement dans cette bonne nuit. » Il y eut un silence, puis elle reprit : « J'étais là, comme vous le savez. Pas quand il est mort, bien sûr, mais quand on a coupé la corde. Enfin, le problème étant précisément que la corde n'a pas été coupée. Rupert et Guy ne savaient pas s'il fallait le faire descendre ou le remonter. Pendant des minutes qui m'ont paru interminables, on aurait dit un yoyo humain. C'est à ce moment-là que je suis partie. Je me suis découvert une répugnance atavique à voir malmener un cadavre. La mort impose le respect de certaines convenances. Mais vous, bien sûr, vous y êtes habitué.

– Non, dit Dalglish. Ce ne sont pas des choses auxquelles on s'habitue, Miss Holcombe.

– L'aversion qu'il m'inspirait allait au-delà de la réprobation générale que suscitaient ses défauts. Elle était plus personnelle. Il voulait me faire quitter ce cottage. La Fondation m'accorde un droit de résidence ici, mais les statuts ne précisent pas quel logement on doit me proposer, ni si j'ai le choix et si je peux me faire accompagner de mon domestique. En ce sens, je suppose que l'on aurait pu reconnaître à Oliver un léger motif de ressentiment, même si lui-même ne venait jamais seul. Rupert vous aura dit qu'on ne pouvait pas vraiment le mettre dehors, et certainement pas sous le prétexte qu'il était odieux. Les statuts de la Fondation prévoient qu'aucune personne née sur l'île ne peut s'en voir refuser l'accès. C'est une disposition qui ne nous fait pas courir grand risque. Il n'y a pas eu de naissance sur l'île depuis le XVIII^e siècle, à part celle de Nathan Oliver. Encore ne doit-il ce privilège qu'au fait que sa mère a pris les douleurs du travail pour une indigestion et qu'il est né avec deux semaines d'avance et dans une certaine précipitation, semble-t-il. Au cours de sa dernière visite, il a fait preuve d'un entêtement particulièrement déplaisant. Oliver aurait voulu que je m'installe à Puffin Cottage, ce qui lui aurait permis de disposer de celui-ci. Tout cela peut paraître parfaitement raisonnable, mais je n'avais, et n'ai toujours, pas la moindre intention de déménager. »

L'information n'avait rien de nouveau et ce n'était pas pour

entendre cela que Dalglish était venu à Atlantic Cottage. Il avait le sentiment qu'elle savait pourquoi il était là. Elle se pencha pour remettre une petite bûche, mais il la devança et la posa doucement dans l'âtre. Des langues bleues léchèrent le bois sec et les flammes se renforcèrent, projetant des reflets dorés sur l'acajou ciré et caressant de leur éclat le dos des reliures de cuir, le sol de pierre et les tapis aux couleurs somptueuses. S'inclinant, Emily Holcombe tendit ses longs doigts ornés de lourdes bagues vers le feu. Il voyait son visage de profil, ses traits délicats dessinés comme un camée contre les flammes. Elle resta silencieuse un instant. Appuyant la tête contre le dossier de son fauteuil, Dalglish sentit la douleur de ses jambes et de ses bras s'apaiser un peu. Il savait que bientôt, elle devrait parler et qu'il devait être prêt à l'écouter, à ne rien perdre de l'histoire qu'elle était enfin prête à lui confier. Il regrettait d'avoir la tête aussi lourde, d'avoir autant de mal à résister à l'envie de fermer les yeux et de s'abandonner à la quiétude et au confort.

Sa voix s'éleva : « Je reprendrais bien un peu de vin », et elle lui tendit son verre. Il le remplit à moitié et se versa une deuxième tasse de tisane. Elle n'avait aucun goût, mais le liquide chaud était réconfortant.

« J'ai retardé le moment de vous voir parce qu'avant cela, je voulais consulter deux personnes, dit-elle. Maintenant que Raimund Speidel a été hospitalisé, j'ai décidé de considérer son autorisation comme admise. Ce faisant, je pars de l'idée que vous n'accorderez pas à cette affaire plus de poids qu'elle n'en mérite. C'est une vieille histoire et pour l'essentiel, je suis la seule à la connaître. Je ne pense pas qu'elle jette quelque lumière sur la mort de Nathan Oliver, mais après tout, ce sera à vous d'en juger.

– J'ai vu Mr Speidel samedi après-midi, remarqua Dalglish. Il ne m'a pas dit qu'il vous avait déjà parlé. Il m'a fait l'effet d'un homme qui cherchait encore la vérité plutôt que de quelqu'un qui l'avait déjà trouvée. Néanmoins, je ne l'ai pas cru parfaitement sincère. Il est vrai qu'il ne se sentait pas bien. Peut-être aura-t-il jugé prudent d'attendre.

– Et maintenant que Mr Speidel est gravement malade et que vous ne pouvez plus l'interroger, vous aimeriez connaître la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. C'est probablement le serment le plus vain que l'on soit amené à prêter. Je ne connais pas toute la vérité, mais je peux vous dire ce que je sais. »

Elle se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et contempla les flammes. Dalglish ne quitta pas son visage des yeux.

« On vous a certainement touché un mot de l'histoire de Combe Island. Ma famille l'a acquise au XVI^e siècle. À cette époque, c'était déjà un lieu mal famé, entouré de légendes horribles plus ou moins

marquées par la superstition. Au XVI^e siècle, elle avait été occupée par des pirates venus de Méditerranée, qui écumaient les côtes de l'Angleterre du Sud, capturaient des jeunes gens et des jeunes femmes et les vendaient comme esclaves. Ils ont été des milliers à se faire prendre ainsi, et l'île était redoutée ; c'était un lieu de séquestration, de viol et de torture. Aujourd'hui encore, la population locale s'en méfie et nous avons eu un peu de mal à trouver du personnel intérimaire. Nos employés sont tous loyaux et sûrs ; ce sont, pour la plupart, des nouveaux venus que les légendes ne troublent guère. Ma famille ne s'en est jamais préoccupée non plus pendant toutes les années où elle a été propriétaire de Combe. C'est mon grand-père qui a construit le manoir et quand j'étais enfant, puis adolescente, je venais sur l'île tous les ans. Le père de Nathan Oliver, Saul, travaillait ici comme passeur et comme homme à tout faire. C'était un bon marin, mais il n'était pas très commode et il avait le vin mauvais. À la mort de sa femme, il a dû élever son fils tout seul. Je voyais assez souvent Nathan quand il était petit et que j'étais adolescente. C'était un enfant bizarre, très indépendant, pas très liant mais extrêmement volontaire. Curieusement, je m'entendais plutôt bien avec son père ; il est vrai qu'à cette époque, toute relation qui pût ressembler à de l'amitié entre un domestique et moi aurait été découragée ; elle aurait même été impensable. »

Elle s'interrompt et lui tendit son verre, qu'il remplit. Elle but quelques gorgées avant de reprendre son récit : « Quand la guerre a éclaté, on a décidé d'évacuer l'île. Non qu'elle risquât particulièrement d'être attaquée, mais on manquait de gazole pour la vedette. Nous y sommes restés pendant l'année de la drôle de guerre, mais en octobre 1940, après la défaite de la France et la mort de mon frère à Dunkerque, mes parents ont jugé plus raisonnable de partir. Nous nous sommes retirés dans notre propriété d'Exmoor, et l'année suivante, je suis entrée à Oxford. L'évacuation des quelques domestiques que nous avions encore a été organisée par le régisseur de l'époque et par Saul Oliver. Après avoir débarqué les derniers serviteurs sur la côte, Oliver est reparti sur l'île avec son fils. Il avait encore deux ou trois choses à régler, a-t-il dit, et voulait vérifier que la maison était parfaitement en sécurité. Il avait l'intention de rester une nuit de plus. Il est venu avec son voilier personnel, pas avec la vedette à moteur que nous avions alors. »

Elle fit une pause que Dalglish mit à profit pour demander : « Vous souvenez-vous de la date à laquelle cela s'est passé ?

– Le 10 octobre 1940. Ce que je vais vous dire à partir de maintenant m'a été raconté bien des années plus tard par Saul Oliver à un moment où il n'était plus très cohérent. Il est mort quinze jours plus tard. Je ne sais pas s'il voulait se confesser ou se vanter, les deux

peut-être, ni pourquoi il a jeté son dévolu sur moi. Je n'avais plus eu de contact avec lui pendant et après la guerre. J'ai interrompu ma carrière universitaire pour travailler comme ambulancière à Londres, puis je suis retournée à Oxford et ne suis revenue dans le Sud-Ouest que très occasionnellement. Nathan avait quitté Combe depuis longtemps et avait décidé de devenir écrivain. Je ne crois pas qu'il ait jamais revu son père. L'histoire de Saul n'était pas entièrement nouvelle pour moi. Il y avait eu des rumeurs, comme toujours. Mais je pense avoir appris toute la vérité qu'il était prêt à dire.

« Dans la nuit du 10 octobre, trois Allemands qui faisaient partie de la force d'occupation des îles anglo-normandes ont débarqué sur Combe. Jusqu'à cette semaine, je ne connaissais pas leurs noms. C'était une expédition incroyablement risquée, sans doute l'œuvre de trois jeunes officiers qui s'ennuyaient et qui étaient partis en reconnaissance ou préparaient je ne sais quelle opération pour leur propre compte. Peut-être savaient-ils que l'île avait été évacuée, ou alors ils l'ont découverte par hasard. Speidel pense qu'ils projetaient de planter le drapeau allemand au sommet du phare désaffecté. Cela aurait certainement provoqué un certain émoi. Juste après l'aube, ils sont montés au sommet du phare, sans doute pour inspecter l'île. Pendant qu'ils s'y trouvaient, Saul Oliver a découvert leur bateau et deviné où ils étaient. À l'époque, le rez-de-chaussée du phare servait à stocker du fourrage pour les animaux et était rempli de paille sèche. Il y a mis le feu. Les flammes et la fumée se sont élevées jusqu'à la pièce supérieure. L'incendie s'est rapidement propagé à tout l'intérieur. Les trois Allemands n'ont pas pu se réfugier à l'étage de la lanterne. Les rambardes étaient en mauvais état, et on avait depuis longtemps condamné la porte pour éviter les accidents. Ils sont morts, sans doute asphyxiés. Saul a attendu que le feu s'éteigne, il a découvert les corps à mi-chemin de la tour et les a ramenés dans leur bateau. Puis il l'a sorti en mer avec le canot du voilier et l'a coulé au large.

– Y a-t-il des preuves de cette histoire ? demanda Dalglish.

– Les trophées qu'il a conservés, c'est tout : un revolver, des jumelles et une boussole. À ma connaissance, aucun autre bateau n'a accosté sur l'île pendant la guerre et après la victoire, on n'a pas mené d'enquête. Les trois jeunes officiers, je suppose qu'il s'agissait d'officiers, puisqu'ils avaient pu prendre un bateau, ont sans doute été portés disparus. On les aura crus noyés. L'arrivée de Mr Speidel la semaine dernière a été la première confirmation de ce récit, en plus des objets que Saul m'avait confiés avant de mourir.

– Qu'en avez-vous fait ?

– Je les ai jetés à la mer. Je considérais ce qu'il avait fait comme un assassinat et je n'avais pas envie qu'ils me rappellent quelque chose

que j'aurais préféré ne jamais savoir. Je n'ai pas vu l'utilité de me mettre en relation avec les autorités allemandes. Cette histoire ne pouvait apporter aucun réconfort aux familles de ces hommes, s'ils en avaient. Les soldats étaient morts dans des conditions atroces, et pour rien.

– L'histoire ne s'arrête pas là, si ? Saul Oliver n'était pas vieux et je veux bien croire qu'il était costaud, mais même s'il était capable de descendre trois corps du phare un par un et de les traîner jusqu'au port, comment a-t-il pu couler le bateau et revenir à la rame dans le noir, sans aide ? Il n'y avait personne sur l'île avec lui ? »

Miss Holcombe souleva le tisonnier de laiton et le glissa sous la bûche. Le feu se ranima. « Il avait emmené le petit Nathan, dit-elle, et quelqu'un d'autre aussi. Tom Tamlyn, le grand-père de Jago.

– Nathan Oliver avait-il parlé de tout cela à quelqu'un ? demanda Dalgliesh.

– Pas à ma connaissance. S'il avait gardé le souvenir de ce qui s'était passé, je pense qu'il s'en serait servi, d'une manière ou d'une autre. Une fois le bateau coulé et l'essentiel des preuves détruites, Saul et Tom ont regagné Combe et un peu plus tard, avec le petit, ils ont pris la mer pour rejoindre la côte. Mais la nuit était tombée. Tom Tamlyn n'a jamais atteint le rivage. La tempête s'était levée et la traversée a été mauvaise. Un marin moins expérimenté que Saul ne s'en serait pas sorti. Il a expliqué qu'en l'aidant à diriger le bateau, Tamlyn était passé par-dessus bord. Le corps a été rejeté sur la côte un peu plus bas, six semaines plus tard. Il était en trop mauvais état pour livrer beaucoup d'informations, mais l'arrière du crâne était fracassé. Saul a prétendu que c'était arrivé au moment de l'accident, mais le coroner a refusé de se prononcer sur les causes du décès. Les Tamlyn ont toujours été convaincus que Saul Oliver avait assassiné Tom. Pour dissimuler ce qui s'était passé sur l'île, bien sûr.

– Mais à l'époque, objecta Dalgliesh, Saul aurait pu présenter cela comme un acte de guerre tout à fait justifiable. Il suffisait de prétendre avoir été menacé par les Allemands. Après tout, ils étaient tous armés. S'il a assassiné Tamlyn, il devait avoir des raisons plus impérieuses. Je me demande pourquoi Saul Oliver tenait tant à être le dernier sur l'île. Le régisseur avait certainement dû vérifier que la maison était bien fermée. Et qu'ont-ils fait du petit garçon de quatre ans pendant qu'ils se débarrassaient des corps ? Ils ne pouvaient quand même pas le laisser traîner tout seul sur l'île. »

Miss Holcombe répondit : « Saul m'a dit qu'ils l'avaient enfermé dans ma nursery, au dernier étage de la maison. Ils lui avaient laissé du lait et de quoi manger. Il y avait un petit lit et tout un tas de jouets. Saul l'a fait s'asseoir sur mon vieux cheval à bascule. Je m'en souviens

bien. J'adorais Pégase. Il était immense, une bête magique. Mais il a été vendu, avec tant d'autres choses. Il n'y aura plus d'enfants Holcombe. Je suis la dernière de la famille. »

Y avait-il une note de regret dans sa voix ? Dalglish ne le croyait pas, mais c'était difficile à dire. Elle garda les yeux fixés sur le feu pendant un moment avant de reprendre : « À leur retour, le petit était tombé du cheval et avait rampé jusqu'à la fenêtre. Ils l'ont trouvé profondément endormi, ou peut-être inconscient. Il est resté en bas, dans la cabine, pendant la traversée. Selon son père, il ne se souvenait de rien.

– Cette histoire de mobile continue à me tracasser. Saul vous a-t-il avoué l'assassinat de Tamlyn ?

– Non. Il n'était pas assez saoul pour cela. Il s'en est tenu à la version de l'accident.

– Mais il vous a dit autre chose ? »

Elle le regarda alors bien en face : « Oui. Il m'a dit que c'était le petit qui avait mis le feu au foin. Il jouait avec une boîte d'allumettes qu'il avait trouvée dans la maison. Ensuite, évidemment, il avait paniqué et nié s'être approché du phare, mais Saul m'a dit qu'il l'avait vu.

– Et vous l'avez cru ?

– Sur le moment, oui. Maintenant, je ne sais plus. Quoi qu'il en soit, je ne pense pas que cela ait joué un rôle dans la mort de Nathan Oliver. Raimund Speidel est un homme civilisé, humain et intelligent. Il ne se vengerait pas sur quelqu'un qui n'était qu'un enfant au moment des faits. Jago Tamlyn n'a jamais fait mystère de son antipathie pour Nathan Oliver, mais s'il avait voulu l'assassiner, il aurait eu d'innombrables possibilités de le faire au cours des dernières années. Enfin, en admettant qu'Oliver ait été assassiné. Mais je suppose que vous en avez le cœur net, maintenant.

– Oui, acquiesça Dalglish. En effet.

– Alors le motif de ce crime se trouve peut-être dans le passé, mais pas dans ce passé-là. »

Son récit l'avait fatiguée. Elle s'appuya un peu plus confortablement contre son dossier et resta assise en silence.

« Merci, dit Dalglish. Cela explique pourquoi Speidel tenait à voir Nathan Oliver au phare. Je dois dire que cela m'intriguait. Après tout, il y a d'autres lieux isolés sur Combe. Avez-vous raconté à Mr Speidel tout ce que vous m'avez dit ?

– Oui, tout. Comme vous, il avait peine à croire que Saul Oliver ait pu agir seul.

– Savait-il que celui-ci prétendait que c'était son fils qui avait mis le feu ?

– Oui. Je lui ai confié tout ce que Saul m'avait dit. J'estimais qu'il avait le droit de le savoir.

– Et le reste de l'île ? Les autres résidents de Combe savent-ils quelque chose de cette affaire ?

– Non, rien, à moins que Jago n'en ait parlé, ce qui m'étonnerait. Comment pourrait-il être au courant ? Saul n'a rien dit à Nathan et celui-ci n'avait jamais parlé de ses années de jeunesse sur Combe. Ce n'est qu'il y a sept ans qu'il a apparemment jugé qu'une enfance relativement défavorisée sur une île, sans mère, constituerait un ajout intéressant au peu de choses qu'il avait laissé filtrer sur sa biographie. C'est à cette époque-là qu'il a commencé à profiter de la clause contenue dans les statuts de la Fondation qui l'autorisait à venir ici aussi souvent qu'il le voulait. Il a respecté l'usage voulant que les visiteurs ne révèlent jamais l'existence de Combe jusqu'à ce jour d'avril 2003, où il en a parlé dans une interview accordée à un reporter d'un journal du dimanche. Malheureusement, l'article a été repris par la presse à sensation. Ils n'en ont pas tiré grand-chose, mais nous y avons vu un abus de confiance agaçant, qui n'a certainement pas contribué à rendre Oliver plus populaire ici. »

Le moment était venu de prendre congé. En se levant, Dalglish se sentit terrassé par l'épuisement, mais il s'accrocha au dossier du fauteuil et son vertige se dissipa. La lourdeur de ses bras et de ses jambes s'était aggravée et il se demanda s'il arriverait jusqu'à la porte. Il prit soudain conscience de la présence de Roughtwood, debout sur le seuil, tenant son manteau sur le bras. Il tendit la main et alluma une lampe. Un instant, Dalglish fut ébloui par cette lumière vive. Puis leurs yeux se croisèrent. Roughtwood le regardait sans chercher à dissimuler son antipathie. Il accompagna Dalglish jusqu'à la porte du cottage comme un prisonnier sous escorte et son « Bonne nuit. Monsieur » résonna à ses oreilles, menaçant comme un défi.

Il ne se rappelait pas avoir traversé la lande. Il lui semblait que son corps s'était transporté, mystérieusement et instantanément, du salon éclairé par le feu d'Emily Holcombe à la vacuité monacale de ces murs de pierre. Il s'approcha de la cheminée, se cramponnant aux dossiers des fauteuils, s'agenouilla et approcha une allumette du petit bois. Un nuage de fumée âcre s'éleva, et le feu prit. Des flammes rouges et bleues jaillirent en crépitant. Il avait eu trop chaud à Atlantic Cottage ; son front était à présent baigné de gouttelettes de sueur froide. Précautionneusement, il disposa quelques petites branches autour des flammes, avant de construire une pyramide de bûches plus grosses. Ses mains lui faisaient l'effet de ne plus lui appartenir et quand il tendit ses longs doigts vers le réconfort du feu qui gagnait en vigueur, ils prirent une lueur rouge et translucide, images frêles et désincarnées, incapables de ressentir la moindre chaleur.

Au bout de quelques minutes, il se releva, heureux de se sentir plus ferme sur ses jambes. Bien que son corps répondît à sa volonté avec une maladresse douloureuse, il avait l'esprit parfaitement clair. Il savait ce qui lui arrivait : il avait dû attraper la grippe de Mr Speidel. Pourvu qu'il n'ait pas contaminé Miss Holcombe. Il ne se rappelait pas avoir éternué ni toussé pendant qu'il était chez elle. Il ne lui avait qu'effleuré la main en arrivant, et s'était assis à bonne distance d'elle. À quatre-vingts ans, elle devait posséder de bonnes défenses immunitaires ; de plus, elle avait eu son vaccin annuel contre la grippe. Avec un peu de chance, il n'y aurait aucun problème. Il l'espérait sincèrement. Mais il serait raisonnable d'annuler le rendez-vous avec Kate et Benton ou du moins, de ne pas trop s'approcher d'eux et d'abréger l'entrevue.

En raison de son entretien avec Miss Holcombe, leur réunion du soir avait été fixée plus tard que d'habitude, à dix heures. Ils n'allaient certainement plus tarder. Regardant sa montre, il vit qu'il était dix heures moins dix. Ils devaient être en train de traverser la lande. Il ouvrit la porte pour scruter les ténèbres. Il n'y avait pas d'étoiles et les nuages bas voilaient même la lune. Seule la mer était visible, s'étendant, lumineuse et paisible, sous un vide noir, plus menaçant

et élémentaire que l'absence de jour. L'air était si épais qu'il avait l'impression d'avoir du mal à respirer. Il n'y avait pas de lumière à Chapel Cottage, mais Combe House dessinait quelques rectangles pâles, comme les signaux d'un navire lointain sur un océan invisible.

Il vit alors une silhouette émerger de l'obscurité, tel un spectre, se dirigeant d'une démarche assurée vers la porte de Chapel Cottage. Adrian Boyde rentrait chez lui, portant sur l'épaule droite une longue boîte étroite. On aurait dit un cercueil, mais aucun objet pesant n'aurait pu être porté avec une telle légèreté – presque avec gaieté, semblait-il. Dalglish comprit ce que c'était. Il l'avait aperçu un peu plus tôt dans l'atelier de couture de Mrs Burbridge. C'était certainement le carton contenant la chape brodée. Il vit Boyde le déposer doucement par terre et ouvrir la porte. Il parut hésiter un moment, puis ramassa le paquet et se dirigea vers la chapelle.

Dalglish aperçut alors une autre lumière, un petit rond tel une lune échouée, qui vacillait faiblement en s'approchant de lui, se perdit un instant dans un boqueteau avant de resurgir. Kate et Benton étaient à l'heure. Il rentra dans le cottage, et disposa trois chaises – deux devant la table, la sienne contre le mur. Il sortit une bouteille de vin et deux verres et attendit. Il raconterait à Kate et Benton ce que Miss Holcombe lui avait dit, et ce serait tout pour la journée. Après leur départ, il prendrait une douche bien chaude, se ferait chauffer du lait, avalerait quelques comprimés d'aspirine et liquiderait ces fichus microbes sous sa couette. Ce ne serait pas la première fois. Kate et Benton pouvaient s'occuper du travail sur le terrain, mais il fallait qu'il soit suffisamment en forme pour diriger l'enquête. Il le serait.

Ils arrivèrent, retirèrent leurs manteaux et les déposèrent sous le porche. Kate lui jeta un coup d'œil et dit : « Ça va, commandant ? »

Elle cherchait à dissimuler son inquiétude. Il détestait être malade, elle le savait.

« Couci-couça. J'ai bien peur d'avoir attrapé la grippe de Mr Speidel. Installez-vous là, et ne vous approchez pas trop. Il ne faudrait pas que nous tombions tous malades. Benton, occupez-vous du vin, voulez-vous, et remettez quelques bûches dans le feu. Je vais vous dire ce que j'ai appris de Miss Holcombe et nous nous en tiendrons là pour aujourd'hui. »

Ils l'écoutèrent en silence. Assis à quelque distance d'eux, il les voyait comme des étrangers ou les acteurs d'une pièce, dans une mise en scène artificielle, soigneusement composée – les cheveux blonds de Kate roussis par la lueur des flammes ; la gravité sombre de Benton qui servait le vin.

Quand il eut fini de parler, Kate observa : « C'est tout à fait intéressant, commandant, mais cela ne nous mène pas bien loin, si ce

n'est que cela donne un mobile à Mr Speidel. Je ne le vois pourtant pas en Calerait. Il est venu pour essayer de savoir comment son père était mort, pas pour se venger de ce qu'un gamin aurait pu faire ou ne pas faire il y a plus de soixante ans. C'est absurde.

– Cela donne aussi un mobile de plus à Jago, ajouta Benton. Les rumeurs accusant le père d'Oliver d'avoir tué son grand-père au cours de cette fameuse traversée lui sont certainement parvenues.

– Bien sûr, confirma Dalglish. Il les connaît depuis qu'il est enfant. Si j'ai bien compris, presque tous les marins de Pentworthy savaient ou soupçonnaient ce qui s'était passé. Ils n'auront pas oublié.

»

Benton reprit : « Mais s'il voulait se venger, pourquoi attendre maintenant ? Il aurait difficilement pu choisir un plus mauvais moment, alors que l'île est à moitié vide. Et pourquoi le phare et cette pendaïson bizarre ? Pourquoi ne pas simuler un nouvel accident, un jour où il aurait eu Oliver à bord ? En un sens, cela n'aurait été que justice. Nous en revenons sans cesse à la même question : pourquoi maintenant ?

– Vous ne vous demandez pas pourquoi Saul Oliver a voulu revenir sur l'île ? demanda Kate. Vous croyez qu'il voulait voler ou cacher quelque chose de précieux qu'il serait venu rechercher après la guerre ? Peut-être que le grand-père de Jago et lui avaient mis une combine sur pied et qu'Oliver l'a tué pour ne pas avoir à partager. Vous trouvez que c'est complètement tiré par les cheveux ?

– Le problème est que même si c'est vrai, dit Benton, cela ne débouche sur rien. Nous n'enquêtons pas sur l'assassinat éventuel du grand-père de Jago. Quoi qu'il ait pu se passer au cours de cette traversée, ce n'est pas aujourd'hui que nous l'apprendrons. »

Dalglish intervint : « Je pense que le meurtre qui nous occupe trouve ses racines dans le passé, mais pas dans un passé aussi lointain. C'est toujours la même question. Que s'est-il passé entre la précédente visite de Nathan Oliver en juillet de cette année et son arrivée la semaine dernière ? Qu'est-ce qui a pu inciter un ou plusieurs occupants de cette île à décider qu'Oliver devait mourir ? Je ne crois pas que nous puissions aller plus loin ce soir. Je vous demanderai d'aller parler à Jago demain matin, le plus tôt possible, puis de venir me faire votre rapport. Ce sera peut-être très pénible pour lui, mais il faut que nous sachions la vérité sur le suicide de sa sœur. Autre chose encore. Pourquoi tenait-il tant à ce que Millie reste à l'écart des recherches lors de la disparition d'Oliver ? Pourquoi ne voulait-il pas qu'elle aille aider les autres ? Voulait-il éviter qu'elle ne voie ce corps pendu ? Quand on l'a appelé pour participer aux recherches, savait-il déjà ce qu'ils allaient trouver ? »

LIVRE QUATRE

À la faveur de la nuit

Kate savait où trouver Jago : sur son bateau. S'engageant sur le sentier escarpé et caillouteux qui descendait vers le port un peu avant huit heures, le mardi matin, Benton et elle aperçurent sa silhouette massive se déplacer sur la vedette. Au-delà des eaux calmes du port, la mer était agitée. Le vent se levait, apportant avec lui les odeurs mêlées de l'île : mer, terre, premiers vagues effluves d'automne. Des nuages effilochés glissaient sur le ciel matinal comme du papier déchiré.

Jago les avait certainement vus approcher, mais il ne leva les yeux qu'un bref instant avant qu'ils ne soient arrivés sur le quai. Au moment où ils atteignirent la vedette, il avait disparu au fond de la cabine. Ils attendirent qu'il se décide à réapparaître, chargé de deux coussins qu'il jeta sur le siège, à l'arrière du bateau.

Kate le salua : « Bonjour. Nous aimerions discuter un moment.

– Alors, dépêchez-vous. » Il ajouta : « Ne le prenez pas mal, mais j'ai beaucoup à faire.

– Comme tout le monde. Pouvons-nous aller chez vous ?

– Pourquoi ne pas rester ici ?

– Nous serions plus tranquilles dans le cottage.

– C'est parfaitement tranquille ici. Les gens ne viennent pas traîner dans le coin quand je suis sur la vedette. Mais bon, si ça peut vous faire plaisir. »

Ils le suivirent le long du quai jusqu'à Harbour Cottage. Kate n'aurait pas su dire pourquoi elle n'avait pas envie de lui parler sur la vedette. Peut-être était-ce parce que le bateau était vraiment son territoire. Il se trouvait évidemment chez lui au cottage, mais elle avait l'impression d'y être davantage en terrain neutre. La porte était ouverte et les rayons du soleil dessinaient des motifs sur le sol de pierre. Kate et Benton n'y étaient pas entrés lors de leur précédente visite. Et pourtant, comme si Kate connaissait cette pièce depuis des années, son atmosphère s'imposa immédiatement à elle ; la table nue, lavée à grande eau, et les deux chaises Windsor, la cheminée ouverte, le panneau de liège qui occupait presque tout un mur et sur lequel étaient punaisés une carte de l'île à grande échelle, les horaires des marées, une affiche sur la vie des oiseaux et quelques notes, avec, à côté, un agrandissement photographique sépia dans un cadre de bois représentant un homme barbu. La ressemblance avec Jago était frappante. Son père ou son grand-père ? Le second, sans doute : la photographie avait l'air ancienne, la pose un peu raide.

Jago fit un geste vers les chaises et ils s'assirent. Cette fois, après

avoir échangé un coup d'œil avec Kate, Benton ne sortit pas son carnet.

Kate commença : « Nous voudrions parler de ce qui s'est passé au phare dans les premiers mois de la guerre. Nous savons que trois soldats allemands y ont trouvé la mort et que leurs corps et le bateau avec lequel ils étaient venus ont été coulés en mer. On nous a dit que le responsable était le père de Nathan Oliver, Saul, et que Nathan Oliver lui-même se trouvait sur l'île au moment des faits. Il était encore tout petit, il ne devait pas avoir plus de quatre ans. »

Elle s'arrêta. Jago la regarda. « Vous, vous avez parlé à Emily Holcombe, je parie.

– Pas seulement. Apparemment, Mr Speidel a découvert une grande partie de cette histoire. »

Kate regarda Benton, qui poursuivit : « Mais le père d'Oliver n'aurait pas pu y arriver tout seul : descendre du phare les corps de trois adultes et les traîner jusqu'au bateau, les lester avec des pierres sans doute, saborder le bateau. Et puis, il fallait évidemment que le bateau de Saul soit là pour le ramener à terre. Y avait-il quelqu'un avec lui ? Votre grand-père ?

– Oui. Mon grand-père était là. Saul Oliver et lui ont été les derniers à quitter Combe.

– Que s'est-il passé alors ?

– Pourquoi est-ce que vous me demandez ça, à moi ? Si j'ai bien compris, c'est Miss Holcombe qui vous a raconté toute cette histoire, et elle la tenait forcément de Saul. Il était passeur ici quand elle était petite. Il ne lui aura certainement pas caché grand-chose, à Miss Holcombe.

– Et vous, comment l'avez-vous su ?

– Papa l'a appris une fois adulte. Et il m'en a parlé. C'est Saul Oliver qui lui a raconté le plus gros, un jour où il était bourré. Et puis il y avait un ou deux vieux à Pentworthy, qui étaient au courant, pour Saul Oliver. On racontait des trucs.

– Quel genre de trucs ? demanda Benton.

– Grand-père n'est jamais arrivé vivant à Pentworthy. Saul Oliver l'a tué et a balancé son corps par-dessus bord. Il a prétendu que c'était un accident, mais les gens ne sont pas dupes. Mon grand-père n'était pas du genre à tomber à l'eau. Il était meilleur marin qu'Oliver. On n'a rien pu prouver, bien sûr. Mais c'est comme ça que les choses se sont passées.

– Depuis combien de temps connaissez-vous les faits, si on peut parler de faits ? demanda Kate.

– Ce sont des faits, vous pouvez me croire. Comme je vous l’ai dit, on n’a rien pu prouver à l’époque. Un corps au crâne fracassé mais pas de témoins. La police a essayé de faire parler le gamin. Il n’avait rien à dire, ou alors il était en état de choc. Mais moi, je n’ai pas besoin de preuves. Le père de Nathan Oliver a tué mon grand-père. Tout le monde le savait à Pentworthy... et il en reste quelques-uns qui sont encore vivants et qui le savent aussi, comme Miss Holcombe. »

Il y eut un silence, puis Jago reprit : « Si vous pensez que j’avais un mobile pour tuer Nathan Oliver, vous avez raison. J’en avais un. J’en ai eu un depuis qu’on m’a raconté cette histoire. J’avais à peu près onze ans à l’époque, alors si j’avais voulu venger mon grand-père, j’aurais eu près de vingt-trois ans pour le faire. Mais je peux vous dire que je ne l’aurais pas pendu. Je me suis trouvé seul avec lui sur cette vedette assez souvent. C’était facile. Il suffisait de le faire passer par-dessus bord, comme grand-père. En plus, je n’aurais pas choisi un moment où il n’y a pas grand-monde sur l’île. »

Kate intervint : « Nous savons maintenant qu’Oliver a dû mourir peu après huit heures, au moment où vous faisiez l’essai de la vedette, d’après ce que vous nous avez dit. Redites-nous quelle direction vous avez prise.

– Je suis sorti en mer sur un demi-mile à peu près. C’était suffisant pour vérifier le moteur.

– À cette distance, vous deviez avoir une excellente vue sur le phare. Le brouillard n’a pas été très dense avant dix heures du matin environ. J’ai du mal à croire que vous n’ayez pas vu le corps.

– Je l’aurais vu, si j’avais regardé. J’avais assez à faire avec le moteur sans examiner la côte. » Il se leva. « Et maintenant, si vous en avez fini, je vais retourner au bateau. Vous savez où me trouver.

– Un instant, Tamlyn, dit Benton. Pourquoi avez-vous essayé d’empêcher Millie de participer aux recherches ? Pourquoi lui avoir ordonné de rester dans le cottage ? Ça n’a aucun sens. »

Jago lui lança un regard dur. « Si je l’ai effectivement vu qui se balançait au bout de sa corde, qu’est-ce que je pouvais y faire ? C’était trop tard pour le sauver. Et puis on allait bien finir par le trouver. J’avais du boulot.

– Vous admettez donc avoir vu le corps de Mr Oliver pendu à la rambarde ?

– Je n’admets rien du tout. Mais il y a une chose que vous feriez bien de vous fourrer dans le crâne. Si j’étais sur la vedette à huit heures, je ne pouvais pas être dans le phare en train de le pendre. Et maintenant, si vous voulez bien m’excuser, je n’ai pas que ça à faire. »

Kate reprit aussi doucement que possible : « J’ai encore une

question à vous poser. Je suis navrée de remuer des souvenirs douloureux. Votre sœur ne s'est-elle pas pendue il y a quelques années ? »

Jago lui décocha un regard d'une intensité si noire que pendant une seconde, Kate crut qu'il allait la frapper et que Benton esquissa un geste spontané, rapidement réprimé. Mais la voix de Jago était calme, alors que ses yeux ne quittaient pas ceux de Kate un instant.

« Ouais. Debbie. Il y a six ans. Après avoir été violée. Elle n'a pas été séduite. Elle a été violée.

– Et vous avez éprouvé le besoin de vous venger ?

– Faut croire, non ? J'ai écopé de douze mois pour coups et blessures. Personne ne vous a prévenus que j'avais un casier avant que vous ne veniez ici ? J'ai envoyé ce salaud à l'hosto pour trois semaines, à un jour près. Surtout, cette affaire n'a pas fait une très bonne publicité à son garage et sa femme l'a plaqué. Ça ne m'a pas rendu Debbie, mais bon Dieu, je lui ai fait payer son crime.

– Quand l'avez-vous agressé ?

– Le lendemain du jour où Debbie m'a prévenu. Elle avait à peine seize ans. Vous trouverez tout ça dans le journal du coin si ça vous intéresse. Il a prétendu qu'elle était consentante, mais il n'a pas nié les faits. Vous vous êtes dit que ça pouvait être Oliver, c'est ça ? Vous êtes cinglés.

– Nous voulions savoir ce qui s'était passé, Mr Tamlyn, c'est tout. »

Le rire de Jago était rauque. « On dit que la vengeance est un plat qui se mange froid, mais pas à ce point ! Si j'avais voulu tuer Nathan Oliver, je l'aurais jeté à la baille il y a des années de ça, comme c'est arrivé à mon grand-père. »

Sans attendre qu'ils se lèvent, il se dirigea à grands pas vers la porte et disparut. Sortant dans le soleil, ils le virent sauter avec agilité à bord de la vedette.

« Il a raison, évidemment, reconnut Kate. S'il avait voulu tuer Oliver, pourquoi attendre plus de vingt ans ? Pourquoi choisir le week-end le moins propice, et pourquoi cette méthode ? Il ne connaît pas toute l'histoire à propos du phare, je crois. Ou alors il n'a pas tout dit. Il n'a pas évoqué la possibilité que le petit ait provoqué l'incendie.

– Vous croyez que ça l'aurait tracassé ? Qui irait se venger d'un vieil homme pour quelque chose qu'il a fait quand il avait quatre ans ? S'il détestait Oliver, ce qui est sûrement le cas, ça doit être pour quelque chose de plus récent, de très récent peut-être, qui l'obligeait à agir maintenant. »

À cet instant, la radio de Kate émit un bip. Elle écouta le message, répondit laconiquement, puis se tourna vers Benton. Son regard était

probablement assez éloquent. Elle vit son expression changer, le choc, l'incrédulité et l'horreur reflétant ceux que trahissait son propre visage.

« C'est AD, dit-elle. Il y a une nouvelle victime. »

2

La nuit précédente, après le départ de Kate et de Benton, Dalglish avait fermé sa porte à clé, plus par habitude, pour retrouver son intimité et sa solitude, que par crainte d'un danger éventuel. Seules des braises rougeoyaient encore dans la cheminée, mais il installa le pare-feu. Il lava les deux verres et les rangea dans le placard de la cuisine avant de reboucher la bouteille de vin. Elle était à moitié vide, ils la finiraient demain. Tous ces petits gestes lui prirent un temps démesuré. Il se surprit, debout dans la cuisine, essayant de se rappeler ce qu'il était venu faire. Oui, bien sûr, une boisson chaude. Il décida de s'en abstenir, écoeuré d'avance par l'odeur du lait tiède.

Les escaliers lui parurent terriblement raides ; il se cramponna à la rampe, se hissant péniblement jusqu'à l'étage. La douche fut un supplice éreintant plus qu'un plaisir, mais il fut heureux de se débarrasser de l'odeur aigre de transpiration. Enfin, il prit deux aspirines dans l'armoire à pharmacie, repoussa les rideaux de la fenêtre entrouverte et se coucha, savourant avec bonheur la fraîcheur des draps et des oreillers. Allongé sur le côté droit, il scrutait l'obscurité, ne distinguant que le rectangle de la fenêtre imprimé en pâle contre la noirceur du mur.

Il se réveilla au point du jour, les cheveux et l'oreiller brûlants et moites de sueur. Au moins, l'aspirine avait fait baisser la température. Peut-être n'était-ce rien, après tout. Mais la douleur dans ses membres s'était aggravée, et il était accablé d'une lassitude si pesante que l'effort nécessaire pour sortir du lit lui semblait insurmontable. Il ferma les yeux. Un rêve persistait, remorquant à sa traîne de vagues lambeaux de souvenirs, tels des haillons salis traversant son esprit, à demi disloqués déjà mais encore assez nets pour laisser derrière eux un vestige de malaise.

Il épousait Emma, non pas à la chapelle universitaire, mais dans l'église paternelle du Norfolk. C'était en plein été et la chaleur était torride. Elle portait pourtant une robe noire, à col montant et à manches longues, dont les plis lourds s'étiraient derrière elle. Il ne voyait pas son visage, parce qu'elle avait la tête couverte d'un voile de tissu épais orné de motifs. Sa mère à lui était là, se plaignant d'un ton geignard qu'Emma ne portât point sa propre robe de mariée – qu'elle

avait conservée soigneusement pour ce beau jour. Mais Emma refusait de se changer. Le préfet de police et Harkness étaient venus en grand uniforme, épaules et képis rutilants de galons. Quant à lui, il n'était pas habillé. Il se tenait sur la pelouse du presbytère, en maillot de corps et en caleçon, ce qui n'avait l'air d'offusquer personne. Il n'arrivait pas à mettre la main sur ses vêtements et les cloches de l'église carillaient. Son père, qui avait revêtu une chape verte et une mitre extravagantes, lui rappelait que tout le monde l'attendait. Un troupeau de gens traversait la pelouse pour entrer dans l'église des paroissiens qu'il connaissait depuis l'enfance, des gens que son père avait enterrés, des assassins qu'il avait aidé à envoyer en prison, Kate en robe rose de demoiselle d'honneur. Il fallait qu'il aille à l'église. Il fallait qu'il fasse taire ces cloches.

Il y avait une cloche, effectivement. Soudain parfaitement réveillé, il comprit que le téléphone sonnait.

Il descendit l'escalier en titubant et souleva le combiné. Une voix dit : « Ici Maycroft. Adrian est chez vous ? J'ai essayé de le joindre au cottage, mais il ne répond pas. Il ne peut pas encore être parti travailler, pourtant. »

La voix était insistante, étrangement forte. Dalglish n'aurait pas reconnu Maycroft s'il ne s'était pas présenté. Il perçut alors autre chose dans son ton : l'urgence parfaitement distincte de la peur.

« Non, il n'est pas ici, répondit-il. Je l'ai aperçu qui rentrait chez lui hier soir, vers vingt-deux heures. Peut-être est-il allé faire un tour ?

– Ce n'est pas dans ses habitudes. Il lui arrive de quitter son cottage vers huit heures et demie et de prendre son temps pour venir, mais il est trop tôt pour cela. J'ai une mauvaise nouvelle à lui annoncer.

– Ne quittez pas. Je vais aller voir. »

Il se dirigea vers la porte et regarda au-delà de la brande, en direction de Chapel Cottage. Il ne distingua aucun signe de vie. Il fallait qu'il aille jusqu'au cottage et peut-être, qu'il jette un coup d'œil dans la chapelle ; mais ils lui parurent curieusement loin l'un et l'autre. Ses jambes ankylosées semblaient ne plus lui appartenir. Il allait mettre un certain temps. Il revint jusqu'au téléphone.

« Je vais voir s'il est chez lui ou bien à la chapelle. » Il ajouta : « Cela risque de prendre un petit moment. Je vous rappellerai. »

Son imperméable était suspendu sous le porche. Il l'enfila par-dessus sa robe de chambre et enfonça ses pieds nus dans ses chaussures. Une fragile brume matinale s'étendait sur la lande, promesse d'une nouvelle journée radieuse, et l'air était baigné d'une douce humidité. Sa fraîcheur le revigora et il marcha d'un pas plus

assuré qu'il ne l'aurait cru possible. La porte de Chapel Cottage n'était pas verrouillée. Il l'ouvrit et appela, se déchirant l'arrière-gorge, sans susciter la moindre réaction. Traversant le salon, il se hissa péniblement au sommet de l'escalier de bois pour aller vérifier dans la chambre. La courtepoinle était étalée sur le lit et, la retournant, il vit que le lit n'était pas défait.

Il n'aurait pas su dire comment il avait franchi les cinquante mètres d'herbe jonchée de pierres qui séparaient le cottage de la chapelle. La demi-porte était fermée et il prit brièvement appui contre elle, heureux de trouver un soutien.

Puis il aperçut le corps. Au moment même où il défaisait le loquet, il sut avec une certitude implacable que Boyde était mort. Il était allongé sur le sol de pierre, à trente centimètres de l'autel improvisé, la main droite dépassant du bord de la chape, ses doigts blancs raides et recourbés comme pour l'inviter à s'approcher. La chape avait été jetée ou posée sur le reste du corps et à travers la soie verte, il distinguait en sombre des taches de sang. La chaise pliante avait été ouverte et la longue boîte de carton était posée dessus, laissant déborder le papier de soie.

L'instinct prit immédiatement le dessus. Il ne fallait toucher à rien tant qu'il n'avait pas ses gants. Le choc lui redonna un peu d'énergie et il reprit le chemin de Seal Cottage, courant et trébuchant, toute douleur oubliée. Il s'arrêta quelques secondes pour reprendre son souffle, puis souleva le combiné.

« Maycroft, j'ai une nouvelle affreuse. Un nouveau décès. Boyde a été assassiné. Je viens de trouver son corps dans la chapelle. »

Le silence qui l'accueillit était si profond qu'il se demanda si la ligne n'avait pas été coupée. Il attendit. La voix de Maycroft s'éleva enfin : « Vous êtes sûr ? »

– Il n'y a aucun doute. C'est un meurtre. Je veux que tous les occupants de l'île se réunissent le plus rapidement possible.

– Ne quittez pas, je vous prie, reprit Maycroft. Guy est avec moi. »

Il entendit ensuite la voix de Staveley : « Rupert avait un message à vous transmettre à tous les deux. J'ai bien peur que cela ne rende votre tâche encore plus malaisée. Mr Speidel est atteint du SRAS. J'avais envisagé cette éventualité quand je l'ai fait transférer à Plymouth et le diagnostic vient de nous être confirmé. Dans ces conditions, il me paraît impossible que vous fassiez venir des renforts. Le plus raisonnable serait de mettre l'île en quarantaine. Je suis en contact avec les autorités à ce sujet.

Nous allons téléphoner à tout le monde, Rupert et moi, pour les prévenir puis nous les convoquerons afin que je leur expose les

conséquences médicales de la situation. Il n'y a pas de raison de paniquer. Mais évidemment, ce que vous venez de nous apprendre transforme une situation difficile en tragédie. Cela va aussi compliquer considérablement la gestion de ce problème sanitaire. »

La phrase sonnait comme un reproche, et peut-être était-ce le cas. La voix de Staveley avait changé, elle aussi. Dalgliesh n'y avait jamais décelé cette autorité calme et rassurante. Il se tut, mais Dalgliesh perçut un murmure à l'arrière-plan. Les deux hommes discutaient. Staveley reprit la ligne. « Comment vous sentez-vous, commandant ? Vous avez été en contact avec Speidel quand vous l'avez soutenu lors de son malaise et quand vous l'avez raccompagné jusqu'à son cottage. »

Il n'en dit pas davantage ; c'était inutile. Dalgliesh demanda sans précipitation : « Quels sont les symptômes ? »

– Au début, ils ressemblent beaucoup à ceux de la grippe : forte fièvre, courbatures, faiblesse généralisée. La toux peut n'apparaître que plus tard. »

Dalglish ne répondit pas, mais son silence était éloquent. Staveley reprit la parole, son timbre trahissant une urgence nouvelle : « Nous allons venir chez vous avec le buggy, Rupert et moi. En attendant, restez au chaud. »

Dalglish retrouva sa voix : « Il faut que je prévienne mes collègues de toute urgence. Ils auront besoin du buggy. Je peux très bien venir à pied. »

– Ne faites pas l'idiot. Nous arrivons. »

Staveley raccrocha. Dalgliesh avait mal partout et sentait son corps se vider de toute énergie, comme si son sang lui-même coulait plus lentement. Il s'assit et appela Kate par radio.

« Vous êtes avec Jago ? demanda-t-il. Rejoignez-moi le plus vite possible. Réquisitionnez le buggy et ne laissez pas Maycroft ou Staveley vous en empêcher. Ne dites rien à Jago, bien sûr. Nous avons un nouveau mort, Adrian Boyde. »

Le silence fut très court. Puis Kate dit : « Bien, commandant. Nous arrivons. »

Il ouvrit sa mallette et enfila ses gants. Puis il retourna à la chapelle, marchant les yeux fixés au sol, à la recherche de traces insolites. L'espoir d'identifier des empreintes sur le gazon sableux était mince, et il n'en releva aucune. À l'intérieur de la chapelle, il s'accroupit près de la tête du cadavre et souleva doucement l'encolure de la chape. Le bas du visage de Boyde avait été complètement écrasé, l'œil droit invisible sous une carapace enflée de sang coagulé. L'œil gauche avait disparu. Le nez n'était plus que des fragments d'os. D'un

léger mouvement, il palpa le cou, puis les doigts étirés de la main gauche. Celle-ci était raide, tout comme les muscles du cou. La rigidité cadavérique était bien établie ; Boyde avait dû mourir la veille au soir. Peut-être l'assassin l'avait-il attendu dans la chapelle, ou dehors, dans les ténèbres épaisses, l'oreille et l'œil aux aguets. Peut-être aussi avait-il vu Boyde quitter Combe House et l'avait-il suivi à travers la lande. Une pensée emplissait Dalglish d'amertume : si seulement il était resté sur le seuil de Seal Cottage quelques minutes de plus la veille au soir, à regarder Boyde rentrer chez lui, il aurait pu voir une seconde silhouette surgir de l'obscurité. L'assassin était peut-être déjà à l'œuvre alors qu'il s'entretenait encore avec Kate et Benton.

Il se redressa péniblement et resta debout au pied du corps. Il sentait peser autour de lui un silence menaçant, interrompu par le seul bruit de la mer. Il l'écouta, sans prendre vraiment conscience du déferlement régulier des vagues contre le granit inflexible, mais laissant ce rythme perpétuel pénétrer jusqu'aux tréfonds de son être, se transformant en lamentation éternelle devant l'infinie tristesse du monde. Il songea que si on le voyait ainsi, immobile, on penserait qu'il inclinait la tête en signe d'hommage. Ce n'était pas faux. Il éprouvait un chagrin insondable, mêlé à l'amertume de l'échec, un fardeau qu'il devrait accepter, il le savait, avec lequel il lui faudrait vivre. Boyde n'aurait pas dû mourir. Il n'éprouvait pas de réconfort à se dire qu'aucun indice n'avait pu laisser présager qu'après la mort d'Oliver, quelqu'un d'autre était en danger, qu'il n'avait pas autorité pour appréhender un suspect sur un vague soupçon de culpabilité, ni même pour empêcher quiconque de quitter l'île tant qu'il n'avait pas de preuve justifiant une arrestation. Il ne savait qu'une chose : Boyde n'aurait pas dû mourir. Il était difficile de croire à la présence de deux meurtriers dans le petit groupe d'habitants de Combe. S'il avait élucidé l'assassinat d'Oliver au cours des trois journées précédentes, Adrian Boyde serait encore en vie.

Le bruit du buggy qui approchait parvint alors à ses oreilles. Benton conduisait, Kate à ses côtés ; Maycroft et Staveley occupaient les sièges arrière. Ils avaient donc obtenu gain de cause. Le véhicule s'arrêta à une dizaine de mètres de la chapelle. Kate et Benton descendirent et se dirigèrent vers lui.

Dalglish les héla : « Ne vous approchez pas. Kate, vous allez devoir prendre les choses en main. »

Leurs regards se croisèrent. Kate semblait avoir du mal à parler. Mais c'est d'une voix calme qu'elle répondit : « Oui, commandant, bien sûr.

– Boyde a été frappé à mort, expliqua Dalglish. Il a le visage fracassé. Peut-être par une pierre. Dans ce cas, Calcraft a pu jeter

l'arme du crime à la mer. Je suis probablement le dernier à avoir vu Boyde hier soir, juste avant votre arrivée. Vous ne l'avez pas aperçu en traversant la lande ?

– Non, commandant, répondit Kate. Il faisait nuit noire et nous regardions où nous mettions les pieds. Nous avions une lampe de poche, mais pas lui, sans doute. Nous aurions sûrement repéré une lumière qui bougeait. »

Maycroft et Staveley se dirigèrent alors vers lui d'un pas décidé. Ils n'avaient pas de manteau et des masques de chirurgien pendaient à leur cou. Dans la lumière qui se faisait plus vive et semblait irréaliste, la silhouette du buggy était aussi insolite que celle d'un engin lunaire. Il se faisait l'effet d'un acteur de quelque pièce étrange, où il devait jouer le rôle principal sans connaître l'argument et sans avoir jeté un seul coup d'œil au scénario.

Il cria d'une voix qui lui parut méconnaissable : « J'arrive, mais il faut que je finisse d'informer mes collègues. »

Ils hochèrent la tête sans un mot et reculèrent de quelques pas.

Dalglish s'adressa à Kate : « Je vais essayer d'appeler Mr Harkness et le professeur Glenister du manoir. Il serait bon que vous leur parliez également. Elle devrait pouvoir venir examiner et chercher le corps, à condition que l'équipage de l'hélicoptère et elle n'aient aucun contact avec qui que ce soit sur l'île. Vous devrez vous en remettre à elle. Les pièces à conviction pourront partir au labo en même temps. S'il y a la moindre possibilité d'examiner la plage pour chercher l'arme du crime sans vous mettre en danger, vous aurez peut-être besoin de Jago. Je ne le crois pas coupable. Ne faites pas d'acrobaties, ni l'un ni l'autre, si la sécurité n'est pas totale. » Il sortit un carnet et griffonna un message. « Avant que la nouvelle ne soit diffusée, pourriez-vous appeler Emma Lavenham à ce numéro et la rassurer ? J'essaierai de lui parler depuis le manoir, mais je ne suis pas sûr de pouvoir le faire. Kate, je vous en prie, empêchez-les de m'évacuer de l'île dans toute la mesure du possible. – C'est promis, commandant. » Il y eut un instant de silence, puis il murmura, comme s'il avait du mal à prononcer ces paroles. « Dites-lui... ». Il s'interrompit. Kate attendit. Il reprit : « Dites-lui que je l'embrasse. »

Il se dirigea vers le buggy d'une démarche aussi assurée que possible. Les deux silhouettes mirent leurs masques sur leur visage et se dirigèrent vers lui. Il protesta : « Je ne veux pas la jeep. Je peux parfaitement marcher. »

Aucun des deux hommes ne dit un mot, mais le buggy fit demi-tour en bringuebalant. Dalglish l'accompagna à pied sur une trentaine de mètres. Kate et Benton, qui l'observaient, cloués sur place, le virent alors chanceler. Il fut hissé dans la voiture.

Kate et Benton suivirent des yeux le buggy qui s'éloignait bruyamment.

« Il nous faut des gants, dit Kate. Pour l'instant, allons en prendre chez Mr Dalglish. »

La porte de Seal Cottage était ouverte et la mallette de Dalglish, ouverte elle aussi, était posée sur la table. Ils enfilèrent des gants et retournèrent à la chapelle. Benton debout à ses côtés, Kate s'accroupit à côté du corps et souleva un coin de la chape. Elle observa la masse effroyable de sang coagulé et d'os brisés qu'était devenu le visage de Boyde, puis effleura les doigts, pétrifiés par la rigidité cadavérique. Elle tremblait d'une émotion qu'elle avait peine à contenir, d'une horreur, d'une colère et d'une pitié plus insupportables encore que l'écoeurement.

Lorsqu'elle eut repris le contrôle de sa voix, elle dit : « Il est mort ici, sans doute peu après être rentré chez lui hier soir. L'assassin a pu lui jeter une pierre – ou autre chose – qui l'aura assommé, et puis il aura décidé de finir le travail. C'était de la haine. Ou bien il a perdu la tête. »

Elle avait déjà vu cela : des assassins, qui tuaient souvent pour la première fois, étaient pris d'une telle horreur et d'une telle incrédulité devant l'énormité de leur acte qu'ils se mettaient à frapper frénétiquement, comme si, en détruisant le visage de leur victime, ils pouvaient effacer le crime lui-même.

« De toute évidence, la chape a été sortie du carton et posée sur le corps après le meurtre. Vous ne trouvez pas cela bizarre ?

– Ce qu'il y a de bizarre, c'est la présence de cette chape ici. Peut-être Mrs Burbridge pourra-t-elle nous donner une explication. Il faut que nous réunissions tous les résidents, que nous les rassurons du mieux que possible et que nous leur fassions comprendre que nous prenons les choses en main. J'aurai besoin de vous à mes côtés. Lorsque nous aurons terminé les observations préliminaires, nous irons chercher la civière. Nous pourrions évidemment l'enfermer dans Chapel Cottage, mais cette solution ne me satisfait pas trop. C'est trop loin du manoir. Pourquoi ne pas utiliser la chambre de l'infirmerie où ils avaient mis Oliver ? Évidemment, il se trouverait juste à côté de celle du commandant.

– Vu les circonstances, remarqua Benton, je ne pense pas que cela les dérange beaucoup, ni l'un ni l'autre. » Comme s'il regrettait la brutalité de ses propos, il ajouta promptement : « Mais vous ne croyez pas que le professeur Glenister voudra examiner le corps *in situ* ?

– Nous ne savons même pas si nous pourrions la faire venir. Il faudra peut-être se contenter du légiste du coin.

– Pourquoi ne pas le transporter dans mon appartement, dans ce cas ? Je peux le fermer à clé et ce sera plus commode quand l'hélicoptère arrivera. Il peut rester sur la civière jusque-là. »

Kate se demanda pourquoi elle n'y avait pas pensé, pourquoi, contre toute raison, elle considérait que l'infirmerie de la tour était prédestinée à servir de morgue. « C'est une bonne idée, inspecteur », répondit-elle.

Doucement, elle reposa le coin de la chape, puis se leva et resta immobile un instant, cherchant à organiser ses pensées. Il y avait tant à faire, mais dans quel ordre ? Il fallait téléphoner à Londres et à la police du Devon et de Cornouailles, prendre des photos avant de déplacer le corps, rassembler les résidents puis les interroger séparément, examiner le lieu du crime ainsi que Chapel Cottage et essayer de récupérer l'arme, dans la mesure du possible. AD avait certainement raison : la réaction naturelle de Calcraft avait dû être de la jeter par-dessus la falaise, et il s'agissait probablement d'une pierre lisse. L'herbe sablonneuse en était jonchée.

« Si elle est tombée dans l'eau, elle est perdue, observa-t-elle. Tout dépend de la force avec laquelle il l'a jetée. Et aussi de l'endroit où il se trouvait : le bord de la falaise ou la corniche du bas. Avez-vous une idée de l'heure des marées ?

– J'ai trouvé un horaire dans mon salon. Il me semble que nous avons quelques heures devant nous avant la marée haute.

– Je me demande par quoi AD commencerait », murmura Kate.

Elle pensait à voix haute, sans attendre de réponse, mais au bout d'un moment, Benton dit : « La question n'est pas de savoir ce que le commandant Dalgliesh ferait, mais de savoir ce que vous décidez de faire, vous. »

Elle leva les yeux vers lui : « Retournez à votre appartement le plus vite possible et cherchez votre appareil photo. Tant que vous y êtes, apportez donc ma valise. Prenez un des vélos qui se trouvent dans les communs. Je vais appeler Maycroft et lui demander de faire venir la civière dans une vingtaine de minutes. Ça nous laissera le temps de prendre les photos. Après avoir déplacé le corps, nous verrons les résidents. Puis nous reviendrons ici pour voir s'il y a moyen de descendre sur la plage. Il faudra aussi inspecter Chapel Cottage. Calcraft aura certainement eu du sang sur lui, au moins sur les mains et les bras et sera peut-être allé se laver au cottage. »

Il partit immédiatement, traversant la lande à foulées souples et déliées. Kate fit un saut à Seal Cottage. Elle avait deux appels

téléphoniques à passer, aussi pénibles l'un que l'autre. Le premier au Yard, à Harkness, le préfet de police adjoint. Elle eut un peu de mal à le joindre, mais finit par entendre sa voix, rapide et impatiente. La conversation fut moins difficile qu'elle ne l'avait craint. Comme Kate s'y était attendue, Harkness donna l'impression de considérer la complication du SRAS comme un affront personnel dont Kate était partiellement responsable, mais elle sentit qu'il savourait la satisfaction d'être le premier à apprendre la nouvelle. Pour le moment, celle-ci n'avait pas fait l'objet d'une diffusion nationale. Et quand elle lui eut fait part des progrès de l'enquête, sa décision finale fut, sinon immédiate, du moins claire.

« Mener une enquête sur un double meurtre, avec un seul inspecteur pour vous seconder, n'est franchement pas idéal. Je ne vois pas pourquoi vous ne pourriez pas obtenir le soutien technique de la police locale. Si les membres de la police scientifique et les spécialistes de dactyloscopie évitent tout contact avec les personnes infectées, je ne vois pas où est le risque. Naturellement, il nous faudra l'autorisation du ministère de l'Intérieur.

– L'inspecteur Benton-Smith et moi ne savons pas encore si nous avons été contaminés, fit remarquer Kate.

– C'est comme ça, que voulez-vous. De toute façon, les mesures sanitaires ne sont pas de notre ressort. Le double meurtre, si. Je vais en toucher un mot au conseil régional d'Exeter. Ils pourront s'occuper des pièces à conviction. Continuez avec Benton-Smith, au moins pendant les trois prochains jours. Ça nous mènera à vendredi. Nous verrons où nous en sommes à ce moment-là. Tenez-moi informé, bien sûr. À propos, comment va le commandant Dalgliesh ?

– Je ne sais pas, Monsieur, reconnut Kate. Je n'ai pas voulu importuner le docteur Staveley. J'espère pouvoir lui parler et avoir des nouvelles un peu plus tard dans la journée.

– Je vais appeler Staveley moi-même et parler à Dalgliesh s'il est suffisamment en forme. »

Eh bien, bonne chance, songea Kate. Elle était sûre que Guy Staveley saurait faire barrage et protéger son patient.

Après avoir raccroché, elle s'arma de courage pour passer le second appel, plus éprouvant encore. Elle essaya de préparer ce qu'elle allait dire à Emma Lavenham, mais rien ne semblait convenir. Les mots étaient trop effrayants, ou trop rassurants. Il y avait deux numéros sur le papier qu'AD lui avait laissé, celui du portable d'Emma et une ligne fixe ; elle avait beau les regarder, le choix n'en était pas plus facile. Elle finit par se décider pour la ligne fixe. Il était tôt, Emma était sans doute encore dans sa chambre de l'université. Peut-être AD lui aurait-il déjà parlé, mais elle n'y comptait pas trop. Sans

portable, il était obligé d'utiliser le téléphone de l'infirmerie et le docteur Staveley n'y verrait certainement pas une priorité.

Au bout de cinq sonneries, la voix claire, assurée et insouciante d'Emma Lavenham répondit, lui inspirant une bouffée de souvenirs chargés d'émotions. Dès que Kate se présenta, le timbre s'altéra : « Il est arrivé quelque chose à Adam, c'est cela ? »

– Oui. Il m'a demandé de vous faire savoir qu'il n'est pas bien. Il vous appellera aussi rapidement que possible. Il vous embrasse. »

Emma faisait un effort pour garder son sang-froid, mais sa voix était altérée par la peur. « Comment cela, pas bien ? Il a eu un accident ? C'est grave ? Je vous en prie, Kate, dites-moi. »

– Ce n'est pas un accident. Ils vont sans doute en parler aux informations. Un des visiteurs est arrivé ici avec le SRAS. Mr Dalgliesh l'a probablement attrapé. Il est à l'infirmerie. »

Le silence parut interminable, si profond que Kate crut qu'il n'y avait plus personne au bout du fil. Emma reprit enfin la parole : « Dans quel état est-il ? Kate, je vous en prie, il faut que je sache. »

– C'est tout récent, répondit Kate. Je ne sais pas grand-chose moi-même. J'espère obtenir d'autres renseignements tout à l'heure. Mais je suis sûre qu'il va se remettre. Il est entre de bonnes mains. Après tout, le SRAS, c'est quand même moins grave que la grippe aviaire. »

Elle parlait sans savoir, cherchant à rassurer, veillant toutefois à ne pas mentir. Mais comment aurait-elle pu dire la vérité alors qu'elle ne la connaissait pas ? Elle ajouta : « Et puis, il est solide. »

Emma reprit avec un oubli de soi déchirant : « Il était fatigué quand il s'est chargé de cette affaire. Je sais bien que je ne peux pas le rejoindre. Je ne peux même pas essayer de lui parler. Ils ne me le permettront sûrement pas et surtout, il ne faut pas qu'il se fasse de souci pour moi. Peu importe ce que j'éprouve. Ça n'a aucune importance pour le moment. Mais vous devriez tout de même pouvoir lui transmettre un message. Dites-lui que je pense à lui. Dites-lui que je l'embrasse. Et puis... Kate... vous m'appellerez, n'est-ce pas ? Vous me direz la vérité, aussi terrible soit-elle ? Rien ne peut être pire que ce que j'imagine. »

– Oui, Emma. Je vous appellerai et je vous dirai toujours tout ce que je sais. Au revoir. »

Reposant le combiné, elle pensa : *Elle n'a pas dit : « Dites-lui que je l'aime », mais seulement : « Dites-lui que je l'embrasse. » Le genre de message qu'enverrait n'importe quelle amie. Mais quels autres mots employer quand on ne pouvait pas les dire face à face ? Elle se dit : Nous avons toutes les deux envie de prononcer les mêmes paroles. J'ai toujours su pourquoi je ne pouvais pas le faire. Mais elle, il l'aime, alors*

pourquoi ne peut-elle pas les dire ?

Elle retourna à la chapelle et commença à inspecter les lieux, se déplaçant précautionneusement autour du corps, examinant attentivement le sol de pierre, à pas lents, les yeux baissés. Puis elle sortit dans l'air pur du matin. Était-ce l'effet de son imagination ou l'odeur était-elle plus fraîche dehors ? Il était trop tôt, certainement, pour que les premiers miasmes hésitants mais parfaitement identifiables de la mort se manifestent déjà. Elle chercha à mesurer ce que représentait vraiment la nécessité de résoudre deux crimes sans autres ressources que Benton et elle. Les enjeux seraient importants pour l'un comme pour l'autre, mais quel que pût être le résultat, c'était elle qui en serait tenue responsable. Et le monde extérieur, leur monde, ne trouverait aucune excuse à un échec. Les deux crimes étaient des cas d'école : une petite communauté fermée, aucun accès de l'extérieur, un nombre limité de suspects, encore plus limité maintenant que Speidel était hors de cause pour le meurtre de Boyde. Un échec ne leur serait pardonné que si Benton et elle étaient victimes du SRAS. Ils risquaient la contagion l'un comme l'autre. Ils étaient restés enfermés avec Dalglish pendant une heure dans son salon de Seal Cottage. Et voilà qu'ils devaient enquêter sous la menace d'une maladie redoutable. Mais le risque de contracter le SRAS pesait moins lourd à ses yeux, et sans doute à ceux de Benton, que la crainte d'un fiasco, que la peur de devoir quitter Combe Island sans avoir résolu cette affaire.

Elle l'aperçut alors au loin, pédalant énergiquement, appareil photo en bandoulière, une main au milieu du guidon, l'autre tenant sa mallette. Il jeta la bicyclette contre le mur de Seal Cottage et se dirigea vers elle. Elle ne lui parla pas de la conversation qu'elle avait eue avec Emma mais lui relata son entretien avec Harkness.

« Je suis surpris, observa Benton, qu'il ne vous ait pas dit que si le nombre de cadavres continue à grimper comme ça, nous aurons bientôt résolu l'affaire par élimination. Quelles photos voulez-vous que je prenne ? »

Pendant le quart d'heure suivant, ils travaillèrent ensemble. Benton photographia le corps sous la chape, puis le visage défiguré, la chapelle, les environs immédiats, ainsi que la falaise supérieure et inférieure, insistant sur un mur de pierre sèche à moitié démolí. Ils se rendirent ensuite à Chapel Cottage. Il est curieux, songea Kate, que le silence puisse être aussi oppressant ; que Boyde mort, il paraisse plus présent dans cette maison vide que de son vivant.

« Le lit est fait, observa-t-elle. Il n'a pas dormi ici la nuit dernière. Apparemment, il est mort là où nous l'avons trouvé, dans la chapelle.

»

Ils passèrent dans la salle de bains. La baignoire et le lavabo étaient secs, les serviettes rangées. « Il pourrait y avoir des empreintes sur le pommeau de la douche ou sur les robinets, mais nous allons laisser cela aux renforts, s'ils peuvent venir sans danger. Ce qu'il faut faire pour le moment, c'est protéger les preuves. Nous allons verrouiller le cottage et le mettre sous scellés. C'est encore sur les serviettes qu'il y aurait le plus de chances de trouver de l'ADN. Mieux vaut les transmettre au labo. »

À travers la porte ouverte, ils entendirent alors le ronflement du buggy. Regardant dehors, Kate annonça : « Rupert Maycroft est seul. Bien sûr, il n'allait pas venir avec le docteur ou Jo Staveley. Ils doivent être à l'infirmerie. Je suis contente qu'il n'y ait que lui. Je regrette qu'il doive voir la chape, mais au moins, le visage est couvert. »

La civière avait été placée en travers, à l'arrière du véhicule. Benton aida Maycroft à la décharger. Puis celui-ci attendit que les deux policiers l'aient fait rouler jusqu'à la chapelle. Quelques instants plus tard, la triste procession se mit en route à travers la brande, Maycroft devant, au volant du buggy, Kate et Benton derrière, marchant de part et d'autre de la civière qu'ils poussaient. La scène paraissait irréelle à Kate, comme un rite de passage insolite et étranger : le soleil qui surgissait par intermittence, moins brillant désormais, et la brise agitée qui soulevait les cheveux de Maycroft, le vert vif de la chape comme un linceul tapageur, Benton et elle en guise de cortège funèbre, le visage grave, marchant derrière le buggy qui avançait pesamment, le corps bringuebalant parfois quand les roues heurtaient un monticule, le silence que ne brisaient que le bruit de leur progression, le murmure omniprésent de la mer et le cri occasionnel, presque humain, d'un vol de mouettes qui les suivaient, battant des ailes, comme si cette curieuse procession faisait miroiter la promesse de quelques miettes de pain.

Il était presque neuf heures et demie. Kate et Benton avaient passé une vingtaine de minutes avec Maycroft à élaborer la logistique de cette nouvelle situation. Il était temps d'affronter les autres. Benton vit Kate hésiter à la porte de la bibliothèque ; il l'entendit inspirer profondément et eut l'impression que c'était lui qui reprenait son souffle. Il perçut la tension de ses épaules et de sa nuque quand elle redressa la tête pour affronter ce qui l'attendait au-delà de l'acajou lustré et protecteur. En y repensant rétrospectivement, il serait surpris par le nombre de pensées et de craintes qui s'étaient bousculées dans son esprit au cours de ces quelques secondes à peine. Il éprouva pour elle un élan de pitié ; cette affaire serait capitale pour elle, et elle le savait. Son issue aurait également des conséquences majeures pour sa carrière à lui, mais c'était elle la responsable. Pourrait-elle supporter de continuer à travailler avec Dalglish si elle échouait et le décevait ? Il eut soudain une image très précise des derniers mots que Dalglish lui avait dits, devant la chapelle, il entendit sa voix, il revit le visage de Kate. *Elle est amoureuse de lui*, songea-t-il. *Elle croit qu'il va mourir*. Mais l'hésitation n'avait duré que quelques secondes. Posant la main sur le bouton de la porte, elle le tourna fermement.

Il referma le battant derrière eux. L'odeur de la peur les accueillit, aigre comme les exhalaisons d'une chambre de malade. Comment l'atmosphère pouvait-elle être aussi viciée ? Il se dit qu'il laissait son imagination s'emballer ; c'était simplement que toutes les fenêtres étaient fermées. Ils respiraient un air confiné, se communiquant mutuellement leur peur. La scène qu'il découvrait était différente de celle de leur première réunion dans la bibliothèque. Ne s'était-elle vraiment déroulée que trois jours plus tôt ? La fois précédente, ils étaient assis à la longue table rectangulaire comme des écoliers dociles attendant l'arrivée du directeur. Il avait senti leur bouleversement et leur horreur, mais aussi un petit frisson d'excitation : la plupart d'entre eux n'avaient rien à craindre et frôler le crime en participants innocents pouvait être terriblement fascinant. Aujourd'hui, il ne percevait que de la peur.

Comme pour éviter de devoir échanger des regards de part et d'autre de la table, ils s'étaient répartis à travers toute la pièce. Trois

personnes seulement s'étaient regroupées. Mrs Plunkett était assise à côté de Millie Tranter, la grande main de la cuisinière, posée sur la table, tenant celle de la jeune fille ; Jago se trouvait à gauche de Millie alors que, tout au bout de la table, le visage blême, Mrs Burbridge personnifiait dans sa raideur toute l'horreur et tout le chagrin du monde. Emily Holcombe avait pris place dans un des fauteuils de cuir à haut dossier installés devant la cheminée et Roughtwood se tenait derrière elle, au garde-à-vous, attendant les ordres. Mark Yelland était en face, la tête inclinée en arrière, les bras reposant mollement sur les accoudoirs, aussi détendu que s'il était sur le point de s'assoupir. Miranda Oliver et Dennis Tremlett avaient rassemblé deux des petites chaises de bibliothèque devant une des étagères, pour s'asseoir côte à côte ; Dan Padgett, lui aussi sur une des petites chaises, était seul, tête basse, les bras ballants entre les genoux.

Lorsque Kate et Benton entrèrent, tous les regards se tournèrent vers eux, mais dans un premier temps, personne ne bougea. Maycroft, qui les avait suivis, se dirigea vers la table et prit une des chaises libres. Kate demanda : « Pourriez-vous ouvrir une fenêtre ? »

Ce fut Jago qui se leva et qui passa de croisée en croisée. Une brise glaciale pénétra dans la pièce, et ils entendirent plus distinctement le martèlement de l'océan.

Miranda Oliver intervint : « Pas toutes, Jago. Deux suffisent. »

Il y avait une nuance d'irritation dans sa voix. Elle regarda autour d'elle, comme pour chercher un soutien, mais personne ne dit rien. Silencieusement, Jago referma toutes les fenêtres sauf deux.

Kate attendit avant de commencer : « Il y a deux raisons qui nous ont conduits à nous réunir tous ici, à l'exception du docteur Staveley et de sa femme, qui nous rejoindront dans quelques instants. Mr Maycroft vous a certainement annoncé qu'un second décès s'est produit sur cette île. Le commandant Dalglish a découvert le corps d'Adrian Boyde dans la chapelle ce matin à huit heures. Vous savez aussi, je le suppose, que Mr Speidel a été hospitalisé et qu'il est atteint du SRAS, Syndrome Respiratoire Aigu Sévère. Malheureusement, Mr Dalglish est aussi tombé malade. Autrement dit, c'est moi qui suis maintenant en charge de l'enquête, avec l'inspecteur Benton-Smith. Par ailleurs, nous allons tous être mis en quarantaine. Le docteur Staveley vous expliquera combien de temps cela risque de durer. En attendant, mon collègue et moi-même poursuivrons évidemment l'enquête sur la mort de Mr Oliver et sur l'assassinat d'Adrian Boyde. Pour le moment, il nous paraît plus raisonnable et plus commode que tous les occupants des cottages viennent s'installer dans les communs ou dans le manoir. Avez-vous quelque chose à ajouter, Mr Maycroft ? »

Maycroft se leva. Sans lui laisser le temps de dire un mot, Mark Yelland intervint : « Vous avez utilisé le mot d'assassinat. Devons-nous comprendre que ce second décès ne peut être imputable ni à un accident ni à un suicide ? »

– Mr Boyde a été assassiné, confirma Kate. Pour le moment, je ne peux pas vous en dire davantage. Avez-vous quelque chose à ajouter, Mr Maycroft ? »

Un silence de plomb accueillit ces paroles. Benton s'était attendu à des réactions bruyantes, à des murmures décousus, à des exclamations d'horreur ou de surprise, mais tout le monde paraissait sous le choc. Il n'entendit qu'une inspiration simultanée, si basse qu'on aurait pu la prendre pour le susurrement de la brise vivifiante. Tous les regards se tournèrent vers Maycroft. Il se leva et se cramponna au dossier de sa chaise, poussant Jago du coude, apparemment inconscient de sa présence. Les articulations de ses doigts se dessinaient, blanches contre le bois, et son visage, vidé de couleur et de toute vitalité, était celui d'un vieillard. Mais quand il parla, sa voix ne tremblait pas :

« L'inspectrice principale Miskin vous a exposé les faits. Guy et Jo Staveley s'occupent en ce moment de Mr Dalglish, mais le docteur Staveley sera là dans un instant pour vous faire un petit exposé sur le SRAS. Tout ce que je veux dire, c'est exprimer à la police, en notre nom à tous, notre bouleversement et notre horreur devant la mort d'un homme bon, qui faisait partie intégrante de notre communauté. Je souhaite ajouter que nous coopérerons avec l'inspectrice Miskin comme nous l'avons fait avec Mr Dalglish. J'ai déjà discuté avec elle des dispositions à prendre. Ce nouveau crime sans mobile apparent met en danger tous les innocents. Peut-être avons-nous été un peu trop prompts à imaginer que notre île est inviolable. Nous nous sommes trompés. Je tiens à souligner que je ne fais qu'exprimer mon avis, et non celui de la police. Mais les inspecteurs tiennent, eux aussi, à ce que nous nous regroupions. Il y a deux suites vacantes ici, dans le manoir, et de quoi loger un certain nombre de personnes dans les communs. Je suggère que vous fermiez vos cottages avec les clés qui vous ont été remises à tous et que vous apportiez ici ce dont vous avez besoin. La police aura certainement besoin de fouiller les cottages à la recherche d'un éventuel intrus et je remettrai un jeu de clés à l'inspectrice Miskin. Quelqu'un a-t-il des questions à poser ? »

La voix d'Emily Holcombe était ferme et assurée. Il sembla à Benton qu'elle était la moins perturbée de toutes les personnes présentes dans la pièce : « Nous préfererions rester à Atlantic Cottage, Roughtwood et moi. Si j'ai besoin de protection, il est parfaitement en mesure de l'assurer. Nous avons des verrous que nous pouvons tirer la nuit pour nous protéger d'éventuels maraudeurs. Dans la mesure où

nous ne pouvons pas nous enfermer ici, dans le manoir, sans désagrément, je ne vois pas pourquoi ceux qui se sentent suffisamment en sécurité ne resteraient pas chez eux. »

Miranda Oliver intervint en lui coupant presque la parole. Tous les membres du groupe, tels des automates, tournèrent les yeux vers elle : « Je veux rester chez moi. Dennis est venu s'installer dans mon cottage. Je ne cours aucun danger. Notre futur mariage n'est plus un secret pour personne. Il ne serait pas décent de l'annoncer à la presse aussi peu de temps après la mort de mon père, mais nous sommes fiancés. Il va de soi que je n'ai pas envie d'être séparée de mon fiancé à un moment comme celui-ci. »

Benton eut l'impression que cette déclaration avait été préparée à l'avance, mais elle le surprit tout de même. Ne sentait-elle pas à quel point l'annonce triomphante de ses fiançailles était déplacée en pareilles circonstances ? Il perçut une gêne générale et s'étonna que ce genre d'impair ait le pouvoir de déconcerter en présence d'un crime et devant la crainte de la mort.

« Et vous, docteur Yelland ? demanda Emily Holcombe. Votre cottage est assez éloigné.

– Je vais venir m'installer ici. Il n'y a qu'une personne sur cette île qui puisse être certaine d'être en sécurité, c'est l'assassin lui-même. Et puisque ce n'est pas moi, je me sentirai mieux ici, dans le manoir, que seul à Murrelet Cottage. Nous avons probablement affaire à un déséquilibré qui ne choisit peut-être pas ses victimes selon des critères rationnels. Si je pouvais disposer d'une des suites, je préférerais cela à un appartement dans les communs. J'ai apporté du travail, il me faudrait donc un bureau.

– Il est indispensable que Jago reste chez lui pour surveiller le port, observa Maycroft. Cela vous pose-t-il un problème, Jago ?

– Il faut bien que quelqu'un occupe ce cottage, Monsieur, et je n'aimerais pas que ce soit quelqu'un d'autre que moi. Je peux veiller sur moi-même. »

Depuis que Maycroft avait cessé de parler, Millie avait sangloté discrètement, avec un petit bruit aussi faible et pathétique que le miaulement d'un chat. De temps en temps, Mrs Plunkett resserrait l'étreinte de sa main autour du petit poignet, mais ce fut la seule manifestation de réconfort. Personne d'autre ne sembla remarquer la détresse de Millie, qui se mit soudain à crier : « Je ne veux pas m'installer ici ! Je veux partir de cette île ! Je ne veux pas rester quelque part où on se fait assassiner ! Vous ne pouvez pas m'obliger à rester ! » Elle se tourna vers Jago : « Jago, tu veux bien m'emmener ? Emmène-moi avec la vedette. J'irai chez Jake. Je peux aller n'importe où. Vous ne pouvez pas me garder ici.

– En théorie, j’imagine qu’elle a raison, dit Yelland. C’est de notre plein gré, certainement, que nous restons en quarantaine. Les autorités responsables de cette île, quelles qu’elles soient, ne peuvent pas prendre de mesures coercitives tant que nous ne souffrons pas effectivement d’une maladie infectieuse. Je suis parfaitement d’accord pour rester, je voudrais simplement des précisions sur la situation juridique. »

La voix de Maycroft s’éleva, plus impérieuse que Benton ne l’avait jamais entendue : « Je suis en train de m’en informer. Si quelqu’un décidait de partir, je pense qu’on lui demanderait de rester chez lui et d’éviter tout contact avec quiconque tant que la période d’incubation n’est pas passée. Il me semble qu’elle est de deux à dix jours, mais le docteur Staveley nous en dira davantage. La question est purement rhétorique, pourtant. Il n’y a pas de bateaux de visiteurs qui viennent sur Combe et en tout état de cause, aucun ne sera autorisé à débarquer à présent.

– Si bien qu’en fait, nous sommes prisonniers, commenta Emily.

– Pas plus, Emily, que lorsqu’il y a beaucoup de brouillard ou une violente tempête. La vedette est sous mon autorité. Je n’ai pas l’intention de la mettre à disposition de qui que ce soit avant la fin de la période d’incubation. Quelqu’un a-t-il une objection à formuler ? »

Personne ne dit mot, sauf Millie, dont la voix s’éleva crescendo : « Je ne veux pas rester ! Vous ne pouvez pas me forcer ! »

Jago rapprocha sa chaise de la sienne et lui chuchota à l’oreille. Personne n’entendit ce qu’il disait, mais Millie se calma peu à peu avant de demander, maussade : « Alors pourquoi est-ce que je ne peux pas aller à Harbour Cottage avec toi ?

– Parce que tu vas rester ici, au manoir, avec Mrs Burbridge. Personne ne te fera de mal. Sois sage et raisonnable et quand tout sera fini, tu seras une vraie héroïne. »

Mrs Burbridge était restée silencieuse pendant tout ce temps. La voix brisée, elle prit alors la parole : « Personne n’a eu un seul mot pour Adrian Boyde. Personne. Il a été assassiné brutalement et nous ne pensons qu’à notre propre sécurité, nous nous demandons qui sera la prochaine victime, si nous allons attraper le SRAS ; et pendant ce temps, il va se retrouver dans je ne sais quelle morgue en attendant d’être découpé et étiqueté, comme une simple pièce à conviction dans une affaire d’homicide.

– Evelyn, dit Maycroft patiemment. J’ai dit que c’était un homme bon, et c’est vrai. Vous avez raison. J’ai été trop préoccupé par les obligations que nous impose cette double urgence pour trouver les mots qu’il fallait. Mais nous prendrons un moment pour le pleurer.

– Vous n'en avez pas pris pour mon père ! » Miranda avait bondi sur ses pieds. « Ça vous était bien égal qu'il soit mort ou vivant. Certains d'entre vous sont même bien contents qu'il soit mort. Je sais ce que vous pensiez de lui, alors ne vous imaginez pas que je vais me lever pour observer deux minutes de silence à la mémoire de Mr Boyde, si c'est ce que vous envisagez. » Elle se tourna vers Kate : « Et n'oubliez pas que c'est papa qui est mort le premier. Vous êtes censés mener l'enquête sur sa mort aussi.

– C'est ce que nous faisons. »

Il faut que nous les gardions tous ensemble, songea Benton. Nous ne pouvons pas les protéger tous, et en même temps enquêter sur un double meurtre, c'est la seule occasion que nous ayons d'affirmer notre autorité. Si nous ne prenons pas les choses en main maintenant, nous ne le ferons jamais. Nous ne pouvons pas laisser Emily Holcombe avoir le dernier mot.

Il jeta un regard en direction de Kate et elle sentit la force de son inquiétude. « Avez-vous quelque chose à ajouter, inspecteur ? demanda-t-elle.

– Une seule chose, inspectrice. » Il se tourna vers le groupe avant de poser les yeux sur Emily Holcombe. « Nous ne vous demandons pas de quitter les cottages uniquement pour assurer votre sécurité. Mr Dalglish étant malade, nous sommes dans l'obligation de faire l'usage le plus efficace des effectifs dont nous disposons. Il paraît aussi prudent que raisonnable de regrouper tout le monde en un seul lieu. Ceux qui ne coopéreront pas entraveront gravement l'enquête. »

Benton avait-il vraiment vu une lueur d'amusement ironique sur le visage de Miss Holcombe ? « Si vous présentez les choses ainsi, inspecteur, dit-elle, je suppose que nous n'avons pas le choix. Je n'ai pas la moindre intention de vous servir de bouc émissaire en cas d'échec. Vous feriez mieux de venir avec moi au manoir, Miranda. Mr Tremlett se trouvait tout à fait bien dans les communs jusqu'alors. Vous devriez pouvoir supporter une ou deux nuits de séparation. »

Avant que Miranda n'ait eu le temps de répondre, la porte s'ouvrit sur Guy Staveley. Benton s'attendait à le voir en blouse blanche ; le pantalon de velours brun et la veste de tweed qu'il avait enfilés au début de la journée paraissaient à présent incongrus. Il entra calmement dans la pièce. Son visage était aussi grave que celui de Maycroft, et avant de prendre la parole, il jeta un coup d'œil en direction de son collègue, comme pour se rassurer. Mais sa voix était ferme, et chargée d'une autorité surprenante. Cet homme-là n'avait rien à voir avec le Staveley que Benton avait découvert à leur arrivée. Tous les yeux étaient braqués sur lui. Dévisageant tour à tour tous les membres de l'assistance, Benton reconnut l'espoir, l'angoisse et l'appel muet qu'il avait vus dans d'autres yeux : le besoin désespéré d'être

rassuré par un spécialiste.

La chaise située à une extrémité de la table rectangulaire était libre et Staveley la prit, s'asseyant en face de Mrs Burbridge. Maycroft se déplaça à sa droite et les membres du groupe qui étaient encore debout, dont Kate, se trouvèrent des sièges. Seul Benton ne s'assit pas. Il se dirigea vers la fenêtre, savourant la brise iodée qui pénétrait dans la pièce.

Staveley prit la parole : « L'inspectrice Miskin vous aura dit que nous savons maintenant que Mr Speidel est atteint du SRAS. Il est hospitalisé dans une unité d'isolement spéciale de Plymouth et il est bien soigné. Sa femme et d'autres membres de sa famille vont arriver d'Allemagne et ne le verront, bien sûr, que dans des conditions de sécurité rigoureuses. Son état est encore préoccupant. Il faut également que je vous dise que le commandant Dalglish a été probablement contaminé et qu'il se trouve actuellement à l'infirmerie, ici. Des prélèvements vont être faits pour confirmer le diagnostic, mais j'ai bien peur qu'il n'y ait guère de doute. Si son état s'aggrave, il sera transféré lui aussi par hélicoptère à Plymouth.

« Je tiens cependant à vous rassurer : la principale voie de diffusion du SRAS est un contact étroit entre les personnes, sans doute par les postillons émis lorsqu'une personne infectée tousse ou éternue, ou lorsque quelqu'un touche une surface ou un objet contaminé par des postillons infectés avant de porter ses mains à son nez, sa bouche ou ses yeux. Il est possible que le SRAS soit transporté dans l'atmosphère par d'autres moyens, mais pour le moment, il n'y a aucune certitude. Nous pouvons estimer que seuls ceux d'entre vous qui sont entrés en contact étroit avec Mr Speidel ou Mr Dalglish courent un vrai risque. Il convient néanmoins que toutes les personnes qui se trouvent sur Combe soient soumises à une quarantaine d'une dizaine de jours. Les services sanitaires peuvent imposer une quarantaine à une personne infectée et, dans certains cas, à ceux qui risquent de l'être. Je ne sais pas s'ils prendraient cette mesure pour ceux d'entre vous qui n'ont pas été en contact direct avec Mr Speidel et Mr Dalglish. Mais j'espère que vous admettrez que le plus raisonnable serait que nous nous plions à une quarantaine volontaire et que nous acceptions de rester ici sur l'île jusqu'à ce que l'alerte soit levée. Après tout, on ne nous impose pas une quarantaine loin de chez nous. Abstraction faite de la police et de nos visiteurs, nous sommes chez nous sur Combe. Tout ce qu'on nous demande, c'est de renoncer à tout déplacement jusqu'à ce que le danger d'infection soit passé. Si quelqu'un s'y oppose, je serais heureux qu'il me le fasse savoir. »

Tout le monde se tut. Millie fit mine un instant de vouloir se rebeller avant de sombrer dans une résignation morose. Padgett

intervint alors, d'une voix aiguë : « Cela ne me convient pas du tout. Je ne suis pas chez moi sur Combe, plus maintenant. Je dois me rendre à Londres pour un entretien à propos de mes études. Maintenant que ma mère est morte, je ne resterai pas sur Combe et il m'est impossible de retarder mon départ de dix jours. Si je manque cet entretien, je risque de ne pas pouvoir m'inscrire. »

Curieusement, ce fut Yelland qui lui répondit : « C'est ridicule. Bien sûr que vous pourrez encore vous inscrire. Je ne pense pas qu'ils soient enchantés de vous voir arriver s'ils savent que vous risquez d'avoir été contaminé par le SRAS.

– Je ne l'ai pas été. Le docteur Staveley vient de l'expliquer.

– Le commandant Dalglish vous a interrogé, non ? Ou alors, c'est un de ses collègues, et ils ont été exposés à l'infection. Pourquoi ne pas accepter l'inévitable et cesser de pleurnicher ? »

Padgett rougit et sembla sur le point de répliquer, mais le docteur Staveley reprit la parole : « Bien. Nous sommes donc d'accord pour accepter une quarantaine volontaire. Je vais en informer les autorités. Bien sûr, pendant ce temps, des recherches internationales seront entreprises pour essayer de retrouver tous les passagers qui ont pris l'avion à Pékin avec Mr Speidel et de mettre la main sur l'ami chez qui il a logé dans le sud de la France. Dieu merci, ce n'est pas de mon ressort. Pour le moment, mon épouse et moi-même soignons le commandant Dalglish, mais il n'est pas impossible que j'aie à le transférer à Plymouth ultérieurement. En attendant, si l'un de vous tombe malade, je vous demande de venir immédiatement à l'infirmerie. Le SRAS se manifeste généralement par de la fièvre et les symptômes habituels de la grippe : maux de tête, sentiment de malaise général, courbatures. Certains patients, mais pas tous, présentent d'emblée de la toux. Je crois que je n'ai rien d'autre à vous dire pour le moment. L'assassinat d'Adrian Boyde, qui en temps normal aurait chassé de notre esprit tous autres soucis et considérations, est entre les mains de l'inspectrice principale Miskin et de l'inspecteur Benton-Smith. Je compte sur vous pour collaborer avec eux comme nous l'avons fait avec le commandant Dalglish. Quelqu'un a-t-il des questions à poser ? » Il se tourna vers Maycroft : « Avez-vous quelque chose à ajouter, Rupert ?

– Un mot seulement, à propos de la publicité. La nouvelle sera annoncée au journal de treize heures, à la radio et à la télévision. J'ai bien peur que cela ne mette fin à notre précieuse intimité. Nous faisons tout notre possible pour limiter les désagréments. Tous les téléphones sont sur liste rouge, ce qui ne veut pas dire que personne ne va découvrir les numéros. Les services de relations publiques de New Scotland Yard s'occupent de tout ce qui concerne les meurtres. Ils

sont chargés de déclarer à la presse que l'enquête policière progresse mais qu'elle a été ouverte tout récemment. L'enquête du coroner à propos de la mort de Mr Oliver a été repoussée et quand elle aura lieu, elle sera probablement ajournée. Ceux d'entre vous qui s'intéressent aux nouvelles à sensation et ont envie de ne rien manquer pourront peut-être convaincre Mrs Plunkett de les laisser regarder sa télévision. Les journaux, avec les provisions nécessaires, seront largués par hélicoptère. Je ne peux pas dire que j'attende leur arrivée avec impatience.

– Et votre personnel intérimaire, les gens qui viennent à la semaine ? Les journalistes ne vont-ils pas les harceler ? demanda le docteur Yelland.

– Je ne pense pas que leur identité soit connue. Si la presse entre en contact avec eux, elle n'en tirera sans doute pas grand-chose. Personne ne peut débarquer sur l'île. L'héliport sera rendu impraticable, sauf quand nous saurons qu'une ambulance aérienne arrive ou qu'on nous livre des provisions. Nous serons sans doute un peu dérangés par des hélicoptères qui feront le tour de l'île, mais il faudra nous y faire. Souhaitez-vous intervenir, inspectrice ?

– Je voudrais simplement ajouter une ou deux choses à ce que j'ai déjà dit. Il faut que vous restiez groupés le plus possible. Si vous voulez prendre l'air, faites-vous accompagner d'une ou deux personnes et restez à portée de vue du manoir. Vous avez tous la clé de votre cottage ou de votre chambre au manoir ou dans les communs. Je vous conseille de les garder fermés. L'inspecteur Benton-Smith et moi-même aimerions que vous consentiez à ce que nous fouillions vos chambres si cela se révèle nécessaire. Je tiens à gagner du temps. Quelqu'un a-t-il une objection à formuler ? » Personne ne répondit. « Bien. Je prends votre silence pour un consentement. Merci. Avant que nous nous dispersions, j'aimerais que vous notiez par écrit où vous étiez et ce que vous avez fait entre vingt et une heures hier et huit heures ce matin. L'inspecteur Benton-Smith va vous apporter du papier et des stylos et ramasser vos feuilles.

– Nous allons ressembler à une bande d'étudiants un peu rassis en train de plancher sur leurs examens de fin d'année, remarqua Emily Holcombe. L'inspecteur Benton-Smith est-il chargé de nous surveiller ?

– Non, Miss Holcombe, dit Kate. Auriez-Vous l'intention de tricher ? » Elle se tourna vers le reste du groupe : « Ce sera tout pour le moment. Merci. »

Les feuilles de papier et les stylos avaient été préparés sur le bureau de Maycroft. En traversait le couloir pour aller les chercher, Benton se dit que leur première rencontre en duo, à Kate et lui, avec les suspects, ne s'était pas mal passée. Il sentait qu'ils en revenaient à

la théorie réconfortante selon laquelle, d'une manière ou d'une autre, un étranger était arrivé à prendre pied sur l'île. À quoi bon les détromper ? L'idée effrayante d'un assassin psychopathe en liberté les inciterait au moins à rester ensemble. Il y avait un autre avantage encore : se sentant plus en sécurité, l'assassin serait plus confiant. Et c'était quand un assassin prenait de l'assurance qu'il courait le plus de risques. Il jeta un coup d'œil à sa montre. La marée serait haute dans moins d'une heure et demie. Mais d'abord, ils devaient voir Mrs Burbridge. Son témoignage rendrait peut-être cette périlleuse expédition inutile.

Contrairement aux autres, elle ne s'était pas installée pour écrire sa déposition, mais avait plié la feuille et l'avait soigneusement rangée dans son sac. Se levant aussi péniblement que si elle était soudain devenue une vieille femme, elle se dirigea alors vers la porte. L'ouvrant pour elle, Kate dit : « Nous aimerions vous voir un instant, Mrs Burbridge et c'est plutôt urgent. Pouvons-nous faire cela tout de suite ? »

Sans les regarder, Mrs Burbridge dit : « Accordez-moi juste cinq minutes. S'il vous plaît. Juste cinq minutes. »

Et elle partit. Benton regarda sa montre. « Espérons que ce ne sera pas plus, inspectrice. »

Mrs Burbridge accueillit Kate et Benton en silence. Au léger étonnement de Kate, elle ne les reçut pas au salon mais dans son atelier de couture, où elle prit place devant la grande table. Dans la bibliothèque, Kate avait été trop soucieuse de trouver les mots justes pour se concentrer sur les visages. Elle découvrit alors une femme tellement ravagée par le chagrin qu'elle eut peine à reconnaître celle qu'elle avait rencontrée après l'assassinat d'Oliver. Sa peau, grise comme du parchemin, était sillonnée de rides, et les yeux pleins de douleur, qui baignaient dans un lit humide de larmes retenues, avaient perdu toute couleur. Mais Kate y lut autre chose, une désolation de l'âme imperméable à tout réconfort. Elle ne s'était jamais sentie moins à la hauteur, ni moins utile. Elle regrettait de tout cœur l'absence d'AD. Il aurait su quoi dire, lui, comme toujours.

Des images fugaces d'autres deuils lui revinrent à l'esprit, tel un collage changeant. Il y en avait eu tant, tant de mauvaises nouvelles à annoncer, depuis qu'elle était entrée dans la police. Une succession de portes qui s'ouvraient devant elle sans qu'elle eût jamais besoin de sonner ou de frapper ; des épouses, des maris, des enfants, devinant la vérité à son regard avant qu'elle n'ait eu le temps de parler ; elle, qui farfouillait dans des cuisines inconnues pour préparer la « bonne tasse de thé » traditionnelle, qui n'était jamais bonne et que les familles affligées buvaient avec une courtoisie déchirante.

Cette détresse-là était bien au-delà du secours passager du thé chaud et sucré. Parcourant la pièce du regard comme si elle la voyait pour la première fois, elle sentit monter en elle un mélange de pitié et de colère ; les écheveaux de soie de couleurs vives, le panneau de liège orné d'échantillons, de photos, de symboles et, devant Mrs Burbridge, le petit carré de tissu plié contenant l'ouvrage de Millie, tous ces témoignages d'une créativité innocente et heureuse à jamais ternie dorénavant par l'horreur et le sang.

Leur attente silencieuse n'avait peut-être duré que dix secondes, mais le temps semblait s'être arrêté. Les yeux tristes se plongèrent enfin dans ceux de Kate. « C'est la chape, n'est-ce pas ? C'est à cause de la chape. Et c'est moi qui la lui ai donnée. »

Kate répondit doucement. « Elle était posée sur le corps de Mr Boyde, mais on ne s'en est pas servi pour le tuer. » *Était-ce ce que Mrs Burbridge avait en tête ?* Kate ajouta : « Il n'a pas été étouffé. La chape était simplement posée sur lui.

– Est-elle... est-elle tachée de son sang ?

– Oui. J'en ai bien peur. »

Kate ouvrit la bouche pour dire : *Mais je pense qu'on doit pouvoir la nettoyer*, mais se ravisa au dernier moment. Elle avait entendu Benton prendre une rapide inspiration. Avait-il compris qu'elle était sur le point de dire une bêtise aussi insultante que stupide ? Ce n'était pas la perte d'un objet créé avec amour qui désolait Mrs Burbridge, elle ne pleurerait pas le temps et l'effort gaspillés.

Elle regarda alors, elle aussi, autour d'elle comme si elle ne savait plus où elle était. « Tout cela n'a aucun sens, n'est-ce pas ? murmura-t-elle. Rien n'est réel. À quoi bon enjoliver une idée ? Je lui ai donné la chape. Si je ne l'avais pas fait... » Sa voix se brisa.

« Cela n'aurait rien changé, dit Kate. Croyez-moi, l'assassin aurait agi avec ou sans chape. Elle n'avait rien à voir là-dedans. »

Benton prit alors la parole, et Kate fut surprise par la douceur de sa voix.

« C'est l'assassin qui l'a recouvert de la chape, mais le geste était approprié, vous ne croyez pas ? Adrian était prêtre. Peut-être le contact de la soie aura-t-il été la dernière chose qu'il ait sentie. Vous ne pensez pas que cela aurait pu le reconforter ? »

Elle leva les yeux vers lui, puis tendit un bras tremblant et saisit la jeune main sombre dans la sienne. « Si, dit-elle. Vous avez raison. Merci. »

Kate prit silencieusement une chaise et l'approcha de la sienne. « Nous trouverons celui qui a fait ça, promet-elle, mais nous aurons besoin de votre aide, surtout maintenant que Mr Dalglish est malade. Nous devons savoir ce qui s'est passé hier soir. Vous disiez que vous aviez donné la chape à Mr Boyde. »

Mrs Burbridge avait recouvré son sang-froid. « Il est passé me voir après le dîner. J'avais mangé ici comme d'habitude, mais je l'attendais. Nous avions pris rendez-vous un peu plus tôt. Je lui avais dit que la chape était terminée et il avait envie de la voir. Dans d'autres circonstances, sans l'assassinat de Mr Oliver, Adrian l'aurait apportée à l'évêque. Il me l'avait proposé, parce qu'il y voyait une sorte de mise à l'épreuve. Je pense qu'il se sentait prêt à quitter l'île, pour quelques jours au moins.

– Dans ce cas, pourquoi la chape était-elle dans une boîte ? demanda Kate.

– Je l'avais emballée, mais pas pour qu'il l'emporte hors de l'île. Nous savions que c'était impossible pour le moment. J'avais simplement pensé qu'Adrian serait heureux de la mettre, peut-être pour dire les vêpres. Il les disait presque tous les soirs. Il ne l'aurait pas portée pour célébrer la messe, cela n'aurait pas été correct. J'ai bien vu, pendant qu'il la regardait, qu'il aurait aimé l'enfiler, alors je

lui ai dit que cela me rendrait service de savoir comment elle tombait, si elle était confortable. Ce n'était qu'un prétexte, en fait. Je voulais lui donner le plaisir de la porter.

– Vous rappelez-vous à quelle heure il est parti d'ici avec le paquet ?

– Il n'est pas resté longtemps. J'ai senti qu'il avait envie de rentrer chez lui. Après son départ, j'ai éteint et je suis allée dans mon salon, écouter la radio. Je me rappelle avoir regardé ma montre parce qu'il y avait une émission que je ne voulais pas manquer. Il était neuf heures moins cinq.

– Vous dites avoir senti qu'il voulait rentrer chez lui, remarqua Benton. Était-ce habituel ? Je veux dire, vous a-t-il paru plus pressé que d'habitude ? Avez-vous été surprise qu'il ne reste pas plus longtemps ? Avez-vous eu l'impression qu'il avait l'intention de passer voir quelqu'un en rentrant chez lui ? »

La question était importante et la réponse capitale. Mrs Burbridge s'en rendit manifestement compte. Après un instant de réflexion, elle expliqua : « Je n'ai pas trouvé cela insolite sur le moment. Je me suis dit qu'il avait du travail ou envie d'écouter une émission de radio. Il est vrai qu'en général, il n'était pas pressé de partir. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'il était pressé, en fait. Il est tout de même resté vingt-cinq minutes.

– De quoi avez-vous parlé ? demanda Benton.

– De la chape, de l'étoile et d'autres ouvrages que j'avais en train. Il a admiré les antependiums. Nous avons bavardé, c'est tout. Nous n'avons pas parlé du meurtre de Mr Oliver, mais je crois qu'il était préoccupé. Cette mort l'avait profondément affecté. Comme nous tous, évidemment, mais pour lui, c'était un sentiment plus profond. Après tout, c'est un peu normal. Le mal lui était familier. »

Kate se leva. « Je ne veux pas que vous restiez seule ici, Mrs Burbridge. Je sais bien que tout le monde va être logé dans le manoir, mais malgré tout, je préférerais que vous ne passiez pas la nuit seule dans votre appartement.

– Ne vous en faites pas. Mrs Plunkett n'a pas envie de rester seule non plus et elle m'a proposé de m'héberger. Jago et Dan vont déplacer mon lit. Je l'accueillerais volontiers ici, mais sa télévision lui manquerait. Je pense qu'aucune de nous ne dormira très bien. Tous ceux qui d'habitude ne s'intéressent pas à la télé vont vouloir regarder les informations. Tout est bouleversé, n'est-ce pas ?

– Oui, reconnut Kate. Je crois que vous avez raison.

– Vous nous avez demandé de noter ce que nous avons fait, hier soir. J'ai emporté le papier avec moi, mais je n'en ai rien fait. Je n'ai

pas eu le courage d'écrire ce qui s'est passé. Est-ce essentiel ? »

Kate répondit gentiment : « Plus maintenant, Mrs Burbridge. Vous nous avez dit ce que nous voulions savoir. Vous aurez sans doute à faire une déposition officielle un peu plus tard, mais ne vous faites pas de souci pour le moment. »

Ils la remercièrent et partirent. Ils l'entendirent refermer la porte à clé derrière eux.

« Il lui a donc fallu une heure pour rentrer chez lui, observa Benton. Même dans le noir, la traversée de la brande ne peut pas prendre plus d'une demi-heure, en comptant large.

– Peut-être serait-il utile de chronométrer le trajet, de nuit si possible. Je vois mal Boyde aller faire une petite promenade, par une nuit sans étoiles et chargé d'un paquet encombrant. Il est passé voir quelqu'un et quand nous saurons qui, nous tiendrons Calcraft. » Elle regarda sa montre. « Il nous a fallu vingt minutes pour obtenir cette information, mais elle est capitale, et nous ne pouvions pas bousculer Mrs Burbridge. Je tiens à être sur place quand le professeur Glenister arrivera. Nous devons nous tenir à distance, mais je voudrais que nous soyons là quand ils emporteront le corps. »

Ils entraient dans l'appartement de Kate quand le téléphone sonna. Le professeur Glenister devait témoigner au Palais de Justice et serait indisponible pendant deux jours. Le médecin local était tout à fait compétent et elle suggérerait qu'ils fassent appel à lui. Toutes les pièces à conviction pourraient être emportées au labo quand l'hélicoptère viendrait prendre le corps.

Reposant le combiné, Kate dit : « C'est peut-être aussi bien. Nous avons du travail à faire sur le lieu du crime et j'aimerais bien retrouver cette pierre s'il y a moyen. Si la marée monte, nous avons déjà peut-être perdu trop de temps.

– Ce n'est pas du temps perdu, observa Benton. Il était indispensable de voir tous les occupants de l'île et d'assurer leur sécurité. Et il nous fallait le témoignage de Mrs Burbridge. Si Boyde lui avait dit où il allait, l'affaire serait déjà résolue. À deux, nous ne pouvons pas être partout à la fois. La marée devrait être encore basse, si elle a changé juste avant dix heures, hier soir. Nous avons presque une heure devant nous avant qu'elle soit de nouveau haute.

– J'espère que vous avez raison. »

Après un instant d'hésitation, elle ajouta : « Vous vous en êtes très bien tiré tout à l'heure, inspecteur. Vous avez su dire les mots qu'il fallait à Mrs Burbridge, ceux qui étaient le plus à même de la reconforter.

– J'ai reçu une éducation religieuse, vous savez. C'est parfois utile.

»

Elle observa son visage sombre et séduisant. Il avait l'impassibilité d'un masque. « Maintenant, il faut appeler Jago et lui demander de nous retrouver avec le buggy et le matériel d'escalade. Nous ne pourrons pas nous attaquer à cette falaise sans lui. Il faudra que quelqu'un, Maycroft sans doute, le remplace à Harbour Cottage pendant ce temps. »

Benton eut l'impression que Maycroft mettait un temps fou à se libérer de ses autres obligations avant de descendre au port relayer Jago et lui expliquer qu'ils avaient besoin de lui. Sentant que Maycroft préférerait être seul pour accomplir cette tâche, ils attendirent devant le phare avec le buggy. Benton résistait difficilement à la tentation de garder les yeux rivés sur sa montre, obsession exaspérante qui ne servait qu'à aggraver son impatience.

« J'espère que nous pouvons travailler avec lui sans risque, lança-t-il impulsivement.

– Tant que nous ne lui faisons pas voir ce que nous trouvons, en admettant que nous trouvions quelque chose...

– Je pensais à l'escalade.

– Nous n'avons pas le choix. AD ne pense pas que Jago soit notre homme, et il ne s'est encore jamais trompé. »

Jago les avait rejoints. Benton et lui chargèrent le matériel dans le buggy et Kate prit le volant. Sans un mot, ils traversèrent le plateau en cahotant. Benton savait que Kate souhaitait préserver les environs du lieu du crime, et elle arrêta effectivement le buggy à une vingtaine de mètres de la chapelle.

Elle s'adressa à Jago : « L'objet que nous cherchons a probablement été jeté par-dessus la falaise du haut ou du bas, à proximité de la chapelle. Il va falloir que l'inspecteur Benton-Smith ou moi descendions en rappel pour examiner le terrain. Nous avons besoin de votre aide. »

Jago ne répondit pas. Kate se laissa glisser entre les buissons et les rochers en saillie jusqu'à la corniche inférieure. Suivie des autres, elle longea l'étroite plate-forme jusqu'au moment où, levant les yeux, elle estima qu'ils devaient être juste sous la chapelle. S'approchant du bord, ils regardèrent vers le bas. Les strates de granit, fissuré par endroits, à d'autres brillant comme de l'argent, tombaient vers la mer sur plus de vingt mètres, interrompues seulement par quelques éperons semblables à des paniers suspendus, avec leurs crevasses festonnées de feuillage et de grappes de petites fleurs blanches. Au pied de la falaise, ils distinguèrent une crique sans plage, simple amas de pierres et de galets contre la façade rocheuse. La marée montait rapidement.

Kate se tourna vers Jago : « Peut-on descendre ? Pensez-vous qu'il y ait un problème ?

– Pas pour descendre, non, dit-il, mettant fin à son mutisme. Mais

comment avez-vous l'intention de remonter ? Il faut être un alpiniste expérimenté.

– Il n'y a pas d'autre moyen de rejoindre la crique ? demanda Kate.

– Allez un peu plus loin, vous verrez par vous-même. C'est toujours terriblement raide, à marée basse comme à marée haute.

– Et en contournant le promontoire à la nage ? »

L'expression de Jago était éloquente. Il haussa les épaules. « Vous seriez déchiquetée. Sous l'eau, les rochers sont tranchants comme des rasoirs. »

Benton intervint : « Mon grand-père faisait de la varappe et il m'a donné des leçons. Si vous voulez bien descendre avec moi, nous devrions être capables de remonter. À condition qu'il y ait une voie classée.

– Il y en a une, à une trentaine de mètres au sud de la chapelle. C'est le seul endroit où l'on puisse remonter, mais ce n'est pas à la portée d'un débutant. Quelle est l'ascension la plus difficile que vous ayez faite ?

– Le Tatra, sur la côte du Dorset. Près du cap de St Anselm. »
Surtout, ne me demande pas quand c'était, se dit Benton.

Alors, pour la première fois, Jago le regarda bien en face : « Vous êtes le petit-fils d'Hugh Benton-Smith ?

– Oui. »

Après quelques secondes de silence, Jago reprit : « Bien, allons-y. Vous me donnerez un coup de main avec le matériel. Il n'y a pas de temps à perdre. »

Ils laissèrent Kate au bord de la falaise. Quelques minutes plus tard, ils étaient de retour. Jago prit la tête avec assurance, les cordes enroulées autour de son épaule. Lui emboîtant le pas avec le reste de l'équipement, Benton songea : *Il connaît cette falaise par cœur. Il a déjà fait cette ascension.*

Jago se tourna vers lui en laissant tomber les cordes : « Vous feriez mieux d'enlever votre veste. Les godasses devraient aller. Essayez un de ces casques, pour voir s'il vous va. Celui qui a l'insigne rouge est le mien. »

Ici, les blocs rocheux étaient plus gros et la corniche inférieure plus étroite qu'à tous les autres endroits qu'ils avaient vus. Jago enfila son casque puis choisit rapidement un rocher et, sous le regard des deux policiers, prit trois larges sangles, les tressa et les assujettit autour du bloc avec un mousqueton. En le regardant visser la lourde fixation métallique pour la fermer, Benton se dit que cela faisait plus

de dix ans qu'il n'avait même pas pensé au mot de mousqueton. Quant aux sangles, elles s'appelaient des anneaux de corde. Il allait devoir retrouver tous ces termes. Jago déroula la corde, en fit passer le milieu dans le mousqueton et, écartant les bras avec de grands gestes, il en enroula à nouveau les deux moitiés et les balança par-dessus la falaise. Elles tombèrent, se déroulant rythmiquement, dessinant des boucles bleu et rouge dans l'air étincelant.

Le temps s'arrêta pour Benton, et pendant une seconde déconcertante, échappa à tout contrôle avant de se raccrocher à ses souvenirs. Il avait quatorze ans, et se tenait avec son grand-père au sommet de cette falaise, sur la côte du Dorset. Son grand-père, qu'il avait toujours appelé Hugh, avait été pilote pendant la Seconde Guerre mondiale et avait été deux fois décoré. Au terme de ces années perturbées, il n'avait pas pu se réadapter au plancher des vaches, se réhabituer à un monde où la mort de ses meilleurs amis l'avait transformé en survivant réticent et à demi coupable. Même adolescent, Benton, qui l'adorait et ne cherchait qu'à lui plaire, avait senti un peu du sentiment de perte et de honte tapi derrière la carapace vulnérable et toujours un peu narquoise de son grand-père. Hugh était un mordu de varappe, et ce *no man's land* entre ciel et rocher représentait pour lui, son petit-fils s'en rendait parfaitement compte, bien plus qu'un sport. Francis – Hugh ne l'appelait jamais Benton – avait aspiré à partager cette passion, sachant dès cette époque que ce que son grand-père lui enseignait, c'était à maîtriser la peur.

Pendant sa première année d'université, lorsque Hugh avait fait une chute mortelle dans le Népal, Benton avait perdu un peu de son enthousiasme pour les façades rocheuses. Aucun de ses amis ne faisait d'escalade. Il avait désormais d'autres centres d'intérêts, plus prenants. Mais en cet instant, au cours de cette seconde de réminiscence, il entendit Hugh lui parler à l'oreille : *Cette ascension est classée TD, Très Difficile. Mais je crois que tu es prêt, Francis. Tu l'es ? Oui, Hugh. Je suis prêt.*

Mais c'était la voix de Jago : « Cette ascension est classée TD. Comme vous avez fait Tatra, ça devrait aller. C'est bon ? »

C'était, il le savait, sa dernière possibilité de reculer. Il allait bientôt se trouver sur cette étroite frange de côte rocheuse battue par la mer, s'apprêtant à entreprendre une ascension périlleuse avec un homme qui était peut-être un assassin. Mentalement, il se remémora les mots de Kate : « AD ne pense pas que Jago soit notre homme, et il ne s'est encore jamais trompé. »

Il regarda Jago et répondit : « Je suis prêt. » Retirant sa veste, il sentit à travers son fin lainage le vent froid, comme un cataplasme

glacé dans son dos. Il boucla le harnais avec sa ceinture de mousquetons, d'anneaux de corde et de coinçeurs, essaya les deux casques, en trouva un qui lui allait et l'attacha sur sa tête. Il regarda Kate. Son visage était crispé d'inquiétude, mais elle se tut. Il se demanda si elle se retenait de lui dire : *Vous n'êtes pas obligé d'y aller, je ne vous en donne pas l'ordre*, tout en sachant que lui accorder cette liberté de choix reviendrait à abdiquer sa responsabilité. Elle pouvait l'empêcher d'y aller, mais elle ne pouvait pas lui donner l'ordre de grimper. Il se demanda pourquoi cela le rendait aussi heureux. Elle sortit un sac en plastique et une paire de gants de sa mallette et les lui tendit. Sans un mot, il les fourra dans la poche de son pantalon.

Il regarda Jago vérifier que les anneaux de corde entourant le bloc rocheux étaient bien en place, puis il fit passer la corde à travers le mousqueton fixé à sa taille. Tout lui revenait facilement, la corde au-dessus de l'épaule gauche et autour du dos. Personne ne parlait. Il se rappela que les gestes routiniers de préparation d'une ascension s'étaient toujours faits en silence, une mise en condition formelle destinée à mobiliser tout leur courage et leur détermination presque, songea-t-il, comme si son grand-père avait été un prêtre et lui son acolyte, accomplissant l'un et l'autre quelque rite sacerdotal muet, mais depuis longtemps familier. Jago faisait un curieux prêtre. Essayant d'apaiser son appréhension par une touche d'humour sarcastique, Benton se dit que lui-même avait de bonnes chances de finir en victime sacrificielle.

Il s'approcha au bord de la falaise, s'arc-bouta des pieds et se pencha en arrière dans le vide. C'était la toute première étape, et elle s'accompagna du mélange de terreur et d'euphorie qui hantait encore sa mémoire. Si le point d'ancrage ne tenait pas, c'était un plongeon de vingt-cinq mètres vers la mort. Mais la corde se tendit et résista. Pendant une seconde, presque à l'horizontale, il leva les yeux vers le ciel. Les nuages filaient à toute allure dans un tourbillon de blanc et de bleu pâle et au-dessous de lui, la mer, avec un bruit mat, heurtait la façade rocheuse en vagues sonores et implacables qu'il lui semblait entendre pour la première fois. Tout était facile à présent et il éprouva, à plus de dix ans d'intervalle, un peu de la jubilation de son adolescence à se laisser rebondir et glisser le long du rocher, la main gauche contrôlant la corde par derrière, la droite posée sur la corde devant lui, la sentant glisser par le mousqueton, conscient de maîtriser la situation.

Ses pieds touchèrent le sol. Promptement, il se détacha et cria qu'il était en bas. Défroissant ses gants, il observa l'étroite bande de rochers et de galets polis par la mer, se demandant par où commencer. La marée montait avec force, engloutissant les gibbosités lisses des affleurements les plus lointains, tournoyant dans les flaques profondes

des rochers, s'approchant avant de reculer brièvement pour scintiller sur les surfaces traîtresses de pierres arrondies et les débris de granit. Le temps jouait contre lui. Chaque vague rétrécissait son champ d'investigation. Les yeux baissés, il avançait à quatre pattes prudemment, mètre après mètre. Il savait ce qu'il cherchait : une pierre massive mais assez petite pour pouvoir être tenue en main, un outil de mort sur lequel, avec un peu de chance, subsisteraient quelques traces de sang. À chaque pas, le découragement se faisait plus lourd. Même sur cette étroite bande de littoral, les pierres s'empilaient par milliers. Beaucoup présentaient la bonne taille et le bon poids, et la plupart étaient polies par le travail séculaire de la mer. Il perdait son temps dans une quête inutile et il lui restait encore cette ascension à affronter.

Les minutes passèrent, emportant tous ses espoirs. L'euphorie de la descente était oubliée. Il imaginait Kate attendant au sommet l'appel qui signifierait sa réussite. Mais il n'y aurait qu'un cri : celui qui dirait à Jago qu'il était temps de le rejoindre en bas.

C'est alors qu'il aperçut, près du socle de la falaise, quelque chose qui n'aurait certainement pas dû se trouver sur ce rivage abandonné des hommes : le pâle reflet d'un détritit qui voletait. Il s'en approcha, baissa les yeux et l'espace d'un instant, faillit lever les bras au ciel et pousser un cri de victoire. C'était une pierre ovale à demi enveloppée dans ce qui était manifestement un reste de gant chirurgical. La majeure partie du latex avait dû se déchirer pendant la chute, être emportée par le reflux ou par le vent, mais un doigt et un petit fragment de la paume étaient encore intacts. Précautionneusement, il ramassa la pierre et en examina la surface. La tache rougeâtre, qui ne semblait pas faire corps avec le minéral, ne pouvait être que du sang. Forcément, c'était du sang. Il le fallait.

Il rangea son trophée dans son sac de pièces à conviction, le ferma et courut en trébuchant jusqu'à la corde de descente. Il accrocha solidement le sac à son extrémité et, plaçant ses mains en porte-voix autour de sa bouche, il rugit, triomphant : « Je l'ai ! Vous pouvez le monter ! »

Levant les yeux, il aperçut le visage flou de Kate qui se penchait au bord de la corniche. Elle lui fit un signe de la main et la corde chargée de son colis s'éleva, rebondissant doucement contre la façade rocheuse.

Elle redescendit presque immédiatement. Jago le rejoignit en chute libre, son corps trapu semblant danser contre la falaise. Il se détacha, donna un coup sec sur la corde. Elle tomba en s'enroulant à ses pieds. « La voie n'est qu'à trente mètres, dit-il, juste après cet affleurement rocheux. Je vais fixer l'amarre. »

La paroi stratifiée et fracturée de la falaise se dressait au-dessus de lui. Déjà le ressac leur battait les pieds.

« Vous allez monter en tête, dit Jago. Si vous avez fait Tatra, ça ne devrait pas vous donner trop de mal. C'est raide et à découvert, mais bien protégé à l'endroit des manœuvres les plus délicates. Le passage clé est le toit, au sommet de cette fissure. Il y a un piton un peu avant, juste sous le toit. C'est là qu'il faudra vous fixer. Ne vous en faites pas.

C'est en surplomb. Si vous dévissez, au moins vous serez à l'écart du rocher. »

Benton ne s'attendait pas à devoir passer devant. *Jago l'avait programmé dès le début*, se dit-il, *il faut dire qu'il a pris le contrôle de tous les aspects de cette ascension*. Il était trop fier pour contester cet ordre, mais bien entendu, Jago l'avait prévu, ça aussi. Il fit un nœud de chaise à l'extrémité de la corde et l'attacha à son harnais, pendant que Jago opérait un amarrage consciencieux sur un gros bloc, au pied de la voie. Puis il prit la corde et dit : « C'est bon. Si vous êtes prêt. »

À cet instant, comme pour souligner l'inéluctabilité de l'escalade, une immense vague s'abattit avec un bruit de tonnerre et faillit les déséquilibrer. Benton commença l'ascension. Les cinq premiers mètres n'étaient pas trop difficiles, mais il réfléchissait soigneusement à chaque placement de main et de pied, tâtant le rocher pour trouver des fissures, ne grimpant que lorsqu'il était sûr d'avoir une prise. Au bout de cinq mètres, il attrapa un coinqueur dans le porte-matériel fixé à sa ceinture et le glissa dans une fente, le secouant légèrement jusqu'à ce qu'il soit parfaitement assujéti. Il y attacha une dégaine dans laquelle il fixa la corde, puis reprit sa progression avec plus d'assurance. La paroi était plus raide désormais, mais elle restait ferme et sèche. Il trouva une autre fente et y enfonça un autre coinqueur et une dégaine.

Il était arrivé à une dizaine de mètres du sol quand – subitement et à sa grande horreur – il se figea, toute confiance évanouie. Il avait ouvert trop grand les bras pour trouver une prise et se trouvait écartelé contre la paroi, les épaules tellement tendues que c'en était un supplice. Il était terrifié à l'idée de chercher une autre prise de pied, craignant de perdre un équilibre déjà précaire. Sa joue était collée contre le granit, humide désormais et d'un froid glacial, et il se rendit compte que c'était sa sueur qui mouillait le rocher. Jago restait muet, mais Benton entendit comme en écho la voix de son grand-père, s'adressant à lui lors de leur quatrième ascension ensemble : *C'est une voie classée, il y a forcément une prise. Va doucement, Francis. Ce n'est pas une course*. Enfin, après une minute qui lui sembla durer une éternité, la tension de ses épaules se relâcha. Hésitant, il monta sa main droite de quelques centimètres et trouva une prise, puis d'autres

pour ses pieds. Il avait dompté sa panique, il savait qu'elle ne reviendrait pas.

Cinq minutes plus tard, son casque heurta doucement le surplomb. C'était le passage-clé. Une saillie de granit fissuré, festonnée de végétation. Une mouette s'était perchée au bord, le bec lumineux, immobile dans sa perfection lustrée de blanc et de gris, dominant la falaise et apparemment indifférente à l'intrus en nage qui ne se trouvait qu'à une cinquantaine de centimètres d'elle. Elle s'envola dans un grand fouettement d'air et il sentit plus qu'il ne vit ses ailes blanches passer au-dessus de sa tête. Il savait qu'il y avait un piton en place au sommet de la fissure. S'il n'arrivait pas à gravir le toit, il faudrait que le piton le retienne. Il le trouva, y assujettit l'extrémité d'une longue dégainé puis cria vers le bas : « Tendez la corde » et la sentit qui se raidissait. Baissant les yeux et s'équilibrant grâce à la tension de la corde, il contourna le toit de sa main droite et chercha une prise sur la paroi, plus haut. Au bout de trente secondes de tâtonnements inquiets, il la trouva, celle-là et puis une autre, pour sa main gauche. Se projetant d'un mouvement de balancier, il se hissa sur les mains, trouva des prises de pied et reprit l'équilibre. Il fixa une autre dégainé au-dessus d'un rocher effrité et y assujettit sa corde. Il était tiré d'affaire.

Toute angoisse disparue, ne demeurait que la joie dont il gardait un souvenir vivace. Le reste de l'ascension était raide, mais le rocher était propre, avec de bonnes prises jusqu'au sommet. Arrivé au bord de la falaise, il opéra un rétablissement et resta allongé un instant, épuisé, savourant le parfum de la terre et de l'herbe comme une bénédiction, le sable grumeleux contre sa bouche. Il se remit sur ses pieds et vit Kate venir à sa rencontre. En voyant son visage, rayonnant de soulagement, il dut résister à l'impulsion ridicule de courir se jeter dans ses bras.

« Bravo, Benton », dit-elle avant de se détourner comme si elle craignait de lui laisser voir les ravages que cette demi-heure d'angoisse avait laissés sur son visage.

Il trouva le gros bloc le plus proche, y noua une corde d'assurance, la fixa, s'empara du cordage et cria à Jago : « Vous pouvez y aller quand vous voudrez. »

Kate, il le savait, se serait occupée de la pièce à conviction pendant que Jago était encore au pied de la falaise. La pierre et le reste de latex déchiré se trouvaient déjà dans un sachet scellé. La vie de Jago était à présent entre ses mains. Il éprouvait une étrange allégresse, comme un afflux de sang dans ses veines. C'était exactement cela : le danger partagé, la dépendance mutuelle, la camaraderie de l'escalade.

Avec une rapidité étonnante, Jago les rejoignit, hissant et enroulant les cordes, portant l'équipement. « Vous vous en êtes bien tiré, inspecteur », dit-il.

Il se dirigea avec son matériel vers le buggy, puis hésita et fit demi-tour. Marchant droit sur Benton, il lui tendit la main. Benton la serra. Aucun des deux hommes ne prononça un seul mot. Ils jetèrent tout l'attirail à l'arrière du buggy et y montèrent. Kate prit le volant, tourna la clé de contact et dessina un large mouvement circulaire avant de reprendre bruyamment le chemin du manoir. Observant son visage, Benton prit conscience, dans un instant de révélation étonnée, que Kate était belle.

Pendant tout le reste de la journée du mardi, une partie de l'esprit de Kate se refusa à quitter cette chambre d'infirmierie qu'elle n'avait jamais vue, au sommet de la tour, et ce ne fut qu'au prix d'un immense effort qu'elle réprima l'envie d'appeler Guy ou Jo Staveley pour leur demander des nouvelles. Elle savait pourtant que s'ils avaient quelque chose à lui dire, ils prendraient le temps de lui téléphoner. En attendant, ils avaient leur travail à faire, et elle le sien.

Trouvant dans la routine domestique une diversion bienvenue à la double menace d'un assassin en liberté et d'une maladie potentiellement mortelle, Mrs Burbridge leur demanda ce qu'ils souhaitaient pour le dîner et s'il fallait le leur livrer à Seal Cottage. Cette idée était insupportable à Kate. S'asseoir à la table où Dalglish avait pris place, voir son imperméable suspendu sous le porche, sentir son absence plus puissamment que sa présence, tout cela lui aurait donné l'impression de s'introduire dans la demeure d'un mort. Son appartement des communs était petit, mais ils s'en contenteraient.

De plus, elle ne voulait pas s'éloigner du manoir et souhaitait avoir Benton à ses côtés. Ce n'était pas seulement par commodité ; elle dut s'avouer que sa proximité la rassurait. Et cette prise de conscience entraîna une autre : il était devenu son collègue et son partenaire. Elle lui fit part de sa décision.

« Si vous n'y voyiez pas d'inconvénient, répondit-il, je vous proposerais bien de déplacer mon fauteuil et tout ce dont nous avons besoin dans votre salon. Nous pourrions utiliser votre appartement comme bureau et le mien comme salle à manger. Je suis très fort pour préparer les petits déjeuners. Et nous avons tous les deux des réfrigérateurs, assez grands pour y garder du lait en tout cas. Cela pourrait nous être utile si nous travaillons tard et qu'il nous faut du café. Les autres chambres des communs n'en ont pas. Le personnel doit chercher ce dont il a besoin dans le grand frigo de la salle à manger du personnel. J'ai parlé à Mrs Plunkett. Elle peut nous faire porter de la salade et de la viande froide. Ou alors, nous pouvons passer les prendre. À une heure, ça vous irait ? »

Kate n'avait pas faim, mais elle voyait bien que Benton avait envie de manger quelque chose. Et le déjeuner qu'il rapporta était excellent. La salade et le gigot froid étaient accompagnés de pommes de terre, avec une salade de fruits en dessert. Elle fut la première surprise de constater qu'elle avait de l'appétit. Ils s'assirent ensuite pour établir leur programme.

« Il faut définir des priorités, dit Kate. Nous pouvons commencer

par éliminer un certain nombre de suspects, provisoirement du moins. Jo Staveley n'aurait certainement pas tué Boyde, pas plus, me semble-t-il, que son mari ou Jago. Nous avons toujours admis que Mrs Burbridge, Mrs Plunkett et Millie étaient hors de cause. Il nous reste donc Dennis Tremlett, Miranda Oliver, Emily Holcombe, Roughtwood, Dan Padgett et Mark Yelland. Pour bien faire, nous devrions sans doute inclure Rupert Maycroft, mais nous en ferons abstraction pour le moment. Nous supposons qu'il n'y a qu'un assassin sur Combe, mais peut-être ne faut-il pas en faire une certitude inébranlable.

– Nous avons eu tendance à écarter Yelland, observa Benton, ou du moins à ne pas nous concentrer sur lui. Pourtant, il n'a pas d'alibi et il a autant de raisons que tout le monde sur l'île de détester Oliver. Je ne crois pas que nous devions exclure Jago, pour le moment en tout cas. Et puis, bien sûr, nous n'en avons pas fini avec Mr Speidel : son témoignage sur l'heure du rendez-vous est capital, mais nous n'avons que sa parole.

– Concentrons-nous d'abord sur Tremlett, Roughtwood, Padgett et Yelland. Tous les quatre avaient des raisons d'en vouloir à Oliver, mais nous nous heurtons toujours au même problème en ce qui concerne les trois premiers : pourquoi auraient-ils attendu ce week-end précis pour le tuer ? Vous avez raison aussi à propos de Mr Speidel. Il faudra reprendre son interrogatoire quand il sera remis, et Dieu sait combien de temps cela va mettre. »

Ils parcoururent ensuite les dépositions écrites. Comme ils s'y attendaient, personne n'avouait être sorti après vingt et une heures, hormis les Staveley, qui avaient dîné au manoir avec Rupert Maycroft et Adrian Boyde. Ce dernier les avait rejoints à la bibliothèque pour l'apéritif – un jus de tomate, comme d'habitude. Il était sombre et préoccupé, mais ils n'en avaient pas été surpris. Il avait manifestement été profondément bouleversé par la mort d'Oliver. Il n'avait pas voulu de dessert et les avait quittés, leur semblait-il, juste avant vingt heures trente. Les Staveley et Maycroft avaient pris le café ensemble à la bibliothèque, puis les Staveley étaient repartis par la porte principale pour rejoindre leur cottage. Ils avaient un peu de mal à préciser leur horaire, mais estimaient qu'il devait être à peu près vingt et une heures trente.

Kate reprit : « Nous les rencontrerons tous individuellement demain pour voir s'il y a autre chose à en tirer. Il faudra vérifier les emplois du temps. »

Mais il y avait d'autres décisions à prendre, plus ardues. Fallait-il demander à tous les suspects de leur remettre les vêtements qu'ils avaient portés la veille au soir et les envoyer au laboratoire quand l'hélicoptère viendrait chercher le corps de Boyde et les autres pièces à

conviction ?

Comme s'il lisait dans ses pensées, Benton fit remarquer : « Je ne vois pas bien l'utilité de récupérer les vêtements avant d'avoir un suspect numéro un. À moins de confisquer toute leur garde-robe, rien ne nous garantit qu'ils nous remettront ce qu'ils portaient vraiment. Calcraft a très bien pu se déshabiller jusqu'à la taille. Il n'était pas pressé. Il avait toute la nuit pour se nettoyer après avoir accompli son crime.

– Peut-être a-t-il laissé des empreintes sur les robinets et sur la douche de Chapel Cottage. Tout ce que nous pouvons faire, c'est maintenir les lieux sous scellés et mettre les preuves à l'abri jusqu'à ce que les renforts techniques arrivent, s'ils arrivent. J'en viens presque à regretter le bon vieux temps où l'inspecteur chargé de l'enquête avait toujours sur lui un insufflateur et du matériel pour relever les empreintes et où il pouvait faire ce boulot lui-même. Nous allons emballer les serviettes de toilette pour une recherche d'ADN. Il faudra aussi envoyer le carton qui contenait la chape en même temps que le corps. Je ne pense pas que nous ayons de sacs à pièces à conviction suffisamment grands. Ils doivent avoir des sacs en plastique au manoir. Nous en demanderons à Mr Maycroft, je préfère que nous n'en parlions pas à Mrs Burbridge. »

L'hélicoptère n'arriva qu'à quinze heures trente. Dès qu'il se posa, ils ouvrirent l'appartement de Benton et en sortirent la civière. Ils avaient recouvert le corps d'un drap, masquant la chape. Ils savaient pourtant que Mrs Burbridge en avait probablement parlé. Kate regretta de ne pas lui avoir fait promettre le secret. C'était une erreur, qu'il était sans doute trop tard pour réparer. Millie lui poserait certainement des questions sur la chape la prochaine fois qu'elle mettrait les pieds à l'atelier de couture, et il était vain de compter sur la discrétion de la jeune fille. Ils avaient enfilé des gants sur les mains de Boyde pour préserver les éventuels indices qui pouvaient se trouver sous les ongles, mais pour le reste, ils n'avaient pas touché au corps. De loin, côte à côte, ils regardèrent les silhouettes masquées remonter la fermeture Éclair d'une housse mortuaire, la soulever et la hisser à bord avec les sacs contenant les pièces à conviction.

Derrière eux, tout était plongé dans un profond silence. Le contraste était vif avec l'animation de la matinée, lorsque tout le monde était venu s'installer dans le manoir et dans les communs. Le buggy avait fait de nombreux allers-retours, chargé des sacs et des livres dont Emily Holcombe estimait ne pas pouvoir se passer ainsi que de nombreux bagages de Peregrine Cottage. Tremlett conduisait, Miranda assise à côté de lui, très raide, la désapprobation inscrite sur chaque centimètre de son corps rigide. Yelland avait porté ses sacs,

passant par la porte de derrière, sans dire un mot. On aurait dit, songea Kate, que l'île se préparait à une invasion, les barbares ayant déjà été repérés et tout le monde cherchant refuge dans le manoir, s'apprêtant à opposer une résistance farouche.

À cet instant, les Staveley sortirent du manoir et Jago apparut au volant du buggy. Avec un serrement de cœur, Kate vit que l'on déchargeait précautionneusement deux bombonnes d'oxygène et deux grands cartons, contenant probablement du matériel médical. Jago et le docteur Staveley les réceptionnèrent et les rangèrent dans le buggy. Une table avait été disposée à une vingtaine de mètres de l'hélicoptère afin que l'on pût s'acquitter sans risque des formalités de rigueur. Toutes ces opérations prirent quelque temps, tout le monde étant masqué et s'efforçant de rester à distance respectueuse. Dix minutes plus tard, l'hélicoptère décolla.

Kate et Benton le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparut, puis ils firent demi-tour en silence.

La journée touchait à sa fin. Ils n'avaient plus grand-chose à faire, puisque Kate avait décidé de repousser les interrogatoires au lendemain. La journée avait été éprouvante pour tout le monde. Ils avaient les dépositions écrites, et pour le moment, il ne servirait certainement à rien d'en exiger davantage.

Alors que la lumière déclinait, elle annonça : « Je vais monter à l'infirmerie. Je veux savoir comment va Mr Dalglish. De toute façon, il faut que nous demandions où sont conservés les gants chirurgicaux et qui y a accès. »

Elle prit une douche et se changea avant de sortir, mais elle alla d'abord regarder la mer, éprouvant le besoin de quelques instants de solitude. Elle craignait d'affronter la vérité, et pourtant, il fallait qu'elle sache. La nuit tombait rapidement, voilant les contours familiers. Derrière elle, les lumières du manoir surgirent une par une, mais les cottages et les communs, à l'exception de son appartement et de celui de Benton, étaient plongés dans les ténèbres. Le phare fut le dernier objet à disparaître, mais même lorsqu'il ne resta qu'un spectre pâle là où se dressait son fut, les vagues continuèrent de dessiner une frange blanche et figée contre les falaises de plus en plus noires.

Elle déverrouilla la porte latérale et traversa le vestibule pour rejoindre l'ascenseur. En montant, elle se regarda dans le miroir. Elle semblait avoir vieilli de plusieurs années et ses yeux étaient las. Avec ses cheveux blonds tirés en arrière, son visage avait l'air vulnérable et dépouillé, prêt pour le combat.

Jo Staveley était à l'infirmerie. Kate n'y était encore jamais venue, mais elle ne s'arrêta à aucun détail, enregistrant simplement la présence de classeurs métalliques méticuleusement étiquetés.

« Comment va Mr Dalglish ? » demanda-t-elle immédiatement.

En blouse blanche, Jo Staveley était debout devant un bureau, plongée dans un dossier. Elle tourna vers Kate des traits d'où toute vitalité s'était évanouie. Refermant la chemise cartonnée, elle répondit : « Je suppose que la réponse officielle serait qu'il va aussi bien que possible, vu les circonstances. La vérité est qu'il ne va pas bien et que sa température est plus élevée que nous ne le voudrions. Nous n'en sommes qu'aux premiers jours. Une fièvre irrégulière n'a peut-être rien d'atypique. Je n'ai aucune expérience du SRAS.

– Pourrais-je le voir ? C'est important.

– Cela m'étonnerait. Guy est à ses côtés en ce moment. Il sera ici dans une minute. Vous ne voulez pas vous asseoir pour l'attendre ?

– Et Mr Speidel ?

– Il va s'en tirer. C'est gentil de votre part de vous en inquiéter. La plupart des gens semblent l'avoir oublié. »

Kate demanda franchement : « Que se passe-t-il si les visiteurs ont besoin de quelque chose à l'infirmerie... des comprimés, du sparadrap, ce genre de choses ? »

La soudaineté du changement de sujet et la brutalité de la question désarçonnèrent visiblement Jo. Elle répondit pourtant : « Ils viennent m'en demander. Il n'y a aucun problème.

– L'infirmerie est toujours ouverte ? Autrement dit, n'importe qui peut venir se servir ?

– Pas pour les médicaments. Tous les produits qui ne sont délivrés que sur ordonnance sont sous clé.

– La porte de l'infirmerie n'est jamais fermée à clé ?

– Non, mais je vois mal qui s'amuserait à venir se promener par ici. Le cas échéant, il n'y a rien qui permette de nuire à quiconque, ni à soi-même. Je garde même sous clé certains médicaments en vente libre, comme l'aspirine. » Elle dévisagea Kate avec une curiosité non déguisée.

Kate s'obstina : « Et des articles comme des bandages, ou des gants de chirurgie ?

– Je ne vois pas ce que des visiteurs pourraient en faire, mais ils ne sont pas sous clé. S'ils en voulaient, j'imagine qu'ils me les demanderaient, à moi ou bien à Guy. Ce serait la moindre des politesses et ce serait plus raisonnable. Ils n'iraient certainement pas se servir tout seuls.

– S'il manquait du matériel de ce genre, est-ce que vous le remarqueriez ?

– Non, pas forcément. Nous avons eu besoin de pas mal de choses

pour soigner Martha Padgett. Il est arrivé à Mrs Burbridge de nous donner un coup de main. Elle prenait ce qu'il lui fallait. Pourquoi ces questions ? Vous n'avez pas trouvé de médicaments, si ? En tout cas, je vous assure qu'ils ne venaient pas de l'infirmerie.

– Non, je n'ai pas trouvé de médicaments. »

La porte s'ouvrit et Guy Staveley entra : « L'inspectrice Miskin aimerait voir Mr Dalglish, lui annonça Jo. Je lui ai dit que j'avais bien peur que ce ne soit pas possible ce soir.

– En effet. Il se repose et il serait contre-indiqué de le déranger. Peut-être cela sera-t-il possible demain dans la journée, si sa température baisse et s'il est toujours ici. J'envisage de le transférer sur la terre ferme demain matin.

– Ne vous a-t-il pas dit qu'il voulait rester sur l'île ? demanda Kate.

– Si, il s'est même montré très insistant. C'est pour cette raison que j'ai fait venir des bonbonnes d'oxygène et le matériel dont je pourrais avoir besoin. Pour le moment, nous nous débrouillons, Jo et moi, mais s'il a toujours autant de fièvre demain matin, j'ai bien peur que nous ne puissions pas le garder ici. Nous ne sommes pas équipés pour soigner les cas graves. »

Le cœur de Kate se serra. *Et vous préféreriez qu'il meure à l'hôpital plutôt qu'ici*, songea-t-elle. « S'il exige de rester, pouvez-vous le transférer contre sa volonté ? Le risque de décès ne serait-il pas encore plus élevé ? »

La voix de Staveley contenait une nuance d'irritation : « Je suis navré, c'est une responsabilité que je ne peux pas prendre.

– Mais enfin, vous êtes médecin. C'est votre boulot d'endosser ce genre de responsabilités, non ? »

Il y eut un silence, et Staveley se détourna. Kate vit que Jo regardait attentivement son mari. Aucun mot ne fut prononcé, mais un message tacite passa entre eux, dont Kate ne pourrait jamais percer le secret. Puis elle entendit le médecin dire : « Très bien, qu'il reste. Il faut que je retourne auprès de lui, maintenant. Bonne nuit, Miss Miskin, et bonne chance pour votre enquête. »

Kate se tourna vers Jo : « Pourriez-vous lui dire quelque chose de ma part quand il sera suffisamment bien ?

– Oui, bien sûr.

– Dites-lui que nous avons trouvé ce qu'il espérait et que nous l'avons envoyé au labo. »

Sans curiosité manifeste, Jo répondit : « Très bien, vous pouvez compter sur moi. »

Kate ne pouvait rien faire de plus et elle ne trouva rien à ajouter.

Il fallait qu'elle rappelle Emma. Elle pourrait lui annoncer qu'AD se reposait tranquillement. C'était sûrement une bonne nouvelle, cela lui apporterait certainement un peu de réconfort. Mais il n'y en avait pas pour Kate, qui sortit dans l'obscurité.

Le jeudi matin, Kate se réveilla à cinq heures après une nuit agitée. Elle resta allongée dans le noir, se demandant s'il valait mieux se retourner et essayer de dormir encore quelques heures ou accepter la défaite, se lever et faire du thé. La journée promettait d'être grosse de contrariétés et de déceptions. L'euphorie qui avait suivi la découverte de la pierre se dissipait. Le biologiste du labo réussirait peut-être à confirmer que le sang était bien celui de Boyde, mais à quoi cela servirait-il si le spécialiste en dactyloscopie ne pouvait pas relever d'empreintes sur la pierre ou sur les restes de gant ? Le labo accordait une priorité absolue à l'affaire, mais Kate n'espérait pas que l'on retrouverait sur la chape d'autres traces que celles du sang de Boyde. L'assassin connaissait son affaire.

Tout cela n'était qu'hypothèses. Sur les quatre suspects que Benton et elle avaient retenus, c'étaient Roughtwood et Padgett qui avaient pu le plus aisément rejoindre le phare sans se faire repérer, en passant par la corniche inférieure. Depuis les communs, derrière le manoir, Tremlett n'avait pas cet avantage, mais il était le plus susceptible d'avoir lu le message de Speidel. Il pouvait avoir vu Oliver quitter le cottage de bonne heure et l'avoir suivi, sachant qu'arrivé au phare, il lui faudrait agir vite, mais qu'il ne risquait guère d'être découvert tout de suite. Il suffisait de pousser les loquets pour être en sécurité et il pouvait parfaitement prévoir ce qui s'était effectivement passé : trouvant porte close, Speidel avait renoncé et était reparti.

Se retournant entre ses draps, elle essaya de définir les priorités de la journée, accablée par un sentiment d'échec inéluctable. Elle était responsable de l'enquête. Elle ne ferait honneur ni à AD, ni à Benton, ni à elle-même. Et à Londres, Harkness devait déjà être en train d'examiner avec la gendarmerie du Devon et de Cornouailles quels renforts on pouvait envoyer sur Combe sans risque de contagion. Peut-être même avait-il déjà discuté avec le ministère de l'Intérieur de l'opportunité de confier l'intégralité de l'enquête aux services locaux. Il avait dit qu'il lui donnait jusqu'à vendredi soir. Il lui restait deux jours.

Sortant du lit, elle attrapa son peignoir. À cet instant, le téléphone sonna.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour descendre au salon. La voix de Jo Staveley lui parvint dans l'écouteur. « Désolée de vous déranger aussi tôt, mais votre patron veut vous voir. Dépêchez-vous. Il paraît que c'est urgent. »

Les derniers souvenirs décousus que Dalglish conservait du mardi matin étaient ceux de mains désincarnées l'aidant à monter dans le buggy, des cahots de la traversée de la lande sous un ciel soudain devenu de plomb, d'une silhouette en blouse blanche et au visage masqué l'aidant à s'allonger et de la fraîcheur délicieuse des draps remontés sur lui. Il se rappelait le murmure de voix rassurantes mais pas les mots prononcés, et entendait sa propre voix exigeant de rester sur l'île. Il était essentiel de transmettre ce message à ces mystérieux étrangers en blanc qui semblaient maîtres de sa destinée. Il fallait leur faire comprendre qu'il ne pouvait pas quitter Combe. Comment Emma le retrouverait-il s'il disparaissait dans ce néant menaçant ? Mais il y avait une autre raison qui lui interdisait de partir, une histoire de phare et de travail inachevé.

Le mercredi soir, il avait l'esprit clair, mais se sentait encore plus faible. Il avait du mal à bouger la tête sur ses oreillers relevés et avait été torturé pendant toute la journée par une toux qui lui déchirait les muscles de la poitrine, l'empêchant presque de respirer. Les intervalles entre les crises se raccourcirent, les épisodes se firent plus violents, jusqu'à ce que, dans l'après-midi du mercredi, Guy et Jo Staveley s'activent autour de son lit et introduisent des tuyaux dans ses narines pour lui faire respirer de l'oxygène. Il était à présent couché paisiblement, conscient de ses membres ankylosés et de la chaleur de sa fièvre, mais heureusement débarrassé des quintes de toux les plus douloureuses. Il ignorait le jour et l'heure. Il s'efforça de tourner la tête pour regarder le réveil posé sur sa table de chevet, mais cet effort infime suffit à l'épuiser. C'était la nuit sans doute, se dit-il, ou le petit matin.

Le lit était disposé perpendiculairement aux grandes fenêtres. C'était donc, songea-t-il, dans la pièce voisine qu'il avait examiné le corps d'Oliver. Il se remémora alors tous les détails de la scène et se rappela aussi ce qui s'était passé ensuite. Il était enfermé dans les ténèbres, les yeux posés sur les deux rectangles pâles dessinés sur le mur qui, sous son regard, se transformèrent en grandes fenêtres constellées d'étoiles. Au-dessous, il distingua un fauteuil et une femme en blouse blanche, un masque autour du cou, inclinée en arrière

comme si elle somnolait. Il se rappela qu'elle, ou quelqu'un qui lui ressemblait, avait été là à chacun de ses réveils. Bien sûr, c'était Jo Staveley. Il resta allongé tranquillement, l'esprit affranchi de toute pensée consciente, savourant le bref répit accordé par la douleur qui lui lacérait la poitrine.

Et d'un coup, sans la moindre impression de révélation et sans euphorie mais avec une certitude sans faille, il vit la solution de l'énigme. C'était comme si les pièces de bois d'un puzzle sphérique tournoyaient dans sa tête, puis, une à une, se mettaient en place pour former un globe parfait. La vérité se fit jour à travers des bribes de conversation, des voix aussi claires que si les mots étaient prononcés à ses oreilles. Mrs Plunkett dans sa cuisine : *Je l'aurais mieux vu au fond de la cabine. Il avait vraiment peur.* La voix de Mr Speidel dans son anglais d'une précision méticuleuse : *Je savais que Nathan Oliver venait tous les trois mois. Il l'a raconté dans un article d'avril 2003.* La voix juvénile et aiguë de Millie décrivant sa rencontre avec Oliver comme si elle l'avait apprise par cœur, et sa propre voix à lui, disant : *Mais c'était dans un autre pays ; et puis la gueuse est morte.* Padgett, apercevant la fumée qui sortait de la cheminée de Peregrine Cottage. L'unique livre de Nathan Oliver en collection de poche au milieu des romans à l'eau de rose de Puffin Cottage.

Ils avaient tous pris l'affaire par le mauvais bout. La question n'était pas de savoir qui était arrivé sur Combe depuis la dernière visite d'Oliver, servant ainsi de catalyseur au crime. Ce qui importait, c'était qui en était parti. Ils ne s'étaient pas souciés de cette pauvre femme qui avait quitté Combe dans un cercueil. Et le prélèvement sanguin perdu par Dan Padgett ? Le geste avait-il été accidentel ou délibéré ? La vérité était ailleurs : il n'avait pas été perdu, il ne s'était jamais trouvé à bord. Dan Padgett n'avait laissé glisser à la mer que de vieilles chaussures, des sacs à main et des livres de la bibliothèque. Ces deux événements, la mort de Martha Padgett et l'incident de l'éprouvette, semblaient n'avoir aucun lien avec l'affaire ; en réalité, ils en étaient le cœur même. Padgett avait également dit la vérité, ou du moins une partie de celle-ci, en affirmant avoir vu de la fumée juste avant huit heures. Il l'avait vue, en effet, mais depuis la plateforme du phare, pas de sa fenêtre. Dans le demi-jour de l'infirmerie, les yeux affligés de Boyde croisèrent à nouveau les siens, cherchant à le convaincre qu'il n'avait vu personne en se promenant le samedi matin. Il y avait pourtant quelqu'un qu'il aurait dû voir. Il s'était arrêté à Puffin Cottage pour parler à Padgett et ne l'avait pas trouvé chez lui.

Leurs réflexions avaient été justes sur un point : le mobile du crime était forcément récent. Avant de mourir, Martha Padgett avait avoué son secret au seul être en qui elle avait toute confiance : Dan

était le fils de Nathan Oliver. Elle l'avait confié à Adrian Boyde, un de ceux qui l'avaient soignée et qu'elle était seule, avec Mrs Burbridge, à considérer comme un prêtre, un homme à qui elle pouvait se livrer sous le sceau du secret. Et ensuite ? Boyde l'avait-il persuadée que Dan avait le droit de savoir la vérité ? Mais Boyde était lié par le secret de la confession. Sans doute avait-il convaincu Martha que c'était à elle d'annoncer à son fils que l'homme qu'il détestait tant était son père.

C'était évidemment pour cette raison que Martha Padgett avait tellement tenu, au cours des derniers mois de sa vie, à venir sur Combe. Elle était arrivée avec Dan en juin 2003. Or c'est en avril de cette année-là qu'au mépris des directives de la Fondation imposant la confidentialité sur tout ce qui avait trait à l'île, Oliver avait déclaré dans une interview accordée à la presse et largement diffusée qu'il se rendait régulièrement sur Combe. Martha espérait-elle faciliter ainsi une rencontre, voire un rapprochement, entre le père et le fils ? Avait-elle cru qu'elle réussirait peut-être même à persuader Oliver de reconnaître son enfant ? C'était cette malencontreuse interview d'Oliver qui avait mis en branle l'engrenage presque inéluctable qui avait abouti à deux morts violentes. Pourquoi ne s'était-elle pas manifestée plus tôt, pourquoi ce si long silence ? Oliver était un homme célèbre ; il n'était pas difficile de trouver sa trace. Au moment de la naissance de Dan, les analyses d'ADN n'existaient pas. Mais ces dernières années avaient mis Martha en face de deux réalités nouvelles : la possibilité très médiatisée de procéder à des tests d'ADN et, bien plus tard, l'inéluctabilité de sa mort prochaine. Elle n'avait conservé, et manifestement lu et relu, qu'un seul des livres d'Oliver. Était-ce celui dans lequel il décrivait une manœuvre de séduction, peut-être même un viol ? Sa séduction, son viol ?

Après le meurtre, Boyde avait certainement soupçonné Padgett. Il ne pouvait pas révéler ce qu'il avait entendu en confession, mais il aurait dû informer la police qu'il avait trouvé le cottage vide ce samedi matin. Pourquoi n'avait-il rien dit ? Considérait-il de son devoir de prêtre de convaincre Padgett d'avouer, et d'apaiser ainsi son âme ? Était-ce l'excès de confiance, l'arrogance même, d'un homme habitué à exercer ce qu'il considérait comme un pouvoir spirituel unique ? Était-il passé à Puffin Cottage le lundi soir pour une dernière tentative, qui lui avait valu d'être définitivement réduit au silence ? Avait-il soupçonné ce qui l'attendait ? L'avait-il su ? Avait-il décidé de passer par la chapelle au lieu de rentrer à son cottage, parce qu'il avait conscience des pas qui le suivaient dans le noir ?

L'un après l'autre, les faits se mettaient en place. Les mots de Mrs Plunkett : *Il l'a carrément arrachée et j'ai vu son expression. Elle n'était pas franchement affectueuse.* Il n'avait évidemment pas coupé une mèche. Il avait dû entendre dire que le bulbe capillaire était

indispensable à un test d'ADN. Et peut-être éprouvait-il un certain ressentiment, de la haine même, pour la mère dont le silence l'avait condamné à une enfance de misère et d'humiliation. L'équipe était partie de l'idée que l'assassinat d'Oliver avait pu être un geste impulsif, sans préméditation. Si le message de Speidel avait été falsifié, l'heure du rendez-vous aurait pu être modifiée et fixée à un moment plus commode. L'avancer d'une simple demi-heure n'avait pas grand sens. Padgett, peut-être depuis la fenêtre du premier étage, peut-être parce qu'il était à l'extérieur de son cottage, avait vu Oliver se diriger résolument vers le phare. Avait-il voulu profiter de l'occasion pour lui jeter enfin au visage la vérité de sa paternité, lui dire qu'il avait une preuve, exiger qu'Oliver le reconnaisse et prenne des dispositions financières en sa faveur ? Était-ce pour cette raison qu'il était tellement sûr que l'avenir lui réservait un sort meilleur ? Avec quel mélange d'espoir, de colère et de détermination avait-il dû entreprendre impulsivement ce bref trajet dérobé le long de la falaise du bas ! Et puis l'affrontement, la dispute, l'agression d'Oliver, la tentative maladroite pour maquiller un homicide en suicide.

Dalglish était resté allongé, parfaitement silencieux, mais Jo se dirigea vers lui d'un pas rapide. Elle posa la main sur son front. Il avait cru que les infirmières ne faisaient cela que dans les livres et les films, mais le contact de la peau fraîche de Jo était réconfortant. « Vous êtes un cas franchement atypique, commandant, dit-elle. Vous ne pouvez pas faire les choses comme dans les manuels ? Votre température monte et descend comme un yo-yo. »

Il la regarda et retrouva sa voix : « Il faut que je parle à Kate Miskin. C'est très important. Il faut que je la voie. »

Malgré sa faiblesse, il avait dû transmettre un peu de son impatience. « S'il le faut, il le faut, répondit-elle. Mais il est cinq heures du matin. Vous ne croyez pas que nous pourrions attendre qu'il fasse jour ? Cette pauvre fille a certainement besoin de repos. »

Il ne pouvait pas attendre. Il était en proie à des craintes qui n'étaient, il le savait, pas entièrement rationnelles, mais qu'il ne pouvait bannir : sa toux pouvait empirer, son état pouvait s'aggraver subitement au point qu'ils interdisent à Kate de venir, il pouvait perdre l'usage de la parole, il pouvait même oublier l'enchaînement qui se dessinait sous ses yeux avec une telle clarté. Et par-dessus tout, une nécessité absolue s'imposait avec force. Il fallait que Kate et Benton retrouvent le tube à essai rempli de sang et la mèche de cheveux de Martha Padgett. Son raisonnement se tenait, mais ce n'était encore qu'une hypothèse, un édifice précaire de présomptions. Un mobile et des moyens ne suffisaient pas. Padgett avait de bonnes raisons de détester Oliver, mais il n'était pas le seul sur l'île. Si Padgett

avait pu se rendre au phare sans se faire voir, les autres aussi. Sans le sang et les cheveux, la justice ne serait peut-être jamais saisie de l'affaire.

Il y avait aussi la conviction de Mrs Burbridge que Nathan Oliver était mort accidentellement, en se livrant à une expérience. Il en était bien capable, de nombreux indices en témoignaient. Certes, le professeur Glenister viendrait dire au tribunal qu'Oliver n'avait pas pu s'infliger lui-même les ecchymoses qu'il avait au cou et, grâce à la réputation dont elle jouissait, son opinion aurait du poids. Mais l'examen des contusions à l'autopsie, surtout un certain temps après le décès, pouvait être sujet à controverse. Certains médecins légistes appelés par la défense formuleraient certainement un autre avis.

« Je vous en prie. Je veux la voir tout de suite », dit-il.

Entreprendre la fouille de Puffin Cottage avant l'aube inciterait les gens à se poser des questions, et ils risquaient d'être interrompus. Tous les cottages étant plongés dans l'obscurité, une lumière ne manquerait pas d'attirer l'attention. Or il était capital que Padgett ignore tout de cette perquisition. Si les preuves ne se trouvaient pas à l'intérieur du cottage, ils lui donneraient, en trahissant leur présence, la possibilité de déplacer l'éprouvette et les cheveux, voire de les détruire. Mais jamais les premières heures du jour ne s'étaient écoulées aussi lentement pour Kate et Benton.

Le moment venu, ils quittèrent les communs d'un pas rapide et silencieux et traversèrent furtivement la lande comme deux conspirateurs. La porte de Puffin Cottage était verrouillée, mais le trousseau de clés que Maycroft leur avait remis était soigneusement étiqueté. Refermant la porte et tournant la clé calmement derrière eux, Kate éprouva une impression familière de malaise, presque des scrupules. Elle n'avait jamais aimé cette partie de son travail. Elle avait mené un grand nombre de perquisitions au fil des ans, dans des taudis puants aussi bien que dans de luxueux appartements impeccablement tenus, et avait toujours éprouvé un pincement de culpabilité irrationnelle, comme si c'était sur elle que pesaient les soupçons. Elle détestait plus que tout violer l'intimité des victimes, fouiller comme un prédateur lubrique dans les vestiges souvent pathétiques des morts. Mais ce matin-là, ce sentiment de gêne fut fugace, éclipsé par l'euphorie de la colère et de l'espoir. Songeant au visage mutilé de Boyde, elle n'aurait pas hésité à mettre les lieux à sac de ses propres mains.

Le cottage respirait toujours le même conformisme déprimant, et avec ses rideaux tirés, le salon était tellement sinistre qu'on l'aurait encore dit en deuil. Quelque chose avait changé pourtant. Dans la clarté grandissante, Kate remarqua que tous les bibelots qui ornaient le manteau de la cheminée avaient été retirés, et que la bibliothèque était vide. Deux cartons étaient posés par terre, à côté d'elle.

« J'ai pensé qu'il ne serait peut-être pas inutile de lire ce roman, dit Benton, alors je l'ai emprunté à la bibliothèque. Ils ont l'intégrale des œuvres d'Oliver en édition reliée. Je l'ai fini vers deux heures du

matin. Une des péripéties de l'histoire est le viol de Donna, une fille de seize ans, au cours d'une excursion scolaire. C'est remarquablement écrit. Il réussit à exprimer les deux points de vue en même temps, celui de l'homme et celui de la fille, dans une fusion d'émotions que je n'ai jamais rencontrée dans aucun roman. Techniquement, c'est admirable.

– Épargnez-moi vos critiques littéraires, protesta Kate. Mettons-nous au travail. Commençons par le four à pain dans la cheminée. Il a pu en retirer une ou plusieurs briques. »

La porte métallique du four était fermée, l'intérieur obscur. Benton alla chercher une lampe de poche dans la mallette de Kate et le puissant faisceau illumina la cavité béante.

« Voyons s'il y a des briques descellées », dit Kate.

Benton commença à gratter les joints à l'aide de son canif, pendant que Kate attendait en silence. Une minute plus tard, il lança : « Je crois que j'ai trouvé quelque chose. Il y en a une qui se détache et il y a un trou derrière. »

Enfonçant la main, il en sortit une enveloppe ; elle contenait deux feuilles de papier : l'acte de naissance de Bella Martha Padgett, née le 6 juin 1962, et celui de Wayne Daniel Padgett, né le 9 mars 1978. Sur ce dernier, la case réservée au nom du père était vide.

« Je me demande pourquoi il a pris la peine de les cacher, murmura Benton.

– Il a dû se dire que c'était un indice compromettant. Après l'assassinat d'Oliver, au lieu d'être une promesse de subsides, leurs relations le mettaient en danger. Curieuse ironie tout de même, non ? Si la tante de Dan n'avait pas exigé que sa mère et lui utilisent leurs seconds prénoms, elle se serait fait appeler Bella. Je me demande si cela aurait rappelé quelque chose à Oliver. Il n'y a rien d'autre ?

– Rien du tout. Mais je vais vérifier les autres briques. »

La fouille ne révéla rien de plus. Ils rangèrent les actes de naissance dans un sachet et passèrent à la cuisine. Kate posa sa mallette sur le plan de travail, près de l'évier, et Benton mit son appareil photo à côté.

Kate parlait bas, comme si elle craignait qu'on ne pût l'entendre. « Voyons le frigo. Si c'est bien Padgett qui a ce tube à essai, il l'aura certainement conservé au froid. »

La voix de Benton était plus naturelle, pleine d'assurance et de force : « Est-il nécessaire qu'il soit frais pour qu'on puisse procéder à l'analyse d'ADN ?

– Je devrais le savoir, mais je ne m'en souviens plus. Je ne crois pas, mais c'est ce qu'il aura certainement pensé. »

Ils enfilèrent leurs gants de latex. La cuisine était exiguë et meublée simplement, avec une table de bois et deux chaises. Les plans de travail, le sol et la cuisinière étaient propres. À côté de la porte, il y avait une poubelle à ouverture à pédale. Benton appuya dessus et ils contemplèrent les restes fracassés des figurines de porcelaine. La femme à la houe avait été décapitée, sa tête minaudant incongrûment sur un tas de pages déchirées.

Benton les remua du bout du doigt. « Il a mis en pièces les dernières possessions de sa mère et le bouquin d'Oliver. Les dépouilles des deux êtres à qui il reprochait de lui avoir gâché la vie : sa mère et Nathan Oliver. »

Ils s'approchèrent du réfrigérateur qui était du même modèle et de la même marque que celui de la cuisine de Kate. Ils y trouvèrent une barquette de beurre mou, un litre de lait demi-écrémé et une demi-miche de pain complet. Peut-être Padgett avait-il cessé de faire la cuisine après la mort de sa mère et prenait-il ses repas dans la salle à manger du personnel. Ils ouvrirent le petit compartiment congélateur du haut. Il était vide. Kate sortit le pain emballé. Les huit tranches restantes étaient encore fraîches et en les séparant, elle vérifia que rien n'était dissimulé entre elles.

Remettant le pain en place, elle prit la barquette de beurre et la posa sur la table. Ils restèrent silencieux pendant qu'elle retirait le couvercle en plastique, découvrant une feuille de papier sulfurisé portant le nom de la marque. Elle avait l'air intacte. Kate la replia pour révéler la pâte lisse et grasse. « Pourriez-vous voir s'il y a un couteau à lame fine ou vine broche dans un des tiroirs, Benton ? »

Sans quitter le beurre des yeux, elle entendit le frottement de tiroirs qui s'ouvraient et se refermaient rapidement. Benton la rejoignit, tenant une broche à viande. Il la regarda l'enfoncer délicatement dans le beurre. La broche s'enfonça d'un centimètre à peine.

Incapable de maîtriser le frémissement de sa voix, elle murmura : « Il y a quelque chose là-dedans. À partir de maintenant, il nous faut des photos : le frigo, la barquette. »

Kate attendit que Benton ait commencé à photographier, puis elle gratta doucement la couche supérieure de beurre, qu'elle déposa au fur et à mesure sur le couvercle de la barquette. Elle enfonça la broche un peu plus profondément pour révéler une feuille d'aluminium et, dessous, deux petits paquets soigneusement enveloppés, eux aussi, de papier d'aluminium. Benton prit un autre cliché au moment où Kate retirait précautionneusement l'emballage. Un des paquets contenait une éprouvette remplie de sang ; l'étiquette portant le nom d'Oliver et la date du prélèvement y était toujours collée. L'autre renfermait une

mèche de cheveux dans du papier de soie.

« Il y avait sans doute une feuille détaillant les analyses que demandait le docteur Staveley, remarqua Benton, mais Padgett ne l'a pas conservée. L'étiquette suffira. Le nom et la date sont écrits à la main, l'identification ne posera aucun problème. »

Leurs regards se croisèrent. Kate vit sur le visage de Benton un sourire de triomphe que ses propres traits, elle le savait, reflétaient comme dans un miroir. L'heure cependant n'était pas à la jubilation mais à l'action. Benton prit quelques dernières photos, y compris le contenu de la poubelle, et Kate rangea le tube à essai, les cheveux et la barquette de beurre dans un sachet qu'elle scella. Ils signèrent l'étiquette l'un et l'autre.

Ils furent incapables, plus tard, de préciser ce qui avait attiré leur attention sur le visage qui s'encadra fugitivement dans la fenêtre de la cuisine. Il n'y avait eu aucun bruit, mais peut-être la lumière avait-elle presque imperceptiblement diminué. Il s'était évanoui avant qu'ils aient pu distinguer avec certitude autre chose que deux yeux terrifiés et un crâne rasé.

Benton poussa un juron et ils se précipitèrent vers la porte. Kate avait les clés en main, mais il lui fallut trois secondes pour identifier la bonne. Elle se maudit de ne pas l'avoir laissée dans la serrure. Elle essaya de l'enfoncer pour constater qu'elle n'y arrivait pas. « Il l'a bloquée avec la sienne », dit-elle.

D'un coup sec, Benton ouvrit les rideaux de la fenêtre de droite, remonta le loquet et donna un coup de poing contre le châssis de bois. La fenêtre était coincée. Après deux nouvelles tentatives, il courut à la seconde croisée avec Kate. Bloquée aussi. Attrapant une des chaises, il frappa sur le cadre avec son dossier. La fenêtre s'ouvrit d'un coup dans un tintement de verre brisé.

« Rattrapez-le ! cria Kate. Vous courez plus vite que moi. Je m'occupe des sachets et de l'appareil photo. »

Benton n'avait pas attendu son ordre. Il s'était hissé immédiatement sur le cadre de fenêtre et avait disparu. Attrapant l'appareil photo et sa mallette, Kate courut jusqu'à la croisée et le suivit d'un bond.

Padgett fonçait en direction du phare. Benton gagnait du terrain sur lui, mais ses trente ou quarante secondes d'avance avaient été décisives. Ils l'auraient perdu de vue si Jago n'avait soudain surgi devant Dolphin Cottage. Les deux hommes se heurtèrent et culbutèrent. Mais Padgett fut debout avant que Jago, ahuri, n'ait eu le temps de se relever et de s'élancer vers le phare. Benton n'était plus qu'à une trentaine de mètres de lui. Franchissant le monticule, Kate comprit avec horreur qu'il ne rattraperait pas son retard. Mais il y

avait pire : venant de derrière le phare, Millie arrivait d'un pas nonchalant. Une seconde, le temps sembla s'arrêter. L'image des deux silhouettes qui filaient, puis de Millie qui s'arrêtait, clouée sur place, les yeux écarquillés de stupeur, s'imprima sur la rétine de Kate. Dan attrapa la jeune fille brutalement par le bras, et la projeta à l'intérieur du phare. Quelques secondes plus tard, Benton, suivi de loin par Kate, arrivait à la porte, juste à temps pour entendre le hurlement de Millie et le frottement du verrou intérieur que l'on poussait.

Ils étaient à bout de souffle. Quand elle eut repris haleine, Kate dit : « Allez ranger les pièces à conviction dans le coffre et dites à Jago de m'apporter la plus haute échelle qu'il ait et une autre, plus petite, pour atteindre les fenêtres du bas.

– S'il l'oblige à monter jusqu'à la galerie, il n'y aura jamais d'échelle assez haute pour l'atteindre.

– Je sais. Si effectivement il l'emmène jusqu'en haut, ce que je pense, il se saura hors d'atteinte. Mais il sera enchanté que nous nous ridiculisions. Il faut distraire son attention. »

Benton partit au pas de course. Elle perçut alors un bruit de voix. On avait dû voir la poursuite depuis le manoir. Roughtwood et Emily Holcombe surgirent effectivement, suivis de Mrs Burbridge et de Mrs Plunkett.

« Que se passe-t-il ? demanda Emily Holcombe. Où est Padgett ?

– Dans le phare. Il a pris Millie en otage. »

Mrs Burbridge intervint : « C'est lui qui a assassiné Adrian ? »

Kate ne répondit pas. « Tout ce que je vous demande, dit-elle, c'est de rester calmes et de faire ce que je vous dis. »

On entendit soudain un cri perçant, comme celui d'une mouette, mais si bref que d'abord, Kate fut la seule à lever les yeux. Les autres l'imitèrent. Mrs Burbridge poussa un gémissement et s'effondra, le visage dans les mains.

« Oh mon Dieu ! » souffla Roughtwood.

Padgett avait soulevé Millie au-dessus de la rambarde de la galerie et elle se tenait sur la saillie extérieure, large d'une quinzaine de centimètres à peine, cramponnée au garde-fou. Elle hurlait, tandis que Padgett la tenait par le bras. Il criait quelque chose, mais le vent emportait ses paroles. Lentement, il entreprit de guider Millie, le long de la corniche, vers la partie du phare qui donnait sur la mer. En bas, le petit groupe suivit le mouvement, osant à peine regarder.

Benton les rejoignit. Haletant, il dit : « Les pièces à conviction sont dans le coffre. Jago est allé au port chercher les échelles. Il aura besoin d'aide pour la plus longue. Il faut être à deux pour la manipuler.

– Allez l’aider », dit Kate.

Elle ne pouvait détacher les yeux des deux silhouettes au sommet du phare. Le corps frêle de Millie semblait s’affaisser sous l’étreinte de Padgett. *Oh mon Dieu, pourvu qu’elle ne s’évanouisse pas !* pria Kate.

Elle entendit des pas, un bruit de bois raclé sur le sol et aperçut Jago, Benton et Roughtwood qui faisaient le tour du phare avec la grande échelle. Tremlett était là, lui aussi, et il les suivait avec une autre échelle, plus courte, d’un peu plus de trois mètres de long.

Kate s’adressa à Benton : « Il faut tout faire pour éviter qu’il perde son calme. Ça m’étonnerait qu’il la jette en bas sans public. Que Roughtwood et Jago posent la grande échelle contre le mur. S’il fait le tour, suivez-le avec l’échelle. Que tous les autres s’écartent, s’il vous plaît. »

Elle se tourna vers Jago : « Il faut que j’entre. Nous ne pouvons pas utiliser le buggy pour briser la porte. Il est trop large. Y a-t-il autre chose qui puisse servir de bélier ?

– Non, c’est bien le problème. Je me suis demandé ce que nous pourrions utiliser. Je ne vois rien. »

Elle s’adressa alors à Benton : « Dans ce cas, il faudra que je passe par une des fenêtres du bas. Ça ne devrait pas être impossible. »

Roughtwood et Jago avaient entrepris de transporter la grande échelle de l’autre côté du phare et elle les suivit alors qu’ils essayaient, péniblement, de la redresser. À un moment, l’échelle glissa contre le mur du phare et s’abattit sur le sol dans un immense fracas. Kate crut entendre le rire narquois de Padgett et espéra ne pas se tromper : toute distraction serait la bienvenue.

Elle rejoignit Benton en courant : « Vous êtes le plus rapide. Filez à l’infirmerie. Demandez à Jo Staveley le plus gros pot de vaseline qu’elle ait. N’importe quelle graisse fera l’affaire, mais ils auront sûrement de la vaseline. Il m’en faut beaucoup. Ah ! et apportez aussi un marteau. »

Il partit sans un mot. Elle se dirigea rapidement vers le petit groupe qui attendait en silence près de la porte du phare.

« Voulez-vous que je fasse venir un hélicoptère de secours en mer ? » demanda Maycroft.

C’était exactement ce que Kate redoutait. La solution semblait évidemment raisonnable. Puisqu’il était impossible de pénétrer dans le phare, personne ne lui reprocherait d’avoir réclamé un hélicoptère et des spécialistes. Mais n’était-ce pas justement le genre de publicité qu’attendait Padgett pour se précipiter dans le vide avec Millie ? Elle se demandait ce qu’aurait fait AD. Elle était consciente de la présence du petit groupe, immobile et impuissant. Tous les yeux étaient fixés

sur elle.

« Pas encore, non, dit-elle. Il risquerait de paniquer et de franchir le dernier pas. Je pense qu'il ne la jettera en bas qu'en présence d'un public suffisant, ou s'il a peur. » Elle éleva la voix : « Que les femmes rentrent au manoir s'il vous plaît ! Je voudrais éviter que Padgett ait trop de spectateurs. Dites aussi au docteur Staveley que nous aurons peut-être besoin de lui. À condition qu'il puisse laisser Mr Dalglish, évidemment. »

La petite assemblée se dispersa, Mrs Plunkett, le bras autour des épaules de Mrs Burbridge, Emily Holcombe très droite, un peu à l'écart.

Benton surgit alors au sommet du tertre, avec un marteau et un gros pot de vaseline. Kate examina les fenêtres. Celles du haut du phare n'étaient guère, semblait-il, plus larges que des fentes ; les plus larges étaient également les plus basses. Benton posa l'échelle contre celle qui était la plus proche de la porte, à trois mètres cinquante du sol environ, et grimpa. Levant les yeux, Kate estima que l'ouverture devait faire un peu moins d'un mètre de haut et une quarantaine de centimètres de large. Elle était divisée par une barre de fer verticale au milieu et deux barres horizontales parallèles à la base.

Benton brisa la vitre et commença à frapper les barreaux à coups de marteau. Puis il se laissa glisser au bas de l'échelle et expliqua : « Ils sont profondément scellés dans la pierre. Impossible de les retirer. Ça va être drôlement difficile de se glisser là-dedans. »

Kate se déshabillait déjà, ne conservant que sa culotte et son soutien-gorge, ses chaussettes et ses chaussures. Elle dévissa le couvercle du pot de vaseline, et commença à prélever de la matière visqueuse dont elle s'enduisit le corps en couche épaisse. Benton vint l'aider ; elle n'eut pas conscience du contact de ses mains, seulement des paquets de graisse froide étalés sur ses épaules, son dos et ses hanches. Elle sentit alors la présence de Guy Staveley, qui observait la scène en silence.

L'ignorant, Benton dit à Kate : « Dommage que ce ne soit pas vous qu'il ait prise en otage au lieu de Millie. Nous aurions fait passer la petite par là sans problème.

– S'il faut pousser, n'hésitez pas, allez-y. Il faut absolument que j'entre. »

Si elle ne voulait pas risquer de tomber sur la tête, elle devrait passer les pieds devant. Elle n'avait aucune idée de la distance qu'il y avait entre la fenêtre et le sol de la pièce, mais elle pourrait toujours se cramponner aux barreaux du bas. Elle eut plus de mal qu'elle ne l'avait pensé à s'introduire de biais. Benton se tenait derrière elle sur l'échelle, la soutenant par la taille de ses bras puissants, mais son

corps était tellement glissant qu'il avait du mal à ne pas la lâcher. Elle s'accrocha à ses épaules et se glissa obliquement par l'ouverture. Ses hanches et la chair tendre de ses seins passèrent sans difficulté, mais ses épaules restèrent coincées. Elle savait que le poids de son corps suspendu dans le vide ne suffirait pas à les dégager.

« Allez-y, poussez », dit-elle à Benton et elle sentit ses mains, d'abord sur sa tête puis sur ses épaules. La douleur fut fulgurante et elle sentit son épaule se disloquer, une seconde précise et insoutenable qui lui arracha un jappement de douleur. Elle réussit tout de même à souffler : « Continuez à pousser, c'est un ordre. Plus fort, allez-y ! »

Soudain, ses épaules passèrent. Instinctivement, elle agrippa le barreau inférieur de son seul bras valide et se laissa glisser à terre. Elle éprouva l'envie presque irrésistible de rester couchée là, effondrée. Son bras gauche était inutilisable, et la douleur des muscles arrachés et de la chair à vif presque intolérable. Mais elle se releva péniblement et dévala l'unique volée de marches jusqu'à la salle du bas, jusqu'à la porte fermée. Dès qu'elle eut repoussé péniblement le lourd verrou, Benton entra, suivi de Staveley.

« Je peux vous aider ? » demanda ce dernier.

Ce fut Benton qui répondit : « Pas encore, docteur. Restez ici si vous voulez bien. »

Staveley se tourna vers Kate : « Ça va ? Vous arriverez à monter ? »

– Il faudra bien. Non, ne venez pas. Laissez-nous faire. »

Benton lui tendit son pantalon et sa veste, impatient de se mettre en route. Elle essaya d'enfiler ses bras dans les manches, mais il fallut que Benton l'aide. Elle lança : « Tant pis pour le pantalon. Je ne suis pas vraiment indécente », avant d'entendre sa voix paisible : « Vous feriez mieux de le mettre, inspectrice. Vous aurez peut-être à procéder à une arrestation. »

Il l'aida et au bout du premier escalier, il dut la soutenir pour la suite de l'ascension. La montée des étages lui parut interminable, elle ne remarqua même pas les pièces qu'ils traversaient. Encore des marches, toujours des marches. Ils atteignirent enfin la dernière pièce.

« Heureusement, la porte donne côté terre, remarqua Benton. S'il n'a pas bougé, il ne nous aura peut-être pas entendus. »

Ils arrivèrent à la galerie. La lumière du jour aveugla Kate, qui prit appui un instant contre la vitre de la lanterne, éblouie de lumière et de couleurs, le bleu de la mer, le ciel plus pâle avec ses traînées de nuages comme des volutes de fumée blanche, l'île multicolore. Ses yeux avaient du mal à supporter une telle clarté. Elle essaya de maîtriser sa respiration. Il n'y avait aucun bruit. Il ne leur restait que quelques mètres à franchir pour savoir si Millie était toujours en vie.

Mais certainement, s'il l'avait poussée, ils auraient entendu, même à cette hauteur, le hurlement d'horreur des hommes qui regardaient d'en bas, avec la grande échelle.

Elle chuchota à Benton : « Je passe devant », et ils firent silencieusement le tour de la galerie. Padgett les avait entendus. Il tenait Millie par un bras et de l'autre, se cramponnait à la rambarde supérieure comme s'il était lui aussi en danger. Il jeta à Kate un regard flamboyant dans lequel elle lut de la peur et de l'aversion, mais aussi une résolution farouche. Dans l'urgence du moment, elle oublia sa douleur. Ce qu'elle allait faire, ce qu'elle allait dire déciderait de la vie ou de la mort de Millie. Le simple choix de la manière dont elle s'adresserait à lui pouvait être une erreur. Il fallait lui parler calmement, mais à cette altitude, le vent était capricieux. Et elle devait se faire entendre.

Elle fit un pas vers lui et dit : « Mr Padgett, il faut que nous parlions. Je sais que vous n'avez pas envie de tuer Millie et rien ne vous y oblige. Ce serait parfaitement inutile. En plus, vous auriez des remords jusqu'à la fin de vos jours. Écoutez-moi, je vous en prie. »

Millie gémissait, une plainte basse et tremblante, interrompue par de petits cris aigus de chaton blessé. Et puis un torrent de mots frappa les oreilles de Kate, une éruption d'obscénités, violente, d'une sexualité ordurière, pleine de haine.

Elle entendit ensuite la voix calme de Benton lui chuchoter : « Laissez-moi essayer. »

D'un signe de tête, elle lui céda le passage et il fit le tour de la galerie avec plus d'assurance et de détermination qu'elle ne l'aurait osé. Plusieurs secondes s'écoulèrent. Lorsqu'il se fut suffisamment approché, il tendit la main et attrapa le bras de Millie. Le tenant fermement, il se mit à parler, son visage sombre à deux doigts de celui de Padgett. Kate n'entendait pas ce qu'il disait, mais Padgett ne l'interrompt pas et elle eut la vision grotesque de deux connaissances bavardant ensemble avec le naturel que donne une bonne intelligence. Le temps s'étirait. Ils cessèrent enfin de parler. Benton recula un peu et, des deux bras, hissa Millie de l'autre côté du garde-fou. Kate se précipita et s'inclinant, elle attrapa la jeune fille de son bras valide. Levant les yeux sur le visage sanglotant de Millie, elle aperçut celui de Padgett. La haine y était toujours inscrite, mais il s'y ajoutait quelque chose de plus compliqué : de la résignation peut-être, mais aussi une nuance de triomphe. Elle se tourna vers Benton, qui lui prit Millie des bras, puis elle se redressa et, regardant Padgett droit dans les yeux, lui signifia son arrestation.

Ils le conduisirent dans l'appartement de Benton, qui fut chargé de le surveiller. Il était assis sur une chaise droite, les mains menottées entre ses genoux, les yeux dans le vide. Il ne manifesta d'émotion qu'en présence de Kate, à qui il adressa un regard exprimant un mélange de mépris et de dégoût. Elle rejoignit le salon de son appartement et téléphona à Londres puis à la gendarmerie du Devon et de Cornouailles pour organiser son transfert. SRAS ou non, il ne pouvait pas rester sur l'île. Tout en attendant une réponse, elle imagina les tractations, les risques que l'on cherchait à évaluer, les procédures juridiques à respecter. Elle était soulagée de laisser les décisions à d'autres. Après tout, il n'était certainement pas très risqué de laisser partir Padgett. Dalglish ne l'avait pas interrogé, et ni Benton ni elle ne manifestait le moindre symptôme de la maladie. L'appel arriva relativement vite. Le transfert de Padgett était accepté. Un hélicoptère serait sur place d'ici trois quarts d'heure environ.

Elle monta alors à l'infirmerie où le docteur Staveley et Jo l'attendaient. Jo la soutint pendant que Staveley lui tirait sur le bras. L'articulation se remit en place. Ils l'avaient prévenue que cela ferait mal, et elle était bien décidée à ne pas broncher. La douleur fut atroce, mais fugace. Nettoyer et panser les profondes éraflures qu'elle avait aux deux bras et aux cuisses fut presque aussi pénible, et la souffrance plus tenace. Elle avait également mal quand elle respirait, et le docteur Staveley diagnostiqua une côte cassée. Apparemment, il n'y avait qu'à la laisser se ressouder toute seule. Elle leur était reconnaissante des soins qu'ils lui prodiguaient, mais les aurait mieux supportés sans leur prévenance et leur gentillesse. Elle dut serrer les dents pour ne pas pleurer.

Alors que le transfert du corps de Boyde avait eu lieu presque en silence (seuls Benton et elle avaient été présents, aucun visage ne s'était montré aux fenêtres), le départ de Padgett se fit dans de tout autres conditions. Staveley et Maycroft se tenaient à la porte et Kate était consciente que des regards étaient aux aguets derrière eux. Benton et elle avaient été dûment félicités. Résidents et visiteurs avaient le visage rouge de soulagement. Le poids du soupçon était levé, leur rendant la paix de l'esprit. Seul le docteur Yelland avait paru relativement indifférent. Mais bien que sincères, les éloges avaient été mesurés. Chacun, jusqu'à Millie, semblait comprendre qu'ils célébraient un succès, mais pas un triomphe. Comme dans un brouillard, Kate entendit des paroles murmurées, serra brièvement des mains tendues, se força à continuer, à ne pas fondre en larmes de douleur et d'épuisement. Elle avait accepté les antalgiques de Jo, mais

ne les avait pas avalés, craignant qu'ils ne lui brouillent les idées. Il fallait qu'elle fasse son rapport à AD. Avant cela, il n'y aurait pas de repos possible.

Revenant avec Benton dans leur bureau improvisé après que l'hélicoptère eut décollé, elle demanda : « Comment l'avez-vous trouvé pendant que vous étiez avec lui ?

– Parfaitement tranquille. Assez content de lui. Soulagé, bien sûr, comme on l'est d'ordinaire quand on n'a plus à redouter le pire parce qu'il est déjà arrivé. Je crois qu'il attend avec impatience son heure de gloire, tout en l'appréhendant un peu. Il ne se rend pas tout à fait compte de l'énormité de ce qu'il a fait et la prison lui paraît sans doute un petit prix à payer en échange de son triomphe. Après tout, c'est là qu'il a passé l'essentiel de sa vie. Une prison ouverte, d'accord. Mais enfin, il a été la cible de ressentiments et d'humiliations dès le jour de sa naissance. Cette horrible tante, son mari impuissant. Ils l'ont même obligé à changer de prénom. Sa mère aussi d'ailleurs. Bella... Comment sa tante aurait-elle pu supporter un tel prénom ?

– Elle pensait sans doute agir pour leur bien, remarqua Kate. L'excuse habituelle. C'est avec les meilleures intentions du monde que les gens font le pire Padgett vous a-t-il raconté ce qui s'est passé avec Oliver ?

– Oliver est monté jusqu'à la lanterne et Padgett l'a suivi. Il lui a débité son histoire et n'a été accueilli que par du mépris. Oliver lui a dit : "Si vous aviez été un enfant, j'aurais accepté de prendre en charge une partie de votre éducation. C'est tout ce que j'aurais pu vous donner. Mais vous êtes un homme. Je ne vous dois rien, et vous n'obtiendrez rien. Si vous imaginez qu'à cause d'un instant d'égarement avec une petite coureuse, je vais accepter de vous avoir sur le dos jusqu'à la fin de mes jours, n'y comptez pas. Et puis, regardez-vous. Vous n'êtes pas le genre de fils dont on aurait lieu d'être fier. Je n'ai pas l'habitude de discuter avec des maîtres chanteurs minables. " C'est à ce moment-là que Padgett s'est jeté sur lui et qu'il l'a pris à la gorge. »

Il y eut un instant de silence, puis Kate demanda : « Qu'est-ce que vous lui avez dit ? »

Pendant un instant, elle se revit sur cette galerie suspendue, obligeant son corps déchiqueté à rester debout, les yeux éblouis par les couleurs étincelantes de la terre, de la mer et du ciel. Elle précisa : « Là-haut, sur la galerie.

– J'ai fait appel au plus violent de ses sentiments : la haine pour son père. Et à autre chose qui comptait pour lui, le besoin d'être quelqu'un, d'être important. Je lui ai dit : "Si vous tuez Millie, personne n'éprouvera la moindre sympathie pour vous. Elle ne vous a

rien fait. Elle est innocente. Vous avez tué votre père et vous étiez obligé d'éliminer Adrian Boyde, cela peut se comprendre. Mais pas Millie. Si vous voulez obtenir justice, c'est le moment ou jamais. Il vous a ignorés et méprisés, votre mère et vous, pendant toute votre vie. Il était intouchable. Ce n'est plus pareil maintenant. Vous allez pouvoir montrer au monde qui il était vraiment, ce qu'il a fait. Vous serez aussi célèbre que lui, et vous resterez dans les mémoires aussi longtemps que lui. Quand on prononcera son nom, on pensera à vous. Allez-vous gâcher tout cela, cette possibilité de vengeance, pour le simple plaisir de causer la mort d'une gamine ? "

– Intelligent, remarqua Kate. Et cynique.

– Je sais, mais ça a marché. »

Ce mélange d'inflexibilité et de sensibilité l'amena à songer qu'elle le connaissait encore bien peu. Elle se rappela la scène qui s'était déroulée devant le phare, ses mains tartinant de graisse son corps à moitié nu. Difficile d'imaginer plus grande proximité. Pourtant, son esprit lui demeurait fermé. Pas seulement son esprit, d'ailleurs. Vivait-il seul ? Quelles relations entretenait-il avec ses parents ? Avait-il des frères et sœurs ? Pour quelle raison était-il entré dans la police ? Il devait avoir une amie, sans doute, mais il semblait tellement détaché de toute relation humaine. Maintenant encore, alors qu'ils étaient vraiment devenus collègues, il demeurait une énigme à ses yeux.

« Et Boyde ? demanda-t-elle. Comment a-t-il cherché à justifier son assassinat ?

– Il prétend avoir agi sous l'impulsion du moment. Ça ne tient pas la route. Il avait apporté les gants. Ils faisaient partie du matériel médical qui était resté dans son cottage. Il prétend que Boyde était à genoux, qu'il s'est relevé et l'a défié. Il n'a pas cherché à s'enfuir, ni à se défendre. Padgett croit qu'il voulait mourir. »

Ils restèrent un moment silencieux. Puis Kate demanda : « À quoi pensez-vous ? »

C'était une question banale, mais que Kate posait rarement, y voyant une atteinte à l'intimité.

« À un vers d'Auden : *Ceux à qui l'on fait du mal font le mal en retour.*

– Ce n'est pas une excuse. Il y a des millions d'enfants illégitimes, maltraités, qui n'ont pas été désirés et n'ont jamais inspiré que du ressentiment. Ils ne deviennent pas tous des assassins. »

Elle aurait voulu éprouver de la pitié, mais, malgré tous ses efforts, n'arrivait à s'arracher qu'un minimum de compréhension teintée de mépris. Elle essaya de se représenter la vie qu'il avait menée : la mère inefficace fantasmant sur un amour qui n'avait jamais été qu'un coût

sans joie ou pire : un viol, un acte de brutalité isolé, prémédité ou irréfléchi, qui l'avait mise, enceinte, sans le sou et sans toit, à la merci d'une sadique minable. Elle n'imaginait que trop bien la triste maison de banlieue, le couloir sombre, le petit salon en façade sentant l'encaustique, impeccablement entretenu pour des visiteurs qui ne venaient jamais, la famille réunie dans la pièce du fond exigüe, avec son odeur de cuisine et de défaite. Et l'école, cette obligation de gratitude sous prétexte que quelque philanthrope, avide d'exercer du pouvoir, avait versé une annuité dérisoire pour faire de lui un assisté. Il s'en serait mieux sorti à l'école publique mais, bien sûr, c'était inenvisageable. Puis une succession de petits boulots. Rejeté dès sa naissance, il l'avait été toute sa vie – sauf sur l'île. Mais là aussi, il avait eu l'impression d'être à la fois sous-estimé et incompetent. Comment aurait-il pu s'en sortir ? Le malheur, songea-t-elle, est contagieux. On en porte à jamais l'odeur, comme les miasmes putrides d'une maladie redoutée.

Il avait pourtant été un enfant des années 1970, de ceux qui étaient nés dix ans après le grand mouvement de libération des années 1960. Sa vie cauchemardesque évoquait un passé bien plus lointain. Comment croire que des êtres tels que cette tante acariâtre puissent encore exister, exercer un tel pouvoir ? C'était pourtant une réalité. Une autre mère, une mère intelligente, une battante, douée de force physique et mentale aurait certainement pu s'en sortir avec son enfant. Elles étaient des milliers à le faire. Si elle avait vécu, sa propre mère y serait-elle arrivée ? Elle se rappelait avec une terrible clarté les paroles de sa grand-mère, surprises alors qu'elle ouvrait la porte de leur appartement, tout en haut d'un immeuble de logements sociaux. Elle parlait à une voisine : « C'était déjà assez dur de la voir débarquer avec sa bâtarde, elle aurait au moins pu rester en vie et s'en occuper elle-même. » Sa grand-mère ne lui aurait jamais dit cela en face. Elle savait depuis toute petite qu'elle était considérée comme un fardeau et ce n'est que tout à la fin qu'elle s'était rendu compte qu'il y avait eu là, aussi, une forme d'amour. Elle avait fui Ellison Fairweather Buildings, l'odeur et le désespoir, la peur quand les ascenseurs étaient, une fois encore, victimes de vandales et qu'il fallait gravir à pied ces escaliers interminables, avec la violence qui rôdait à chaque palier. Elle s'en était sortie. Elle avait échappé à la pauvreté et à l'échec à force de travail et d'ambition – et grâce, bien sûr, à une certaine dureté. Cependant, elle n'avait pas échappé à son passé. Sa grand-mère avait bien dû mentionner, ne fût-ce qu'une fois, le nom de sa mère, mais elle ne s'en souvenait pas. Quant à son père, personne n'avait su et ne saurait jamais qui il était. Elle avait l'impression d'être née sans cordon ombilical, flottant sans attache dans l'univers, dépourvue de poids, un néant. Son ascension elle-même, sa promotion

sociale, étaient teintées de culpabilité. En choisissant ce métier-là, n'avait-elle pas manqué à son devoir – commis une trahison, même – envers ceux à qui elle était indissolublement liée par la camaraderie des pauvres et des démunis ?

Elle entendit alors Benton murmurer, si doucement qu'il lui fallut tendre l'oreille pour le comprendre : « Je me demande s'il y a des enfances heureuses. C'est tant mieux, peut-être. Si l'on connaissait une vraie béatitude tout petit, on passerait sa vie à essayer de retrouver l'inaccessible. Comme ces gens qui n'ont jamais été aussi heureux qu'à l'école ou à l'université. Qui y retournent constamment. Ne manquent aucune réunion d'anciens élèves. J'ai toujours trouvé cela plutôt pathétique. » Il s'interrompit, puis reprit : « Je crois que, pour la plupart d'entre nous, nous obtenons plus d'amour que nous n'en méritons. »

Il y eut un nouveau silence, puis Kate demanda : « Qu'est-ce que c'était, cette citation, en entier ? Après tout, vous avez un diplôme de littérature, non ? »

Toujours ce petit pincement de rancune dont elle n'arrivait pas à se défaire entièrement.

Il répondit calmement : « Elle est tirée du poème d'Auden *Premier septembre mille neuf cent trente-neuf* : "Le public et moi savons *Ce qu'apprennent tous les écoliers* Ceux à qui l'on fait le mal *Font le mal en retour.*" »

– Pas tous, dit-elle. Pas toujours. Mais ils n'oublient pas, et ils le payent cher. »

Jo Staveley se montra inflexible. Après avoir pris des nouvelles de Kate, elle lui dit : « Pour le moment, il ne tousse pas, mais s'il commence, mettez ce masque. Je veux bien croire que vous devez le voir, mais pas ensemble. L'inspecteur attendra. Il a insisté pour sortir du lit, alors faites vite.

– Il est suffisamment en forme ? demanda Kate.

– Bien sûr que non. Si vous avez un minimum d'influence sur lui, essayez de faire comprendre à cet enquiquineur que je suis responsable de l'infirmerie. » Mais sa voix était pleine d'une chaleureuse affection.

Kate entra seule dans la pièce. Dalglish était assis à côté du lit, en robe de chambre. Il n'avait plus de tuyaux d'oxygène dans les narines, mais il portait un masque et lorsqu'elle entra, il se mit laborieusement debout. Ce geste de courtoisie fit monter des larmes brûlantes aux yeux de Kate. Elle cligna des paupières pour les chasser et prit son temps pour rejoindre le second fauteuil que Jo avait placé à distance respectueuse, essayant d'assouplir sa démarche pour dissimuler la douleur que lui causaient ses blessures.

D'une voix assourdie par le masque, il lança : « Nous faisons une jolie paire d'infirmes, pas vrai ? Comment allez-vous, Kate ? On m'a parlé de votre côte cassée. Ça doit faire un mal de chien.

– Pas tout le temps, commandant.

– Si j'ai bien compris, Padgett a quitté l'île. J'ai entendu l'hélicoptère. Dans quel état était-il ?

– Il n'a pas fait de difficultés. Il se réjouit apparemment qu'on parle de lui. Souhaitez-vous que je vous fasse mon rapport ? Vous sentez-vous suffisamment bien ?

– Oui, Kate, dit-il doucement. Je vais bien. Prenez votre temps. »

Kate n'eut pas besoin de consulter son carnet. Elle veilla à mentionner tous les faits, depuis la découverte du sang et des cheveux dans le réfrigérateur, développant plus longuement le moment où Padgett s'était emparé de Millie et exposant dans le détail, presque minute par minute, ce qui s'était passé au phare. Elle minimisa le plus possible son propre rôle. Il était temps à présent de dire quelques mots sur Benton. Mais quoi ? La conduite de l'inspecteur Benton-Smith a été exemplaire ? Non, cela n'allait pas. Cela ressemblait trop à la conclusion du bulletin trimestriel du premier de la classe.

Elle s'interrompit un instant, avant d'ajouter simplement : « Je n'aurais pas pu y arriver sans Benton.

– Il a fait ce qu'on attendait de lui, Kate.

– À mon avis, il a fait plus que cela, commandant. Il a fallu du courage pour me pousser par cette fenêtre.

– Et du courage pour le supporter. » Ce n'était toujours pas suffisant. Elle avait sous-estimé Benton, et le moment était venu de réparer cette erreur. Elle ajouta : « Il a vraiment un très bon contact avec les gens. Mrs Burbridge a été terriblement secouée par la mort de Boyde. J'étais sûre que nous n'en tirerions rien. Il a su quoi lui dire, pas moi. Il a fait preuve de beaucoup d'humanité. » Dalglish lui adressa un grand sourire, et Kate eut l'impression qu'il exprimait plus que de l'approbation, la complicité face à une tâche accomplie, de l'amitié même. Instinctivement, il lui tendit la main et elle se leva pour la serrer. C'était la première fois qu'ils se touchaient depuis ce jour où, bien des années auparavant, déchirée de remords et de chagrin, elle s'était jetée dans ses bras après la mort de sa grand-mère.

« Si nos futurs cadres de la police judiciaire étaient incapables de faire preuve d'humanité, dit-il, ce serait à désespérer. Le rôle de Benton ne sera pas ignoré. Vous pouvez le faire venir maintenant, Kate. Je vais le lui dire. »

Il se leva avec une douloureuse lenteur et, toujours à distance, l'accompagna vers la porte comme s'il reconduisait une éminente invitée. À mi-chemin, il s'arrêta et chancela. Elle le ramena à son fauteuil, se tenant tout près de lui, sans oser cependant lui prendre le bras.

En s'asseyant, il remarqua : « Cette affaire n'aura pas été un de nos grands succès, Kate. Adrian Boyde n'aurait pas dû mourir. »

Elle faillit lui dire qu'ils n'auraient pas pu empêcher son assassinat. Ils ne disposaient d'aucune preuve qui leur aurait permis d'arrêter Padgett ou un autre, ils n'avaient pas le pouvoir d'empêcher les occupants de l'île de se déplacer et pas les effectifs nécessaires pour surveiller discrètement tous les suspects vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais il savait tout cela.

Arrivée sur le seuil, elle se retourna et dit : « Padgett pense que Boyde savait ce qui allait lui arriver et qu'il aurait pu l'éviter. Il croit que Boyde voulait mourir.

– J'aurais tendance à penser que si Padgett avait pu comprendre ne fût-ce qu'une infime partie de l'esprit de Boyde, il ne l'aurait pas tué. Mais qui suis-je pour prétendre en savoir davantage ? Si l'échec nous enseigne quelque chose, c'est l'humilité. Accordez-moi cinq minutes, Kate, et puis dites à Benton que je l'attends. »

Épilogue

Au moment même où elle les vivait, Kate prit conscience qu'à jamais, les jours qui s'écoulèrent entre l'arrestation de Padgett et la levée de la quarantaine allaient rester dans sa mémoire comme les plus étonnants de sa vie, parmi les plus heureux aussi. Songeant aux raisons de sa présence sur l'île, il lui arrivait d'être bourrelée de remords en constatant que le chagrin et l'horreur pouvaient aussi aisément céder la place à l'ivresse physique de la jeunesse et de la vie, et à une joie inattendue. Un certain nombre de personnes étant susceptibles de devoir témoigner au tribunal, il fut décidé de garder le silence sur les crimes, et la consigne fut respectée, à l'exception de quelques conversations privées, en tête-à-tête. Sans que cela fit l'objet de la moindre décision officielle, les membres de l'équipe de Dalglish étaient traités comme des VIP venus sur Combe profiter de la paix et de la solitude. C'était, semble-t-il, le seul type de relations avec des invités que l'île pouvait admettre.

Doucement, paisiblement, Combe exerça ses mystérieux pouvoirs. Benton continuait à préparer le petit déjeuner et Kate allait chercher ce dont ils avaient besoin pour déjeuner à la cuisine, ils passaient leur temps seuls ou non, au gré de leurs envies. Millie avait manifestement opéré un transfert de Jago sur Benton, qu'elle suivait comme un petit chien. Benton faisait de l'escalade avec Jago. Au cours de ses promenades solitaires le long de la falaise, il arrivait à Kate de baisser les yeux et de les voir, l'un ou l'autre, écartelé dans une position précaire contre les escarpements de granit.

Quand il put marcher, Dalglish regagna Seal Cottage. Kate et Benton le laissaient récupérer tranquillement, mais de temps en temps, elle entendait de la musique en passant devant chez lui. Il était manifestement occupé – l'hélicoptère débarquait régulièrement des cartons de dossiers de New Scotland Yard que Jago apportait au cottage. Le téléphone de Dalglish ne devait pas être bien souvent silencieux, se disait Kate. Elle avait débranché le sien, laissant la sérénité de Combe lui guérir l'esprit et le corps. Ne parvenant pas à la joindre, Piers Tarrant lui avait envoyé une lettre de félicitations, enjouée, affectueuse et légèrement ironique, et elle lui adressa une carte en retour. Elle n'était pas encore prête à affronter les problèmes de sa vie londonienne.

Dans la journée, presque tout le monde restait dans son coin, mais le soir, on se réunissait à la bibliothèque pour prendre un verre avant de passer à la salle à manger déguster les excellents dîners de Mrs Plunkett, de grands crus, et savourer le plaisir de se trouver en bonne

compagnie. Les yeux de Kate se posaient sur les visages animés, éclairés par les bougies, et elle s'étonnait de se sentir aussi à l'aise, aussi loquace. Elle avait passé toutes ses heures de travail et la plus grande partie de ses loisirs avec des fonctionnaires de police. À l'image des équipes de dératisation, ils étaient considérés comme des auxiliaires indispensables de la société, à qui l'on réclamait d'être immédiatement disponibles quand on avait besoin d'eux, dont on faisait parfois l'éloge mais que ne fréquentaient guère ceux qui ne connaissaient pas les arcanes de leur dangereuse profession. Ils étaient toujours entourés d'une ombre de méfiance et de soupçon. Sur Combe, Kate respirait un air plus libre et s'adaptait à un horizon plus vaste. Pour la première fois, elle avait le sentiment d'être acceptée pour elle-même, pas en tant que policière mais en tant que femme. Cette transformation était une libération ; elle était aussi subtilement valorisante.

Un après-midi où elle s'était rendue dans l'atelier de Mrs Burbridge vêtue de son unique chemisier de soie, elle avait avoué qu'elle aurait bien aimé avoir de quoi se changer pour le dîner. Elle n'avait emporté qu'une garde-robe limitée et il ne fallait pas espérer se faire livrer par hélicoptère. Mrs Burbridge lui avait dit : « Il me reste un mètre de soie d'un vert d'eau très délicat qui irait bien avec vos cheveux et votre teint, Kate. Je peux vous faire un nouveau chemisier en deux jours, si vous voulez. »

L'ouvrage fut réalisé et le premier soir où elle le porta, Kate remarqua les regards approuvateurs des hommes et le sourire satisfait de Mrs Burbridge. Amusée, elle se rendit compte que cette dernière avait décelé, ou imaginé, quelque intérêt sentimental de la part de Rupert Maycroft et jouait innocemment les entremetteuses.

Mais ce fut Mrs Plunkett, plus volubile, qui liai rapporta les controverses dont l'avenir de Combe faisait l'objet : « Certains administrateurs voudraient qu'on en fasse une colonie de vacances pour enfants défavorisés, mais Miss Holcombe ne veut pas en entendre parler. Elle dit qu'on en fait déjà bien assez pour les enfants de notre pays et qu'il n'est évidemment pas question d'aller en chercher en Afrique. Mrs Burbridge a proposé que nous accueillions des ecclésiastiques surmenés, à la mémoire d'Adrian en quelque sorte, mais Miss Holcombe ne veut pas non plus. Elle est sûre que ce seront de jeunes prêtres férus de modernisme – vous savez, avec des banjos et des guitares hawaïennes. Miss Holcombe ne va pas à l'église, mais elle ne badine pas avec l'orthodoxie. »

Y avait-il, se demanda Kate, une touche d'ironie dans ces propos ? Posant les yeux sur les traits ingénus de Mrs Plunkett, elle balaya cette idée.

Mrs Plunkett reprit : « Mais maintenant, d'anciens visiteurs écrivent pour demander quand nous allons rouvrir. Je suppose donc que c'est ce qui va se passer. Après tout, il ne serait pas tellement facile de changer les statuts de la Fondation. Jo Staveley dit que les politiques sont tellement habitués à envoyer des centaines de soldats se faire massacrer à la guerre que ce n'est pas deux cadavres qui vont les inquiéter. Et elle n'a sûrement pas tort. Il avait été question que nous accueillions quelques visiteurs de tout premier plan qui devaient se retrouver dans la plus grande discrétion, mais il semblerait qu'on y ait renoncé. Tant mieux, si vous voulez savoir ce que je pense. On a dû vous dire que les Staveley rentrent à Londres. Il va rouvrir son cabinet. Ça ne m'étonne pas. C'est presque un héros maintenant. Tous les journaux disent qu'il a été drôlement fort de diagnostiquer le SRAS aussi vite. Grâce à lui, on a évité l'épidémie. Il perdrait son temps ici.

– Et Millie ?

– Oh, Millie reste avec nous. C'est aussi bien, maintenant que nous n'avons plus Dan Padgett. Mrs Burbidge et l'ami de Jago essayent de lui trouver quelque chose sur la côte, mais ça prendra du temps. »

Miranda Oliver et Dennis Tremlett étaient les seuls visiteurs à ne pas se mêler aux autres. Miranda avait fait savoir qu'elle était trop occupée pour assister aux dîners ; elle avait des affaires à régler par téléphone avec les avocats de son père et avec son éditeur, des dispositions à prendre pour la messe de souvenir, son mariage à organiser. Kate soupçonnait qu'elle n'était pas la seule à apprécier l'absence de Miranda.

Ce n'était que la nuit, une fois couchée, juste avant de s'endormir, que cette paix étrange, presque surnaturelle, s'effaçait devant l'image de Dan Padgett allongé dans sa cellule, en proie à ses dangereux fantasmes. Elle le reverrait lorsqu'il serait traduit en justice, et aux assises, mais pour le moment, elle chassa résolument les meurtres de son esprit. Lors d'une de ses promenades solitaires, elle s'était rendue impulsivement à la chapelle et y avait trouvé Dalglish, les yeux fixés sur les taches de sang.

Il lui avait dit : « Mrs Burbidge se demande si elle doit faire nettoyer le sol. Finalement, elle a décidé de laisser la porte ouverte et de laisser faire le temps et les éléments. Je me demande si elles s'effaceront complètement un jour. »

2

Trois jours avant la date à laquelle il devait quitter Combe, Mark Yelland avait enfin répondu à la lettre de sa femme à laquelle, dans un premier temps, il s'était contenté d'accuser réception, expliquant qu'il fallait qu'il réfléchisse. Il sortit son stylo et écrivit soigneusement : Les semaines que j'ai passées sur Combe m'ont montré que je dois assumer la responsabilité de la souffrance que je cause, aux animaux comme à toi. Je suis capable de justifier mon travail, à mes propres yeux du moins, et je continuerai, quel qu'en soit le prix. Mais c'est moi que tu as épousé, pas mon métier, et ta décision est tout aussi valable que la mienne. J'espère qu'il ne s'agira que d'une séparation, et non d'un divorce, mais c'est à toi de choisir. Nous parlerons à mon retour, et cette fois, je suis sincère. Nous parlerons. Quelle que soit ta décision, j'espère que les enfants continueront à sentir qu'ils ont en moi un père, et toi un ami.

La lettre avait été envoyée, la décision prise. Une dernière fois, il parcourut des yeux le salon qui, dans sa nudité, lui était soudain devenu étranger. Il affronterait ce que la vie lui réservait, mais il reviendrait. Jetant ses sacs sur ses épaules, il se dirigea vers le port d'un bon pas.

3

À Peregrine Cottage, il n'avait pas fallu à Dennis Tremlett plus de dix minutes pour retirer de leurs cintres les quelques vêtements qu'il avait apportés avec lui et pour les plier soigneusement dans son sac de toile. Après avoir calculé le prix du train et du taxi, Miranda avait réservé une voiture avec chauffeur qui devait venir les chercher à Pentworthy.

Au salon, Miranda n'avait pas fini de ranger les livres de son père dans les petits cartons dans lesquels ils étaient arrivés. Silencieusement, il entreprit de descendre les derniers volumes des étagères pour les lui apporter. « Nous ne reviendrons plus, dit-elle.

– Non. Je comprends que tu n'en aies pas envie. Ce serait trop douloureux. Trop de souvenirs. » Il ajouta : « Mais ils ne sont pas tous mauvais, chérie.

– Pour moi, si. Nous passerons nos vacances dans les hôtels où je suis descendue avec mon père. Des cinq étoiles. J'aimerais retourner à San Francisco. Tout sera différent maintenant. La prochaine fois, ils sauront qui paye la note. »

Il songea que cela leur serait bien égal pourvu qu'elle fût payée, mais il comprenait ce qu'elle voulait dire. Désormais, elle serait la riche fille endeuillée d'un homme célèbre, et non la parasite exaspérante. S'agenouillant à côté d'elle, il lâcha impulsivement : « J'aurais préféré que nous ne mentionnions pas à la police. »

Elle pivota sur ses talons et le regarda : « Nous n'avons pas menti. Pas vraiment. Je leur ai dit ce que Papa aurait voulu que je leur dise. Il aurait fini par s'y faire. Il a été contrarié quand il l'a appris, mais c'était la surprise, rien d'autre. Il voulait que je sois heureuse. »

Le seras-tu ? Le serai-je ? Les questions ne furent pas posées, les réponses pas données. Mais il y avait une chose qu'il voulait savoir, à tout prix. « Quand nous avons appris la nouvelle, demanda-t-il, quand tu as compris qu'il était vraiment mort, y a-t-il eu un moment, une seconde ou deux, pas plus, où tu as été soulagée ? »

Elle lui jeta un regard dans lequel il put identifier, avec une effrayante clarté, une succession d'émotions fugaces : surprise, indignation, incompréhension, obstination. « Quelle horreur ! Bien sûr

que non ! C'était mon père. Il m'aimait. Je l'aimais. Je lui ai voué ma vie. Comment peux-tu tenir des propos aussi blessants, aussi atroces ?

– C'était exactement ce qui intéressait ton père, la différence entre ce que nous éprouvons et ce que nous croyons devoir éprouver. »

Elle referma brusquement le carton et se releva. « Je ne comprends pas ce que tu veux dire. Apporte-moi le scotch et les ciseaux, tu veux ? Je les ai posés sur la petite valise. Autant les fermer correctement.

– Il me manquera, dit-il.

– À moi aussi, bien sûr. Après tout, tu n'étais que son employé. Je suis sa fille, moi. Mais dis-toi qu'il n'était plus tout jeune. Il avait soixante-huit ans. Sa réputation était faite. Inutile que tu te cherches un nouvel emploi. Tu auras largement de quoi t'occuper avec la maison à arranger, le mariage, et toutes ces lettres auxquelles il faut répondre. Tu ferais bien d'appeler le bureau et de leur dire que nos bagages sont presque prêts. Nous aurons besoin du buggy. J'ai failli te demander qu'ils envoient Padgett. C'est drôle de penser qu'il n'est plus là. Je ne lui pardonnerai jamais. Jamais. »

Il restait une dernière question, mais il n'osa pas la poser. À quoi bon, d'ailleurs ? Il connaissait la réponse. Songeant aux épreuves, aux marges remplies des annotations précises et presque illisibles d'Oliver, aux révisions méticuleuses qui auraient pu faire de son dernier ouvrage un grand roman, il se demanda s'il pardonnerait un jour, lui, à Miranda d'avoir brûlé les épreuves.

Il contempla les étagères dénudées, dont le vide renforçait son propre sentiment d'abandon. Il s'interrogea sur ce qu'Oliver avait pensé de lui. L'avait-il considéré comme le fils qu'il n'avait jamais eu ? C'était une présomption arrogante, qu'il n'avait pu laisser s'insinuer dans son esprit que maintenant qu'Oliver était mort. Celui-ci ne l'avait jamais traité comme un fils. Il n'avait jamais été plus qu'un domestique. Mais quelle importance ? Ils s'étaient engagés ensemble dans la profonde et mystérieuse aventure du langage. Aux côtés d'Oliver, il était devenu vivant.

Suivant Miranda jusqu'à la porte, il s'arrêta, silencieux, jetant un dernier regard à la pièce. Ici, il avait été heureux.

Vint le jour où ils furent enfin libres de quitter l'île de Combe. Dalglish fut prêt de bonne heure, mais il attendit à l'intérieur de son cottage que l'hélicoptère soit en vue. Il posa alors la clé sur la table, tel un talisman lui promettant qu'il reviendrait. Il savait pourtant qu'il ne reverrait jamais Combe. Fermant la porte derrière lui, il prit le chemin du manoir. Il se sentait emporté par un tumulte de sentiments désir, espoir et crainte. Il n'avait pas beaucoup parlé à Emma au cours des deux dernières semaines. Lui qui adorait pourtant le langage, il avait perdu confiance dans les mots, surtout au téléphone. Entre amants, la vérité devait s'écrire, être pesée longuement et dans la solitude ou – mieux – affirmée oralement, face à face. Il lui avait écrit un jour, lui proposant le mariage et non une liaison prolongée, et il pensait avoir obtenu la réponse. Renouveler cette requête serait la harceler comme un enfant capricieux. Il aurait pu profiter de sa maladie pour le faire, mais c'eût été réclamer sa pitié. Et puis il y avait son amie, Clara, qui ne l'appréciait pas et qui avait dû dire à Emma des choses déplaisantes sur lui. Emma était une femme indépendante, mais comment être certain que les critiques de Clara n'avaient pas fait écho à ses propres doutes, à demi conscients ? Il savait que lorsqu'ils se retrouveraient, Emma lui dirait qu'elle l'aimait. De cela, au moins, il pouvait être sûr. Mais ensuite ? Des phrases du passé, prononcées par d'autres femmes, entendues sans souffrance et parfois avec soulagement, lui revinrent à l'esprit comme une litanie d'échecs.

Mon chéri, ça a été merveilleux, mais nous avons toujours su que cela ne pouvait pas durer. Nous n'habitons pas la même ville. Et avec ce nouveau boulot, je n'aurai plus beaucoup de soirées libres.

Nous avons vécu quelque chose de formidable, mais avoue que ton travail passe toujours en premier. Ça, ou la poésie. Pourquoi ne pas admettre la réalité et en finir avant que l'un de nous ne souffre ? Et si tu souffres quand même, tu pourras toujours en faire un poème.

Je t'aimerai toujours, Adam, mais tu n'es pas capable de t'engager pour de bon. Tu retiens toujours quelque chose, et c'est probablement la meilleure part de toi. Il vaut mieux se quitter.

Emma trouverait des mots à elle, et il rassembla ses forces pour supporter l'anéantissement de ses espoirs les yeux secs et dans la

dignité.

Il lui sembla que l'hélicoptère n'en finissait pas de rester suspendu entre ciel et terre avant de venir se poser juste au centre de la croix tracée au sol. Il fallut attendre que les pales aient fini de tourner. La porte s'ouvrit alors, et Emma apparut. Après quelques pas hésitants, elle courut se jeter dans ses bras. Il sentit les battements de son cœur, il l'entendit chuchoter : « Je t'aime, je t'aime, je t'aime », et quand il inclina la tête, des larmes, chaudes, lui mouillèrent la joue. Mais quand elle leva les yeux pour les plonger dans les siens, sa voix était ferme.

« Mon chéri, si nous voulons que le père Martin nous marie – et si cela te convient, j'en serais vraiment heureuse –, il serait peut-être bon de fixer une date rapidement. Autrement, il risque de nous répondre qu'il est trop vieux pour voyager. Veux-tu le faire ou préfères-tu que je m'en charge ? »

Il la serra contre lui et pencha sa tête sombre sur la sienne : « Ni l'un ni l'autre. Nous irons le voir ensemble. Demain. »

Attendant à l'arrière du manoir, son sac à ses pieds, Kate entendit son rire triomphant résonner à travers l'île.

Benton et elle étaient prêts. « Et maintenant, le retour à la vraie vie », dit Benton en chargeant son sac sur son épaule.

Miranda et Tremlett avaient pris le bateau avec Yelland la veille, mais Dalgliesh avait eu encore quelques détails à régler avec Maycroft, et l'équipe avait été heureuse de disposer de quelques heures de plus. Le reste du groupe les rejoignit soudain. Tout le monde était venu leur dire au revoir. Les adieux personnels avaient déjà été faits, et ceux de Rupert Maycroft à Kate avaient été étonnants.

Seul dans son bureau, il lui avait tendu la main en disant : « J'aurais aimé pouvoir vous inviter à revenir ici, mais je n'y suis pas autorisé. Je dois respecter les règles que j'impose au personnel. Je serais pourtant heureux de vous revoir. »

Kate avait ri : « Je ne suis pas une VIP. Mais je n'oublierai pas Combe. Et tous mes souvenirs ne seront pas mauvais, je vous assure. J'ai été heureuse ici. »

Il y eut un instant de silence, puis il ajouta : « L'image que je garderai de votre séjour sera moins celle de deux navires faisant route ensemble que celle de deux navires voguant de conserve un moment, mais en partance pour des ports différents. »

Dalgliesh et Emma les attendaient, côte à côte. Kate savait que quelque chose avait pris fin pour elle, le dernier vestige d'un espoir qu'elle avait toujours su aussi irréaliste que ses rêves d'enfant, lorsqu'elle se disait que ses parents n'étaient pas morts, qu'ils

reviendraient un jour, son père si séduisant au volant d'une voiture rutilante pour l'emmener définitivement loin d'Ellison Fairweather Buildings. Cette illusion réconfortante de petite fille s'était estompée avec les années, son travail, son appartement, la satisfaction de la réussite, pour céder la place à une espérance plus rationnelle, mais non moins fragile. Elle la laissa s'évanouir alors, à regret, mais sans douleur.

Des nuages bas masquaient le ciel. L'éphémère été de la Saint-Martin était passé depuis longtemps. L'hélicoptère s'éleva, comme à contrecœur, et survola l'île une dernière fois. Les silhouettes qui agitaient la main se transformèrent en fourmis et s'éloignèrent, l'une après l'autre. Kate baissa les yeux vers les bâtiments familiers, compacts comme des maquettes ou des jouets d'enfants : les grandes fenêtres incurvées du manoir, les communs où elle avait logé, Seal Cottage et les souvenirs de leurs conférences nocturnes, la chapelle carrée, toujours souillée de sang, et le phare aux couleurs vives, avec son dôme rouge, le plus joli jouet du monde. Combe Island l'avait changée sans qu'elle comprît très bien comment, mais elle savait qu'elle ne reviendrait pas.

Pour Dalgliesh et Emma, assis derrière elle, ce jour marquait un nouveau départ. Peut-être son avenir serait-il, lui aussi, riche de possibilités infinies ? Résolument, elle se tourna vers l'est, vers son travail, vers Londres, tandis que l'hélicoptère traversait un amoncellement de nuages blancs avant de s'élever dans l'air scintillant.

{1} *Military Intelligence 5* : service britannique chargé de la sécurité du territoire.
(Toutes les notes sont de la traductrice.)

{2} *Résidence secondaire du Premier Ministre britannique*, située dans le Buckinghamshire.

{3} *Énorme rapport établi en février 1999 à la suite du meurtre d'un jeune adolescent noir, Stephen Lawrence, perpétré par un groupe d'hommes blancs le 22 avril 1993. Ce rapport mettait au jour le racisme de certains services de police impliqués dans l'enquête.*

{4} *P. G. Wodehouse (1881-1975) : auteur anglais, connu notamment pour ses romans mettant en scène Bertie Wooster et son valet, Jeeves.*

{5} *Le notaire britannique (solicitor) peut être amené, de par sa formation de juriste, à exercer de surcroît des fonctions qui seraient plutôt, chez nous, celles d'un avocat.*

{6} *Équivalent du baccalauréat.*

{7} *Vers tiré du Juif de Malte (1580), de Christopher Marlowe.*

{8} *« Pied léger. »*